









TRANSFERRED

OEUVRES

DU R. P. CLAUDE

DE LA COLOMBIÈRE,

D. L. C. D. J.



TOME VI.

OEUVRES

DU R. P. CLAUDE

DE LA COLOMBIÈRE ,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS ,

CONTENANT

Ses SERMONS prêchés devant S. A. R. Madame la Duchesse d'Yorck , ses RÉFLEXIONS chrétiennes sur divers sujets de piété , ses MÉDITATIONS sur la Passion , sa RETRAITE , et ses LETTRES spirituelles.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SIXIÈME.

Réflexions , et Méditations.

AVIGNON ,

SEGUIN AÎNÉ , IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1832.

FEB - 3 - 1957



RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES.

DE LA DOUCEUR DE LA VERTU.

LA pratique de la vertu ne détruit pas les passions, mais elle les dompte : avantage encore plus grand et plus agréable. Ce sont des lions devenus dociles, des éléphants qui combattent pour vous, qui ont du respect pour celui qui les a apprivoisés, et qui lui servent de défense. L'orgueil nous sert pour mépriser le monde, la colère pour exercer contre nous-mêmes toutes les rigueurs de la pénitence.

Jésus-Christ lui-même dit que son joug est doux, saint Jean ajoute que ses commandemens sont faciles, *mandata ejus gravia non sunt*. Le monde de son côté dit que le joug de Jésus-Christ est insupportable, et que ses commandemens sont difficiles. Le monde le dit, c'est-à-dire des hommes qui ne le savent pas ; mais tous ceux qui l'ont éprouvé disent le contraire. Jusqu'à quand voudrons-nous ainsi nous aveugler ?

Le premier présent que Dieu fait à l'ame, c'est sa grace ; et avec cette grace on peut tout : le second, c'est son amour ; or l'amour rend tout facile et agréable : le troisième, c'est une assurance du salut qui ne permet pas qu'on en doute ; cette assurance est mêlée d'une crainte qui ne la trouble

pas, c'est une lumière qui fait qu'on touche, qu'on sens les choses de la foi. Une personne à qui Dieu donne cette lumière, perd dans un moment toute l'estime qu'elle avait des biens de la terre, et c'est en effet comme si elle les perdait : elle est comme celui qui croirait avoir pour un million de pierres dans son trésor, et à qui un lapidaire habile ferait voir que ce sont autant de pierreries fausses, que ce n'est que du verre, et que tout cela n'est d'aucun prix ; tout d'un coup cette personne qui se croirait riche, est réduite à la misère, et sent toutes les douleurs de la pauvreté. Cette lumière fait voir la vanité de tout ce qu'on aime sur la terre, parce qu'elle en représente la brièveté, l'inconstance, et les suites fâcheuses ; elle fait voir la vérité de tout ce qu'on craint, elle entretient la ferveur, la crainte de Dieu, elle maintient la foi même, que l'amour des biens terrestres met en danger. De là vient que nous n'avons jamais vu d'athée, ou d'apostat, qui n'ait été sensuel, parce que l'amour et l'usage des plaisirs éteignent l'esprit de l'homme : et comment n'étoufferaient-ils pas l'esprit de Dieu ? ils rendent l'esprit humain pesant, stupide, incapable de faire les opérations les plus nobles de ses facultés, et d'entrer dans la connaissance des choses spirituelles. De là vient que les âmes naturellement molles et sensuelles, si elles ne se font beaucoup de violence, sont sujettes à l'inconstance.

Nous voyons tous les jours des preuves funestes de cette vérité. Quel malheur si nous nous laissons emporter, comme tant d'autres, à l'amour des biens de la terre ! Prévenons ce malheur, méprisons les douceurs de la vie, faisons mourir dans notre cœur cette inclination à la sensualité, dédaignons ces biens passagers, ôtons-leur toute notre estime et toute notre affection, déclarons-nous dans toutes les rencontres contre ces dangereux amusemens par nos discours et par nos actions, rejetons-les autant que notre état le peut permettre,

autant que Dieu nous l'inspire. *Sapientia hujus mundi, stultitia est apud Deum.*

Quel plaisir de marcher en plein jour ayant devant les yeux le terme du chemin ! quel déplaisir au contraire de se trouver enveloppé dans les ténèbres de la nuit, sans savoir ni où l'on va, ni où l'on aboutira ! Tant que la foi est faible, et l'esprit aveugle, quelle sûreté peut-on avoir dans les routes du salut ?

Je ne compte point tous les maux dont on est délivré en pratiquant la vertu. Une femme se permet des crimes, elle se satisfait ; mais elle craint les soupçons de son mari, elle en craint des infidélités, elle craint sa propre confusion. Les plaisirs consomment les biens, la vengeance attire une autre vengeance. Outre tout ce qu'on peut dire, il y a dans la vertu quelque chose de secret, d'ineffable, que nulle langue ne peut exprimer. Les bons ayant les passions domptées, et étant détachés de la terre, sont en quelque sorte armés contre les disgrâces et les adversités qui accablent les autres. Enfin, puisque la chose est si importante, faites-en l'essai ; que je vous trompe, ou que je vous dise vrai, il n'y a que de l'avantage pour vous. Si je vous trompe, le pis qui vous arrivera, ce sera de gagner le Ciel avec peine : tel que ces enfans à qui l'on fait croire que le remède qu'on leur présente est un fruit délicieux et bienfaisant ; ils le prennent, ils sont trompés ; mais ils guérissent.

Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. Voici l'un des sens de ces paroles : Le monde me paraît chargé de croix, me paraît malheureux, et le monde à son tour me regarde comme un homme digne d'être plaint.

C'est un grand sujet de douleur de voir si peu de gens s'adonner au bien, mais il est étrange qu'on ne s'en éloigne que pour éviter la tristesse. On croit qu'il est impossible d'être vertueux et content ; c'est le contraire qui est impossible : ce qui trompe, c'est l'extérieur modeste des gens de bien, c'est leur amour pour la retraite.

Tout le monde cherche la joie ; de sorte que nous n'attirerons jamais le monde au bien , qu'en la lui faisant espérer. Mais comment ferons-nous, vu qu'on est prévenu qu'il n'y a que des croix dans la pratique de la vertu ? Comme on ne se laisse attirer que par la joie , on ne se laisse porter à préférer , à changer , que par une plus grande joie. Supposé qu'un ame fasse consister sa joie à aimer Dieu , ce goût en elle ne peut manquer de durer toujours , parce qu'elle ne découvrira jamais rien qui puisse refroidir son amour.

Quoi qu'on fasse , on ne peut tout avoir. Si vous voulez des plaisirs , vous consommez vos richesses , vous perdez la réputation , vous exposez votre vie ; examinez à qui il reste plus de biens temporels , ou aux libertins , ou à ceux qui ont embrassé le parti de la vertu.

Saint Thomas dit que la joie des Saints dans cette vie est comme la fleur de la joie dont on jouit dans la gloire ; et que comme nous n'avons pas seulement dans la fleur l'espérance du fruit , mais encore un germe , principe de ce fruit , de même dans les consolations divines nous n'avons pas seulement l'espérance du Ciel , mais encore un avant-goût , un commencement du bonheur céleste.

Saint Chrysosostôme dit que tout le monde aime la joie , qu'elle est le but de tous les travaux. Un marchand se fatigue pour goûter de la complaisance dans son gain , un soldat s'expose dans l'espoir du plaisir que lui doit apporter la victoire , un superbe cherche la gloire à cause de la satisfaction qu'il a d'en jouir : Jésus-Christ lui-même a vu dans la croix la source d'une joie pure : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem*. Saint Augustin approuve ce mot d'un poëte profane : *Trahit sua quemque voluptas*. En effet , si on demandait à chacun ce qu'il désire , tous répondraient , dit le même Père , qu'ils veulent avoir du plaisir : *Velle gaudere*.

Personne dans le parti des gens de bien ne s'est jamais plaint de n'être pas content ; dans l'autre , Salomon lui-même , le plus heureux de tous les hommes , reconnaît que tout n'est que vanité et qu'affliction d'esprit.

La vertu nous élève au-dessus des hommes : de là le respect qu'on a pour quiconque est vertueux ; mais un respect sincère ; au lieu qu'on n'en rend aux pécheurs que par force. On respecte les gens de bien dans leur absence , les pécheurs sont déchirés partout où ils ne sont pas.

Les honneurs font la gloire des gens de bien , parce qu'ils sont des fruits de leur mérite ; mais dans les autres ils ne servent qu'à faire remarquer leurs vices , qu'à faire ressouvenir des artifices , des violences , des injustices , des perfidies par où ils sont parvenus.

Nous avons un intérêt essentiel d'être dans les bonnes grâces de celui qui distribue tous les biens : mais Dieu ne donne pas des prospérités à ses amis , non , quand les adversités leur sont nécessaires ; mais quand ils font un si bon usage des biens , qu'au lieu de s'attacher au monde , ils ne regardent que l'éternité , Dieu les met à couvert des événemens fâcheux. Il favorise les pécheurs , oui , mais c'est quand ils méritent qu'il les perde , encore ne les favorise-t-il que pour un temps , afin de ne pas scandaliser les autres ; et après cette injustice apparente , pour justifier sa conduite , il permet qu'ils soient enlevés par des morts subites , que leurs enfans soient malheureux , qu'un procès les ruine , qu'une disgrâce les dépouille de tout , et que personne ne leur porte compassion.

Les hommes nous peuvent faire du bien , soit parce qu'ils nous estiment , soit parce qu'ils nous aiment , soit parce qu'ils s'aiment eux-mêmes , et qu'ils cherchent leur intérêt. Or on n'aime , on n'estime , on n'espère que l'estime et l'amitié des gens de bien : le vice est dans le mépris , et c'est avec raison ; car qui peut se fier à un homme

vicieux ? quel conseil salutaire peut-on attendre de gens pareils , qui se conseillent si mal eux-mêmes ? quel avantage peut-on tirer de leur amitié , ordinairement plus redoutable que leur haine ? Fonderez-vous quelque espérance sur leur crédit ? Personne ne s'y fie : quelle témérité de s'assurer sur la parole de quiconque en manque à Dieu ?

Les débauches consomment le bien , et elles empêchent qu'on en acquière ; elles ruinent la santé et la réputation , elles éloignent des emplois et des charges ; on n'oserait charger d'une affaire considérable un homme esclave de ses plaisirs ; dès qu'on reconnoît qu'il vit dans le désordre , on l'évite , on dirait que son seul aspect est contagieux. Que peut-on en effet espérer d'un homme qui ne garde d'autres règles , d'autres mesures que celles que lui prescrivent ses plaisirs ? Nous voyons que les hommes pervers ne s'attachent eux-mêmes qu'aux gens de bien ; femmes , domestiques , ouvriers , ceux qu'on préfère , ce sont toujours ceux dont on connaît la probité , ceux qu'on sait avoir la crainte de Dieu.

On a beau dire aux hommes que les biens de la terre ne sont rien , on a beau en exagérer la vanité , les comparer aux biens éternels , et faire des livres entiers pour faire remarquer la différence des uns et des autres ; Job a beau dire que toute la félicité humaine n'est qu'un point : il est vrai , ils sont courts , bornés , trompeurs , ces plaisirs ; mais ils sont sensibles , on les voit , et les autres sont invisibles. On s'étonne que des hommes raisonnables ne veuillent pas se donner la peine de considérer ces vérités , qu'après avoir reconnu la vanité des biens terrestres par leur propre expérience , ils s'y attachent encore. Mais voici un sujet d'étonnement bien plus grand , c'est que chacun faisant profession de ne songer qu'à ses intérêts temporels , et que sacrifiant à cette sorte d'intérêts la Religion , le repos , la santé , ils ne voient pas qu'on ne trouve ces avantages que dans la pratique de la vertu , ou qu'ils ne l'embrassent pas s'ils le voient.

On ne peut pas douter que Dieu ne soit l'auteur de tous les biens même temporels dont nous prive le vice en nous éloignant de Dieu : quel malheur de se séparer de Dieu pour des biens qu'on ne peut recevoir que de sa main , de renoncer à la vertu pour des raisons qui nous y devraient attacher , de perdre l'éternité pour courir après un bonheur qu'on ne peut trouver qu'en cherchant cette éternité !

DES DÉSIRS.

LA félicité de l'autre vie est l'accomplissement de tous les désirs , la félicité de cette vie est l'anéantissement de tous les désirs. Pour être heureux dans le monde, il ne faut rien désirer de tout ce que le monde cherche : retranchez les sources de votre trouble, et vous aurez la paix. *Imperavit ventis, et facta est tranquillitas magna* : Il commanda aux vents, et le calme fut entier.

Les désirs croissent à mesure que nous obtenons ce que nous avons désiré ; la possession de ce que nous avons souhaité ne fait que nourrir nos désirs sans rassasier l'ame. Cette ame ne désire que cette charge, parce que séduite par les sens et par les fausses opinions des hommes, elle se persuade que cette charge la satisfera ; mais voyant que ce n'est que comme une goutte d'eau dans un abîme, elle se porte à d'autres objets, que les sens lui représentent encore comme des biens capables de la remplir.

Le mauvais riche ne demandait qu'une goutte d'eau, c'était là tout l'objet de ses désirs. Jugez si ce peu d'eau aurait étanché sa soif. Il ne l'aura pas ; mais quand il l'aurait, quel soulagement y trouverait-il ?

Si nous parvenions à l'accomplissement de tous nos désirs dans cette vie, nous ne penserions plus

à l'autre. Ainsi Dieu , qui nous aime , règle les choses autrement ; c'est là un décret de sa providence. Le ferez-vous changer ? Mais soumet-il les réprouvés à cette loi ? Oui , pour éviter le scandale. De là vient que souvent Dieu permet que les heureux du monde meurent dans le temps justement que leur bonheur semblait être monté à son comble , et qu'ils n'avaient plus qu'à en jouir : ce sont des victimes qu'il n'a , ce semble , engraisées que pour les immoler à l'instruction publique. Cette vérité a tellement été prouvée par les événemens , qu'elle a passée en proverbe , et que c'est de là qu'on dit vulgairement : Quand le nid est achevé , l'oiseau s'envole.

Il y a une maladie toute singulière , et cette maladie , mortelle quelquefois , est un excès de santé : ce sont nos désirs qui nous consomment , et qui usent nos forces par les soucis qu'ils font naître , par les fatigues auxquelles ils nous portent. Combien d'hommes sont morts dès qu'ils ont obtenu ce qu'ils désiraient ?

On ne vient à bout de rien sans beaucoup de travail , à cause de la multitude des prétendans : chacun veut attirer à soi la fortune , de sorte que chacun de ceux qui désirent de s'enrichir a en quelque manière sur les bras , à combattre tous ceux qui ont les mêmes prétentions.

La plupart du temps on n'obtient rien , ou du moins on obtient peu , et jamais on n'obtient tout ce qu'on veut. Quel chagrin de voir ses désirs trompés , de se voir frustré du fruit de tant de travaux ! Les désirs sont toujours accompagnés de crainte , et la crainte est le plus grand de tous les maux.

Un Auteur dit qu'un homme qui a beaucoup de désirs , est comme une mère indigente environnée d'enfans qui demandent du pain , et à qui elle n'en peut donner : quelle peine pour elle de les voir ainsi mourir victimes de la faim !

Nos désirs pour l'ordinaire se nuisent les uns

aux autres : le désir de la gloire et de la vie , le désir du bien et du repos , de la réputation et du plaisir , se traversent mutuellement ; il faut nécessairement exposer l'un en poursuivant l'autre , et pour lors c'est une double peine : l'impatience , l'inquiétude , les empressemens qu'il faut se donner pour parvenir à ce qu'on prétend , la crainte de perdre ce qu'on voudrait conserver , la crainte de perdre l'honneur sans avoir le plaisir ; toutes ces diverses passions nous assaillent successivement ou tout à la fois.

A quoi se portaient les désirs de l'enfant prodigue ? *Et cupiebat implere ventrem suum de si'iquis quas porci manducabant , et nemo illi dabat* : Voilà une faim étrange ; ce n'est que de gland qu'il voudrait se rassasier , et cependant il n'en trouve pas : que serait-ce si c'était des viandes les plus exquises ? Malheureux que vous êtes ! combien de serviteurs de Dieu vivent contents dans leur pauvreté , tandis qu'une faim ardente vous dévore au milieu des biens qui vous environnent ?

Il en est des richesses terrestres comme des sciences humaines. Un homme qui sait peu , et qui n'a pas de curiosité , se persuade aisément qu'il est savant ; mais ceux que le désir d'apprendre porte à tout voir , à tout lire , à tout pénétrer , deviennent toujours plus ignorans dans leur idée , et de jour en jour ils se convainquent encore mieux de leur ignorance , ils trouvent qu'après tout ils ne savent rien. De même , quoique , par une cause bien différente , un homme dont la cupidité est modérée se contente aisément , quelque peu de bien qu'il ait , et ne trouve pas que rien lui manque ; un homme au contraire que l'avarice possède , plus il acquiert , plus il voit qu'il est indigent , ses besoins croissent avec ses richesses , toutes ses acquisitions ne peuvent que lui faire connaître sa pauvreté , et l'insatiabilité de ses désirs.

Est-on arrêté par une fièvre ardente qui cause

une altération extrême ? on peut étancher cette soif en deux manières , ou avec le secours de l'eau ; qui est propre à l'étancher ; ou par le retranchement de la fièvre , qui cause cette altération. Si on donnait au malade le choix de l'un ou de l'autre de ces deux remèdes , qui doute qu'il n'aimât beaucoup mieux qu'on le guérît de la fièvre , que de lui donner seulement un rafraîchissement insipide ? car quoique après avoir bu avec excès , il se pût faire que la soif vînt à cesser ; si néanmoins la fièvre demeure , la soif reviendra d'abord.

Adam et Eve s'imaginaient qu'ils seraient aussi heureux que Dieu quand ils sauraient le bien et le mal. Le démon leur fit entendre qu'il ne fallait que manger du fruit défendu , pour avoir cette science ; et il ne les trompait pas : ils l'eurent par cette voie ; mais cette science , bien loin de les rendre plus heureux qu'ils n'étaient , ne servit qu'à les couvrir de confusion , et qu'à les précipiter dans tous les maux dont elle leur donna la connaissance.

Le seul désir d'une chose est souvent un obstacle pour l'obtenir : la raison , c'est que le désir aveugle , et fait perdre ce sang froid , si nécessaire pour réussir. On voit un exemple de ce mauvais succès dans les personnes qui ont un grand désir de plaire : elles se rendent pour l'ordinaire ridicules par mille manières forcées et pleines d'affectation ; elles se rendent fâcheuses , ou par leur envie extrême de parler , ou par leur civilité importune. D'où croyez-vous que vient cet embarras qui paraît quelquefois en certaines personnes , qui d'ailleurs ont du mérite ? Il vient peut-être d'un défaut d'éducation , ou d'un naturel timide. Otez le désir de plaire , vous ôterez la crainte de faire des fautes , et en même temps la source des plus grandes incongruités qu'on ait coutume de commettre dans la vie civile. On est moins ridicule par les mauvaises qualités qu'on a , que par le soin d'imiter les bonnes qu'on n'a pas.

Qui a ruiné ce marchand ? Le trop grand désir de s'enrichir. Il hasardait de tous côtés : un naufrage a fait périr ses espérances , une banqueroute a arrêté le progrès de son commerce. Il ne cessait pas de piller , il n'était jamais content : tel que ceux qui continuent de manger après qu'ils se sont rassasiés , et qui rejettent et le superflu et le nécessaire. La concupiscence fait dans les riches le même effet que la nécessité dans les pauvres ; ce sont deux sangsues , qui crient sans cesse , donnez , donnez ; *sanguisugæ dux sunt filiæ , dicentes : Affer , Affer.*

La première peine d'un homme qui désire , c'est le désir même , ce sont les soucis , les bassesses où l'on se réduit pour satisfaire ce désir , jusqu'à garder les pourceaux , ce sont les obstacles qui s'opposent au désir , c'est l'accroissement du désir au milieu des obstacles , ce sont les traverses suscitées par le désir , suscitées par d'autres désirs , soit qu'ils naissent dans le même cœur , soit qu'ils partent d'ailleurs.

Tout ce que vous désirez ne saurait vous rendre heureux , et peut vous rendre malheureux. L'objet qu'on désire , au lieu de satisfaire le désir , l'augmente. D'abord on désirait peu , et ce peu n'était qu'une chose commune , une chose dont l'acquisition était facile : l'avez-vous obtenue ? sa jouissance produit le désir des choses les plus rares , les plus précieuses , les plus difficiles à acquérir : non-seulement le remède ne guérit pas , mais il aigrit le mal.

Le désir est l'amour d'un bien absent ; c'est un mouvement de l'ame , dit Philon , par lequel elle s'étend pour atteindre à ce qu'elle aime ; ce mouvement ne peut se faire sans efforts , ces efforts affaiblissent l'ame et la font souffrir.

Saint Thomas après Aristote dit qu'il y a deux sortes de désirs , un désir naturel , et un désir raisonnable. Saint Chrysostôme après Platon appelle le premier nécessaire , et le second non nécessaire.

Le désir naturel , dit Aristote , est borné , le désir raisonnable est infini. La raison qu'il en donne , c'est que l'objet de ce désir est la fin de l'homme , qu'on ne se lasse jamais de chercher.

Richard de Saint-Victor compare le cœur de l'homme à un abîme ; et chacun a un moyen de le remplir , selon ces paroles : *Dilata os tuum , et implebo illud* : Voulez-vous être satisfait ? ou désirez moins , ou désirez davantage. Voulez-vous être bientôt rempli ? ou soyez content de peu , ou que rien ne vous contente que Dieu. Platon fait maître le désir , de l'abondance et de la nécessité. Le feu s'allume à mesure qu'on lui fournit l'aliment qu'il semble désirer : nos désirs sont comme le feu ; plus on leur donne , et plus ils croissent.

L'Empereur Marc-Aurèle Antonin dit , dans sa Philosophie : Je confesse ici franchement , et quoiqu'à ma confusion , je ne laisserai pas d'avouer pour l'instruction des siècles à venir , que dans l'espace de cinquante ans que j'ai vécu , j'ai voulu éprouver jusqu'où pouvait aller le vice dans cette vie , pour voir si les passions avaient des bornes ; et après une recherche longue et sérieuse , je trouve que plus je mange , plus j'ai de faim ; plus je bois , plus je me sens altéré ; si je dors beaucoup , je veux dormir encore davantage ; plus je prends de repos , plus j'éprouve d'infirmité et de fatigue ; plus j'ai , et plus je désire avoir ; plus j'amasse , et moins je possède : en un mot , je n'obtiens rien qui ne me lasse bientôt , j'en conçois d'abord de l'aversion , et je désire quelque autre chose.

Plus on a de choses à souhaiter dans cette vie , plus on en a à craindre ; et ainsi on n'y saurait être heureux. A mesure qu'on possède ce qu'on désire , on sent croître et les désirs et la crainte ; plus on a , plus on désire , plus on craint.

Dieu menace comme d'un grand mal de laisser le pécheur en proie à ses désirs : *Famem patientur ut canes , et circuibunt civitatem*. Après avoir amassé de l'argent , on veut acheter des maisons , des

terres , des charges. On est sans cesse affamé , et cette faim se montre partout. Pour être heureux dans cette vie , il faut qu'en tout Dieu soit notre terme , comme il le sera dans l'autre vie. Ceux qui se dégoûtaient de la manne , étaient ceux pour qui elle n'avait pas tous les goûts : *Deus meus et omnia.*

On désire les biens du monde avec ardeur ; mais on les possède sans plaisir , on n'en ressent aucune joie. Il a fallu me réjouir , dit le père de l'enfant prodigue , parce que j'ai recouvré un enfant que j'avais perdu : mais pour vous qui êtes toujours auprès de moi , la joie que me donne votre présence n'est pas une joie sensible. La perte d'une brebis peut bien causer une affliction mortelle au pasteur , mais la possession de quatre-vingt-dix-neuf n'est pas un bien qui le touche.

La raison pour laquelle on n'est jamais content , c'est qu'on ne réfléchit pas sur ce qu'on a , mais sur ce qu'on n'a pas ; on ne remarque pas , dit saint Basile , un nombre infini de personnes qui sont plus pauvres que nous , on a les yeux sur un seul qui est plus riche. On fait tout le contraire à l'égard des biens spirituels , dont on est moins avide ; on considère ceux qui ont moins de vertu ; *gratias ago tibi quia non sum sicut cæteri hominum : raptores , injusti , adulteri : velut etiam hic Publicanus :* on regarde ce qu'on a acquis ; *jejuno bis in Sabbato :* de là vient que bientôt on est content de soi et de sa vertu. Il faudrait plutôt jeter les yeux sur ce qui nous manque , sur ceux qui sont plus saints que nous , et cette vue allumerait en nous une sainte ardeur de nous avancer.

Dieu nous ayant faits pour lui , notre cœur va à lui nécessairement , et comme par un instinct naturel ; il ne saurait s'en défendre. On peut bien le tromper , et lui proposer un bien fragile et passager , comme le souverain bien ; mais l'effort qu'il fait pour aller plus avant , le dégoût qu'il prend de ce bien caduc , la faim qui lui reste en-

core pour un bien supérieur, fait voir qu'il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait.

Ite, Angeli veloces, ad gentem expectantem et conculcatam; c'est-à-dire, à ces personnes pleines de vains désirs, et d'espérances plus vaines encore, *expectantem*, et qui, pour ne les pas perdre, souffrent les mépris et les rebuts des grands de la terre, *et conculcatam*.

Est-ce en ce monde que nous parvenons à la véritable félicité? Les plaisirs du monde, qui rassasient d'abord; ses honneurs, sa gloire et ses richesses, qui ne rassasient jamais; tous ses faux biens, dont les uns dégoûtent et les autres affament, qui passent tous comme une fumée, qui jettent le trouble dans la vie par un mélange de maux sans nombre, et par l'image terrible de la mort, où ils vont tous enfin se terminer, tous ces frêles avantages peuvent-ils produire un vrai bonheur?

Dieu a deux souverainetés; l'une consiste à se posséder soi-même, à être indépendant de tout être créé, à n'avoir besoin de rien; l'autre regarde les créatures, sur lesquelles il a un domaine absolu, et desquelles il peut disposer. L'homme qui affecte d'être semblable à Dieu, peut lui ressembler en quelque sorte par la première de ces deux souverainetés, qui fait la félicité de Dieu, qui fait qu'il est Dieu; il peut chercher à lui ressembler dans l'autre, qui n'est pas capable de nous rendre heureux, qui est même impossible, si elle ne prend sa source, si elle ne tire toute sa force de la première. Voilà pourquoi un homme qui ne se possède pas soi-même, est plutôt l'esclave que le maître des créatures.

Après avoir usé la santé à acquérir du bien, il faudra pour la recouvrer consumer ce bien: il faut goûter les plaisirs pour contenter la nature, il faut s'en abstenir pour la conserver.

Un seul désir excite toutes les passions; et il est impossible que vous ne soyez exposé à la tyrannie

de toutes ces bêtes féroces , si vous vous donnez en proie à un seul plaisir. Voilà pourquoi saint Paul a dit que la cupidité est la racine de tous les maux : *Radix malorum cupiditas.*

Saint Chrysostôme expliquant ces paroles , *panem nostrum quotidianum* , nous dit : Remarquez combien le Seigneur veut en nous de vertu dans ce qui concerne le corps ; car il ne nous commande point de lui demander des richesses , ou des plaisirs , ou des meubles précieux , ou rien de semblable , mais seulement du pain , et le pain dont nous avons besoin le jour que nous vivons , sans nous mettre en peine du lendemain.

D U M O N D E.

LE monde préfère des qualités vaines aux plus solides vertus. Un homme qui sera né dans une certaine famille , quoique sans mérite , sera préféré à l'homme qui en aura le plus : ce qui est pire , c'est que pour mériter les plus grands honneurs , il ne faut qu'un héritage , qu'un coup de fortune qui enrichira un homme sans talens ; et bientôt il se verra placé au-dessus de ceux que leur génie , leur courage et leur vertu distinguent le plus.

Le monde ne rend aucune justice au mérite ; on juge des hommes par je ne sais quelles apparences , par intérêt , par passion. Ceux qui sont dans les premiers rangs n'ont pas toujours ni le plus de vertus ni le plus de lumières ; ils sont souvent les plus vicieux et les moins éclairés ; ce sont des gens pour l'ordinaire que la politique , l'intrigue , ou le hasard élève , quand la naissance ne fait pas tout leur mérite. Mais comment veut-on que le monde ait égard au mérite , qu'il le récompense , et qu'il en fasse cas ? le mérite n'est pas même connu dans le monde.

L'honneur , qui devrait être inséparable de la

vertu, l'honneur, que je ne devrais perdre qu'en perdant la vertu, je le perds, selon le monde, par l'imprudencce d'un audacieux qui m'aura fait un affront, et je ne puis réparer cet affront qu'en m'exposant à perdre la vie; comme si j'étais moins homme d'honneur parce qu'il s'est trouvé un brutal dans l'univers. Là l'indigence, ici la malice d'un chicaneur me décrie, me jette dans le dernier malheur: non-seulement je demeure chargé de confusion devant le monde; mais encore, au jugement de ce monde, la pauvreté dégrade les hommes les plus élevés; de là ce soin de la cacher, de peur de perdre l'honneur, après avoir perdu tout le reste.

Un grand public un crime dans le monde, et il en fait gloire; un particulier rougirait d'un crime pareil: comme si la condition changeait la nature des vices et des vertus. Aujourd'hui on adore une fille vertueuse; et si on l'obtient, demain on s'abandonne à une prostituée. Qui règle ces sortes de jugemens? est-ce la justice ou la raison? N'est-ce pas plutôt la passion seule qui gouverne le monde et tous ses esclaves?

Faut-il donc que tous se retirent du monde? Ce n'est pas ma pensée; beaucoup moins suis-je dans l'idée de ceux qui voudraient, s'il était possible, retrancher à tout le monde toutes les douceurs de la vie; non, ce n'est pas là mon sentiment. Je voudrais pouvoir conduire au Ciel tout le monde par un chemin semé de roses; mais s'il n'y en a point de cette nature, peut-on s'empêcher de faire connaître au monde la seule route qui peut mener au Ciel, et l'engager à la suivre, quelque épineuse qu'elle paraisse?

Peut-on rester dans le monde sans y offenser Dieu? Si je le demande à ces ames prédestinées qui s'en retirent entièrement, après y avoir longtemps demeuré engagées, elles me répondent que non, qu'il est même impossible d'y vivre innocemment. Si ces sortes de personnes le disent, elles qui ont tant de crainte de Dieu, si, dis-je,

elles ne s'y peuvent sauver avec la crainte extrême qu'elles ont de se perdre , que sera-ce de tous ceux qui ne sont pas à beaucoup près aussi vigilans , ni aussi consciencieux ?

Mais vous-même ne le dites-vous pas ? Quand on vous représente le danger qu'il y a de tenir certains discours , de prendre certaines libertés , de parler mal du prochain , ne répondez-vous pas qu'on ne saurait s'en empêcher , qu'il faudrait être muet dans les assemblées , qu'on n'y parle d'autre chose , qu'il faudrait être de bronze pour se défendre des mauvais désirs au milieu d'un monde où tout conspire à les faire naître , et où , sans être d'une nature différente des autres hommes , il est impossible de s'en garantir ? Cela se dit tous les jours par des gens qui pensent justifier par-là en quelque sorte leurs désordres. Il est impossible de fréquenter ce monde sans offenser Dieu , ou du moins sans s'exposer au péril de l'offenser ; donc vous êtes obligé de le quitter.

Tous les Chrétiens ont renoncé au monde , et aux vanités du monde. Ce vœu n'oblige pas à se rendre Solitaire , je le sais , mais enfin il oblige à quelque chose ; ce n'est pas une promesse vaine. Il faut qu'il y ait un monde dans le monde même que tout Chrétien doit quitter , un monde qui ne connaît pas Dieu , un monde pour qui Jésus-Christ n'a pas prié , un monde dont le démon est le chef. Or s'il y a un monde de cette espèce , ne sont-ce pas ces compagnies , ces assemblées , où la vanité règne , où l'on ne s'étudie qu'à plaire , où le plaisir fait toute l'occupation de ceux qui le composent , où l'on ne prend presque point de plaisir qui soit innocent , où enfin on fait gloire de ce dont la nature nous apprend à rougir ?

Comment voulez-vous que je fasse cas du monde , que je vois rempli de gens si peu raisonnables ? L'un est enflé d'un vain nom qu'il déshonore par sa conduite , l'autre se glorifie sous un habit qu'il doit au marchand et au tailleur , et sous

lequel il cache non-seulement une chair flétrie et ulcérée, mais une ame encore plus dégradée et plus hideuse. Ici on perd le sommeil pour acquérir des biens dont on n'a pas besoin ; là on s'emporte, on crie, on frappe, on se livre aux derniers excès de la colère pour des choses peu importantes, et où on n'a aucun intérêt. Tantôt je vois les lâches intrigues d'un débauché pour perdre une fille, et sa perfidie après l'avoir déshonorée ; tantôt c'est une fille désolée d'avoir eu la faiblesse de croire un imposteur, tandis que l'homme triomphe de son imposture, comme si ce qui est un vice dans un sexe, était une vertu dans un autre. Point d'humanité : on laisse consumer par la faim des hommes raisonnables, tandis qu'on prodigue, le dirai-je ? à des chiens, à des chevaux, ce qu'on refuse à des créatures que le Seigneur a formées à son image.

La raison pour laquelle il y a tant de plaintes contre l'ingratitude des hommes, c'est que ceux à qui on fait du bien sont en effet fort ingrats, et que nous estimons nous-mêmes beaucoup nos services. Combien de travaux perdus au service du monde ! Souvent lorsqu'on a eu la meilleure intention, et qu'on s'est donné le plus de soin, si la chose ne réussit pas, on ne vous sait aucun gré de vos peines. Vous serez des années à souffrir sans qu'on s'en aperçoive, et une seule faute qu'on apercevra, c'en est assez pour qu'on s'irrite, pour qu'on s'emporte, pour qu'on rejette vos services. C'est peu de bien servir, il faut plaire ; et ce qui est nécessaire pour plaire, n'est pas en notre pouvoir. Les maîtres ont des aversions qui les déterminent à recevoir mal tout ce qui vient de certaines personnes, tandis qu'un service léger d'un favori fainéant et libertin reçoit des louanges et des récompenses. Je pardonne cette injustice aux maîtres, ils ne distinguent pas les qualités superficielles d'avec le véritable mérite ; mais aux hommes qui aiment à servir le monde, ce maître aveugle, je ne peux le leur pardonner.

Le monde ne mérite pas nos soins , ils sont tous dus à Dieu et au salut de notre ame , ils sont tous nécessaires pour cette affaire ; et pour tout le reste , si on en excepte Dieu , ils sont inutiles , puisque nous n'avons qu'une fin : les choses qui n'ont qu'un centre n'ont qu'un mouvement qui les y porte. De plus , en faisant notre salut nous sommes heureux quand tout le reste nous manquerait ; quand sans notre salut nous aurions tout le reste , non-seulement nous n'ajouterions rien à notre bonheur , mais nous le perdriens.

Notre cœur est trop étroit pour le monde et pour le salut de notre ame , notre vie trop courte pour des affaires si différentes ; outre que ces soins sont incompatibles. Dieu même , quelque immense qu'il soit , n'étend pas ses soins à des affaires si opposées ; il n'a qu'un seul soin , et ce soin regarde notre salut ; tout ce qu'il a fait depuis le commencement du monde se rapporte au mépris du monde , et à notre salut. La loi de nature se rapporte à la loi écrite , celle-ci à la loi de grace , la loi de grace à notre salut ; il l'a eu en vue dans tout ce qu'il a fait , et il a tout sacrifié dans cette vue ; les biens , l'honneur , la santé , tous ces avantages , s'il les donne , c'est par surcroît , comme des moyens pour cette fin. En effet , s'il donne tous ces avantages , quoiqu'on ne les cherche pas , lors même qu'on les méprise comme des pièges que tend le monde , il les ôte à ceux qui pour le service du monde s'empressent à les rechercher au péril de leur salut.

On ne sert le monde que pour se procurer un puissant établissement , on veut y faire fortune et parvenir ; et personne ne songe à établir sa fortune dans le Paradis , où nous sommes les maîtres de la rendre telle qu'il nous plaira , où il dépend de nos soins d'être dans un degré plus ou moins élevé. Si cela est , quelle folie de servir le monde pour s'y agrandir , et de traiter de chimère la félicité que nous pouvons nous procurer dans le

Ciel ! Si un puissant Monarque faisait publier un édit par lequel il déclarât que dans un an tous ses sujets changeraient de condition selon l'empressement qu'ils témoigneraient à favoriser , ou à combattre son ennemi capital , quel est celui qui durant cette année ne s'exposerait pas au hasard même de perdre la vie , pour satisfaire le Prince , et devenir plus riche et plus grand qu'il n'est né ? Or ce changement d'état et de condition nous est assuré , je ne dis pas dans un an , mais peut-être dans un mois , selon les égards que nous aurons eus pour Dieu ou pour le monde. Cet artisan , ce domestique , cet esclave , qui dans la bassesse de sa condition a cru le monde indigne de son estime , se verra autant au-dessus de ses maîtres qu'ils sont maintenant au-dessus de lui. Oui , ce Seigneur qui a si exactement servi le monde , qui a suivi toutes ses maximes , se verra foulé aux pieds de ses serviteurs ; cette femme orgueilleuse se verra méprisée , et jugée indigne d'être au même rang que son esclave. Voilà pourquoi on voit tant de monastères , on voit tant d'hommes sages et heureux selon le monde qui se rient de toutes ses caresses , dans l'assurance infailible qu'ils ont de ce changement , qui fixera leur bonheur pour l'éternité.

Ceux qui méprisent le monde en sont méprisés ; le monde en fait de risées sans savoir ce qu'il fait , eux à leur tour se rient du monde , parce qu'ils connaissent sa faiblesse ; en rejetant toutes les douceurs et tous les amusemens du monde , en s'exposant par-là aux discours malins , ils ne cessent point de travailler pour le Ciel : comme Noé , qui ne laissait pas de construire son arche , quoiqu'on en fit des railleries ; le saint homme voyait qu'en obéissant à Dieu il se sauverait de la mort , et deviendrait le maître du monde. Ces hommes si sages selon Dieu , et si méprisables au jugement du monde , ont reçu des avis secrets de ce qui doit bientôt arriver , ont reçu des inspirations qui

Ils convainquent de ce que le monde ne veut pas croire, ils n'en doutent plus sur ce que le Seigneur leur en a dit dans le fond du cœur. Voilà pourquoi ils agissent, ils se hâtent, ils s'empressent pour se rendre grands dans l'autre vie. Si vous étiez sages, vous raisonneriez comme eux, vous diriez que ce n'est pas en vain que tant de gens si éclairés, si considérables par leur naissance, si grands par leurs charges, quittent tout ce que le monde leur offre, se mortifient, se rendent méprisables aux yeux du monde. Ils sont hommes comme moi, il faut donc qu'il y ait quelque gain considérable à faire en méprisant le monde. Que me servira tout le reste, si écoutant le monde et ses maximes, je risque, je perds l'objet principal ?

Le monde ne se soutient que par une dissimulation continuelle. Elle n'est pas condamnable, je l'avoue, dans quelques occasions; mais dans l'usage, à quel excès ce monde ne porte-t-il pas le déguisement ? C'est un perpétuel changement de scène, on prend un masque en y entrant, on y va par intérêt, on s'y présente pour être vu, et pour voir les défauts d'autrui. Dites-moi, de tous ces gens-là combien y en a-t-il qui vous souhaitent une constante fortune, qui ne vous en désirent pas une contraire, qui soient prêts de vous accompagner dans votre malheur, plutôt que de s'attacher à celui qui prendra votre place ? combien y en a-t-il que la pure amitié lie à votre personne ?

A juger sainement des hommes, il faut les considérer sur la terre comme des hommes en peinture; on n'estime pas moins un misérable dans un tableau bien fait, qu'un Roi et qu'un Prince : sur le théâtre on ne fait pas moins de cas d'un valet que d'un Seigneur, on règle son jugement sur l'habileté avec laquelle chacun joue son rôle, parce que à la fin tout est égal.

Le respect humain empêche de faire le bien dans le monde, le mauvais exemple y porte à faire

le mal. Peut-on en effet éviter dans le grand monde un de ces deux écueils, ou de faire le bien pour être estimé des hommes, ou de ne le pas faire dans la crainte de s'attirer les railleries des libertins ? Si vous suivez les maximes de Jésus-Christ, vous condamnez les maximes du monde, vous foulez aux pieds ses idoles ; le monde dès lors se tournera contre vous. Ainsi les Israélites trouvaient-ils en Égypte des obstacles à faire leurs sacrifices et à célébrer leurs fêtes, soit parce qu'on les accablait d'occupations, soit parce que les victimes qu'il fallait immoler étaient les dieux des Égyptiens.

DE L'ÉDUCATION DES ENFANS.

DIEU dès cette vie punit les enfans de la négligence des pères à les élever, et les pères dans l'autre des crimes de leurs enfans. Saint Justin, martyr, remarque sur le meurtre des quarante-deux jeunes enfans de Bethel qui outragèrent Élisée, que Dieu dans cette occasion voulut châtier les pères dans la personne de leurs enfans qu'ils avaient mal instruits, et qui à l'exemple de leurs pères méprisaient le Prophète que Dieu leur avait envoyé pour les enseigner.

Nul art ne peut être comparé à l'art d'élever des enfans : pour y réussir, il faut qu'un homme ait des vertus rares, et des qualités extraordinaires. Héli, d'ailleurs homme de bien et irréprochable dans toute sa conduite, fut condamné pour l'iniquité de ses enfans : ainsi, quelque saints que soient les pères et les mères, ils seront punis pour les péchés de leurs enfans ; ces sortes de péchés leur seront justement imputés, s'ils ne travaillent à les prévenir, ou à les arrêter par des châtimens sévères. Il est certain qu'Héli avait averti ses enfans de leurs désordres, puisque l'Écriture rapporte les remontrances qu'il leur faisait : ils furent cepen-

dant punis, et lui-même avec eux, parce qu'il n'apporta pas à leur correction un zèle proportionné à leur fautes.

N'est-il pas surprenant que des parens chrétiens ne proposent aux enfans que des motifs humains pour les animer à faire ce qu'on demande d'eux, et que tout ne tende qu'à nourrir dans leur ame le luxe et l'ambition ? Cet homme, leur diront-ils, qui était d'une basse extraction, s'est rendu célèbre par son éloquence, a été élevé aux charges les plus considérables, a acquis de grands biens, a fait un riche établissement, a bâti un palais superbe, il se rend redoutable, il est dans l'éclat et dans la gloire. Voilà les exemples qu'on propose à des enfans ; on ne songe jamais à leur donner pour modèles que des personnes qui tiennent les premiers rangs dans le monde, on ne les entretient point de ceux qui règnent dans le Ciel ; si quelqu'un entreprend de leur en parler, on rejette ses leçons, comme les leçons d'un homme qui veut tout perdre. Qui me pourra persuader que des enfans élevés de la sorte fassent leur salut ? Quand je considère qu'on les porte à former des projets que Jésus-Christ lui-même déclare ne pouvoir s'exécuter sans mériter le supplice de la damnation, et quand je vois qu'on ne fait non plus de cas de ce qui regarde leurs ames que d'un accessoire inutile, qu'au contraire l'on met tout son soin à leur procurer des avantages superflus, sur quoi puis-je en effet fonder un présage favorable de leur bonheur éternel ? Le soin que vous avez du temporel, vous l'étendez jusqu'aux bois, jusqu'aux pierres ; et vous ne croyez pas que l'ame de vos enfans mérite la plus légère attention de votre part ?

Les pères doivent non-seulement aimer leurs enfans, mais ils doivent les aimer plus que tout le reste, et il n'y a que Dieu seul à qui ils sont obligés de donner la préférence.

Les pères qui n'ont pas soin de l'éducation de leurs enfans sont plus cruels que des parricides.

Ceux qui leur ôtent la vie , ne font que séparer l'ame du corps , les pères négligens livrent l'un et l'autre au démon. Ils ne pouvaient pas ne point mourir , ces enfans , mais ils pouvaient ne se pas damner. La résurrection réparera avec avantage la première perte , au lieu qu'elle rendra la seconde encore plus accablante.

Il y a des mères qui ont grand soin de l'honneur de leurs filles , mais peu qui s'intéressent à former leurs consciences encore tendres. Les lectures vaines et lascives , les parures mondaines , les bals , les spectacles profanes , les conversations trop libres , bien loin de les leur interdire , elles les y portent , elles les y forcent même quelquefois ; mais , disent-elles , nous ne les abandonnons jamais de vue : c'est ce qui me fait dire que vous avez à cœur leur honneur , mais que leur ame ne vous touche guères. Eh ne savez-vous pas que la fornication spirituelle est un crime parmi les Chrétiens , qu'il ne faut qu'un regard pour donner la mort à une ame , qu'un désir , qu'une pensée suffit pour lui ravir et l'innocence et la grace ?

Saint Paul ordonnant à Tite d'établir des Prêtres dans chaque ville de l'île de Crète , veut qu'il prenne celui qui aura mené une vie exempte de crimes , celui dont les enfans seront fidèles , et ne seront point accusés ni de débauche , ni de désobéissance : *Filios habens fideles , non in accusatione luxuriæ , aut non subditos*. La raison qu'il en donne , c'est qu'il faut que le Ministre du Seigneur soit irréprochable. Sur quoi saint Jérôme remarque qu'un homme n'est pas exempt de crimes , s'il a des enfans réfractaires et débauchés , parce que les crimes des enfans sont imputés aux pères.

Dès qu'une mère a mis un enfant au monde , il semble que tout est fait pour elle : cet enfant passe de son sein entre les mains d'une nourrice , qui souvent communique avec son lait toute sa brutalité et toutes ses inclinations perverses ; des mains de la nourrice il est remis entre les mains d'une

gouvernante chagrine, emportée, opiniâtre, dont le plus grand soin est d'empêcher que l'enfant n'approche de sa mère. C'est ensuite un précepteur qui en prend soin : on ne sait s'il est vicieux, ou s'il a des mœurs pures ; on le prend au hasard ; un parent, un ami, un indifférent en fait le choix ; tout est bon, pourvu qu'il dérobe aux yeux d'un père et d'une mère les petites libertés de cet enfant, dont vous avez moins de soin que des animaux destinés à vous servir ou à vous récréer. Cependant le mariage n'a été institué, n'a été sanctifié qu'en vue qu'on élèvera des enfans dans la crainte de Dieu. Que ne feraient pas des parens pour la sanctification de leurs enfans, s'ils voulaient s'en donner la peine ?

Job, outre le soin qu'il prenait d'élever ses enfans dans une vertu exempte de tout reproche, offrait tous les jours un sacrifice pour les péchés secrets qu'ils pouvaient avoir commis ; avec toutes ces précautions il se croyait responsable de leurs péchés mêmes dont il ne pouvait avoir aucune connaissance.

Quelques-uns fuient le mariage par la crainte de mettre au monde des enfans qu'ils ne pourraient pas rendre heureux, par la crainte de laisser après eux des misérables ; et la plupart n'appréhendent point d'avoir des enfans pour peupler l'Enfer. Quel aveuglement !

La plupart des parens ou aiment peu leurs enfans, ou les aiment trop, ou pour mieux parler, les aiment mal. J'avoue que plusieurs les confient à des gens sages et prudens ; mais cette précaution ne suffit pas, quelque autorité qu'on transmette à ces personnes destinées à l'éducation de ces enfans. Élisée envoya Giézi avec son bâton pour rendre la vie au fils unique de la Sunamite ; Giézi ni le bâton n'opérèrent rien, il fallut qu'Élisée y vînt lui-même.

Que faites-vous dans votre famille, si vous ne travaillez pas à élever vos enfans ? c'est l'unique

chose que vous avez à faire, l'unique dans laquelle Dieu demande des services de votre part; c'est dans cette vue qu'il a établi le mariage chrétien, c'est là le talent dont il vous demandera compte. Vous leur avez amassé du bien; était-ce tout ce que Dieu attendait de vous? était-ce même ce qu'il attendait de vous? Venez, serviteurs infidèles, dira-t-il au jour du jugement, venez, rendez-moi compte de cette ame que je vous avais confiée; qu'est-elle devenue? C'était votre champ, c'était la vigne que le Seigneur vous avait donnée à cultiver; pouvez-vous dire d'elle ce qu'il dit de la sienne, qu'il n'a rien manqué à sa culture? à quelle sainteté avez-vous porté vos enfans? quelles maximes leur avez-vous inspirées? sont-ils sages? craignent-ils Dieu? sont-ils bien instruits de nos mystères? Plusieurs n'auront rien à répondre, parce qu'ils ne sauront rien de ce qui regarde leurs enfans; ils ne savent pas s'ils sont vertueux ou vicieux, s'ils sont bien ou mal instruits.

Presque tous les parens élèvent leurs enfans dans l'esprit du monde; d'ailleurs insensibles à leurs désordres contre la loi de Dieu, ils ne peuvent pardonner, ils ne peuvent dissimuler une faute, une inattention, une incongruité contre les manières du monde; s'ils veulent se consacrer à Dieu, toute une famille est en larmes, on crie, on menace. Pères durs, mères cruelles, s'écrie saint Bernard, pères et mères inhumains et impies! que dis-je? ce ne sont pas des pères et des mères, mais des meurtriers et des homicides, qui se font du salut de leurs enfans un sujet de douleur, et de leur mort un sujet de consolation; qui aiment mieux les faire périr avec eux, que de les voir régner un jour. De tous les enfans de Joram et d'Ochosias il n'y eut que Joas qui échappa à la cruauté d'Athalie, parce qu'il fut caché dans le temple, et qu'il y fut élevé, tandis que cette reine impie, pour régner seule, faisait égorger tous les jeunes princes et toutes les jeunes princesses

du sang royal qui étaient nourris dans les palais de leurs pères.

Il est surprenant que des pères et des mères, qui savent ce que c'est que le monde, et qui connaissent par leur propre expérience la vanité, la fausseté et le danger des plaisirs de cette vie, soient assez insensés pour y porter leurs enfans, parce qu'eux-mêmes, à raison de leur âge avancé, n'en peuvent plus jouir; au lieu de regarder comme un malheur d'avoir perdu tant de temps dans ces folies, au lieu de pleurer tant de péchés qu'ils y ont commis, ils poussent les autres dans les mêmes précipices, et cela dans un temps où ils sont eux-mêmes plus près de la mort, du jugement, et de ces tourmens épouvantables dont ils sont menacés. Quelle excuse peuvent-ils apporter pour se mettre à couvert de ce dernier arrêt? quelle grace, quelle miséricorde peuvent-ils espérer?

DE LA CONSCIENCE.

LA conscience est la voix de Dieu dans la plupart des hommes. Cette voix est ou méprisée, ou mal entendue, ou entièrement étouffée. Elle est méprisée dans ceux qui ne veulent rien faire de ce qu'elle dit, mal entendue dans ceux qui lui font dire tout ce qu'ils veulent, étouffée dans ceux qui l'ont méprisée, qui l'ont subornée jusqu'à la faire taire. Le dernier de ces états est sans doute le pire, parce qu'il est difficile d'en sortir, et que c'est un état où il n'y a presque plus rien à espérer; mais les autres conduisent à celui-ci, et à cela près qu'on en sort plus aisément que du dernier, on peut dire qu'ils sont pires, et que le dernier n'est que la peine des deux autres.

On méprise cette voix : c'est le premier pas. Elle nous avertit du mal que nous avons fait, du mal que nous devons éviter, du bien que nous

peuons faire : pour une fois que nous obéissons, combien de fois méprisons-nous cette voix ? cependant c'est la voix de la raison, c'est la voix de l'homme, c'est notre propre jugement, c'est l'impression que nous croyons la plus juste et la plus raisonnable. Voilà pourquoi Dieu ne nous condamnera que sur le jugement que nous aurons fait de nous-mêmes. C'est la voix de la grace. Cet avis, ce conseil salutaire que vous recevez dans le fond de votre cœur, c'est le prix du sang de Jésus-Christ, c'est le germe de l'éternité, c'est la voix du Saint-Esprit.

Le mépris peut obliger l'Esprit saint, cet ami, à se taire, et même à changer son amitié en haine et en fureur. Quand cet ami parle, tout parle ; quand il ne parle plus, tout se tait, l'homme est comme dans une léthargie ; le sens intérieur cessant d'agir, tous les autres ne font plus de fonction : pour nous tirer de là, il faut appliquer le fer et le feu, quelquefois l'humiliation des chutes honteuses.

On afflige, on contriste cet Esprit, cet ami. Voyez l'inquiétude, l'amertume qui reste dans le cœur d'un homme qui prend un plaisir contre sa conscience, je parle d'un homme dont la conscience n'est point encore muette. Remarquez au contraire la joie d'un homme qui a obéi à sa conscience, lorsqu'elle lui inspirait de pardonner, de restituer le bien d'autrui, de faire une bonne œuvre, une aumône, une confession générale ; après avoir vécu, je ne dis pas dans le crime, mais dans le relâchement et dans la tiédeur ; d'un homme qui s'est flatté quelque temps dans des choses qu'il reconnaît enfin être mauvaises, qui durant plusieurs années se sera permis des attachemens dangereux, des vanités peu chrétiennes, des vengeances, des ressentimens, des médisances, qui voit que les confessions ont été faites sans contrition, qu'on y est allé comme on va faire ou recevoir une visite, qu'on a dit ses péchés à peu près de la

même manière qu'on fait un conte , qui voit que les communions ont été sans préparation , sans fruit , qu'on s'y est présenté comme par habitude , par respect humain , par force. Mais a-t-on vaincu un respect humain ? a-t-on sacrifié un intérêt ? voyez quelle satisfaction donnent cette victoire et ce sacrifice.

Il faut contenter la conscience , lorsqu'elle nous parle , pour ne pas l'obliger de crier et de troubler notre repos ; il faut la satisfaire , pour ne pas l'obliger à se taire et à nous laisser dans un mortel assoupissement.

Dans quelque situation que nous soyons , rendons-nous dociles à la voix de la conscience ; dans la prospérité , afin qu'elle n'en altère point en nous le doux sentiment ; dans l'adversité , afin qu'elle n'aigrisse point nos maux : car c'est alors qu'elle est plus cruelle que jamais ; l'adversité la réveille ; rebuté par les créatures , on revient à soi.

Jussisti , Domine , et sic est , ut pœna sibi sit omnis inordinatus animus , dit saint Augustin : Il est juste , et c'est la Providence divine qui a fait cette règle pleine d'équité ; comme en péchant nous violons trois sortes de lois , la loi de la raison , la loi humaine et la loi divine , aussi est-il juste que nous souffrions trois sortes de peines , et que nous soyons punis par nous-mêmes dans les reproches de notre conscience , par les hommes dans les peines temporelles , par le Seigneur dans les supplices éternels.

Cet homme qui en est venu jusqu'à vouloir qu'il n'y ait point de Dieu , c'est un homme que Dieu persécute partout , et qui ne cesse point d'être importuné. Mais viendra-t-il à bout de ne pas croire l'existence de Dieu ? je l'en défie : le plus qu'il peut faire , c'est d'en douter ; et que ce doute est cruel ! Un homme dont on juge le procès , quelque fondé qu'il soit dans son droit , ne peut s'empêcher de trembler : mais s'il a contre lui mille témoins , s'il n'a dans son parti que quel-

ques Juges corrompus ; quelles frayeurs , quels saissemens n'éprouve-t-il pas ?

Le pécheur , dit saint Jean Chrysostôme , est toujours dans la peur , il craint tout jusqu'à son ombre , le moindre bruit l'effraie , et il s'imagine que tous ceux qui sont autour de lui disposent contre lui quelque sourde trame ; si l'on parle en secret , c'est de ses crimes qu'on s'entretient. Le pécheur se découvre lui-même , quoiqu'on ne l'accuse point ; il tremble , quoiqu'il n'y ait nulle apparence de danger. Écoutez de quelle manière le Saint-Esprit décrit cette crainte des pécheurs , et l'assurance des justes. *Fugit peccator nemine persequente* : Le pécheur fuit sans être poursuivi. Et pourquoi fuit-il ? Parce qu'il a dans sa propre conscience un accusateur qui ne lui donne point de trêve , un accusateur qu'il porte toujours avec soi ; il ne peut éviter ce persécuteur , qui le suit partout , qui le frappe , qui lui fait des plaies incurables. Mais il n'en est pas ainsi du juste. *Justus confidit ut leo ; finis autem præcepti est charitas in corde puro et conscientia bona* , dit encore l'Esprit saint : Le juste a la confiance d'un lion , la charité est dans son cœur et dans sa conscience. Il ajoute ces derniers mots , *conscientia bona* , dit saint Augustin , à cause de l'espérance qu'inspire la bonne conscience. Celui qui a en soi-même le témoignage d'une conscience criminelle désespère de parvenir à ce qu'il désire. L'espérance de chacun est dans sa propre conscience , et cette espérance est plus ou moins affermie , selon qu'on se sent rempli de l'amour de Dieu.

L'Apôtre demande une conscience pure pour établir l'espérance ; parce que celui qui a une bonne conscience est le seul qui espère ; celui au contraire qu'une mauvaise conscience accuse , perd toute espérance , et n'attend plus rien que sa propre condamnation.

Les pécheurs craignent tout ce qui peut leur rappeler le souvenir de l'autre vie , ils craignent

la retraite , si chérie des gens de bien ; s'ils se divertissent , c'est comme des malheureux qui sont condamnés à la mort , et qui tâchent d'en détourner la pensée en mangeant et en buvant avec leurs amis.

Les maladies de l'ame font à l'égard d'un Chrétien le même effet pour les plaisirs de la vie que les infirmités du corps. Un malade ne goûte rien , les viandes les plus exquises sont insipides pour lui , il trouve amers les vins les plus délicieux ; tandis qu'un homme qui a de la santé mange avec plaisir les mets les plus grossiers , et étanche sa soif avec délices en buvant de l'eau pure.

Quel malheur de ne pouvoir habiter un moment avec soi-même ! Les pécheurs regardent la solitude avec horreur , il leur faut sans cesse de nouveaux plaisirs. Ceux qui dans cette vicissitude les croient heureux , sont aussi simples que ceux qui s'imaginent que sentir l'ambre et le musc , c'est jouir de tous les avantages de la santé. Ces odeurs sont souvent des remèdes contre la puanteur d'un cancer , ou d'un poumon gâté ; on a recours à ces remèdes pour ne pas essayer soi-même cette odeur infecte , et pour la rendre aux autres moins sensible. Ainsi ces gens qui passent de plaisir en plaisir , ne le font que pour charmer le démon qui les tourmente , ou tout au plus pour suspendre le sentiment de leurs maux : ce sont des parfums dont ils usent pour n'être pas étouffés par les vapeurs corrompues qu'exhalent continuellement les ordures de leur conscience.

La conscience dans les gens de bien est un ami qui rend les plaisirs plus sensibles , et la jouissance des biens plus douce. Elle est toujours d'un grand secours dans l'adversité ; c'est pour lors qu'on se dit à soi-même : *Quid mihi est in Cælo , et à te quid volui super terram ?* Quel trésor n'ai-je pas dans le Ciel , et que veux - je sur la terre ? Voilà ce que Dieu même nous fait entendre par cette voix : De quoi te mets-tu en peine ? c'est moi

qui t'ai porté ce coup , et tu sais bien que je ne puis te haïr : tu as perdu ton ami , tes biens , tes enfans ; je puis te dédommager de toutes ces pertes , je puis te tenir lieu de tout. Je me ressouviens à cette occasion d'Elcana qui console Anne par ces paroles : Pourquoi pleurez-vous ? d'où vous vient ce dégoût et cette tristesse profonde ? un mari n'est-il pas plus pour vous que dix enfans ? *Anna, cur flet ? et quare non comedis ? et quam ob rem affligitur cor tuum ? nunquid non ego melior tibi sum quàm decem filii ?*

La conscience est un juge. Les uns refusent d'obéir à ce juge, les autres corrompent ce juge, les autres le font mourir.

Comme la voix a été donnée à l'homme pour être l'interprète de ses sentimens et de ses desirs, c'est aussi par la conscience que Dieu nous apprend ce qu'il juge de chaque chose, et ce qu'il attend de chacun de nous. Cette voix divine forme diverses paroles intérieures, pour exprimer les diverses leçons et les divers ordres qu'il plaît à Dieu de donner à sa créature ; cette voix est le lien du commerce que le Seigneur daigne avoir avec nous, elle est l'organe le plus ordinaire dont il se sert pour toucher nos cœurs, et nous ouvrir le sien.

On ne méprise jamais impunément les paroles que Dieu nous a fait entendre au fond de l'ame ; car outre le tort que nous nous faisons à nous-mêmes, en rejetant les lumières et les conseils d'une sagesse si éclairée, Dieu ne manque jamais de s'en venger. Tantôt il nous poursuit en nous menaçant, et en nous reprochant notre ingratitude ; quelquefois il se retire de nous, et garde à notre égard un silence encore plus redoutable que ses reproches. Il en punit quelques-uns en ne cessant de les troubler par des remords amers et piquans, quelques autres en les laissant jouir d'un repos funeste au milieu des plus grands périls. Les uns trouvent en lui un ami irrité et furieux qui

ne leur donne point de relâche, les autres un ami froid et rebuté, qui les abandonne à leur mauvaise conduite, et qui ne prend plus de part à ce qui les touche.

Ce qui fait surtout voir le désir ardent que Dieu a eu de conduire les hommes à la félicité souveraine, c'est cette conscience qu'il leur a donnée pour leur servir de guide. Rien de si éclairé pour discerner le bien et le mal, rien de si fidèle à nous le montrer, rien de si pressant pour nous porter à embrasser l'un et à fuir l'autre. Mais si elle est un effet de son amour, cette conscience, elle est encore une marque de son zèle pour la justice; car cette conscience si soigneuse à nous détourner du mal, est également sévère à nous en punir. A peine avons-nous conçu la volonté d'offenser Dieu, qu'elle commence à nous déchirer pour ne nous plus donner de trêve. De là viennent ces émotions, ce tremblement, cet égarement d'esprit, ces palpitations que sent un homme qui se prépare à faire un crime, ou qui le commet.

Dès qu'on fait le crime, la conscience, qui en a d'abord détourné, commence à le condamner hautement, à se récrier contre la malice du scélérat, à demander justice de la violence qu'on lui fait, à s'en venger elle-même : mais quand le crime est achevé, c'est encore pis, car pour lors le plaisir s'étant évanoui, la passion s'étant ralentie, l'âme demeure en proie à la douleur et aux reproches de la conscience. La passion a fait avaler le poison sans le regarder, la volupté l'a détrem pé de quelques douceurs qui l'ont déguisé à la bouche ; mais quand une fois il est dans les entrailles, il y cause d'étranges dérangemens : quel supplice d'entendre cette voix intérieure, qui crie, qui menace, qui rouvre, qui renouvelle à chaque moment la plaie cruelle que le péché vient de faire à l'âme.

Une des plus fâcheuses plaies dont Moïse frappa l'Égypte, ce fut cette innombrable multitude de

grenouilles dont il la remplit dans un moment. Ces animaux importuns se glissaient partout, jusque dans le palais de Pharaon, jusque dans son lit ; ils venaient salir de leur bave infecte et ses meubles précieux, et les viandes mêmes de sa table ; et par leurs horribles coassemens ils ne cessaient d'interrompre son repos. Voilà une image de la guerre que souffre un mauvais Chrétien de la part de ses propres crimes ; ils se présentent à lui dans tous les temps, dans tous les lieux, et toujours sous une forme hideuse : ils n'épargnent ni les heures de ses affaires, ni les heures de ses plaisirs, ils corrompent tout, ils empoisonnent ses mets les plus exquis, ils mêlent leurs cris affreux aux plus harmonieux concerts, ils troublent le sommeil et les entretiens les plus agréables. C'est pour cela qu'Épicure, le plus voluptueux de tous les hommes, a toujours exclu le crime de sa brutale félicité, quoiqu'il l'eût toute composée de plaisirs terrestres et sensibles.

Un ancien a dit que quand ses crimes ne devraient jamais venir à la connaissance des hommes, quand les Dieux mêmes lui en auraient promis l'impunité, il ne pourrait se résoudre à en commettre : le crime est lui-même un supplice si grand pour celui qui le commet, qu'il surpasse toutes les douleurs que le corps peut éprouver dans cette vie. De là vient que les criminels, pour se délivrer par le trépas des reproches de leur conscience, ont quelquefois réclamé contre eux-mêmes la justice humaine, se sont exposés aux roues, aux gibets, et à l'ignominie attachée à ces sortes de tourmens ; tout cela leur paraissait moins rigoureux que les peines secrètes que leurs péchés leur faisaient souffrir. On peut comparer ces peines que cause la conscience aux douleurs que cause la pierre, que causent les maux les plus aigus. Rien ne me fait mieux comprendre combien ces douleurs sont vives, sont pressantes, que de voir des gens qui se font tailler, qui se font arracher

les dents , pour se soulager : il faut que le mal qu'ils souffrent soit bien violent , puisqu'ils consentent d'acheter la guérison par un si cruel martyre. Mais que doit-on penser des tourmens qu'éprouve un malheureux , que son propre crime persécute , puisque pour en guérir il a recours aux cachots , à une mort cruelle et honteuse ? Quels charmes si puissans a donc le péché , pour que , dans la vue d'un plaisir passager on consente de s'exposer aux reproches les plus amers , à la confusion la plus sensible , à la mort la plus cruelle ?

Le silence de la conscience est encore plus à craindre. Après qu'elle a long-temps ou parlé , ou crié inutilement , il arrive quelquefois , par un jugement terrible à la vérité , mais juste néanmoins , qu'elle se tait pour toujours , et nous laisse dans un mortel assoupissement , c'est-à-dire que Dieu retire ses graces : dans cet état , tout est muet , plus d'objet qui touche le pécheur , plus de discours qui l'ébranle , plus d'accident capable de l'épouvanter. A la mort du fils de Dieu toute la nature , toutes les plaies de l'homme Dieu parlaient : ces voix étaient entendues du bon larron , des bourreaux , des morts , des rochers ; le mauvais larron seul dans le silence de sa conscience est insensible à tout , toutes ces voix n'allaient pas jusqu'à lui : c'était un arbre maudit comme le figuier ; le soleil , la rosée , tout lui était inutile.

C'est être damné en quelque sorte , que d'être dans cet état , qui est à l'égard de l'Enfer ce que le Purgatoire est à l'égard du Paradis. Cet état ne peut pas être éternel ; mais en sortir , c'est pour l'ordinaire passer dans une éternité de peines. Ainsi , dès que la zizanie fut aperçue par le maître du champ , il la destina au feu ; elle ne fut cependant arrachée qu'au temps de la moisson. Dieu pourrait nous faire mourir , et nous jeter dans l'Enfer , après la dernière grace méprisée ; il se contente de nous condamner , il suspend l'exécu-

tion de son arrêt , il nous laisse encore quelques années de vie , peut-être pour payer par cette récompense temporelle quelque bonne action que nous avons faite autrefois.

Saint Augustin dit que Dieu ménage à ces insensibles et à ces obstinés des occasions de chute et de scandale qui les entraînent tous les jours dans de nouveaux crimes. Je sais bien , dit ce Père , que lorsque la volonté se porte au mal , c'est parce qu'elle le veut ; mais il y a certaines causes , certaines conjonctures qui attirent la volonté , et qui l'engagent au mal où elle se porte : or c'est Dieu qui par une providence très-sage et très-juste , dispose ces causes ; c'est Dieu qui fait naître ces funestes occasions : il ne prétend pas qu'elles portent au désordre , et ainsi il ne fait rien contre sa sainteté ; mais il n'ignore pas qu'elles doivent y porter. Il exerce contre les obstinés une épouvantable justice , il l'exerce souvent , il l'exerce contre plusieurs. De deux Rois , Saül est abandonné ; de deux Apôtres , Judas est endurci ; de deux voleurs , l'un est insensible : et cependant , à entendre parler cet homme qui a déjà étouffé tous les remords de sa conscience , on dirait que toutes les graces du Ciel sont à sa disposition ; il renvoie à la mort tout ce qu'on le sollicite de faire pour son salut. O mort , ressource vaine et inutile des réprouvés , jusqu'à quand le pécheur te regardera-t-il comme un asile contre la colère de son Juge ? toi que ce Juge a destinée pour faire éclater sur le pécheur la sévérité de ses jugemens. Bien plus , la mort même , tout affreuse , toute terrible qu'elle est , ne le touchera point ; dans ce fatal moment on lui verra une assurance brutale , qui fera frémir d'horreur tous ceux qui l'assisteront. Il mourra plein de connaissance , il verra , il entendra , il parlera jusqu'au dernier soupir , et jamais il ne prononcera une parole qui inarque son repentir. Il sera environné de Prêtres , de Ministres zélés , de parens chrétiens , des Sacre-

mens et des prières de l'Église ; et au milieu de tous ces secours on le verra sans pénitence et sans sentiment. On lui montrera le crucifix ; peut-être demandera-t-il de quelle matière , de quel prix il est. Le Confesseur lui parlera de l'Enfer , il lui répondra par un trait de raillerie. Ses enfans le conjureront avec larmes de mettre ordre à sa conscience , et lui pour toute réponse leur recommandera de le venger au plutôt d'un ennemi , que la mort ne lui permet pas d'égorger de ses propres mains. Quelle mort ! Est-il bien possible qu'un Chrétien puisse envisager de si près l'éternité malheureuse , et en être si peu ému ?

DE LA CONFESSION.

C'EST marquer à Dieu un mépris bien outrageant , que de savoir qu'on est dans sa disgrâce , qu'on est son ennemi mortel , qu'il est néanmoins disposé à nous recevoir , et de différer les mois entiers de se réconcilier avec lui , loin de se hâter de le faire. Je n'ignore pas qu'il est aisé de tomber dans le péché ; le penchant est si grand , la passion quelquefois si ardente : mais demeurer dans cet état lorsqu'on est revenu à soi , c'est un mépris sanglant. Un homme blessé ne sent pas sa plaie dans la chaleur du combat ; mais que dans la suite il prenne plaisir à voir couler son sang , qu'il puisse s'endormir sans y avoir apporté un remède , c'est ce qui ne me paraît pas possible.

Je trouve moins étrange la conduite des gens qui craignent la confession , parce qu'ils ne veulent pas se corriger de leurs péchés , que la fausse appréhension de ceux qui la fuient pour ne pas se faire voir tels qu'ils sont. Preuve que c'est une tentation , c'est qu'on voit cette crainte dans des gens qui ne sont point connus du Confesseur , et qui n'en doivent jamais être connus. Qu'apprend

ce Confesseur par cette confession, si ce n'est qu'il y a une personne dans la ville qui a fait une faute? Vous ne vous faites pas plus de tort que si vous disiez cette faute à une statue. Plus le Confesseur vous connaît, plus il vous estime; plus vous avez de peine à manifester votre faiblesse, plus il doit estimer la confiance que vous avez en lui, et vous savoir gré de ce que vous l'avez choisi pour lui confier la chose qu'il vous importe le plus de tenir cachée; plus il y a de peine à en faire l'aveu, plus aussi il y a de mérite, et par conséquent plus le Confesseur doit vous estimer, s'il est raisonnable, s'il a des sentimens conformes aux sentimens de Dieu, aux sentimens des Anges, qui voient votre humilité avec admiration et avec joie. Quel aveuglement dans le Confesseur, s'il vous condamnerait dans son cœur, lorsque Dieu vous absout, et qu'il vous comble de ses graces! S'il n'est pas chrétien, s'il n'est pas raisonnable, il aura ces sentimens; mais s'il est sage, s'il a la foi, il vous admirera, il louera Dieu, il pleurera de joie, il se confondra lui-même.

Peut-être n'avez-vous rien fait de si héroïque dans la vie que cette confession, et vous craignez que cette confession ne vous décrive dans l'esprit d'un homme, qui a lieu de s'humilier lui-même en voyant tant de vertu; qui loue Dieu en effet, qui admire la force de sa grace, qui bénit son aimable Providence lorsqu'elle permet des chutes dans ses élus pour leur donner occasion de s'élever à des vertus non communes; en un mot qui pleure de joie et de consolation, tandis que vous paraissez couvert de honte? Mais oubliez tout cela, si vous craignez Dieu, si vous l'aimez, et tirez avantage de votre répugnance. Le maître des sentences dit qu'au jugement dernier on ne parlera point des péchés dont on aura fait pénitence. Saint Paul déclare en effet que si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés: *Si nosmetipsos dijudicavimus, non utique judicabimur.*

Il est étrange que de toutes les résolutions que les hommes forment, il n'en soit aucune qu'on ne garde mieux que la résolution de ne pas offenser Dieu. Une marque qu'on n'a pas une véritable douleur de l'avoir offensé, et qu'on ne s'en repent point, c'est qu'on ne craint pas ce repentir ; car il n'y a rien de si cruel que ce repentir : il n'est point d'homme si vindicatif qui ne se croie vengé avantageusement quand il a fait repentir son ennemi de l'outrage qu'il en a reçu.

Ce repentir est un sentiment si affligeant et si amer, qu'il est insupportable ; il faut avoir de la force d'esprit pour en soutenir l'amertume : elle a poussé des personnes jusque dans le désespoir ; on supporte plus aisément toute autre impression : voilà pourquoi celle-ci tient lieu auprès de notre Juge des peines éternelles, voilà pourquoi on l'appelle attrition, contrition ; elle ne blesse pas seulement le cœur, elle le brise. Et cependant tous les jours, dans la vue de faire pénitence, je vois qu'on offense Dieu. Je m'en confesserai. Je le crois ; s'il n'y avait que cela à faire, je comprends comment on oserait s'exposer à toute la honte de la confession pour prendre un plaisir ; mais il faut s'en repentir. Aussi m'en repentirai-je. Hé, comment vous en repentirez-vous ? comme vous avez fait jusqu'à présent. Vous vous en repentirez ? non, vous ne le ferez point : si vous comptiez le faire, vous ne commettriez pas le péché. Vous vous en repentirez ? c'est une raison pour ne le pas commettre : et si j'avais à vous détourner de quelque action, je suis sûr que j'en viendrais à bout si je pouvais vous persuader que vous vous repentirez un jour de l'avoir faite. Je sais bien que nous nous trompons, mais je ne sais si Dieu se laisse aussi tromper, et si notre erreur pourra nous sauver.

— Il faut le demander à Dieu, ce repentir salutaire. Faites réflexion si vous l'avez, ou si vous ne l'avez pas ; avant de vous présenter au Ministre sacré, considérez devant Dieu ce que vous allez faire.

Où vas-tu , malheureux ? cœur endurci , mauvais Chrétien , ingrat , insensé , que vas-tu faire ? irriter Dieu jusqu'au tribunal de sa grace , lui insulter , te souiller de son sang , au lieu de t'y purifier ; faire naufrage au port , au lieu d'aborder heureusement ? Tu n'as pas assez fait de crimes , ni reçu assez de graces ? c'est peu que d'être revenu mille fois demander le même pardon , hélas ! je vais le faire encore aussi froidement que la première fois. L'Enfer , le Paradis , la majesté d'un Dieu , tout cela pourrait toucher un homme ; mais pour un rocher tel que je suis , ce n'est pas encore assez.

Peut-on s'assurer qu'on est en grace après une confession bien faite ? On n'en doit pas douter ; il y a même des Docteurs qui ont enseigné qu'on en pouvait faire un acte de foi , de la même manière qu'on en fait sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'hostie que le Prêtre vient de consacrer. Mais comment saura-t-on qu'on a fait une bonne confession ? On le saura si ensuite on vit loin des occasions , si on ne retombe plus. *Nunc verè scio quia misit Dominus Angelum suum , et eripuit me de manu Herodis , et de omni exspectatione plebis Judæorum.* Déjà les chaînes lui étaient tombées des mains , il avait passé les deux corps de gardes , qu'il croyait encore que ce n'était qu'un songe ; mais quand il eut vu la porte de fer s'ouvrir d'elle-même , et qu'il était seul sur le chemin qui conduisait à Jérusalem , pour lors il n'en douta plus : *Nunc verè scio quia misit Dominus Angelum suum.*

Il n'y a point de pertes qui se réparent par les larmes , si ce n'est les pertes que nous cause le péché ; aussi n'y a-t-il que cette sorte de perte qui mérite d'être pleurée : cependant ce sont les autres qu'on pleure , et on se rend insensible à celle-ci. D'où vient que ce jeune enfant qui a perdu son père continue de rire et de jouer ? C'est qu'il ne connaît pas la perte qu'il a faite. Si jamais il a de la raison , il la pleurera mille fois. Vous avez de la

peine à pleurer vos péchés, un autre a de la peine à s'en consoler; d'où peut venir cette différence? du défaut de connaissance. Est-ce que je ne suis pas instruit des motifs qui forment la contrition? Vous les savez, ces motifs; mais vous n'en avez jamais pénétré un seul, et par-là vous êtes coupable: vous aimez encore le péché, vous n'aimez point Dieu.

Plusieurs Docteurs ont cru qu'un acte de contrition fait dans un moment ne suffisait pas pour effacer le péché; mais du moins est-il certain qu'un moment ne suffit pas pour exciter la contrition dans un cœur, si ce n'est dans le cœur d'un Saint.

Si toutes les confessions étaient bonnes, il n'y aurait plus de désordre. Beaucoup s'accusent d'avoir joué; qui d'entre eux en jouera moins? de n'avoir pas jeûné aux derniers quatre-temps; ils sont bien résolus dans leur cœur de n'en faire pas davantage durant le Carême. Êtes-vous sincèrement déterminé à être moins avide de gain, à vaincre cette antipathie que vous avez contre votre voisin? Vous êtes-vous vengé? et après l'avoir fait, en avez-vous conçu une grande douleur? Au contraire, vous regretteriez de n'avoir pas tiré cette vengeance; si la chose restait à faire, vous la feriez: ce qui achève de vous prouver que ce péché vous plaît, c'est que vous vous en vanterez dans toutes les rencontres; et si l'on vous fournissait la même occasion, vous ne manqueriez pas de prendre une pareille vengeance. Dans le fond votre conversion n'est qu'une feinte: c'est, comme à la mort des grands, un pur cérémonial; tout le monde prend le deuil, on se revêt des dehors de la douleur, et la plupart sentent une vraie joie.

DE LA FUITE DU MONDE.

LE chemin public où la semence mystérieuse de la parole de Dieu est d'abord foulée aux pieds et enlevée par les oiseaux du Ciel, ce chemin est l'image d'un homme engagé dans les compagnies et dans le commerce du monde. Il faut absolument rompre ce commerce, et se bannir de ces compagnies, puisqu'on ne peut se sauver que par le bon usage de la grace; et si ce grain céleste ne peut pas même germer dans un cœur exposé au bruit et à la foule, il est nécessaire de songer à la retraite, si on ne veut pas renoncer à son salut. Si je vous disais que c'est là une heureuse nécessité, je ne sais si on m'en croirait: la plupart des hommes sont étrangement prévenus contre la vie solitaire et retirée, on n'en a guères moins d'horreur que du bannissement ou de la mort même. Je ne m'en étonne pas, on n'en connaît ni les douceurs ni les avantages, on ne sait pas que dans le vrai on n'est jamais moins seul que quand on est seul, parce qu'alors on a le plaisir de traiter avec soi-même, c'est-à-dire avec la personne que chacun aime le plus, ou, comme dit encore mieux saint Bernard, parce qu'alors on est avec Dieu, avec qui on ne peut dire combien il est doux de converser loin du tumulte et de l'embarras du siècle.

Je ne sais si ce qu'on dit du premier âge du monde est vrai en tout, qu'alors les hommes vivant dans les forêts séparés les uns des autres, n'étaient guères plus raisonnables que les bêtes parmi lesquelles ils habitaient, jusqu'à ce qu'ayant été réunis dans les endroits où la nature avait le plus rassemblé de commodités pour la vie, ils trouvèrent dans la société cette politesse et cette perfection de la raison, qui ne les distingue pas moins, ce me semble, des animaux, que la raison même.

Mais on ne fut pas long-temps sans s'apercevoir que cet avantage, quelque considérable qu'il parût pour le genre humain, était balancé par de grands inconvéniens. Ce commerce, qui d'abord avait adouci les esprits, corrompit les mœurs bientôt après ; on y perdit insensiblement l'innocence et la vertu, soit que les vices, qui sont contagieux de leur nature, s'y communiquassent par les discours et par les exemples, soit que par la pente naturelle que nous avons tous au mal, on abusât, pour le commettre, des nouvelles connaissances qu'on acquérait tous les jours.

Après avoir abandonné les déserts pour apprendre à vivre, les plus éclairés ont été contraints de s'y rengager pour y rapprendre à bien vivre. On a trouvé qu'après tout il y avait moins de danger de se familiariser avec les lions qu'avec les hommes, et que les passions qui s'allumaient dans le grand monde nous rendaient encore plus semblables aux animaux, que l'humeur farouche et sauvage qu'inspirait la solitude. Or comme la dépravation est plus grande aujourd'hui qu'elle n'a jamais été, et que notre siècle, qui se polit tous les jours, semble aussi se corrompre tous les jours de plus en plus, je ne sais s'il y eut jamais de temps où l'on eut plus de sujet de se retirer entièrement de la vie civile, et de fuir dans les lieux les plus reculés.

Dieu n'a imposé à personne l'obligation de quitter le monde, pour embrasser la vie religieuse ; on ne peut cependant disconvenir qu'il n'y ait un monde dans le monde même auquel tout Chrétien est obligé de renoncer. Il y a au milieu de nous un monde réprouvé et maudit de Dieu, un monde dont Satan est le maître et le souverain, un monde pour lequel le Sauveur n'a point offert ses prières à son Père, un monde enfin que Jésus-Christ a méprisé, et dont il a toujours été méprisé. Mais où prendrons-nous ce monde impie et malheureux, et quels sont les lieux où s'assemblent les person-

nes qui le composent ? C'est à vous , idolâtres de ce monde , que je dois le demander : tout ce que j'en puis dire , c'est qu'il est où règne la vanité , l'orgueil , la mollesse , l'impureté , l'irréligion , il est partout où l'on fait le moins de cas des règles de l'Évangile , où l'on fait même gloire de suivre des maximes tout opposées. C'est à vous de voir où se trouvent tous ces désordres ; mais quelque part qu'ils se rencontrent , il est certain qu'être de ce monde , et n'être pas du nombre des prédestinés , qu'avoir quelques liaisons avec lui , et être ennemi déclaré du Fils de Dieu , c'est la même chose. Vous dites que ce n'est ni aux spectacles , ni aux bals , ni aux cours , ni dans les cercles ; que ce n'est ni dans la somptuosité des repas , ni dans les académies de jeu , que ce monde se rencontre. Où donc le devons-nous chercher pour le fuir ? car enfin il y en a un , et ce n'est ni contre un fantôme , ni contre une chimère que notre maître nous a ordonné de nous mettre en défense. D'ailleurs , comme il renferme , ou tous les réprouvés , ou du moins la plus grande partie des réprouvés , ce serait vouloir faire illusion de dire qu'une si grande multitude se dérobe aux yeux des hommes , et qu'elle marche par des sentiers inconnus ; comme si la foi ne nous enseignait pas que ces sortes de gens vont par une route également large et battue.

David se plaignait à Dieu que ses ennemis lui cachassent des embûches sur son chemin : *absconderunt laqueum mihi*. Mais le monde ne couvre point les embûches qu'il vous prépare ; il publie hautement ses maximes les plus dangereuses , il ne déguise ni ses sentimens , ni ses desseins. Comment pourrait-on ne voir pas les pièges qu'il tend à la chasteté , puisque c'est aux yeux du plus grand nombre qu'il les tend , et que toute son étude est de les rendre visibles ? Pouvez-vous entrer dans un bal sans apercevoir le péril ? ne vous y présente-t-on pas le poison de toutes parts ? avant même que d'y entrer , ne savez-vous pas qu'on n'a songé tout le jour qu'à

préparer le breuvage, pour en rendre l'effet et plus mortel et plus prompt? qu'est-ce qu'on y fait, qu'est-ce qu'on y dit, qui ne tende à inspirer la passion, et à corrompre le cœur? Ce que je dis des grandes assemblées, il le faut dire à proportion de toutes les autres, il le faut même dire des entretiens particuliers, qui nous doivent être quelquefois les plus suspects. Les lieux d'assemblées sont comme des fournaies ardentes, où le monde ramasse, pour ainsi dire, un plus grand nombre de charbons, qui s'allument, qui se consomment les uns les autres : mais comme il ne faut qu'une étincelle pour causer un grand embrasement, il n'y a aucune sûreté à s'approcher de ces charbons, lors même qu'ils sont séparés ; c'est toujours du feu, et vous n'êtes pas assez peu instruits pour croire qu'on puisse le toucher sans se brûler.

Pour vous convaincre qu'il est très-difficile de se sauver en vivant dans le monde, je n'ai pas besoin de recourir aux témoignages de ceux qui se sont entièrement retirés des compagnies, parce qu'ils désespéraient d'y pouvoir faire leur salut ; je m'en rapporte à l'expérience de ceux qui s'y plaisent encore, et qui ne peuvent s'en séparer. Quand un Confesseur leur reproche leur facilité à retomber dans de certains crimes, leur imprudence à prendre certaines libertés qui tirent à conséquence, quand on leur représente le danger qu'il y a et pour eux et pour les autres à ouvrir ou à continuer des discours qui blessent la pudeur, qui blessent la réputation, qui blessent même la Religion, savez-vous ce qu'ils ont coutume de répondre ? Il faudrait, disent-ils, se condamner à un perpétuel silence : au milieu d'un monde où tout conspire à faire naître de mauvais desirs, comment se défendre de leurs mortelles atteintes si on n'a pas un cœur de bronze ? d'ailleurs on s'y trouve tous les jours dans de si funestes conjonctures, il s'y présente de si grandes facilités pour faire le mal, qu'on peut dire qu'il y devient comme nécessaire. Voilà

ce qui se dit tous les jours par des personnes qui prétendent trouver dans cette source de désordres un moyen de justifier en quelque sorte leurs dérèglements. Quelle erreur ! s'il est impossible de voir le monde, d'y entretenir quelque commerce sans offenser Dieu, ou sans s'exposer au péril de l'offenser, s'ensuit-il qu'il faut suivre la séduction du monde, plutôt que de rompre avec ce monde corrompateur ? Je ne suis pas de cet avis, moi, dira peut-être quelqu'un, je crois que je puis vivre au milieu du monde, et y vivre comme on y vit, sans intéresser ma conscience. Je ne vous demande point sur quelle raison vous appuyez un sentiment si contraire au sentiment des hommes les plus heureux et les plus vicieux même. Vous le voyez donc, ce monde, et sans doute vous êtes flatté de la manière dont il vous a accueilli, dont il vous a traité jusqu'à présent ? mais souffrez que je vous fasse une demande : y vivez-vous en effet dans une grande innocence ? car en vain me prouveriez-vous par mille raisons, et par l'autorité des plus grands Docteurs, qu'il n'est pas impossible de n'y pas pécher, si vous y péchez tous les jours : dites-moi donc, je vous prie ; dans ces compagnies où vous êtes depuis le matin jusqu'au soir, avez-vous quelquefois passé un jour entier sans y ouïr des détractations, ou sans y en faire vous-même, sans y entendre des discours lascifs, ou sans en tenir vous-même ? Je ne parle point des mauvais desirs que vous y causez aux autres, et dont vous vous rendez également complice et coupable, par vos paroles, par vos regards, par les desseins formés que vous y portez, par les soins excessifs que vous prenez de vous habiller et de vous parer à votre avantage ; je ne parle que des desirs que vous y avez conçus vous-même : oseriez-vous dire que vous en avez toujours rapporté un cœur aussi chaste, une imagination aussi pure que vous l'y aviez portée ?

Je sais qu'il y en a qui se moquent de nous, quand on leur représente tous ces dangers ; qui

disent qu'ils ne s'aperçoivent point que les objets fassent de mauvaises impressions sur leur esprit, et qu'ils ne connaissent point de mal dans tout ce qu'on dit pour entretenir ou pour égayer la conversation. Voulez-vous que je vous dise quelle est cette sorte d'hommes? Ce sont des gens mal instruits, qui ignorent jusqu'aux commandemens de Dieu; qui veulent bien les ignorer, parce qu'ils se mettent peu en peine de les observer; ce sont des gens qui vivent sans réflexion, qui avalent l'iniquité comme l'eau, qui n'examinent ni les pensées qui entrent dans leur esprit, ni les paroles qui sortent de leur bouche, qui ne regardent comme des fautes que les actions, et encore les actions les plus criminelles et les plus infames. Car qu'il y ait des hommes insensibles à tout ce qui est capable de réveiller et d'enflammer les passions, c'est, dit saint Jean Chrysostôme, ce qu'on ne me persuadera jamais. Quoi! dit ce Père, David a été blessé, et vous êtes invulnérable? un regard a renversé cette colonne, et vous voulez que je me fie à votre constance? toute la sainteté de ce grand monarque n'a pu tenir contre la première tentation, et vous osez dire que vous êtes inébranlable au milieu de tant d'ennemis? votre esprit est attaqué par les yeux, par les oreilles, par l'odorat, vous êtes environné de précipices, vous vous jetez au milieu des bêtes féroces, et vous me voulez faire croire qu'elles vous épargnent? Êtes-vous un rocher, êtes-vous de bronze, ou n'êtes-vous pas un homme comme les autres? comment donc pouvez-vous manier le feu sans vous brûler?

Vous dites que le saint homme Loth s'étant trouvé seul au milieu d'une et même de plusieurs villes débordées, se garantit de la séduction générale; mais cet exemple ne favorise point la témérité des gens du monde, au contraire il devrait les faire trembler. Il est vrai que Loth ne fut point ébranlé par l'exemple des Sodomites, ce fut un effet admirable de son inviolable fidélité; mais ne fut-ce pas

aussi un effet bien étrange de la fragilité humaine et de la malignité du mauvais exemple, que parmi une nation tout entière il ne se trouva que lui seul qui fut assez fort pour demeurer invincible ? Vous vous appuyez encore sur l'exemple de Noé, dont la vertu, dites-vous, résista à la corruption de tous les hommes ; au lieu de frémir en faisant réflexion que de tous les hommes il n'y eut que lui qui ne fut pas entraîné par le torrent. De plus, ces deux saints hommes vécurent, à la vérité, le premier dans un pays, et l'autre dans un siècle fort corrompus, mais ils n'eurent ni l'un ni l'autre aucun commerce avec les méchants. L'Écriture nous apprend que Noé s'occupait à construire l'arche, tandis que toute la terre était plongée dans la débauche ; et saint Chrysostôme assure que dans le temps que Sodome se souillait de mille crimes, Loth, se tenait chez lui, où il tâchait de plaire à Dieu, en réglant sa maison, et en lui apprenant à craindre le Seigneur.

Tous les Saints et tous les Docteurs les plus éclairés conviennent que la vie des hommes apostoliques, c'est-à-dire la vie de ceux qui s'emploient au salut des âmes, est environnée de périls, et que, sans prendre de grandes précautions, sans s'être armés d'une vertu extraordinaire, avant de s'embarquer dans ce genre de vie, sans en exercer les fonctions avec beaucoup de circonspection et de vigilance, sans les interrompre même de temps en temps comme pour prendre de nouveaux préservatifs contre le mauvais air du monde, que sans, dis-je, toutes ces mesures, ils ne peuvent manquer de périr. Si des Saints, qui ne s'exposent dans le monde que pour le sanctifier, courent risque d'être pervertis eux-mêmes, vous, qui n'avez pas à beaucoup près un aussi grand fonds de vertu, qui ne songez qu'à passer le temps, qu'à prendre vos plaisirs, comment pouvez-vous croire que vous y êtes en sûreté ? Ceux qui ne voient le monde qu'à l'Église, qu'au tribunal de la Pénitence, ont sujet

de craindre dans ces lieux-là mêmes ; et vous ne craignez pas au théâtre , au bal , dans les ruelles ?

Qu'en dites-vous , aveugle et inconsidérée jeunesse , qui attendez avec tant d'impatience que votre âge ou vos occupations vous donnent entrée dans les compagnies , qui triomphez de joie lorsque vous voyez approcher le temps où vous pourrez vous mêler dans le beau monde , dans ce monde qui vous paraît si agréable ? Hélas ! si vous saviez à quel précipice vous courez ! bientôt ce beau monde aura terni toute la beauté de votre ame , bientôt il vous aura ravi la grace de Dieu , bientôt il aura porté le ravage dans toutes ces aimables vertus qu'une instruction soigneuse et pénible commençait à faire germer dans votre cœur. Quel déplorable changement ne verra-t-on pas se faire en vous par le commerce que vous aurez avec ce monde ? Mais n'est-il pas plus étrange encore qu'il se trouve quelquefois des pères et des mères qui n'ont pas moins d'empressement d'exposer leurs enfans à ces périls , que les enfans eux-mêmes en ont de s'y engager , des parens qui sont les premiers à leur inspirer ce pernicieux désir , qui les blâment , qui leur savent mauvais gré , lorsqu'ils n'ont pour ce monde qu'une passion médiocre ? Malheureuses mères , car c'est sur vous principalement que doit tomber le reproche , malheureuses mères , qui parez vos filles comme on paraît autrefois les victimes qu'on destinait à la mort , qui les parez avec tant de soin pour les aller sacrifier à l'idole du monde et de l'impudicité , par quel désespoir portez-vous ainsi le poignard dans le sein de ces innocentes victimes ? n'aviez-vous souhaité des enfans que pour les corrompre ? ne les aviez-vous mis au monde que pour les damner ? Vous dites que vous veillerez sur ces tendres enfans que vous exposez : je vous entends , c'est-à-dire que vous sauverez devant le monde et leur honneur et le vôtre ; mais quel art admirable avez-vous appris du Ciel , pour

sauver leur innocence au milieu d'une si grande corruption ?

Ce qui fut cause que le peuple d'Israël demeura si long-temps en Égypte, sans faire des sacrifices au vrai Dieu, c'est que les animaux qu'il devait sacrifier étaient eux-mêmes les dieux des Égyptiens, qui n'auraient pas souffert qu'on les eût immolés à une autre divinité : voilà pourquoi il fallut aller au désert, et s'éloigner de ces Idolâtres, pour rendre au Seigneur un culte qu'ils avaient si long-temps interrompu. On peut dire que le pécheur se trouve dans une conjoncture toute semblable : pour se réconcilier avec son Dieu, il faut qu'il lui sacrifie tout ce que le monde estime, tout ce que le monde aime, tout ce que le monde adore, qu'il renonce aux jeux du monde, aux maximes du monde, aux manières et aux modes du monde ; il faut ne tenir que des discours édifiants et chrétiens, enfin se déclarer en tout et partout pour la vertu contre la vanité. Or prétendre observer cette conduite à la vue des gens du monde, se distinguer d'eux en tout, sans cependant se séparer d'eux, ce serait s'exposer à une persécution trop forte pour une vertu encore faible, ce serait s'exposer à une étrange tentation, ou de tout quitter par respect humain, ou du moins de tout perdre par vaine gloire.

DU RESPECT HUMAIN.

LA personne de Jésus-Christ a été persécutée dès le berceau ; l'Église, son corps mystique, l'a été dès sa naissance ; et les gens de bien, ses images vivantes, le sont encore de nos jours dès qu'ils se déclarent pour lui. Mais il faut avouer que ces trois sortes de persécutions ont eu des succès bien différens. La première a tourné à la perte des Juifs, qui la lui faisaient ; la seconde à l'avantage des Infidèles mêmes qui en étaient les auteurs, et

qui se sont convertis ; toutes deux ont élevé le Sauveur sur le trône par les mêmes voies qu'elles employaient pour le détruire ; au lieu que la troisième la couvre de confusion, et qu'elle est également funeste, et au monde qui la suscite, et aux Chrétiens qui la souffrent. Combien de personnes ayant été touchées de Dieu, auraient commencé une vie plus réglée, auraient même embrassé volontiers la vie la plus réformée et la plus sainte, si la crainte des discours et des jugemens du monde n'eût étouffé de si heureuses dispositions, et si la honte ne se fût jointe à cette crainte ? On se serait aisément privé des plus agréables plaisirs, on n'était plus si fort rebuté par les rigueurs de la pénitence, on sentait même je ne sais quel attrait à vivre comme les Saints, et à faire pour Dieu quelque chose d'héroïque : mais que pensera le monde si je ne parais plus dans les compagnies, si tout d'un coup je me montre sous un habit simple, sous un extérieur composé, si l'on me voit dans les hôpitaux et dans les maisons des pauvres, si je fréquente les Sacremens aussi souvent que Dieu me fait sentir qu'il le souhaite ? que ne dirait-on point dans le monde de cette conduite ? Monde impie et malheureux, ne cesseras-tu jamais de faire la guerre à Jésus-Christ ? sera-ce en vain qu'il t'aura vaincu, qu'il t'aura méprisé, qu'il t'aura confondu par sa doctrine et par ses exemples ? Monde faible et impuissant, jusqu'à quand paraîtras-tu si redoutable aux serviteurs du Dieu des armées ? jusqu'à quand seras-tu la crainte et la terreur de ceux qui se peuvent rendre et tes accusateurs et tes juges ?

La crainte que produit dans les Chrétiens le respect humain, est une crainte injuste, parce que ce que l'on craint ne mérite que du mépris, ce qui nous fait rougir doit faire toute notre gloire. D'ailleurs ce que nous craignons arrivera-t-il ? constamment le contraire arrivera. Cette crainte est funeste à notre égard, parce qu'elle est une

source perpétuelle de péché , une occasion de scandale pour le prochain , un objet de mépris aux yeux de Dieu , un sujet de confusion pour Jésus-Christ.

Ceux qui ont honte de faire le bien devant les hommes , sont semblables à ces oiseaux craintifs qui se laissent effrayer par le bruit que fait le chasseur dans le dessein de les tirer de leur fort , et qui en effet abandonnent la retraite où ils étaient en sûreté , et vont donner dans le piège qu'on leur a tendu. C'est-à-dire que les hommes que la vaine crainte du monde , que les vains discours des autres hommes détournent de la piété , sont en même temps et fort timides et fort imprudens ; ils ne voient ni de péril qui les arrête , ni le péril qui les poursuit ; ils se riraient de leur propre crainte , s'ils connaissaient combien elle est frivole.

Savez-vous bien quelle était la terre promise dans l'idée de ces espions timides qui furent commandés pour l'aller reconnaître ? c'était un monstre affamé qui dévorait tous ceux qui osaient s'y établir , et ses habitans c'étaient autant de géans terribles devant qui les enfans de Dieu ne devaient paraître que comme des moucherons. Mais dans le vrai cette terre était extrêmement abondante en lait et en miel , ses habitans étaient des hommes faibles comme les autres , des hommes dont la défaite ne coûta que peu de sang au peuple d'Israël. Avez-vous jamais vu des soldats qu'une terreur panique a privés du jugement ? Ils viennent , ces lâches , communiquer leur crainte à toute une ville , et semer l'alarme et l'épouvante dans tout un camp. A les entendre parler , ce qui leur a donné une juste crainte , c'est une armée entière d'ennemis dont toutes les campagnes sont couvertes , c'est un nombre presque infini de machines épouvantables , une nuée de piques et de javalots. Mais examinez de plus près la cause de leur frayeur , vous trouverez , comme il est arrivé plus d'une fois , qu'ils ont pris des troupeaux de brebis

pour des bataillons, et un champ semé de charbons et de ronces pour un gros de piquiers et de gens de trait.

Il y a donc une grande différence entre l'objet d'une vaine crainte, quand on le regarde en lui-même, et ce même objet, lorsqu'on le considère dans l'idée que s'en forme un esprit timide, qui a coutume de tout grossir et de tout défigurer. De sorte que pour savoir au vrai quel est le mal que craignent les gens du monde, le mal qui les épouvante et qui les empêche de faire profession d'une vie réglée et chrétienne, il ne faudrait pas, ce semble, en juger sur le rapport qu'ils en font eux-mêmes, rapport sans doute toujours éloigné de la vérité. Cependant écoutons-les. Ils disent qu'on parlera d'eux, qu'on dira qu'ils ne sont plus ce qu'ils ont été. Vous voyez déjà que tout ce qu'ils craignent, ce ne sont que des paroles. O que, si nous avons un peu de crainte de Dieu, de ses jugemens, de l'Enfer, un peu de foi, ô que de simples paroles seraient peu d'impression sur nos esprits !

Voyons donc si c'est le monde que vous méprisez. Il paraît bien que non, puisque vous faites tant de cas de ses sentimens, que vous ménagez si fort ses bonnes graces, que vous gardez tant de mesures avec lui. Non, non, c'est Dieu que vous méprisez. *Væ qui spernis, nonne et sperneris?* Les méchans ne craignent point les jugemens des bons; d'où vient que les bons craignent les censures déraisonnables des méchans? Vous voulez que Dieu s'accommode au monde, et Dieu voulait vous faire le juge du monde: il voulait faire sortir de votre bouche la condamnation de ce monde, le mettre lui-même à vos pieds, et vous placer, vous, au-dessus de toutes ses puissances; et vous êtes assez lâche pour vous soumettre à ce monde, assez insensé pour prétendre que Dieu s'assujettisse lui-même à la tyrannie de ce monde?

Tous les hommes ne vous traiteront pas de la

même manière ; il y en aura quelques-uns qui noirciront votre réputation par une secrète envie , et ces envieux , même en vous décrivant , vous admireront : en quelque sorte comme les flatteurs , qui condamnent dans leur cœur ceux qu'ils relèvent au-dehors par leurs louanges pleines de mensonges.

Pourquoi ôter à votre frère la plus forte de toutes les graces extérieures ? pourquoi le priver de l'avantage inestimable du bon exemple ? votre vertu , dont il raille peut-être au commencement , le touchera enfin. Hé quoi ! dira-t-il , le bonheur du Ciel n'est-il destiné qu'à ce genre de vie , qu'à ceux qui s'y engagent ? se pourrait-il faire que je n'y eusse pas autant de part qu'eux ?

Sainte Thérèse remarque que nul homme n'entre dans la voie de la sainteté , sans qu'il en conduise plusieurs au Ciel. Pourquoi n'en ferais-je pas autant ? Après tout , quiconque se donne à Dieu prend le bon parti ; il faut que j'imité une si sage conduite.

Que font les Chrétiens dont ils aient sujet de rougir ? Quel homme , s'il est tant soit peu raisonnable , peut trouver étrange qu'ils pensent à l'affaire la plus importante pour eux , qu'ils assurent leur bonheur pour une éternité , qu'ils servent le maître le plus grand , le plus juste , le plus aimable , le plus libéral qui puisse être ? Depuis quand est-ce une faiblesse d'esprit et de courage , de n'avoir que du mépris pour des objets vils et méprisables , de ne vouloir servir que le plus indépendant de tous les Souverains ? depuis quand est-ce une folie de servir un Dieu que tous les sages de tous les siècles , et les Païens mêmes au milieu de leurs ténèbres ont reconnu pour l'arbitre et de la vie et de la mort ?

Les Païens ne rougissaient point de leur Religion , leurs jardins et leurs galeries étaient ornés des statues de leurs Dieux , des tableaux qui représentaient leurs abominables mystères ; et les

Chrétiens ont quelquefois honte de parer leurs maisons d'une image de Jésus-Christ crucifié , d'une image de piété.

Les persécutions du dehors , la cruauté des tyrans n'a servi qu'à affermir l'Église : les Chrétiens faisaient gloire du Christianisme , lorsque les Païens les couvraient d'infamie , les dépouillaient de tous leurs biens , leur faisaient souffrir toutes sortes de supplices ; les railleries les plus sanglantes d'un peuple idolâtre , ses menaces les plus cruelles ne donnaient aucune atteinte à leur constance. Mais lorsque le royaume de Jésus-Christ est en quelque sorte partagé , que les Chrétiens eux-mêmes deviennent les persécuteurs des Chrétiens , qu'on est surpris par leurs artifices , et que le mal vient par l'endroit d'où l'on devrait attendre le remède , on se rend et on périt.

Je ne m'étonne pas que les Juifs aient été scandalisés de la croix de Jésus-Christ, que les Païens aient d'abord traité de folie nos plus adorables mystères , et qu'on ait eu honte de reconnaître pour Dieu un homme qui avait expiré dans la douleur et dans la misère ; mais je ne saurais comprendre comment il se peut faire qu'on ait honte de servir celui qu'on reconnaît ouvertement pour un Dieu. Aujourd'hui que la divinité de notre maître est établie par toute la terre , que le bois infame sur lequel il est mort est devenu l'objet d'un culte public , qu'on fait gloire de porter la croix sur les couronnes , qu'on ne rougit point du nom de Chrétien , que cependant on rougisse du devoir et des vertus du Chrétien , voilà mon étonnement. Quand même vous n'auriez point de foi dans le cœur , vous n'oseriez combattre ouvertement la divinité de Jésus-Christ , tant elle est solidement établie ; et vous n'osez obéir à un Dieu que vous reconnaissez avec tous les peuples ? Comment accordez-vous des sentimens si opposés ? Vous avouez que Jésus-Christ est votre Dieu , qu'il est votre maître , et vous n'oseriez le désavouer ; néanmoins

vous avez honte d'avouer que vous êtes son serviteur et son disciple ?

Si les hypocrites sont si dignes de reprehension, parce qu'ils ne font le bien que pour s'attirer une vaine estime, que doit-on dire de ceux qui par le même motif omettent de faire le bien, et font même quelquefois le mal ? Ceux-là aiment mieux plaire à un homme que déplaire à Dieu, et ceux-ci aiment mieux déplaire à Dieu que de ne plaire pas aux hommes. Les premiers ont du moins cet avantage, qu'ils travaillent pour plaire à des gens vertueux, au lieu que ceux-ci n'ont en vue que d'être approuvés par les libertins, dont les louanges sont de vrais blâmes, dont l'approbation est un véritable reproche : ils doivent donc s'attendre à toutes les malédictions des hypocrites, et à un châtiement encore plus sévère.

Quiconque craint de se déclarer pour Dieu a dans l'esprit et dans le cœur ce principe embarrassant : Il faut se ménager avec le monde, il faut conserver l'estime des hommes ; il faut servir Dieu, mais il ne faut pas passer pour dévot. Si vous êtes à l'église avec le respect et la décence que demande la présence de votre Dieu, si vous refusez généreusement d'y écouter les discours des libertins, d'y répondre à leurs railleries scandaleuses, d'en faire un lieu de rendez-vous et d'intrigue galante, vous passerez pour dévot : donc il faut être impie pour plaire aux impies. Si vous prenez la liberté de fermer la bouche aux méchans et aux médisans, si vous témoignez, comme vous y êtes obligé, que leurs discours vous déplaisent, si vous les faites taire par votre silence, si vous les réprimez par votre autorité, vous perdrez l'estime de ces gens sans religion : vous applaudirez donc à tous leurs discours, vous enchérerez sur leurs railleries sacrilèges, vous appuyerez leurs détractions. Du moins il vous faudra des grâces extraordinaires pour combattre dans l'occasion et dans la pratique une maxime que

vous avez établie comme le premier principe de votre vie : mais les aurez-vous , ces graces particulières ? Dieu versera-t-il avec profusion ses faveurs et ses trésors sur une ame qui se ménage avec lui , qui ne lui donne que ce que le monde rejette ? Vous deviendrez l'objet du mépris de Dieu , puisque vous ne lui donnez que ce que le monde ne veut pas ; au lieu que vous donnez au monde tout ce qu'il veut , vous lui donnez les dehors , car pour l'intérieur quel besoin en a-t-il : *Cui assimilastis me , et adæquastis ?* Ou vous préférez le monde à Dieu , ou vous le lui égalez ; ou du moins vous traitez Dieu comme s'il ne vous suffisait pas seul , comme si avec sa faveur , la faveur du monde vous était encore nécessaire , comme si Dieu ne pouvait vous tenir lieu de tout : voilà les suites du partage où est votre ame entre Dieu et le monde.

Le jugement des impies que vous craignez est infiniment opposé au jugement de Dieu , au jugement des gens de bien , au jugement même de la plupart des méchans. Mais dites-moi , qu'est-ce que les discours de ces impies ? Dans le vrai ne sont-ce pas des louanges ? Ces sortes de gens qui parlent contre vous , ce sont aux yeux de Dieu des insensés , ils le sont à vos yeux , ils le sont même à leurs propres yeux ; c'est ce monde d'insensés contre qui l'univers s'armera : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.*

Il n'y a que les impies et les Athées qui insultent à la vertu : car la plupart des méchans , parce qu'ils n'ont pas le courage de résister à leurs inclinations perverses , n'ont pas néanmoins l'esprit gâté ; ils voient le bien , et ils le louent dans les autres.

Il faut l'avouer , les Apôtres firent paraître une étrange faiblesse à la mort du Sauveur du monde. Je ne vois rien dans toute l'histoire de sa passion qui fût plus capable d'augmenter le scandale des Juifs , et de les confirmer dans l'erreur où ils

étaient touchant la divinité de Jésus-Christ , que le silence et la fuite de tant de disciples , qui faisaient profession d'avoir un attachement particulier pour sa personne : de toutes les circonstances qui rendirent son supplice si infame et si douloureux , je ne doute point que cette infidélité de ses disciples ne fût la plus honteuse et la plus sensible. Cependant la crainte que ces disciples infidèles témoignent après sa résurrection me paraît encore plus lâche que la perfidie qu'ils commirent à sa mort ; car si leur foi parut alors chancelante et incertaine , s'ils doutèrent de la divinité de Jésus-Christ , ce ne fut qu'après avoir vu ce Dieu dans un état qui pouvait raisonnablement faire douter s'il était homme ; et s'ils perdirent enfin toute sorte d'espérance , ce ne fut qu'après que le même Dieu , qui en était l'objet unique , eut lui-même perdu la vie.

Mais après que la nouvelle vie de Jésus-Christ doit avoir affermi leur foi et réveillé leur espérance , après que la gloire de sa résurrection a entièrement effacé l'ignominie de sa mort , quel prétexte peut colorer la crainte qui les tient enfermés au milieu de Jérusalem , et qui leur lie la langue , lorsqu'ils devraient publier partout la victoire de leur maître ? S'il y avait quelque honte à se déclarer pour un homme mourant et attaché à la croix , y a-t-il rien de plus glorieux que de prêcher un Dieu vivant et ressuscité ? S'ils ont été vaincus et mis en fuite à la seule vue de la mort , peuvent-ils , les lâches , la redouter encore après avoir reçu des gages si assurés de leur résurrection ?

Cette honte que nous condamnons dans ces premiers Fidèles a passé jusqu'à nous , et quels funestes ravages ne continue-t-elle pas de faire dans le troupeau de Jésus-Christ ? Combien de pécheurs se seraient peut-être convertis si une honte vaine et ridicule n'avait rendu inutiles les bons désirs que Dieu leur a si souvent inspirés ? Combien de

Chrétiens tièdes et imparfaits sont retenus dans leur vie molle et languissante par une crainte frivole du monde , par la crainte des discours et des jugemens du monde ? C'est contre ce monde qu'il a fallu que le Saint-Esprit descendît visiblement dans le Cénacle , c'est pour rassurer les Apôtres contre un ennemi tout à la fois si faible et si dangereux.

Dieu punit souvent ces respects humains par les mêmes maux qu'ils nous font redouter. Dieu permettra que cette femme qui craint de passer pour dévote , passera pour une femme perdue ; permettra que quelque revers flétrissant , quelque outrage sanglant couvrira de confusion cet homme qui rougit de paraître Chrétien.

Il faut une grande foi pour croire qu'un homme crucifié est un Dieu ; mais supposé qu'on le croie Dieu , qu'on l'adore , et que tout le monde l'adore , je ne vois pas par où on aurait honte de le servir. Accordez ces deux choses , s'il est possible : faire gloire d'être Chrétien , et rougir d'être un Chrétien fidèle ; c'est comme si un homme se sentait honoré de la qualité de soldat , et que dans cette profession il eût honte d'être brave et intrépide. Quel Prince a jamais cru qu'il lui était plus glorieux d'être Roi que d'être grand Roi ? Vous vous vantez d'avoir Jésus-Christ pour maître ; et vous vous faites une honte de le servir : s'il y a quelque gloire à être son disciple , son serviteur , qui peut ne pas voir que le comble de la gloire c'est de montrer de l'ardeur et du zèle pour son service ? Le monde ne l'entend pas de la sorte , je le crois bien , l'ennemi mortel du fils de Dieu ne vous louera pas des services que vous lui rendez ; mais est-il une plus grande gloire pour un serviteur que d'avoir pour ennemis tous les ennemis de son maître ?

DES DEVOIRS D'ÉTAT.

LE bon ordre dans le monde dépend des soins d'un chacun à s'acquitter des devoirs de son état. Tous les désordres naissent de la négligence qu'on a à les remplir. Rien ne serait plus beau que le monde, si chaque particulier y était fidèle à observer les devoirs de sa profession. C'est peut-être ce qu'on néglige le plus, ce que négligent même les personnes de piété, et celles-ci quelquefois plus que les autres. On ne s'en accuse cependant point. *Dixisti peccata Caroli, non Cæsaris ?* disait à Charles-quin un de ses Confesseurs.

Il y a plus de gens damnés pour ces sortes de fautes que pour toutes les autres. La moitié des hommes se perd pour ne s'acquitter pas de ce genre d'obligation, et l'autre moitié parce qu'on ne s'en est pas acquitté à leur égard. Ces sortes de devoirs doivent l'emporter sur les devoirs particuliers, de même que le bien public l'emporte sur le bien particulier. De là vient qu'un Magistrat ne doit plus avoir égard ni aux parens, ni aux amis. Jésus-Christ qui était venu au monde pour l'instruire et pour le sauver, ne pense plus à sa mère; quand il s'agit de faire son office de Rédempteur, il ne considère plus personne que par le rapport que chacun a à cette qualité de Rédempteur. Ceux qui coopèrent avec lui au salut du genre humain sont ses frères, ceux auxquels il donne une nouvelle vie par son sang sont ses enfans; il n'a plus d'autre mère que celle qui se rend digne de cette qualité par une soumission parfaite à la volonté de son père.

Un homme qui manque aux devoirs de son état, quoi qu'il fasse d'ailleurs, est dans l'harmonie du monde comme une voix discordante. Ceux qui s'acquittent de tous les autres devoirs négligent

souvent ceux-ci , et ceux qui ne les négligent pas s'en acquittent peu chrétiennement ; ils s'en acquittent par des intérêts et par des vues humaines : ce n'est pas s'en acquitter.

Quand on choisit un état , on n'envisage que les avantages humains qui s'y rencontrent ; pour les devoirs on n'y pense point. On ne saurait néanmoins manquer à ces devoirs sans blesser le prochain ; et comme Dieu a beaucoup plus à cœur les intérêts de ce prochain que ses propres intérêts , de là vient qu'il est plus dangereux de manquer au prochain qu'à Dieu même.

On trouverait étrange qu'un homme se fit Religieux , sans savoir à quoi il s'engage ; et d'un Séculier qu'en doit-on dire , s'il est depuis vingt ans engagé dans le mariage , ou dans une charge , ou dans une profession , sans avoir jamais examiné les obligations qu'elle lui impose ?

Les omissions en ce point se commettent aisément ; on ne s'en aperçoit qu'avec peine , et par conséquent il arrive rarement qu'on les répare. Ce sont des péchés qu'on fait en ne faisant rien. Ce sont des péchés qui ne consistent pas dans des actions mauvaises par elles-mêmes , des péchés qui sont souvent la suite d'une bonne œuvre.

En omettant vos devoirs , vous damnez les autres , vous vous damnez vous-mêmes ; les autres , parce que vous n'avez pas soin de les tenir dans leur devoir ; vous-mêmes , parce que vous ne vous acquittez pas du vôtre. Ceux-ci seront damnés pour le mal qu'ils auront fait , et vous le serez pour le bien que vous n'aurez pas fait

D U M A R I A G E .

LA plupart des gens ne regardent dans le mariage que les prémices , ou les premières douceurs , que Dieu a répandues dans toutes les conditions , pour

encourager ceux qui s'y engagent à en supporter les peines : ils sont comme certains jeunes enfans, qui pour se déterminer à embrasser l'état religieux, n'ont égard qu'à je ne sais quel éclat extérieur que présentent à leurs yeux les dehors, les jardins et les peintures d'une maison.

Il n'y a point de condition qui demande plus de délibération que le mariage, point de condition sur laquelle il faille plus nécessairement attendre la vocation de Dieu, parce que c'est la condition où il y a plus de périls, plus de peines, plus d'obligations.

Il y a trois états sur lesquels on dit ordinairement qu'on ne saurait trop consulter Dieu : le célibat pour un laïque, parce que cet état expose à de grands dangers ; la profession religieuse, parce qu'elle est accompagnée de grandes peines ; les prélatures ecclésiastiques, parce qu'elles imposent de grandes obligations. Ces trois motifs se trouvent renfermés dans le mariage ; il y a de grandes obligations, de grandes peines, de grands périls.

Les obligations de deux personnes unies par les liens sacrés du mariage, c'est de travailler au salut l'une de l'autre, au salut des enfans et des domestiques. Vous répondrez de l'ame de votre mari, de l'ame de vos enfans, de l'ame de vos domestiques : par conséquent votre vie doit être une vie et fort chrétienne et fort exemplaire ; vous devez instruire et corriger ceux que la Providence a commis à vos soins, vous devez veiller sur leur conduite, vous devez prier pour eux.

A l'égard des peines du mariage, vous devez vous y supporter mutuellement, vous devez élever des enfans, les entretenir, les établir, corriger leurs défauts naturels, leurs vices, craindre leur perte, les mettre dans la voie du salut.

Pour les périls : à quoi l'amour d'un mari ne vous engage-t-il pas, s'il est vicieux ? l'amour des enfans à quoi ne porte-t-il point ? Il faut joindre

l'usage des plaisirs permis avec un éloignement parfait des plaisirs défendus, un soin particulier des biens temporels avec un entier détachement de ces sortes de biens, une grande complaisance pour la personne à laquelle Dieu vous a lié avec une fidélité inviolable aux volontés de Dieu, enfin une condescendance parfaite pour les inclinations d'un époux avec une invincible fermeté pour ne pas prendre part à ses passions.

Le repas des noces de Cana n'était pas encore fait, que le vin, c'est-à-dire, les douceurs étaient déjà passées, *vinum non habent* ; il faut un miracle pour qu'il y en ait jusqu'au bout.

Dans tous les temps on a cru qu'il était plus facile de s'abstenir des plaisirs, que d'être modéré dans l'usage des plaisirs : de là vient que des personnes qui avaient vécu dans la plus exacte chasteté avant le mariage, se débauchent dans le mariage : de là vient qu'il se commet bien plus d'adultères que de simples fornications.

Il en est de la chasteté des gens mariés comme de la pauvreté dans les riches, c'est une chasteté d'esprit, qui consiste à n'avoir aucun attachement aux plaisirs permis : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere* : à n'user des plaisirs que parce que Dieu le veut ; à être prêt à s'en abstenir, s'il le voulait ainsi ; à les prendre enfin avec la même intention que Dieu a eue en instituant le mariage. Ce détachement est si noble et si héroïque, au sentiment de saint Augustin, qu'il ne fait pas difficulté de le comparer avec la pureté des Vierges. Mais cette disposition de cœur est si difficile, que les Vierges, selon le même Père, trouvent qu'il leur est plus aisé de s'abstenir entièrement du mariage, que d'y vivre avec autant de chasteté que l'ont fait quelques Saints, qui s'y étaient engagés. Personne n'use du mariage comme il faut, dit le même Père un peu plus haut, s'il n'est disposé à n'en point user : beaucoup de gens n'ont pas ce pouvoir sur eux-mêmes, ils trouvent plus de facilité à se priver

de la liberté que donne ce Sacrement , qu'à garder la modération et la tempérance dans l'usage qu'ils en peuvent faire. On peut dire que c'est ici la pureté du cœur , comme dans les riches la pauvreté est une pauvreté d'esprit.

Cette continence d'esprit que saint Augustin égale à la virginité , et qui avait été , selon lui , pratiquée par quelques anciens Patriarches qui n'avaient embrassé le mariage que parce qu'ils croyaient le devoir faire à raison du temps où ils vivaient , du temps où on attendait le Messie ; cette continence peut être pratiquée par les pernes qui se trouvant engagées dans le mariage , aspireraient à une plus grande vertu ; car ne pouvant rompre l'engagement qu'elles ont , elles peuvent en détacher leur cœur , et n'y demeurer que parce que Dieu l'exige d'elles.

Quod Deus conjunxit , homo non separet. C'est un commandement , on peut dire que c'est encore une prophétie , que ceux qui se sont liés par des intentions saintes , et dont Dieu lui-même a formé les liens , ne seront point divisés par les accidens qui altèrent la paix des familles. Il en est de l'état du mariage comme de l'état religieux , on y persévère , on y goûte de continuelles délices , quand on y est appelé de Dieu.

Il n'a jamais été permis qu'une femme eût plusieurs maris , mais un seul , parce que pour ceux-ci , qui sont nés pour commander , cette unité est nécessaire : un maître peut bien avoir deux serviteurs , mais un serviteur ne peut avoir plusieurs maîtres.

On se marie par ambition , par avarice , par amour : ainsi on fait dans la passion la chose qui demande le plus de sang froid , on la fait , dis-je , dans la passion , on la fait même par passion.

DE LA PÉNITENCE DIFFÉRÉE.

Vous différez de vous repentir de vos péchés , d'en faire pénitence : serez-vous plus heureux à l'heure de la mort que les vierges folles ? Elles demandent du secours , elles courent faire de bonnes œuvres , elles en font , elles remplissent leurs lampes , elles frappent à la porte de l'époux , elles crient , et néanmoins on ne leur ouvre point. Si je vous proposais aujourd'hui de faire une revue , de mettre ordre à tout comme si vous deviez mourir , de faire votre testament , votre confession générale , d'examiner toutes les actions , toutes les confessions de votre vie , de voir ce que vous possédez , de rappeler les détractions que vous avez faites , les scandales que vous avez donnés , tous les péchés dont vous êtes chargés , vous me diriez que ce n'est pas là un travail d'un jour , qu'il faudra , pour entrer dans ce détail , faire une retraite , régler les affaires qui vous restent entre les mains , afin que rien ne vous trouble l'esprit ; si vous aviez un léger accès de fièvre , la moindre infirmité , vous me diriez qu'il faut attendre la santé , que dans l'état où vous êtes vous n'êtes capables de rien. A l'heure de la mort ce sera pis ; il y aura encore plus à faire , car cette sorte d'embarras croît toujours.

Attendre à l'extrémité , ce n'est plus un temps propre à faire pénitence , c'est un temps que la justice s'est réservé pour récompenser ou pour punir. C'est là une vérité , ou bien Dieu nous trompe. Vous vous êtes ri de ses menaces , il rira de vos pleurs : sa providence doit en user ainsi. De là vient qu'un homme de bien en mourant vous fait voir comme une image du Paradis , ou du moins du Purgatoire , et que le méchant vous présente un tableau de l'Enfer. Dieu n'a-t-il fait

l'Enfer que pour nous obliger à bien mourir ? Il l'a fait pour nous obliger à bien vivre , pour nous retenir dans le devoir , pour prévenir les désordres que la licence et les passions causeraient dans le monde. Mais que servira cette précaution , si je puis vivre comme s'il n'y avait point d'Enfer , et m'en garantir néanmoins , en faisant à la mort l'aveu de mon péché, *peccavi* , en donnant ce signe équivoque de repentir ?

Les peuples périront subitement , les ténèbres de la nuit les troubleront , et ils disparaîtront... *subitò morientur , et in media nocte turbabuntur populi , et pertransibunt.... Turbabuntur* ; Voilà leur pénitence , ce sera dans ce trouble et dans cette confusion qu'ils mourront. La bonne mort est la dernière grace qu'on ne peut mériter , non plus que la première. Il en est en quelque sorte de Dieu à cet égard comme des grands Peintres , qui mettent toujours les premiers et les derniers traits à leurs tableaux , ils abandonnent tout ce qui est entre l'esquisse et l'achèvement à de bons Peintres qui travaillent sous eux ; mais comme ils ne manquent jamais d'en faire l'ébauche , parce que la beauté du dessein et la proportion des parties en dépendent , aussi se réservent-ils la dernière main. Nulle autorité , nulle action , quelque héroïque qu'elle puisse être , ne peut imposer à Dieu une obligation de justice de vous donner la mort dans la grace. Mais quoi ! cet homme qui a vécu soixante ans dans les rigueurs de la pénitence , et qui tremble à la vue de la mort ; ce Saint qui n'a jamais perdu son innocence , qui depuis le Baptême n'a pas vécu un seul moment hors de la grace , n'est pas assuré de mourir dans la grace ; et ce jeune libertin , qui depuis l'enfance n'a peut-être jamais été sans péché mortel , croit que Dieu lui doit accorder une faveur si signalée ? Dites-moi , je vous prie , ce que vous avez fait , pour attendre avec tant de certitude un bienfait si extraordinaire ? Vous êtes l'ennemi de Dieu , vous lui

avez insulté mille fois , vous avez vécu dans un mépris extrême de ses commandemens ; et vous prétendez que pour récompense il vous fera la plus grande de toutes les graces ? Si un saint Paul se la promettait , il serait un téméraire ; il peut l'espérer , mais il doit craindre : et vous , libertin , impudique , vous vivez sans inquiétude , comme si Dieu vous avait révélé que vous mourrez comme un Saint ?

On dirait que les hommes sont les arbitres de la vie et de la grace , et qu'ils sont assurés de finir par le genre de mort qu'il leur plaira , et d'avoir alors la grace qui leur est nécessaire. Or voyez sur quoi est appuyée cette assurance. Celui qui est l'arbitre de la mort et de la grace est leur ennemi mortel ; quelle apparence qu'il leur accorde l'une et l'autre selon leur gré ? il a même protesté qu'il les leur refusera : et ainsi il est certain qu'ils n'auront point ce qu'ils attendent. Ils se fondent sur un Dieu qu'ils ont irrité , sur un Dieu qui s'est déclaré contre eux. Je ne m'étonne pas que le favori d'un Prince fasse des crimes dans l'espérance de l'impunité , et qu'il attende de son maître la grace qui lui sera nécessaire : mais un rebelle , un traître , un homme odieux , que peut-il se promettre ?

Rien ne me persuade si bien que ceux qui diffèrent leur pénitence sont dans l'erreur , que l'expérience qu'on fait tous les jours à l'égard des vieillards. Est-il rien de plus rare que les conversions dans cet âge avancé ? Il est vrai que les grands maux se font depuis l'âge de vingt jusqu'à trente ans ; mais il faut avouer que c'est encore alors que se font les grandes conversions , on en voit peu au-delà. J'appelle conversion le changement qui se fait d'une vie ou vaine , ou sensuelle , ou libertine , en une vie humble , mortifiée , réglée.

Parmi la jeunesse les vices sont dans la bouche , dans les yeux , dans la chair , qui se révolte , et qu'on ne réprime pas , dans le sang qui bout ; mais

à l'égard des vieillards , les vices sont en quelque sorte dans les os , ils pèchent par le souvenir du passé , par les désirs inutiles du présent , mais toujours criminels. La vieillesse ôte les forces nécessaires à l'esprit et au corps , elle n'agit plus que par habitude ; loin d'étouffer les habitudes et les vices qu'on a contractés , la vieillesse apporte des vices nouveaux , elle est chagrine , attachée à son sens , intéressée , défiante , timide. Quand on ne porterait pas dans la vieillesse les vices du premier âge , on serait assez occupé à combattre ceux qu'on y trouve. Il faut prévenir par les combats de la jeunesse les faiblesses du dernier âge , bien loin de différer à se défaire alors des habitudes contractées dans la fleur des premières années.

Quand on ferait dans la vieillesse ce qu'on ne fera pas , ce ne serait pas vertu ; car quelle force , quelle victoire de triompher d'un ennemi vaincu , d'un ennemi défait , d'un ennemi mort ; d'être tempérant quand on n'a plus de goût , chaste quand le sang est glacé dans les veines , et qu'on n'a plus les charmes qui plaisent ? c'est comme si un malade dégoûté se voulait faire un mérite de son abstinence , ou un homme plein de vin et de viande , de ce qu'il ne mange plus. On se veut donner à Dieu dans un âge où nous ne voudrions pas recevoir un homme à notre service , et où l'on se défait souvent de ceux qui nous ont servis toute leur vie. Ces gens qui diffèrent leur pénitence aux dernières années , sont des débiteurs qui ayant de l'argent en main pour payer leurs dettes , le dissipent , et renvoient froidement les créanciers au temps qu'ils n'auront pas de quoi s'acquitter : quelle apparence que les créanciers attendent jusqu'à ce temps-là ?

C'est une folie de différer la pénitence , dans l'incertitude si on aura le loisir de la faire ; si en effet rien ne pressait pour nous , ce serait en vain que Dieu nous presserait si fort ; pourquoi nous avertit-il de veiller , s'il n'y a rien à craindre ? Il

ne nous dit pas, Mettez ordre à vos comptes, mais, Rendez vos comptes; il ne nous dit pas, Préparez-vous, mais, Soyez prêts. On ne peut se préparer que par une pénitence continuelle, elle est l'unique moyen d'effacer le péché, elle est l'unique moyen de le réparer. Voulez-vous vous relever? faites pénitence; voulez-vous ne plus tomber? faites pénitence. Le péché commis doit être détruit par la douleur et par la satisfaction, en sorte que l'habitude n'en soit plus dans l'âme; détruit par l'éloignement des rechutes, en sorte que l'acte n'y subsiste plus. S'il ne fallait que dire ses fautes et se confesser, la conversion serait facile, surtout aujourd'hui qu'on ne se contente pas de les avouer, qu'on les publie, qu'on en fait gloire. Le pénitent est un homme irrité contre soi-même; jugez de là s'il y a beaucoup de vraies pénitences.

On satisfait mieux à la justice de Dieu par des peines légères, que par de grands supplices, par une courte pénitence, que par un éternel repentir, par une douleur mêlée de joie, que par une douleur inspirée par le désespoir, et telle qu'elle est dans l'Enfer. La raison, c'est que la pénitence est volontaire, et que par conséquent l'esprit, la liberté, y plient sous la justice de Dieu; au lieu que dans l'Enfer la volonté sera éternellement dans la rébellion: celle-là détruit le péché, cet ennemi mortel de Dieu, celle-ci le laisse subsister; celle-là change en amour la colère de Dieu, celle-ci ne l'apaise jamais.

Le péché seul mérite nos larmes, les larmes nous lavent du péché, et en nous lavant elles adoucissent les plaies que nous a fait le péché. Les larmes, qui deviennent si douces lorsqu'elles sont versées sur le péché, sont inutiles, sont remplies d'amertume lorsqu'on les répand pour un autre sujet. *Cinerem tanquam panem manducabam, et potum meum cum fletu miscebam*: Je trouvais dans les larmes de la pénitence le même goût que dans les viandes les plus délicates.

Nous sommes depuis le péché comme ces personnes qui ont le tempérament usé , et les principes de la santé altérés , qui ne vivent plus en quelque sorte que par les secours de l'art : on ne saurait guérir la source du mal , c'est beaucoup d'en arrêter les effets par des remèdes continuels et par un régime non interrompu ; mais si l'on cesse un moment de leur donner ces remèdes , si ces personnes abandonnent le régime prescrit , leurs humeurs se débordent , et c'en est fait , elles mourront subitement.

De LA FRÉQUENTE COMMUNION.

SI avant que le Sauveur du monde fût venu sur la terre , si dans ces siècles de fer et de rigueur , lorsque le Seigneur se faisait appeler le Dieu vengeur , le Dieu fort , le Dieu des armées , lorsqu'il ne parlait que par la voix du tonnerre , qu'il exigeait un culte si respectueux , et qu'il punissait avec tant de sévérité les plus légères fautes contre ce respect ; si dans ces temps encore obscurs on avait prévu avec un peu plus de clarté ce que nous avons vu depuis ; si les Israélites avaient bien compris le sens de tant de figures , telles que le sacrifice de Melchisedech , la manne , le pain de Gédéon , le pain d'Élie , les pains de proposition , et les autres signes mystérieux ; si on leur avait dit que ce Dieu si terrible s'abaisserait jusque sur nos autels , que son amour le porterait à se donner tout entier , à se faire , comme il parle lui-même , notre viande , notre pain de tous les jours , qu'il descendrait entre les mains de tous les Prêtres , qu'il se laisserait manier , porter , renfermer , exposer aux yeux et aux outrages , et enfin loger dans nos corps autant de fois qu'il nous plairait , auraient-ils pu croire ces prodiges d'abaissement ?

Nous sommes tous les jours témoins d'une in-

sensibilité qui leur aurait paru encore plus incroyable : auraient-ils pu croire qu'un Dieu s'abaissant ainsi, se donnant, se prodiguant, on dût refuser de le recevoir ; qu'une viande si salutaire, si délicate, ne pourrait nous attirer, qu'on en prendrait du dégoût aussi bien que de la manne, qu'il faudrait un commandement exprès de manger ce pain ; et que ce commandement fût sous peine de mort ? Cependant nous le voyons, ce prodige d'indifférence ; il est des Chrétiens, et il en est un grand nombre, qui se font une peine de se nourrir de ce pain céleste.

Ce respect que prétextent ceux qui s'éloignent de la Communion me fait ressouvenir de cette fausse modestie qui portait saint Pierre à refuser que Jésus-Christ lui lavât les pieds ; modestie spécieuse qui fut condamnée d'une manière si forte, et qui aurait perdu le saint Apôtre sans ressource, s'il n'avait changé de sentiment : *Nisi laverò tibi pedes, non habebis partem mecum in æternum.* A mesure qu'on s'engage dans le monde on a plus de peine à s'approcher de la table sacrée : aussi n'est-il point nécessaire d'exhorter les gens vicieux à s'en éloigner, ils le font assez d'eux-mêmes, parmi ces âmes corrompues et plongées dans le désordre on n'en voit point qui soient affamées de cette viande céleste.

Tous les Pères spirituels conviennent que la meilleure marque qu'on puisse avoir qu'une pratique de piété est solide, c'est la réforme dans les mœurs, et la persévérance dans le bien. Vous me dites qu'il y a de l'illusion à communier si fréquemment, tous les huit jours par exemple, qu'il serait mieux de le faire plus rarement : mais à qui prêchez-vous cette nouvelle doctrine ? à moi, qui ne suis sorti du désordre que par cette voie, après avoir inutilement tenté toutes les autres : tant que je n'ai participé que rarement à l'Eucharistie, j'ai été comme investi de mauvaises habitudes, d'imperfections qui me paraissaient insurmontables ; je

me suis défait de ces habitudes invétérées, en multipliant mes communions, et vous voulez que ce soit le démon qui me porte à une pratique si salutaire ? Toutes les fois que j'ai interrompu cette coutume, je me suis senti plus faible, j'en connais qui sont retombés d'abord dans leurs premiers déréglemens ; lorsque je suis revenu à cette source de graces, j'ai senti la ferveur se rallumer dans mon cœur. Je sais par ma propre expérience, et par l'expérience d'un million de personnes, que tous les mauvais Chrétiens s'accommodent de votre conseil, et sans même l'attendre, s'éloignent de leur plein gré de l'usage des Sacremens ; je sais que jamais un Chrétien fervent ne s'est relâché, que son relâchement ne soit venu de sa négligence à fréquenter les Sacremens : j'excepte ici ceux qui s'en approchant de mauvaise foi, par respect humain, et par une espèce de nécessité, ont mieux aimé faire des sacrilèges que de quitter leurs désordres. Lors donc que je verrai qu'en communiant souvent, au lieu de me réformer, je ne laisserai pas de sentir la même faiblesse, la même pente au mal, la même indifférence pour le péché mortel ; loin de me croire dans l'erreur au sujet de la Communion fréquente, je croirai, non que je dois m'en abstenir, mais y apporter de plus saintes dispositions ; pour lors je croirai, ou du moins j'aurai lieu de craindre que mes confessions manquent ou de sincérité, ou de douleur, ou de résolution pour abandonner le péché. Vous êtes dans le désordre ? sortez-en au plutôt pour communier souvent. Vous êtes imparfait ? communiquez souvent pour avancer dans la perfection.

Il est arrivé dans l'usage des Sacremens ce qui arrive dans les liaisons d'amitié. L'amitié s'entretient par la vue et par la conversation fréquente ; on se passe sans peine d'une personne qu'on a quittée sans regret, on vient jusqu'à l'oublier ; l'absence guérit les plus violentes passions. Mais s'il arrive que j'abuse de la Communion, que je

n'en tire aucun profit , que je ne me corrige point , ne dois-je pas quitter la Communion ? Non , mais régler ma vie , me défaire des vices qui rendent stérile pour moi une source si abondante. La faute ne vient pas de ce qu'on communie trop souvent , mais de ce qu'on communie mal : et ainsi le conseil que vous devez prendre alors , ce n'est pas d'abandonner la Communion , mais les vices qui en arrêtent le fruit.

Toute nourriture vous est inutile , et nuisible même , ou parce que vous la prenez dans des dispositions peu convenables , ou parce qu'elle est mal assaisonnée : quel conseil prendrez-vous contre ces deux inconvéniens ? sera-ce de ne rien manger plutôt que de régler vos repas , et de mieux faire préparer vos viandes ? Un remède utile à tout le monde vous devient inutile , faute de quelques précautions que vous avez négligées jusqu'à présent ; eh bien ! continuez de prendre le remède ; mais faites-le avec les précautions nécessaires. Cet homme a de l'appétit , et tous les jours il prend une nourriture excellente ; néanmoins , parce qu'il se met à table au sortir d'une étude et trop forte et trop longue , qu'il y porte toutes ses pensées , et que même en mangeant il repasse dans son esprit avec attention les choses qu'il a lues ou méditées avant le repas ; qu'il n'a pas plutôt mangé qu'il rentre dans son étude , et qu'il y recommence son travail avec une contention d'esprit extraordinaire : il se fait par cette application une espèce de diversion dans les esprits qui doivent servir à la digestion , étant rappelés ailleurs pour les fonctions intellectuelles , ils laissent l'estomac destitué du secours dont il a besoin ; de là vient que les viandes s'y corrompent , qu'il se remplit de mauvaises humeurs , qui altèrent le tempérament , et qui causent mille douleurs. Sur ce genre de maladie , qu'on assemble tous les médecins les plus habiles , qu'on consulte toutes les Académies , se trouvera-t-il jamais un seul homme qui ordonne à ce malade

de ne prendre plus de nourriture et de ne plus manger ? Qu'il modère son ardeur pour l'étude , diront-ils tous d'une voix , qu'il la quitte un moment avant le repas ; qu'il oublie tous ses livres dans le temps qu'il le prend , et qu'avant de les rouvrir il donne à la nature le loisir de tourner ses forces sur la nourriture qu'il a prise. Mais on lui a donné déjà cent fois ce conseil inutilement ; c'est sa faute , que ne le suit-il ? Il joue à se perdre sans ressource ; mille fois on consulterait là-dessus , qu'on n'aurait pas d'autre réponse. Mais s'il ne mangeait pas , du moins les viandes ne se corrompraient point dans son sein ? il est vrai , mais il mourrait de faiblesse ; l'étude n'empêcherait pas la digestion , mais elle épuiserait bientôt le reste de ses forces , et vous le verriez tomber dans vingt-quatre heures dans une langueur mortelle ; il ne mourrait pas d'indigestion , mais de faim ; on empêcherait cet amas d'humeurs malignes qui l'accablent , mais vous sécheriez l'humeur qui le fait vivre : en un mot , lui retrancher ce qui entretient sa vie , pour le délivrer de ce qui fait son mal , ce serait être insensé ; il faut qu'il mange , mais il faut qu'il le fasse avec les précautions nécessaires. Revenez mille fois au médecin , il ne vous dira jamais autre chose : Ce malade ne change point de conduite , que demandez-vous que je fasse ? S'il est imprudent , s'il est indiscret , s'il est obstiné et opiniâtre , la médecine n'a point de remèdes contre ces sortes de maux ; s'il a résolu de se faire périr , il peut ou manger , ou ne manger pas , il mourra aussi bien d'une manière que de l'autre , et encore plutôt en ne mangeant pas. Voilà une parabole : appliquez-la à ceux qui reviennent toujours à leurs premières imperfections , qui ne viennent pas à la sainte table avec la préparation nécessaire ; il n'est rien de si juste , rien qui ait un rapport plus sensible au genre de maladie dont je viens de parler.

Un homme qui communie à Pâques étant actuellement en péché mortel , et dans une mauvaise

habitude, pèche sans doute; mais il y a un commandement de l'Église qui l'oblige à communier? Mais un autre commandement, un commandement de Dieu, lui défend de communier en mauvais état. Mais s'il ne communie pas, pèche-t-il? Il pèche sans doute et son péché donne la mort à son âme. Mais il ferait un sacrilège s'il communiait? Oui il le ferait. Cependant s'il ne s'abstenait précisément de la Communion que par la crainte de faire un sacrilège, il ne pécherait pas; mais il ne s'en abstient que pour n'être pas obligé de renoncer à sa mauvaise habitude, et c'est là un motif diabolique. S'il ne craint que le sacrilège, que ne l'évite-t-il en sortant de son péché? Dieu nous défend de communier en péché mortel dans quelque temps que ce soit; mais à Pâques l'Église vous ordonne de quitter votre péché pour pouvoir communier, et elle vous l'ordonne sous peine d'un nouveau péché mortel. Pour éclaircir ce point et vous le rendre sensible, je suppose deux Chrétiens dont l'un est dans une habitude d'adultère ou de blasphème, et l'autre en état de grace. Le premier ne veut pas communier parce qu'il veut continuer ses adultères et ses blasphèmes; l'autre ne veut pas non plus communier, mais c'est par négligence, par paresse, par une certaine lâcheté qui l'engourdit, par je ne sais quelle avidité qui l'empêche de rester à jeûn avant d'aller à l'église. Qui des deux pèche le plus grièvement en ne communiant pas à Pâques? peut-on douter que ce ne soit le premier, et que le péché qu'il commet ne surpasse en malice le péché de l'autre, autant que l'adultère et le blasphème surpassent une légère intempérance de bouche? Tous deux pèchent mortellement en désobéissant à l'Église, mais je dis que la désobéissance du blasphémateur est sans comparaison plus criminelle; de même qu'un courtisan, qu'un guerrier qui refuserait d'entrer en campagne pour avoir l'occasion de corrompre l'épouse de son souverain, se rendrait plus coupable que celui qui refuserait

de prendre les armes, pour se livrer avec ses amis aux plaisirs de la table. Il y a un double péché dans le blasphémateur : le premier, de désobéissance à l'Église ; le second, d'attachement au blasphème et à l'impudicité, mais attachement si formel et si fort, que quoiqu'il connaisse l'obligation qu'il a d'en sortir, que l'Église le sollicite, l'avertisse, le presse, le menace, il aime mieux lui désobéir, la scandaliser, s'exposer à être retranché du nombre de ses enfans, se priver du bonheur de recevoir son Dieu, et de participer aux trésors infinis dont il le comblerait dans cette visite, que de quitter ses dérèglemens, que de devenir ami de Dieu.

Ce reproche est encore plus fort contre moi que contre vous, puisque non-seulement je reçois souvent, mais tous les jours le Corps adorable de mon Sauveur. Quoi ! un Prêtre qui fait descendre tous les jours Jésus-Christ sur nos autels, qui le touche, qui le distribue au peuple, qui communie lui-même tous les jours, un héritier du sacerdoce de Jésus-Christ, le médiateur établi entre le Ciel et la terre, après dix, vingt, trente ans de sacerdoce, après huit ou dix mille communions, tenir encore au monde par quelque lien, être encore moins pur que les Anges, n'être pas plus embrasé que les Séraphias, n'être pas encore sanctifié, et déifié en quelque sorte ? Un Prêtre qui se nourrit tous les jours du pain des Anges, qui trempe tous les jours sa langue dans le Sang de Jésus-Christ, faire servir cette langue à la détraction, à la galanterie, la faire servir d'instrument à la colère et à la vengeance, nourrir dans son cœur des passions de haine, d'orgueil, d'avarice, avoir des attachemens criminels, être homme encore, être quelquefois pire que les bêtes, être un démon visible et incarné ? ô Dieu, ô Anges ! ô puissance, ô caractère ! ô l'opprobre, ô la honte de l'Église ! ô le scandale du Christianisme !

DE LA MËSSE.

LE Prêtre n'est que le ministre de l'Église, c'est-à-dire de tous ceux qui sont présents à la Messe ; la victime qu'il immole ne lui appartient qu'autant qu'il est partie de l'Église : c'est à l'Église que Jésus-Christ s'est laissé pour victime, c'est l'Église qui l'offre, et par conséquent tous ceux qui entendent la Messe, quoique le Prêtre seul consacre. Voilà pourquoi entendre la Messe, c'est faire profession du Christianisme ; de la même manière que se trouver dans les temples des faux dieux à l'heure du sacrifice, c'était sacrifier aux Idoles, c'était se déclarer Idolâtre. Mais si un Chrétien à cette heure-là même y fût entré, tandis que ces aveugles infortunés se prosternaient le visage contre terre dans un profond silence, s'il y fût allé faire ce que nous voyons faire si souvent dans nos églises, parler, rire, s'entretenir debout ou assis, cette action aurait passé pour une profanation manifeste, et pour un mépris visible de leurs fausses divinités.

Dieu est plus honoré par une seule Messe, qu'il ne le saurait être par toutes les autres actions et des Anges et des hommes, quelque ferventes et quelque héroïques qu'elles puissent être ; mais qui va à la Messe dans le dessein de rendre à Dieu un honneur si singulier ? qui pense avec plaisir à la gloire qu'il reçoit de ce sacrifice ? qui se réjouit d'avoir en main de quoi l'honorer selon ses mérites et sa grandeur ? qui rend grâces à Jésus-Christ de ce qu'en abolissant tous les autres sacrifices, il nous a laissé une hostie que Dieu ne peut pas ne point agréer, une hostie proportionnée aux bienfaits que nous avons reçus, aux bienfaits que nous pouvons demander, une hostie capable d'effacer tous les péchés des hommes ?

Oui, mon Dieu, quand je prie, quand je jeûne,

quand je fais l'aumône, je le fais avec défiance ; peut-être, dis-je en moi-même, que je déshonore plus Dieu par mes mauvaises intentions, par les circonstances de mon action, que je ne l'honore par tout ce que je fais. Cette pénitence, bien loin d'effacer mes crimes, a peut-être besoin elle-même d'être expiée ; cette aumône que je fais pour témoigner ma reconnaissance, c'est peut-être une offense que je rends pour mille bienfaits. Mais quand je dis la Messe, ou que je l'entends, quand j'offre le sacrifice adorable en qualité de Ministre, ou de membre de l'Église, c'est alors, mon Dieu, que plein de courage et de confiance, j'ose défier tout le Ciel de faire quelque chose qui vous plaise davantage, c'est alors que, sans être effrayé ni par le nombre, ni par l'énormité de mes crimes, j'ose vous en demander pardon, j'ose ne pas douter que vous ne deviez me l'accorder avec plus d'indulgence que je ne saurais le souhaiter. Quelque vastes que soient mes désirs, quelque étendues que soient mes espérances, je ne fais point difficulté de vous demander tout ce qui est capable de les remplir. Je vous demande des graces, je vous demande de grandes graces, et toutes sortes de graces, pour moi, pour mes bienfaiteurs, pour tous mes amis, pour mes plus mortels ennemis ; et bien loin de rougir de ma demande, bien loin de me défier d'obtenir tant de choses en même temps, je trouve que je demande peu, si je compare ce que je demande avec ce que j'offre. Je crois faire tort à cette hostie vivante en demandant infiniment moins qu'elle ne vaut, je ne crains rien tant que de ne pas attendre avec une assurance ferme et constante, et tout ce que j'ai demandé, et quelque chose de plus encore que tout ce que je puis demander. Ah ! plutôt à Dieu que nous conussions bien la valeur du trésor que nous avons entre les mains ! heureux et mille fois heureux les Chrétiens, s'ils savaient profiter de leurs avantages ! quelle source de toutes sortes de biens ne trouveriez-vous point

dans cet adorable sacrifice ! que de graces , que de faveurs , que de richesses temporelles et spirituelles pour le corps , pour l'esprit , pour la vie , pour l'éternité ! Mais il faut l'avouer , nous ne pensons pas même à nous servir de nos biens , nous ne daignons pas même mettre la main dans le trésor que Jésus-Christ nous a abandonné.

En effet quelle estime faisons-nous de la Messe ? avec quelles intentions y venons-nous ? qu'y faisons-nous quand nous y sommes ? Vous y venez par coutume , par respect humain : veuille le Ciel que ce ne soit pas par des motifs encore plus criminels : vous vous y entretenez de mille vaines pensées , vous vous occupez à considérer les ornemens de l'église , ou les personnes qui y assistent avec vous ; vous y parlez lorsqu'on vous en sollicite ; si on n'y parle pas , l'ennui survient , on ne sait à quoi se fixer , on s'assoupit. Quoi donc ! n'avez-vous jamais reçu aucune faveur de Dieu ? lui en avez-vous rendu des actions de graces , l'avez-vous fait , comme vous le devez , avec les sentimens de la plus tendre reconnaissance ? Prenez garde de tarir par votre ingratitude les bienfaits de Dieu , ou de les détourner de dessus vous. Il est étrange que nous soyons environnés , chargés , accablés des faveurs du Seigneur , que depuis le premier moment de notre vie jusqu'à aujourd'hui il nous ait aimés , il nous ait conservés , il nous ait portés entre ses bras , et que jamais nous ne lui en ayons témoigné de retour.

Pour vous occuper pendant la Messe , parcourez ces bienfaits ; tant de périls détournés , tant de crimes dissimulés , une Providence si aimable , et exercée si constamment sur vous , soit pour vous faire recevoir le Baptême , soit pour vous procurer une éducation chrétienne , un établissement sûr , commode , avantageux , soit pour éloigner les objets , les occasions , les dangers où vous auriez perdu la grace , l'innocence , la vie , les biens , l'honneur ; considérez un empressement si doux ,

si continuel pour vous attirer , pour gagner votre cœur , pour vous rendre saint , et cent autres faveurs dont je ne saurais faire l'énumération : le détail des graces que vous recevez dans un seul jour pourrait suffire pour vous occuper durant toute la Messe. Tant de bienfaits ne méritent-ils point assez qu'on s'en ressouvienne ? Après avoir repassé dans votre esprit tous ces bienfaits , dites hardiment au Père éternel : Seigneur , voilà ce que j'ai reçu de vous ; mais voyez cette Hostie , ce Corps divin , ce précieux Sang , ce Sacrifice adorable , voilà ce que je vous rends pour tant de biens ; je ne puis douter qu'ils ne soient abondamment payés par un présent aussi magnifique. Mais que puis-je vous rendre , mon adorable Maître , vous qui m'avez donné de quoi reconnaître si libéralement les bienfaits de votre Père , de quoi expier tous mes péchés ?

Vous ne savez de quoi vous entretenir à la Messe ? N'avez-vous jamais offensé Dieu ? ne l'offensez-vous point tous les jours , et à toutes les heures du jour ? Parcourez durant la Messe toutes les fautes que vous avez faites depuis la Messe du jour précédent , et demandez-lui pardon de toutes ces fautes ainsi réunies. De plus , n'avez-vous besoin de rien ? tous les jours vous vous plaignez de vos parens , de vos amis , de vos enfans , vous de vos maris , vous de vos femmes. Demandez à Dieu , vous qu'il rende cet ennemi plus traitable , vous , cette fille plus modeste , vous , ce mari moins incommode dans son humeur , vous , cette femme moins chagrine ; pour obtenir toutes ces graces , offrez-lui Jésus-Christ en sacrifice. Vous avez des enfans indociles , libertins , débauchés ; ils vous font sécher de douleur : ils n'ont ni amour pour le service de Dieu , ni respect , ni obéissance pour vous ; ils vous donnent tous les jours mille déplaisirs , ils vous font passer la vie dans les larmes et dans la douleur : peut-être que c'est votre faute ; vous avez eu trop de complaisance pour eux , vous n'avez pas

veillé dès le commencement sur leur conduite , vous avez entièrement négligé leur éducation , vous les avez demandés à Dieu avec trop d'empressement : mais le mal est fait , il y faut chercher un remède. Demandez à Dieu qu'il le répare , ce mal , qu'il change le cœur de ce fils , qu'il réforme l'ouvrage de votre excessive indulgence ; et afin qu'il ne puisse vous refuser cette grâce , offrez-lui la victime immolée sur l'autel : il ne pourra point ne vous pas exaucer. Vous êtes colère , impatient , emporté , vous ne pouvez vous défaire de mille habitudes perverses qui vous tyrannisent ; vous voyez bien que si vous mourez dans ces habitudes , vous êtes damné : demandez à Dieu qu'il vous délivre de ce principe de damnation.

Vos péchés , vos rechutes , vos faiblesses vous font de la peine , vous désirez de vous corriger , de surmonter cette répugnance , cette tiédeur , de rompre cette dernière attache , l'unique lien qui vous tient à la terre ; il y a un an , il y en a dix que vous combattez contre une imagination , contre un atome , contre je ne sais quel obstacle qui vous empêche d'être tout à Dieu , et de jouir de cette paix qui accompagne un cœur entièrement libre , entièrement pur. Eh mon Dieu ! sont-ce des hérétiques ou des barbares qui me tiennent ces discours ? quoi donc ! un Chrétien peut-il rien désirer en vain ? Avez-vous demandé à Dieu ce qui vous manque ? combien avez-vous offert de Messes pour l'obtenir ? me feriez-vous croire qu'un Dieu présenté pour prix de ces graces ne peut les mériter ? Dieu vous les a refusées , à vous peut-être ; mais les avez-vous demandées par Jésus-Christ ? avez-vous offert pour prix de ces graces le sang d'un Dieu , la vie d'un Dieu , la victime que vous avez entre les mains ? entendez-vous tous les jours la Messe pour les obtenir ?

Sans le sacrifice de la Messe , dit un Docteur , le monde aurait déjà été abîmé mille fois ; c'est lui qui arrête le bras de Dieu irrité par tant de crimes.

Voilà pourquoi le démon tâche de nous l'ôter par le moyen des hérétiques, parce qu'il voit bien que nous péririons tous sans cette digue, qui s'oppose à la vengeance de Dieu. Aussi le Prophète Daniel a-t-il prédit que l'Antechrist l'abolira à la fin des temps : *Et robur datum est ei contra iuge sacrificium propter peccata*. Saint Hippolyte, martyr, cité par saint Jérôme, décrivant ce qui arrivera dans ces derniers temps, dit que les églises seront dans un deuil extrême, parce qu'il ne s'y fera point de sacrifice, on n'aura nulle part, ni le Corps, ni le Sang de Jésus-Christ, la Messe sera abolie, et ce sera pour lors que le monde finira, et qu'il sera jugé. Mais tant que cet Agneau innocent sera immolé sur nos autels, ce désastre ne saurait arriver.

Il est étrange que le Seigneur ne puisse remplir sa maison qu'en usant de violence, qu'en nous forçant en quelque sorte d'y entrer; car en effet il a fallu des commandemens exprès, pour obliger les Fidèles de venir dans les églises, et d'y entendre la Messe, comme si les fruits que nous retirons de ce divin sacrifice ne suffisaient pas pour nous y attirer. Mais on ne les connaît pas, ces fruits ineffables, et cette ignorance est ce que nous avons le plus sujet de déplorer dans le Christianisme. Quel malheur que nous ayons au milieu de nous un trésor immense et inépuisable, et que faute de le connaître nous vivions dans l'indigence ! que nous ayons en notre pouvoir un remède contre toutes sortes de maux, un arbre de vie qui peut nous communiquer non-seulement la santé, mais l'immortalité, et que cependant nous soyons accablés d'infirmités, nous vivions dans une langueur pitoyable, nous finissions tous les jours par la plus funeste mort; encore une fois voilà un étrange renversement. Contre un si grand mal le remède universel c'est la Messe; elle est cet arbre de vie, ce riche trésor. Il appartient à chacun de nous, ce trésor inépuisable, il ne tient qu'à nous d'y mettre la main, et de nous y enrichir; et cependant je

m'aperçois ; et je m'en aperçois avec un regret extrême , qu'on méprise cette source féconde de richesses , qu'on ne daigne pas en profiter. Il y a apparence que le grand nombre des Messes qu'on célèbre tous les jours dans l'Église , et qu'on célèbre dans tous les lieux , est la cause du peu de cas que quelques-uns font de ce mystère , et qu'ainsi il arrive que la libéralité de notre Dieu , loin d'augmenter notre reconnaissance , fait un effet tout contraire , et nous porte à l'ingratitude.

Il n'est rien de si pauvre que l'homme ; il n'a rien qui soit à lui , et bien loin de pouvoir s'acquitter de ce qu'il doit , il manque du nécessaire , et il est contraint pour subsister de contracter tous les jours de nouvelles dettes. Nous devons beaucoup , et nous n'avons rien ; nous devons à la grandeur de Dieu un hommage et un honneur qui réponde en quelque sorte à cette grandeur infinie ; nous devons à sa bonté tout ce que nous avons , tout ce que nous sommes , et à sa justice la satisfaction de nos crimes , de ces crimes presque infinis dans leur nombre , et absolument infinis dans leur malice. Outre cela , nous sommes dans une indigence extrême de toutes sortes de biens , nous avons besoin de secours extraordinaires pour vivre tranquillement , pour vivre chrétiennement , enfin pour mourir saintement , et pour passer de cette vie à une vie plus heureuse. Où prendre de quoi acquitter tant de dettes , de quoi fournir à tant de besoins ? La Messe seule nous fournit abondamment de quoi acquitter toutes ces dettes , et de quoi satisfaire à tous ces besoins.

Lorsque Jésus-Christ mourut , il satisfit pour nos péchés ; mais cette satisfaction n'eut pas son effet pour lors , puisque nous n'étions pas encore au monde ; elle nous est appliquée tous les jours par le renouvellement de sa mort sur l'autel. Quand vous êtes à la Messe , il se fait pour vous ce qui se fit sur le Calvaire pour tous ceux qui étaient présens ; comme eux et autant qu'eux vous pouvez , si vous le voulez , en profiter.

Au Calvaire, si vous y aviez été, le pardon de vos péchés vous aurait-il pu être refusé ? C'est ici le même prix, le même sacrifice en ce qui concerne l'effet. Mais y va-t-on avec cette intention ? y va-t-on comme un criminel, comme un malade, dans un état de pénitence, comme Jésus-Christ s'y trouve ? Hélas ! il s'y trouve souvent seul. A la croix il y eut peu de gens qui profitèrent de sa mort, c'en est de même ici. Si nous y allions en Chrétiens, cette seule action nous vaudrait plus que toutes les pénitences, nous expierions tous nos péchés, je ne puis croire qu'il y eût de Purgatoire pour nous. Mais hélas ! que je crains au contraire qu'elle ne soit pour nous l'occasion d'un long et rigoureux Purgatoire, à cause de la tiédeur où nous languissons ! Quel malheur de ne nous contenter pas de perdre nos biens, mais encore de nous faire un poison des remèdes les plus salutaires !

Nous devons rendre grâces à Dieu de tous les biens que nous avons reçus. Ces biens sont infinis : si nous avons de l'humanité, un cœur un peu généreux, l'ingratitude nous doit faire horreur. Mais outre l'infamie attachée à ce vice, il nous est infiniment pernicieux à l'égard de Dieu ; il tarit toutes les sources des grâces. Voilà pourquoi Jésus-Christ voyant que nous n'avions rien par où nous puissions témoigner à Dieu notre gratitude, s'est donné lui-même à nous, et se donne tous les jours ; afin que recevant tous les jours de nouveaux bienfaits, nous puissions tous les jours les reconnaître dignement. Cette action de grâces n'est pas un vain retour, c'est une reconnaissance réelle ; c'est plus faire pour Dieu que si vous lui donniez tous les empires du monde. Mais qui pense à payer ainsi les faveurs du Ciel ?

Jésus-Christ à la Messe se met entre nos mains comme une monnaie d'un prix infini, pour acheter de Dieu tout ce que nous pouvons désirer de lui, quelque précieux que puisse être le bien que nous demandons. Jésus-Christ se fait, dans le

sacrifice de la Messe , non-seulement notre intercesseur auprès de son Père , pour lui demander par ses propres mérites tout ce qui nous est nécessaire , tout ce que nous souhaitons ; mais il offre son sang et sa vie , comme un paiement de ce que nous demandons. Que pouvez-vous désirer de si grand qui ne soit au-dessous de ce que vous présentez pour l'obtenir ? D'où vient donc que tous les hommes se plaignent , celui-ci de ses misères temporelles , celui-là de ses faiblesses ? d'où vient que les passions nous tyrannisent , que les mauvaises habitudes nous tiennent comme enchaînés , que l'un est importuné par des pensées impures , l'autre par des tentations contre la foi ? d'où vient que la colère et l'impatience jettent tous les jours quelques-uns dans des emportemens fâcheux dont ils se repentent un moment après ? d'où vient que la douleur en accable d'autres , et les porte jusqu'au désespoir ? d'où vient que cette femme ne peut adoucir son mari , ni le retirer de la débauche ; qu'elle ne peut avoir la paix , quoiqu'elle la désire ; que ce père voit avec regret ses enfans prendre une mauvaise route ? On voudrait réformer et corriger les autres , et cependant rien de tout cela ne s'accomplit : il me semble que je vois un avaro qui manque de tout , quoique chez lui l'or et l'argent abondent. Avez-vous demandé cette grace à la Messe ? combien de fois l'avez-vous entendue à cette intention ? Me persuaderez-vous qu'en offrant à Dieu un prix si grand , il vous ait refusé si peu , qu'il ait fait assez peu de cas du sang et de la vie de son Fils , pour ne pas juger que ce sang et cette vie valussent cette grace , cette vertu , ce bien temporel et spirituel que vous souhaitiez , ou pour vous , ou pour quelqu'autre ? Non , vous ne me le persuaderez pas , et je suis sûr que vous-même vous ne le croyez pas. Qu'est-ce donc ? C'est que vous négligez d'assister à la Messe , et que pendant ce temps d'acceptation , ce temps de salut , vous négligez de représenter à Dieu vos misères , et de lui demander les graces que vous souhaitez.

DE L'IRRÉVÉRENCE
DANS LES ÉGLISES.

POUR qu'un lieu, quel qu'il puisse être, soit rendu saint, il suffit que ce soit un lieu destiné pour honorer Dieu : dès qu'il a été solennellement consacré à cet usage, il est devenu vénérable aux Anges, terrible aux démons ; et il serait bien juste que la majesté de Dieu, dont il est rempli dès lors d'une manière spéciale, le rendit encore formidable à tous les hommes.

Tout ce que la naissance du fils de Dieu communique de sainteté à l'étable de Bethléem, tout ce que son sang en communique au Calvaire, et son corps au sépulcre après sa mort, cette sorte de sainteté se trouve toute dans les églises des Chrétiens ; et si lorsque j'y entre, lorsque j'approche des autels, je ne me sens pas pénétré de cette sainte frayeur dont on est saisi aux approches des plus saints lieux, si je n'éprouve pas les tendres sentimens qui font verser des larmes si douces à ceux qui ont le bonheur de voir la crèche où Jésus naquit, si je ne sens pas ces transports d'amour, et de joie qui en ont fait expirer quelques-uns lorsqu'ils adoraient la montagne où le même Dieu fut crucifié, ou lorsqu'ils baisaient les vestiges qu'il laissa imprimés en montant au Ciel, c'est que je ne fais pas de réflexion, c'est que je n'ai pas de foi.

C'est dans nos églises, dans ce tabernacle, que repose le corps du Sauveur. Il ne fut que neuf mois dans le sein de Marie, que quarante jours dans l'étable, que trois heures sur la croix, que trois jours dans le sépulcre ; et il est toujours dans nos églises. C'est cette présence continuelle qui fait qu'elles sont remplies d'Anges, d'Archanges,

de Séraphins , qui ne cessent de l'adorer. Quelle serait notre confusion si nous pouvions apercevoir les respects qu'ils lui rendent , les humbles sentimens avec lesquels ils l'adorent !

Nos églises , si on peut parler de la sorte , sont comme des appartenances , des annexes de la céleste Sion ; le Créateur y est adoré , le Sauveur ressuscité y trouve un corps et une ame , les esprits célestes y font leur séjour , et y jouissent du même bonheur qu'on goûte au-dessus du firmament ; et ce lieu adorable , nos libertins le choisissent pour s'exercer à la galanterie , pour produire leur orgueil , pour étaler leur vanité , disons-le , leur insolence ! Si nous avons un peu de foi , remarquons saint Chrysostôme , oserions-nous y paraître après avoir commis secrètement les crimes que nous y venons commettre à la face du Ciel et de la terre ?

Quel étrange scandale , si l'on voyait un Chrétien sur le Calvaire faire des plaisanteries , nouer des intrigues d'amour au même endroit où le Sauveur fut crucifié ! mais ce scandale , combien paraîtrait-il plus horrible , s'il eût été commis lorsqu'il y mourait actuellement ? Que venez-vous faire à l'église , mauvais Catholique ? venez-vous pour rendre vos respects à Dieu , et pour confesser humblement que vous n'êtes qu'un vil esclave , qu'un peu de poussière , que vous n'êtes que comme un néant en sa présence ? On dirait au contraire , à voir le soin que vous avez pris de vous parer , on dirait , à voir l'air dont vous entrez dans ce lieu , que vous êtes la divinité du temple , que vous prétendez disputer à Dieu ses adorateurs , et vous attirer leur culte aussi bien que leurs regards. Est-ce pour reconnaître votre indigence , pour lui demander quelque grace , que vous y venez ? Si vous aviez une dette à exiger du dernier de vos vassaux , le feriez-vous avec plus de faste ? ne le feriez-vous pas du moins avec plus d'application d'esprit ? Si c'est pour obtenir le pardon de vos

péchés , où est cette posture soumise et respectueuse , où sont ces habits lugubres , du moins modestes , où sont ces sanglots , ces larmes , ces prières , tout cet humble maintien qu'un criminel a coutume de porter devant son Juge ? Peut-être que vous vous présentez ici dans le dessein de lui témoigner quelque retour pour tant de faveurs que vous en avez reçues ? Perfide , de quelle manière vous comporteriez-vous , si vous veniez pour tirer raison d'un outrage , et pour insulter à votre maître ? Mon Dieu , que votre bonté , que votre patience est admirable !

Saint Justin , Martyr , dit que les Païens de son temps gardaient dans leurs temples un silence opiniâtre (ce sont ses termes) , qu'ils mettaient un voile sur le visage pour n'être détournés par aucun objet de l'attention qu'ils apportaient à leurs prières. Ces Infidèles feront un jour notre condamnation , ils s'élèveront contre nous au jugement dernier pour demander justice de notre peur de religion. Quoi ! Seigneur , diront-ils , vous nous damnez pour avoir eu le malheur de ne vous pas connaître , et il y aura quelque miséricorde pour ces impies qui vous ont déshonoré après vous avoir connu ? Il est vrai qu'ils ont foulé aux pieds les Idoles , mais vous ont-ils porté à vous-même plus de respect ? Si l'on nous fait un si grand crime d'avoir rendu quelque honneur aux faux Dieux , est-ce un crime moins énorme d'avoir méprisé le vrai Dieu ? Nous avons rendu à des créatures un culte qui ne leur était pas dû , mais combien vos Chrétiens sont-ils plus coupables de vous avoir refusé des respects qui vous étaient dus à tant de titres ? Si nous n'avons adoré que des fantômes de divinité , du moins avons-nous été de véritables adorateurs , et l'on ne peut nier que nous n'ayons traité religieusement nos profanes cérémonies ; ceux-ci avaient de plus saints mystères , et ils les ont profanés. Qui mérite un jugement plus sévère , ou nous qui avons redouté des Dieux impuissans ,

ou eux qui ont insulté à votre toute-puissance ; ou nous qui avons révééré la présence de nos maîtres aveugles , ou eux qui ont osé pécher à vos yeux ; ou nous enfin qui avons été religieux jusqu'à la superstition , ou eux qui ont été impies jusqu'au sacrilège ? Y aura-t-il rien de plus juste que ces reproches ? qu'aurons-nous à répondre à cette comparaison ? que pourra répondre Jésus-Christ ? Rien , mais il les satisfera en nous punissant.

Par nos immodesties nous donnons sujet de penser que nous ne croyons pas ; c'est un témoignage que nous rendons contre la vérité de notre foi ; il ne tient pas à nous qu'on ne croie que toute notre croyance n'est qu'une fable. Selon la pensée de saint Cyprien , c'est blasphémer que de ne pas vivre conformément à sa Religion , c'est montrer que les vérités du Christianisme ne sont qu'un vain déguisement : *Blasphemiam ingerit Religioni , quam colit , qui quod profitetur non ante omnes impleverit , ne Christianitas videatur fallacia.*

Vous allez à l'église , et vous croyez que c'en est assez pour paraître Catholique ? Les premiers Chrétiens entraient quelquefois dans les temples des faux Dieux , pour insulter à leurs mystères impies , pour briser et renverser leurs statues : ce zèle hardi a-t-il fait dire qu'ils avaient été Idolâtres. Vous allez à l'église , il est vrai ; mais si vous alliez dans les mosquées des Turcs , et si vous y commettiez les mêmes irrévérences , vous vous exposeriez à être lapidé par ces Infidèles. Au siècle dernier les Calvinistes se sont montrés dans les églises , mais pour les piller , pour les profaner , pour en fermer l'entrée aux Catholiques. Voilà à peu près ce qu'y font les Catholiques par leurs immodesties ; ils y vont pour décrier les plus saintes cérémonies , pour autoriser par leurs actions tout ce que Calvin a enseigné à ses sectateurs ; en un mot ils y vont pour les désoler avec d'autant plus de malice , qu'on a moins sujet d'at-

tendre un pareil outrage de leur part. Les sacrilèges des Hérétiques ne pouvaient tout au plus qu'empêcher l'exercice de notre Religion, au lieu que les mauvais Catholiques travaillent à l'éteindre dans l'esprit.

Quel malheur, aimable Jésus, si lorsque les Chrétiens vont dans vos églises pour se nourrir de cette chair qui inspire la pureté et la modestie, pour s'abreuver de ce vin qui engendre les vierges, ils y trouvent à la place de ces doux avantages des objets qui réveillent les passions, qui allument dans leurs cœurs des feux impurs ! Où faudra-t-il que vos élus se retirent désormais ? Quoi ! trouveront-ils partout ce monde qu'ils fuient ? seront-ils contraints, pour l'éviter, de s'interdire nos églises, comme ils ont été obligés de renoncer au théâtre, et de se bannir des assemblées ? Les églises, dit saint Jean de Damas, sont comme des ports que Dieu a établis dans les villes : *Tanquam portus in mari, sic ecclesias in urbibus fixit Deus.* Aujourd'hui il n'y a plus de sûreté, même dans ces ports, et c'est en vain qu'on y vient chercher le calme après les agitations que causent les soucis et les affaires du monde. Que sert-il que l'entrée de nos églises soit fermée au démon, selon saint Cyprien, s'il nous y envoie des tentateurs plus dangereux qu'il ne le serait lui-même ?

Nos immodesties dans les églises nous exposent aux reproches que Tertullien faisait aux Païens : Vous nous punissez d'un crime dont vous êtes coupables ; nous méprisons vos Dieux, et ne les méprisez-vous pas vous-mêmes ? ne faites-vous pas plus d'honneur aux statues des Empereurs qu'aux statues de Jupiter ? Si vos Dieux voient les crimes qui se commettent dans vos temples, s'ils voient qu'on s'y donne des rendez-vous, que c'est là qu'on prend des mesures pour accomplir les adultères qu'on a projetés, contre qui pensez-vous qu'ils doivent être moins irrités, ou contre vous, ou contre nous ? C'est ainsi que les Religionnaires

pourraient nous reprocher que nous avons tort de les accuser d'irréligion ; ils pourraient vous dire que le Christianisme n'est qu'un vain dehors , qu'une fourbe. En effet , disent-ils , vous croyez que Jésus-Christ est Dieu et homme tout à la fois , qu'il est le Roi de la gloire , qu'il est votre maître , votre Juge ; et vous le traitez si indignement ? Si vous croyez qu'il fût dans vos tabernacles , vous qui entendez si bien les règles du devoir et de la bienséance civile , vous qui êtes si réservé , je ne dis pas dans les palais des Grands , mais dans la maison même de vos amis , si , dis-je , vous croyiez ce que vous nous dites , oseriez-vous manquer ainsi de respect à votre Dieu ? Nous n'avons que du mépris pour vos Sacremens , et ne nous apprenez-vous pas vous-mêmes à les mépriser ? Quelle est votre injustice de nous traiter d'Hérétiques , parce que nous n'avons point de foi pour la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie , un des points qui nous divisent ! Mais quelle est votre impiété , si vous en êtes persuadés ! ne devez-vous pas nous avouer franchement que cette présence réelle n'est qu'un songe ? et quand vous l'avouerez , vous ne nous direz rien que votre conduite ne nous ait déjà appris. Que diriez-vous , libertin , impie , vous qui faites gloire de tous ces désordres , si un Calviniste vous faisait ces reproches ? et s'il vous prouvait par-là qu'il est en quelque façon plus orthodoxe que vous ne l'êtes , que repliqueriez-vous ?

Les Hérétiques sont semblables aux Juifs , qui ne voulaient pas reconnaître Jésus-Christ : les Chrétiens qui lui manquent de respect , sont comme les soldats qui le reconnaissent en lui crachant au visage , et en lui donnant des soufflets. Il y en a qui ne vont à l'église que pour être vus ; témoin ces soins de s'habiller , de se parer pour aller à l'église : c'est comme si sainte Magdelène eût repris ses bijoux pour aller au crucifiement. Femmes chrétiennes , comment osez-vous paraître avec vos

plus brillans atours dans nos églises , où vous avez reçu le Baptême , où vous avez été revêtues de Jésus-Christ , où vous avez promis authentiquement d'avoir en horreur toutes les vanités du monde ? Mais bien loin d'avoir honte d'y paraître dans cet état , la plupart des Chrétiennes rougiraient d'y paraître autrement ; elles n'iraient point dans nos églises si elles n'étaient parées ; elles ne se parent que pour y aller ; de sorte qu'elles s'en dispensent , lorsqu'elles n'ont pas eu le loisir de s'ajuster. *An saltatura ad ecclesiam pergis ? an in ecclesia lasciviæ oblectamenta quæris ?* Que prétendez-vous , femme libertine , avec ces ajustemens et ces nudités ? n'est-ce pas assez qu'on vous les souffre au bal et au théâtre ? Quoi ! l'autel même ne pourra pas être un asile contre les meurtres que vous commettez par vos regards et par vos scandaleuses vanités ? Quel malheur , mon divin maître , si après nous être défendus des pièges du démon , les Chrétiens , nos frères , nous en tendent de plus dangereux par leur luxe et leur peu de modestie ; si nous recevons le poison par les yeux au lieu même où nous venons chercher le remède ! Saint Paul dans cette vue défend aux femmes de se montrer dévoilées dans les églises , à cause des Anges , c'est-à-dire des ames chastes et pures , qui y prient avec elles : *Ideo debet mulier velamen habere supra caput suum propter Angelos* ; c'est-à-dire , remarquent saint Ambroise , saint Anselme , saint Thomas , *propter Episcopos et Sacerdotes*. C'est pour cela , ajoute le même Apôtre , que leurs cheveux font une partie de leur gloire , et que la nature les leur a donnés en effet pour leur servir de voile. Quel abus n'en fait-on pas aujourd'hui ?

Que doit-on juger d'une personne qui ose s'occuper de galanterie dans l'église ? Que fera-t-elle dans le secret , et lorsqu'elle n'aura pour témoins de ses actions que les complices de ses crimes ?

DU SCANDALE.

DIEU ne pardonne point un larcin , même d'une somme assez légère , qu'on ne l'ait rendue , quoiqu'il ne fasse aucun cas de cette somme , non plus que d'une somme plus considérable. Vous avez ôté la réputation à votre frère ; il n'est point de pardon pour vous , que vous ne lui ayez restitué un bien si fragile et si mince en apparence. Que sera-ce d'avoir ravi l'innocence , la chasteté , la grace à votre frère , d'avoir par votre scandale fait perdre à Jésus-Christ cette ame qui est le prix de son sang ?

Dieu vous demandera compte de l'ame de votre prochain , si vous ne l'avez pas instruit , si vous ne l'avez pas nourri , si vous ne l'avez pas secouru , si vous ne l'avez pas corrigé : que sera-ce si vous l'avez perverti , si vous l'avez damné ? Un mauvais livre prêté , une peinture lascive exposée , un discours impur , impie , médisant , une parure peu modeste scandalise le prochain : comment réparer ce mal ? Votre frère périt , il se damne : qui en répondra à Dieu ?

Le mauvais riche , un damné prie qu'on donne avis à ses frères de son malheur , il tâche de les sauver ; et nous travaillons à perdre nos frères.

Un mot , un conte , un regard , un geste , moins encore , le silence même est comme une étincelle qui pénètre jusque dans l'ame de votre prochain , et qui y allume un incendie que vous ne pourrez jamais éteindre. C'est ainsi que brûla le magnifique temple de Jérusalem , l'ouvrage de tant de Rois , le plus grand , le plus riche , le plus superbe bâtiment que la piété des hommes ait jamais élevé à la majesté de Dieu ; oui , c'est par une étincelle que le feu consuma cet auguste sanctuaire. Un misérable soldat qui , dans l'assaut que Tite avait donné à Jérusalem , était monté sur la tour nom-

mée Antonia, jeta une torche ardente contre ce temple; le feu s'y attacha d'abord avec tant d'opiniâtreté, qu'il fut impossible de l'éteindre. Les Juifs n'oublièrent rien pour sauver leur temple, l'Empereur y fit travailler en vain toute l'armée, on épuisa les ruisseaux et les fontaines pour arrêter les flammes qu'une lumière légère avait allumées; tout le temple fut réduit en cendres sans qu'on pût mettre d'obstacle au progrès de l'incendie. Voilà l'image des maux que le scandale porte dans une ame. Cette ame ornée de la grace, des dons du Saint-Esprit, cette ame choisie de Dieu pour être son temple, n'a pas plutôt reçu par les yeux, par les oreilles cette étincelle du feu impur, qu'il s'allume dans son cœur des flammes qu'on ne peut étouffer; ni les Sacremens, ni les prédications, ni les sages conseils d'un ami, ni ses bons exemples ne pourront jamais ramener cette ame que vous aurez mise dans la voie de perdition.

Jésus-Christ n'a point de plus grand ennemi que le scandaleux: c'est contre lui qu'il bâtit des places de sûreté, pour mettre à couvert la fleur de ses troupes, et l'élite de ses sujets; ces places sont les maisons religieuses, dont le scandale ne peut approcher.

Les pécheurs ordinaires sont des enfans désobéissans qui manquent à leur devoir; mais le scandaleux, qui porte les autres au péché, ou qui les détourne du bien par ses discours et par ses exemples, le scandaleux est l'ennemi capital de Jésus-Christ.

On peut juger de la haine que le Sauveur porte au scandaleux par la passion qu'il a de sauver les hommes, par tout ce qu'il fait pour leur salut, par la joie que lui donne la conversion d'un pécheur. On peut encore se faire une idée de cette haine en la comparant à la colère qu'un père tendre et passionné conçoit contre un étranger qui lui a débauché son fils, qui l'a séduit, qui a renversé par des conseils pernicieux tout ce que les

soins paternels , tout ce qu'une éducation laborieuse avaient pu lui inspirer et d'honneur et de vertu , qui a porté ce fils à se révolter contre son père , qui a obligé ce père à punir ce fils avec rigueur , à le déshériter , à le désavouer.

DE LA VAINÉ GLOIRE.

QUOIQ'IL n'y ait rien de plus méprisable que la vaine gloire , il faut avouer néanmoins que ce n'est pas un ennemi à mépriser. On a dit cent fois que c'est un bien plus fragile que le verre ; mais contre ce verre si fragile les vertus les mieux établies vont briser tous les jours , comme contre l'écueil le plus redoutable. La vaine gloire ne ressemble que trop au vent , auquel on l'a si souvent comparée , parce qu'étant la chose la plus mince et la plus légère , elle ne laisse pas d'ébranler les plus fermes édifices , et de déraciner les plus hauts cèdres. On peut dire que de tous les vices il n'en est aucun qui ait tant arrêté d'ames dans le chemin de la piété , aucun qui de la plus haute perfection en ait tant replongé dans la tiédeur et même dans le désordre. Les autres vices ne combattent qu'une vertu , celui-ci les attaque toutes ; et ce qui lui est particulier , c'est qu'au lieu de s'affaiblir à mesure qu'elles deviennent plus fortes , il se fortifie lui-même en quelque sorte avec elles : jamais en effet les hommes ne sont plus exposés à la vaine gloire , que lorsqu'ils ont un mérite véritable.

La nécessité d'obéir peut être adoucie en plusieurs manières , soit par l'usage que fait de son autorité celui qui commande , soit par les avantages que trouve dans l'obéissance celui qui obéit. Il n'est presque pas de pouvoir plus absolu que le pouvoir d'un père sur ses enfans ; un père cependant use de son pouvoir avec tant d'amour , que les enfans sentent à peine le joug qu'ils portent ,

pour peu qu'ils soient dociles , qu'ils soient bien nés. Ce père exerce un empire bien plus rigoureux sur ses domestiques, et néanmoins ils s'y soumettent sans répugnance , dans la vue du salaire dont on est convenu avec eux. Mais il faut avouer que la dépendance est un état bien rude , lorsque celui qui peut commander exige les services les plus pénibles , et que celui qui doit obéir ne peut espérer aucune récompense de ses services. C'est , MM. , la malheureuse condition où sont réduits tous les esclaves , et c'est la condition à laquelle se réduisent eux-mêmes volontairement tous ceux qui se laissent séduire par le désir de la vaine gloire ; ils se dévouent à un maître avare , à un maître dur , qui exige beaucoup d'eux , et qui ne leur donne jamais rien.

Le monde est une troupe d'enfans , qui savent à peine discerner le bien du mal : c'est un amas confus de personnes de divers caractères , et de divers goûts ; de personnes dont la plupart n'ont ni science , ni vertu , ni conduite , ni jugement. L'un est aveuglé par son orgueil , l'autre par son avarice ; l'ambition a renversé l'esprit de celui-ci , la volupté a abruti celui-là ; à peine trouve-t-on dans quelqu'un d'eux quelque ombre de véritable raison ; ce sont tous des insensés , qui se croient sages , et dont chacun se juge capable de gouverner les autres , quoique presque aucun ne sache se conduire lui-même.

La vaine gloire est un monstre à plusieurs têtes , dont chacune a sa figure différente , et son mouvement particulier ; mais ces têtes sont toutes bizarres dans leurs figures , et leurs mouvemens varient au moindre vent : c'est un tyran susceptible de toutes sortes de vices , d'impiété , de colère , d'injustice , d'envie , de dureté ; un tyran qui s'aime beaucoup soi-même , et qui n'aime que soi-même. Quel aveuglement de s'empresser pour avoir les suffrages de ces enfans , de ces insensés ! quelle honte dans un Chrétien de faire consister toute sa

gloire à recevoir des louanges de ce monstre , de ce tyran , de ce juge aveugle , inconstant , vicieux , que Jésus-Cbrist a si solennellement condamné , et qui a condamné si injustement Jésus-Christ !

Quel projet , pour acquérir de la gloire , de vouloir contenter un si grand nombre de personnes , dont à peine vous en trouverez deux qui aient les mêmes sentimens , dont à peine vous en trouverez une seule qui ait des sentimens raisonnables ! Quand vous ne songeriez à plaire qu'à un seul homme , votre situation ne laisserait pas d'être à plaindre ; car enfin ce désir vous exposerait à mille soins , à mille fatigues , à mille gênes de corps et d'esprit. Il faut étudier les sentimens , les inclinations de cet homme , il faut se conformer à son humeur , essuyer ses chagrins , supporter ses faiblesses , dissimuler ses emportemens , se régler sur sa conduite , quelque déréglée qu'elle puisse être , sacrifier son loisir , ses biens , sa liberté , et quelquefois même sa vie.

Mon Dieu , est-il quelque homme sur la terre qui puisse mériter tant de contrainte de la part d'un autre homme ? en est-il un seul qui puisse nous payer d'un aussi grand sacrifice ? Non , Seigneur , il n'y a que vous qui en soyez digne , il n'y a que vous qui puissiez nous en récompenser dignement.

Si une femme est occupée du désir d'être agréable , toute sa vie ne se passe-t-elle pas dans une sollicitude continuelle ? que ne fait-elle point , que ne souffre-t-elle pas pour conserver je ne sais quelle beauté , qu'elle croit nécessaire à son dessein ? Pour entretenir les graces que la nature a données , il y a des précautions à prendre dans tous les temps , dans toutes les saisons ; elle les prend , quelque pénibles , quelque douloureuses , quelque contraires qu'elles soient à ses plaisirs et à ses autres inclinations. S'il faut s'habiller , c'est une affaire ; que dis-je , une affaire ? c'est quatre ou cinq heures de supplice et de torture : car quelles cruautés n'exerce-t-on point sur ce corps ,

sur cette tête , sur ces cheveux , avant que tout soit au gré de la vanité ? Jamais elle ne passe plus mal son temps que lorsqu'elle est dans quelque compagnie où le reste du monde se livre à la joie. Elle ne songe qu'à se faire remarquer , tantôt par ses paroles , et tantôt par ses actions ; il faut plaire , et à cette personne enjouée qu'un trop grand sérieux pourrait rebuter , et à cette personne austère qui se scandaliserait de trop d'enjouement ; il faut affecter de la vertu dans les sentimens , de la douceur dans le caractère , de la délicatesse dans l'esprit , et surtout beaucoup de naïveté et d'éloignement de toute sorte d'affectation. C'est une machine que son corps , dont il faut étudier tous les mouvemens , pour la faire aller au gré de tous les spectateurs ; il y a des ménagemens à observer pour la voix , il y en a pour la bouche , pour les yeux , pour les bras , pour cent autres petits soins que j'ignore , et que je veux bien ignorer toujours. Quoi qu'il en soit , elle est étrangement occupée , et il ne faut pas s'étonner si tant de soucis lui ôtent toute liberté et tout sentiment de plaisir. Je voudrais que vous vissiez dans quel état est son cœur au retour d'une assemblée pour laquelle elle s'était préparée durant un jour , et où elle s'était rendue pleine des plus belles espérances : les choses ne sont point allées comme on l'espérait , on n'a point dansé à l'ordinaire , on ne s'est point trouvé d'humeur de parler , on n'a pas été heureux dans les reparties , on s'est embarrassé dans un discours , on s'attendait à recevoir plus d'honneur , plus d'amitié de quelque personne ; une autre a attiré tous les regards et toutes les complaisances ; c'est un chagrin , c'est une amertume qu'on emporte chez soi , et dont les domestiques ne se ressentent ordinairement que trop. Un seul regard , un des cheveux de l'épouse sainte , c'est-à-dire une bonne pensée , un bon désir suffit pour lui gagner le cœur de Dieu , pour lui attirer de la part de toute la Cour céleste des regards de complai-

sance, des applaudissemens : *Vulnerasti cor meum in uno crine colli tui, in uno oculorum tuorum* ; mais pour se faire aimer ou considérer du monde, il faut bien d'autres soins et d'autres fatigues.

Les hypocrites sont misérables, et ils sont néanmoins indignes de toute compassion ; ils sont misérables sans doute, puisqu'ils sentent toutes les épines de la croix, sans pouvoir espérer d'en goûter les fruits, puisqu'ils renoncent à la sainteté, après avoir fait tous les frais qui en détournent les autres, puisqu'ils vont en Enfer par la voie étroite, par la voie qui conduit au Ciel. Mais encore une fois, tout misérables qu'ils sont, ils ne méritent aucune pitié, puisqu'en embrassant volontairement tout ce qu'il y a de plus rebutant dans la vertu, ils semblent ne haïr en elle que ce qu'elle a de plus aimable, ils semblent se vouloir retrancher toutes les douceurs qu'y trouvent les autres au travers des difficultés dont elle est environnée.

On fait beaucoup plus pour la vaine gloire que pour son salut ; et je ne sais si la plupart de ceux mêmes qui vivent chrétiennement ne jugeraient point le salut entièrement impossible, s'il fallait s'assujettir à tout ce qu'ordonne la vanité. Je ne parle point ici des Scribes et des Pharisiens ; tout le monde sait que ces faux dévots se consumaient de pénitences, et qu'ils donnaient aux pauvres la dîme de tous leurs biens.

Vous prétendez que le monde vous admire ; et ne savez-vous pas que les gens qui se piquent de savoir, n'admirent rien, et que les simples ne louent pas même les choses les plus dignes d'admiration, parce qu'elles sont au-dessus d'eux, et qu'ils n'y peuvent rien voir qui les frappe ? De plus, ce qui vous paraît le plus admirable en vous ne paraît que très-médiocre aux yeux de quiconque vous connaît. Il est peu de gens qui ne croient avoir autant d'esprit, autant de vertu, autant d'agrément que vous en avez. Ils se trompent, je le veux ; mais ils disent au contraire que c'est vous qui vous flattez.

De quelque part que soit l'erreur , du moins est-il certain que de part et d'autre on est bien éloigné de s'admirer.

Vous me direz peut-être que vous avez lieu d'être content du fruit de vos peines , puisqu'on vous loue en effet , et qu'on vous donne toutes les marques d'une estime extraordinaire. Hélas ! pourquoi prenez-vous plaisir à vous séduire ainsi vous-même ? Faites un peu plus de réflexion sur ce qui se passe dans la vie , et vous trouverez que vous ne recevez que de très-peu de gens ces grandes démonstrations d'estime , et qu'elles ne marquent point autant d'estime que vous vous l'imaginez ; vous trouverez que ces louanges extraordinaires sont des louanges qu'on a données cent fois , des louanges que vous donnez vous-même tous les jours à des personnes dont vous faites assez peu de cas. Qui ne loue-t-on point aujourd'hui , soit pour s'attirer des louanges réciproques , soit pour s'insinuer dans les esprits , que l'on sait être presque tous susceptibles de flatterie ? Avez-vous ouï louer en leur présence beaucoup de personnes , de qui on n'ait pas dit cent choses désavantageuses , quand on a eu la liberté de dire ce qu'on pensait ? Ne suis-je pas le plus insensé de tous les hommes , si je crois être le seul qu'on loue de bonne foi , le seul qu'on ne blâme point en son absence , le seul de qui on dise sincèrement ce qu'on ne dit aux autres que par raillerie , ou tout au plus pour s'acquitter d'un devoir de civilité , que la coutume a presque rendu nécessaire ?

Voulez-vous savoir ce que vous pouvez attendre de ceux à qui vous tâchez de plaire ? Voyez ce que les autres ont gagné auprès de vous : vous n'êtes pas le seul affamé de vaine gloire , presque tout le monde court après le même fantôme. Avouez que si vous n'avez obtenu jusqu'ici de ceux qui vous environnent qu'autant d'estime que vous leur en aviez donné , il était bien peu nécessaire de prendre tous les soins que vous avez pris.

Or sachez que c'est tout au plus la même chose, que c'est beaucoup si vous êtes dans l'esprit des autres ce qu'ils sont eux-mêmes dans votre esprit. Nous croyons donner dans toutes les rencontres des preuves d'un mérite singulier ; mais, croyez-moi, c'est que nous estimons beaucoup ce que nous faisons. Combien de gens médiocres en tout se persuadent qu'ils ne font rien qui n'ait un caractère particulier d'excellence, et qu'il n'est pas jusqu'au moindre mouvement de leur corps qui ne les distingue du commun des hommes ? De plus, croyez-vous qu'on prenne garde à tout ce que vous faites pour vous faire remarquer ? Ignorez-vous que chacun ne pense qu'à soi, et ne s'occupe que de soi-même, que tel que vous croyez spectateur joue son rôle de son côté, et croit que vous le considérez ? Quel sujet de risée ne donnons-nous pas au démon ? Il arrive souvent que dans toute une assemblée nul ne prend garde à ce que les autres font, quoiqu'en particulier chacun se persuade qu'il attire tous les regards, et que dans cette pensée il n'y ait personne qui ne tâche de briller sur la scène, qui ne fasse mille efforts pour arrêter les yeux de ses prétendus admirateurs. Si enfin on s'aperçoit de vos actions, il est bien dangereux qu'on ne s'aperçoive aussi du motif qui vous fait agir. Il est difficile de couvrir long-temps un grand désir de plaire, on n'est pas toujours sur ses gardes ; la passion a mille issues secrètes, par lesquelles elle se produit malgré nous, et lorsque nous y pensons le moins. Or vous savez le mépris qu'on a pour tous ceux qui veulent être loués, et qui n'ont point d'autre vue que de s'attirer des louanges. Il est étrange, et il est vrai cependant, que pour ne déplaire pas au monde, il faut lui cacher le dessein qu'on a de lui plaire ; il ne considère que ceux qui semblent l'oublier dans ce qu'ils font : vous avez beau travailler pour lui ; s'il pénètre

vos vues, il se croit quitte de tout ce qu'il pourrait vous devoir pour vos services.

Dormierunt somnum suum viri divitiarum, et nihil invenerunt in manibus suis : Qu'il est triste que des personnes si sages, si régulières, si réservées, qui auront évité jusqu'aux soupçons, qui selon toutes les apparences devraient être chargées de richesses spirituelles, *virii divitiarum*, qu'il est triste que ces sortes de personnes se trouvent à la mort les mains vides de bonnes œuvres ! pas une action sainte, pas une intention droite ou entièrement pure ; l'amour de la gloire aura tout enlevé, ou tout corrompu. Mais quelle sera leur confusion au jour du jugement, lorsque Dieu découvrira leur honte et leur folie à toute la terre, lorsque les véritables Saints prendront leur place à la droite du Sauveur ! cet homme qui a vécu dans une si grande réputation de justice et d'intégrité se verra au nombre des voleurs, cette femme si délicate sur tout ce qui regarde la pudeur, se trouvera confondue avec les femmes prostituées. Quoi ! Seigneur, vous n'appellez point ces personnes qui ont vécu avec tant d'honneur et de probité, qui ont toujours été irréprochables dans leur conduite, qui n'ont jamais donné occasion aux plus légers discours, qu'on a proposées comme des modèles de ce qu'on appelait honnêtes gens dans le monde ? *Amen dico vobis, receperunt mercedem suam* : Ces faux sages, dira Jésus-Christ, ont déjà reçu leur récompense dans l'autre vie : ils n'ont eu en vue que l'honneur, qu'une frivole réputation, qu'ils ont regardée comme le souverain bien ; comme je n'ai point eu de part à tous leurs travaux, ils n'en doivent pas prétendre à mon royaume, *receperunt mercedem suam*.

Le démon tâche de corrompre par la vaine gloire les bonnes œuvres qu'il n'a pu empêcher. Ainsi Pharaon ne pouvant rendre stériles les femmes juives, faisait-il étouffer leurs enfans à leur naissance, ou du moins dès qu'ils paraissaient. La

mauvaise intention est comme ces accoucheuses qui faisaient mourir les enfans en même temps qu'elles les tiraient du sein de leurs mères ; la vaine gloire est comme ces satellites qui noyaient ceux qui avaient échappé aux accoucheuses égyptiennes ; dès qu'ils les avaient découvertes. Voilà pourquoi il les faut cacher , comme fit la mère de Moïse : *Quæ concepit et peperit filium, et videns eum elegantem, abscondit eum.*

Nos victoires sont des armes dont le démon se sert pour nous vaincre , il en prend occasion de nous inspirer de l'orgueil. On travaille beaucoup , on ne gagne rien , on perd tout , on devient esclave du monde : un esclave travaille sans relâche , tout le fruit de sa peine est à son maître. On court après de la fumée qui se dissipe dans l'air , on abandonne des trésors qu'on avait entre les mains. On s'empresse pour plaire aux hommes et à Dieu ; on ne plaît pas néanmoins à ceux-la , et on déplaît à celui-ci : on peut dire que c'est là l'écueil où ont échoué le salut et la sanctification de bien des hommes et de bien des femmes. On passe la vie inutilement , lorsqu'on ne pense qu'à plaire au monde : on est la moitié du jour à se parer et à s'habiller , on fait pour le monde tout ce qu'ont fait les Saints pour Dieu : on perd le fruit de ses peines ; non-seulement on n'a pas les adoucissements qu'ils ont eus , on éprouve même les chagrins les plus vifs , les inquiétudes les plus amères , parce que le monde est tout composé de caractères bizarres , opposés entre eux , inquiets , incommodes , fâcheux. Pour mériter l'estime du monde , on se sert en quelque sorte de Dieu même , lorsqu'on publie ses graces pour se faire une vaine réputation. On se glorifie en faisant le mal ; est-il fait ? on en rougit : on a honte au contraire de faire le bien , et on en tire vanité quand on l'a fait.

Il est étrange que Dieu paie si exactement et si libéralement tout ce qu'on ne fait que pour lui,

et qu'on se mette si peu en peine de ne plaire qu'à lui. Le monde au contraire ne paie point, dès qu'il s'aperçoit qu'on travaille pour lui : n'est-il donc pas encore plus étrange que chacun s'empresse à le satisfaire, et qu'on le choisisse en quelque sorte pour le juge de tout le bien qu'on fait ? Le joug du Seigneur serait insupportable, s'il exigeait tout ce qu'on fait pour le monde.

On surmonte, on affaiblit tous les autres ennemis par la pratique des vertus ; et c'est par-là même que la vaine gloire se fortifie.

Eh quoi ! ne sera-ce jamais assez pour moi d'avoir Dieu et tout le Ciel pour témoins de mes actions ? ne serai-je pas content si avec les trois personnes divines, si avec la mère de Dieu, si avec tous les Anges et tous les Saints il n'entre encore sur le théâtre où je veux me produire une troupe de misérables aveugles ?

Que toute la terre me blâme, disait un ancien, pourvu que Caton me loue : je n'aurai pas de peine à me consoler du jugement de tout le reste du monde, quand j'aurai Caton pour moi.

Le monde est plein de gens qui consentent à être trompés. Voyez ce que les autres ont gagné auprès de vous, et quelle estime vous en avez conçue : avez-vous seulement pensé à eux ? avez-vous fait réflexion à leurs actions, à leurs paroles ? Tout le monde est acteur sur cette scène ; et si quelqu'un jette les yeux sur celui qui l'approche, c'est pour le censurer, pour en médire, pour envier ses succès. Cet homme dont vous recherchez l'estime pense dans le même temps à gagner la vôtre. On s'aveugle sur le bien, on ne s'en aperçoit pas. Vous vous figurez que chacun pense à vous, parle de vous ; et personne n'y pense. Imaginez-vous qu'il est peu de gens qui ne s'estiment pour le moins autant que vous vous estimez vous-même, et que par conséquent ils sont bien éloignés de vous admirer.

Il faut édifier les autres, j'en conviens ; mais

outre qu'il le faut faire par zèle pour la gloire de Dieu, et par un zèle bien pur, il leur faut cacher tout ce qu'on n'est pas obligé de faire en leur présence : il faut imiter Jésus-Christ, qui se détacha de la terre à la vue de ses disciples, mais qui d'abord après se couvrit d'un nuage pour leur dérober la vue de son triomphe.

DES GRANDS.

POUR les commodités de la vie les Grands ne diffèrent guères des personnes d'une condition médiocre ; la coutume, l'usage, rendent ceux-là insensibles à ce qu'ils ont de plus. La plupart languissent dans l'oisiveté, quoique le travail dût leur être plus agréable ; cette oisiveté leur fait sentir la cessation des plaisirs, qui ne peuvent être continuels ; peut-être qu'elle prépare des momens à la grace ; elle leur donne du moins le loisir de faire des réflexions sur la vanité des plaisirs passés, dont il ne leur reste rien.

La condition des Grands les rend plus capables que les autres de concevoir du mépris pour la vie ; comme ils se voient au-dessus de tout, et au plus haut point de la félicité humaine, ils ne peuvent attribuer le vide qu'ils sentent dans leur cœur qu'à l'insuffisance des créatures, qu'à l'impossibilité où elles sont de le remplir.

Ils ont ordinairement beaucoup de courage, et par cet endroit ils sont plus propres pour la vie sainte et parfaite, qui demande une ame héroïque. Il est vrai qu'ils ont en un sens plus de liberté, mais d'ailleurs ils ont beaucoup plus de contrainte : les affaires, les besoins, assujettissent les Rois mêmes à mille égards gênans ; et tous ceux qui sont au-dessous des Souverains, à mesure qu'ils les approchent davantage, sont obligés à des assiduités et à des complaisances qui leur laissent bien peu

de liberté. De plus, le soin de leur réputation est une nouvelle gêne pour eux. Rien de ce qu'ils font ne peut être secret, leur propre grandeur les découvre à tout le monde : ils ont trop de gens attachés à leurs personnes, pour dérober au reste des hommes la connaissance de leurs actions.

Ils ont plus d'obligation de faire le bien que les autres, parce qu'ils ont plus reçu de Dieu. Quoiqu'ils aient la même nature, qu'ils soient sortis du même limon que le reste des hommes, ils ont ordinairement plus d'éducation, plus de lumières, et leur exemple beaucoup plus de pouvoir.

Leur grandeur les expose à un grand péril, en les exposant à la flatterie. On n'ose leur dire la vérité, les Prédicateurs mêmes sont obligés de garder de grandes mesures en leur présence, soit par le respect que Dieu veut qu'on ait pour leurs personnes, soit que, comme ils sont examinés et connus de tout le monde, pour peu qu'on marque leurs défauts, chacun s'aperçoit que c'est à eux qu'on parle : sujet pour les Grands d'une étrange confusion, moyen plus propre à les aigrir qu'à les convertir.

On a raison de craindre d'attaquer les défauts de ces sortes de gens, parce qu'il est certain qu'on risque, en le faisant, de perdre leurs bonnes grâces. Ils sont peu accoutumés aux repréhensions, et on s'expose, en les irritant, en réveillant leur orgueil, à leur faire plus de mal qu'on ne leur peut faire de bien.

Il n'y a personne de qui l'on parle si librement, de qui l'on parle tant, j'ose dire à qui on fasse tant d'injustice : on peut ajouter qu'ils n'ont de partisans qu'autant qu'ils peuvent faire d'heureux ; mais qu'à mesure qu'ils en font, ils se donnent autant d'ennemis qu'il y a de prétendans frustrés ; qu'ils sont souvent haïs par ceux mêmes qui reçoivent leurs grâces, lorsqu'ils n'en attendent pas de nouvelles. Pourquoi ? Parce que l'intérêt de ceux-ci ne les soutenant plus, ils cessent de faire ce qu'ils

ne faisaient que par le mouvement de cette passion. On fait des crimes aux Grands de ce qu'on pardonnerait à tout autre.

Je n'ai jamais bien pu juger de ces maîtres de la terre sur le rapport d'autrui, tant j'ai trouvé les sentimens non-seulement partagés, mais entièrement opposés sur leurs personnes. Il n'est point d'hommes qu'on juge avec tant de rigueur, ni même avec tant d'injustice. Tout le monde cherche à leur plaire, et à peine peuvent-ils plaire à personne, quoi qu'ils fassent : s'ils se familiarisent, on les accuse de ne savoir pas tenir leur rang : s'ils sont graves et sérieux, ils passent pour des superbes. Je ne les vois loués dans leurs états que par ceux qui ont part aux affaires, ou qui les servent, et qui pensent qu'il leur revient quelque gloire des vertus de leurs maîtres, et qu'au contraire ce serait pour eux une honte de servir un maître vicieux. Chez les étrangers je ne les vois loués que par leurs sujets, parce qu'on a coutume de reprocher à ceux-ci les vices de leurs Princes, comme s'ils en étaient eux-mêmes coupables.

La flatterie assiège les Grands de telle sorte, qu'ils meurent pour la plupart avec tous leurs défauts naturels, et avec les vices qu'ils ont contractés par le mauvais exemple, la coutume, et la pente que la nature nous donne pour le mal. De là vient que quoiqu'il y en ait qui aient de grandes qualités, il en est peu qui n'aient des faiblesses pitoyables : il ne faut, pour en être convaincu, que consulter ce qu'on écrit d'eux après leur mort. Je dis qu'il en est peu, parce qu'on en trouve quelquefois qui ayant été exercés dans leur jeunesse par la Providence, se sont instruits dans l'adversité : le dérangement de leur fortune a coutume d'éloigner d'eux la plupart des flatteurs qui les corrompent : parce qu'on en voit d'autres qui ayant été formés dès leurs plus tendres années à une grande piété, ont appris à s'examiner souvent eux-mêmes devant Dieu, à se censurer, et à chercher dans leurs cœurs

les vices de leurs actions , à opposer le jugement de Dieu au jugement de leur propre conscience , au jugement ou plutôt aux discours flatteurs de leurs courtisans. Voilà pourquoi les Grands doivent se défier de toutes les louanges qu'on leur donne , s'examiner continuellement eux-mêmes sur les exemples des Saints , sur les livres qui enseignent à bien vivre ; il faut qu'ils soient leurs propres censeurs , qu'ils cherchent en eux-mêmes ce que les autres y voient , et ce qu'on leur cache , qu'ils se comparent avec les plus petits , et qu'ils se ressouviennent que ce qu'ils trouvent à blâmer dans la conduite des autres est encore plus blâmable en eux , et qu'il est en effet plus blâmé.

Ce n'est que pendant la jeunesse qu'on leur ose dire la vérité ; encore leur malheur veut quelquefois qu'ils tombent entre les mains de personnes intéressées , qui font des projets pour l'avenir , qui se promettent une faveur qu'ils croient mériter par leur complaisance aveugle.

Rien ne s'oppose aux Grands , et quoique la vertu soit intrépide , qu'elle ne redoute point leur pouvoir , qu'elle ose se déclarer contre le vice , qu'elle ne soit point effrayée par les tourmens , qu'elle soit toujours prête à crier par la bouche d'un saint Jean : *non licet , non licet.* , cependant la prudence la rend souvent aussi muette que la crainte rend le vice timide : elle appréhende d'augmenter le feu en le voulant éteindre. Plût à Dieu que nous eussions moins d'exemples de cette vérité ! plût à Dieu que les maux qui nous ont été causés par la rigueur dont on a usé pour ramener les Princes de leurs désordres , se fussent arrêtés à leurs personnes , ou à leur siècle !

Les Grands sont les seuls qui peuvent faire régner Dieu ; et ils le doivent , parce qu'étant ses Ministres , s'ils en agissent autrement , ils commettent le même crime que ces Gouverneurs de province qui étant envoyés pour faire observer les ordres de leur Souverain , s'emparent des esprits

ou par l'artificé, ou par la force, exercent une espèce de tyrannie, se rendent redoutables à leur maître, et ne font plus de cas des ordres qui viennent de sa part.

Les Ministres et les domestiques qui portent les Grands au mal seront punis sévèrement, comme ceux qui jetèrent les trois enfans dans la fournaise, et comme les Chaldéens qui avaient engagé Nabuchodonosor à cette cruauté. Une peine semblable devint le partage de ceux qui avaient forcé Baltassar à exposer Daniel aux lions. Les domestiques à force de soumissions et de complaisances se rendent maîtres de l'esprit des Grands, qui par-là deviennent insensiblement esclaves de leurs serviteurs; de sorte que ceux-ci, qui sont souvent méchans et intéressés, font faire des crimes à leurs maîtres, et se font ainsi en quelque manière payer des attentats qu'ils commettent eux-mêmes pour leur obéir.

DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

On ne donne pas l'idée de l'état religieux quand on nous parle des douceurs et des délices qu'on y trouve; on représente la Religion comme un Paradis terrestre. Je pense au contraire que tout l'avantage de l'état religieux consiste à souffrir; pour moi je le regarde comme le Purgatoire, le lieu où l'on souffre beaucoup, et où l'on espère encore plus. Ce que l'on y souffre purifie, et fait par-là le fondement de l'espérance: voilà pourquoi on souhaite d'y être; c'est un lieu de sûreté où l'on n'a plus rien à craindre, ni pour cette vie, ni pour l'autre. La vie des gens du monde est une crainte continuelle, on y craint les saisons, les maladies, les ennemis, les disgraces, la mort; on craint toutes ces calamités pour soi, on les craint pour les autres: un véritable Religieux est à couvert des cruelles atteintes de tous ces maux; le plus redou-

table, la mort même n'a plus rien de terrible pour lui. Quand anciennement un Religieux mourait, on n'osait pas dire qu'il était mort, parce qu'on ne meurt pas deux fois : de là vient que ces victimes généreuses meurent sans peine, meurent avec joie, parce qu'elles ne ressentent pas deux fois les douleurs du trépas. N'est-ce pas en effet être mort, que de vivre sans dépendre du corps ? Ce n'est pas la présence de l'ame qui fait la vie, c'est l'union qu'elle a avec le corps, c'est l'usage qu'elle fait du corps.

Je comprends comment nous pourrions être heureux dans le Ciel, quoique nous n'y jouissions d'aucun des biens que les hommes possèdent sur la terre ; puisque dès cette vie je trouve des personnes dépouillées de ces mêmes biens, dévouées même à toutes les austérités qu'inspire la plus généreuse pénitence, et qui néanmoins jouissent d'une parfaite félicité.

Les Religieux, qui bien loin d'être détournés du dessein de quitter le monde par les travaux de la vie solitaire, choisissent les Ordres les plus austères, doivent être bien parfaits par cette seule démarche ; ils ne fuient pas seulement les délices de la vie, ils cherchent encore la croix. Les autres pour la plupart sont portés par la haine du péché à renoncer à la terre, et l'amour des souffrances y porte ceux-ci. Ceux-là renoncent aux plaisirs, ceux-ci trouvent leurs plaisirs dans les rigueurs de la pénitence.

Le caractère ordinaire de l'homme, c'est d'être bon avec les bons, méchant avec les méchants. Il faut une vertu toute particulière et un miracle de la grace pour être bon au milieu des méchants ; mais être méchant parmi les bons, c'est l'effet visible d'un abandonnement entier de Dieu, il faut pour en venir là être un démon.

L'âge détrompe presque tous les hommes de la vanité du monde, mais il produit trop tard ce changement ; c'est après qu'ils se sont usés au service de ce monde, qu'ils y ont pris des engagements

qu'ils ne sauraient rompre. Ceux qui se détrompent eux-mêmes par la raison, sont bien plus sages et plus heureux.

Il y a plus de mérite d'abandonner ses espérances, que ses possessions; parce que ce que l'on possède paraît toujours léger, paraît incapable de contenter; mais ce qu'on espère paraît grand et propre à remplir tous nos désirs.

Donner ce qu'on pourrait espérer, c'est donner à Dieu en quelque sorte ce qu'on n'a pas reçu de lui. Ce n'est proprement qu'alors qu'on fait un don au Seigneur: on lui donne tout ce que le monde promet; et ce qu'il promet de combien n'est-il pas au-dessus de ce qu'il donne? Le sacrifice que fit Abraham a reçu bien plus d'éloges que l'obéissance de son fils.

Les enfans qui abandonnent leurs parens pour se donner à Dieu sont ceux qui les aiment le plus; il faut un Dieu pour leur tenir la place de leurs pères. Embrasser la profession des armes, passer dans une autre famille par un mariage, ce serait les abandonner par un motif humain, *ut adhæreat uxori*; ceux-ci ne peuvent se résoudre à les quitter que pour Dieu. Cette jeune vierge ne peut pas toujours demeurer auprès de sa mère, il faut qu'elle sorte de la maison: nul homme n'est capable de la consoler de cet éloignement, il n'y a que Dieu seul.

Je m'étonne que les parens qui ont éprouvé les périls et la vanité du monde empêchent les enfans d'en sortir. Saint Paulin écrivant à son ami Sulpice Sévère, qui dans une de ses lettres l'avait loué de ce qu'il avait renoncé à tout, lui parle ainsi: Ne me dites pas qu'abandonner les biens de ce monde, soit la perfection; ce n'est que le commencement de la carrière, et non pas la fin. Un athlète n'est pas victorieux, pour s'être dépouillé de ses habits, il s'est mis seulement en état de mieux combattre, il a seulement quitté ce qui était pour lui un obstacle à la victoire. Celui qui doit passer à la nage un fleuve rapide, met bas ses vêtemens; mais cette

première action ne le porte pas à l'autre rivage, il faut qu'il se jette dans les flots, qu'il nage à force de bras, qu'il se mette hors d'haleine, qu'il fasse mille efforts pour rompre les vagues, et fendre l'impétuosité des eaux agitées par les vents.

Je ressens une vraie douleur lorsque je vois des Religieux apprendre l'orgueil dans l'école de l'humilité, des Religieux qui sous les ailes et sous la discipline d'un maître humble de cœur deviennent plus insupportables, se montrent plus impatients dans le cloître qu'ils ne le seraient dans le siècle. Un renversement plus étrange encore, c'est que la plupart ne peuvent souffrir d'être méprisés dans la maison de Dieu, quoique dans leur propre maison ils n'eussent été que des objets de mépris; c'est que ceux qui n'avaient aucun rang dans le monde, où on cherche les honneurs, se font Religieux pour être traités honorablement dans le lieu où on cherche les mépris.

Lorsqu'Élisée fut appelé par Élie pour aller vivre dans la solitude, il labourait la terre : avant de se retirer, il voulut égorger ses bœufs, et pour les faire cuire, il brûla sa charrue, et il les distribua au peuple.

Ce qui rend une personne religieuse, c'est le vœu, mais ce qui fait une bonne Religieuse, c'est son attachement, son amour pour tout ce qu'elle a voué. Vous serez Religieux dès le moment que vous aurez fait les vœux de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance religieuse; mais vous ne serez bon Religieux que lorsque vous aimerez tendrement ces vertus. Pourquoi? Parce qu'il n'y a que cet amour qui puisse vous porter à les pratiquer avec une exacte fidélité, et avec une invincible constance. Une personne qui aime ses vœux, fait son trésor de la pauvreté, ses délices de la chasteté, sa gloire de l'obéissance. Le vœu de pauvreté l'oblige à se contenter de peu, mais l'amour de cette vertu la porte jusqu'à vouloir être dépouillée de tout; le vœu de chasteté l'oblige à re-

trancher les plaisirs qui la corrompent, l'amour de cette vertu l'engage à embrasser toutes les austérités qui la conservent; enfin le vœu d'obéissance l'oblige à faire tout ce que le Supérieur ordonne, et l'amour de l'obéissance à ne vouloir que ce qu'il veut. Voilà ce qui fait le vrai Religieux.

Quand on aime la pauvreté, on fait, pour la conserver et pour l'augmenter, ce que font les avares pour conserver et pour augmenter leurs biens. Quand on aime la chasteté, on fait pour elle ce que fait dans le monde une femme délicate sur sa réputation, une femme idolâtre de sa beauté; que de soins! que de contraintes! que de tortures! Quand on aime l'obéissance, on est à peu près comme ceux qui aiment à commander; leur passion les aveugle, et les porte souvent à exiger des choses injustes, parce qu'ils n'examinent rien, parce qu'ils ne consultent que leur volonté, parce qu'ils prétendent qu'elle doit être la seule règle qu'ils ont à consulter dans l'usage de leur pouvoir.

Ce n'est pas assez d'accomplir ses vœux avec une exacte fidélité, il le faut faire avec constance. Or tout ce qu'on fait avec peine, on ne le fait pas pour l'ordinaire long-temps; il n'y a que l'amour qui rendant aisées les choses difficiles, engage à la constance.

Quelque engagement qu'ait pris un serviteur, s'il n'aime sa servitude, il ne fera jamais son devoir qu'imparfaitement. Les chaînes font les esclaves, mais c'est l'amour de ces chaînes qui les porte à nous bien servir.

Le désir de se dépouiller de tout conduit à la félicité parfaite, au lieu que le désir d'avoir n'y saurait conduire. La raison de cette différence, c'est que quelque amas de biens que vous ayez fait, il en reste toujours plus à acquérir; au lieu qu'on vient bientôt à bout de tout ce qu'on possède, quand on veut véritablement s'en défaire.

Le bon Religieux prévient les mauvaises pensées, en évitant tout ce qui peut les faire naître; le Reli-

gieux parfait, en faisant ses efforts pour aller au-devant d'elles, se remplit de saintes pensées, se mortifie. L'un refuse les plaisirs criminels; l'autre, en refusant les plaisirs même innocens, fait ses délices de la mortification.

On promet beaucoup en s'engageant à garder la pauvreté et la chasteté; mais on promet tout par le vœu d'obéissance, on ne sait à quoi on s'engage, ni à qui; peut-être que le Supérieur sera imprudent, chagrin, qu'il aura de l'aversion pour moi, peut-être même de la haine: n'importe. Quand ce ne serait qu'à un seul homme, qu'à un ami, ce ferait un terrible engagement, parce que cet homme, cet ami peut changer. C'est un étrange lien que le mariage, parce qu'on y engage sa liberté, parce qu'on la soumet aux caprices d'un homme: mais cet homme on le connaît, on l'examine, on l'aime, on en est charmé; cependant, comme tous les autres, cet homme est sujet à changer de sentimens.

Une personne en qui le monde ne vit plus, ne conserve plus d'attachement pour les choses même nécessaires; qu'on les emprunte, qu'on les prenne, qu'on les dégrade, elle n'en sait aucun mauvais gré, elle les considère comme des biens communs, ou plutôt des biens qui ne lui appartiennent pas. De là vient qu'elle n'a rien de fermé, rien de caché, rien qui ne soit exposé à tout le monde.

Saint Grégoire de Nazianze dit dans son Apologétique: Mes adversaires me reprochent ma pauvreté, mais ils ne voient pas qu'en elle je mets toutes mes richesses. Je ne sais quel effet elle produit dans les autres, pour moi je sens qu'elle m'enfle le courage, et qu'elle m'inspire une sorte d'orgueil, et presque de l'arrogance.

La perfection de la chasteté consiste à n'être pas plus touché des objets animés, que des objets inanimés. Il ne faut point s'arrêter qu'on ne soit parvenu à ce point. Il faut toujours avoir cent yeux ouverts, pour écarter tout ce qui pourrait donner la plus légère atteinte à cette fragile vertu,

DE SAINT JEAN,
L'AMI DE JÉSUS-CHRIST.

ON peut dire qu'on est ami de quelqu'un , quand on en est aimé et qu'on l'aime ; on peut dire qu'on en est aimé , quand on a part à tous ses biens ; on peut dire qu'on l'aime , quand on prend part à tous ses maux. Voulez-vous savoir si votre ami vous aime véritablement ? jugez-en par la part qu'il vous donne à ses biens : voulez-vous faire voir que vous l'aimez ? on le connaîtra par la part que vous prendrez à ses disgraces.

L'amitié , dit saint Isidore , n'est autre chose qu'un écho de volonté et d'amour qui se répondent l'un à l'autre.

Sur ces paroles de Jésus-Christ , *Mulier , ecce filius tuus* , quelques Auteurs assurent que saint Jean est réellement fils de Marie , et que cette filiation n'est pas moins effective , et ne lie pas moins saint Jean à Marie , que si elle avait pris sa source dans une véritable génération. Ces Auteurs prétendent qu'il fut fait fils de Marie par les paroles de Jésus-Christ , à peu près comme le monde fut créé de rien par la parole éternelle ; ils emploient encore la comparaison des paroles sacramentelles , et veulent que comme le pain fut le corps du Sauveur , dès qu'il eut dit ces mots , Ceci est mon corps ; ainsi Marie devint la mère de Jean d'une manière spéciale et réelle dans le moment que Jésus dit , *Fili , ecce mater tua*. S'il y a dans cette interprétation trop de subtilité , du moins ne saurait-on nier que ces paroles n'aient été en Jésus-Christ l'effet de l'amitié la plus tendre , et n'aient produit en Marie l'amour le plus ardent et le plus sincère envers saint Jean : de sorte que , selon les apparences , elle n'a jamais tant aimé personne

après son fils unique que saint Jean , parce que c'était un commandement , et que Jésus témoignait par-là son inclination ; parce que la sainte Vierge , dont le cœur suivait tous les mouvemens du cœur de Jésus , ne pouvait manquer de se conformer à cette inclination. Mais pour juger de l'effet qu'eurent ces paroles , il ne faut qu'en pénétrer le sens. Représentez-vous le plus aimable de tous les hommes sur le point de rendre l'ame , et de laisser la plus chérie des mères dans la plus mortelle affliction qu'ait jamais ressentie une mère. C'est dans une si triste conjoncture que ce fils unique se tourne vers cette mère affligée en lui adressant ces paroles : Mère justement attendrie , il faut enfin que je vous quitte , c'est un ordre que je ne puis plus long-temps différer d'exécuter , je n'ai plus qu'un moment à vivre , vous m'allez perdre : mais voilà le plus fidèle de mes amis dans qui je vivrai encore après ma mort ; si vous m'aimez , vous l'aimerez comme vous m'avez aimé , c'est l'unique chose que je vous demande en mourant : *Mulier , ecce filius tuus* : Voilà votre fils , voilà un autre moi-même. Je souhaite que vous lui teniez lieu de mère. Et vous , mon fils , n'oubliez jamais que c'est là votre mère ; je vous donne l'un à l'autre comme un gage de l'amour que j'ai pour tous deux. Mère tendre , je ne saurais mieux vous témoigner mon amour , qu'en vous laissant mon vrai ami ; mon fils , je vous donne cette même mère pour dernier gage de mon amitié ; soyez l'un pour l'autre ce que vous avez été pour moi , et ce que j'ai été pour vous. A quels retours d'amour cette recommandation n'engagea-t-elle point ces deux personnes ! quelle tendresse dans Marie pour un fils qu'elle avait reçu des mains de Jésus-Christ ! quelle estime pour une vertu qui avait mérité toute l'estime de son fils ! quel crédit dans saint Jean auprès de cette mère puissante , quelle confiance , quelle familiarité ! Par ces paroles , *ecce filius tuus* , non-seulement Jésus - Christ donna saint Jean à sa

mère, mais il se donna en quelque sorte soi-même en saint Jean : Vous me trouverez dans le Disciple bien-aimé , parce que je lui laisse mon cœur , mon esprit , mes sentimens , mes vertus , mon attachement filial.

Il n'y a rien de si doux , mais aussi rien de si rare que la véritable amitié. Le nom de favori n'est pas à beaucoup près si honorable à saint Jean que le nom d'ami ; c'est en même temps la raison et l'inclination qui fait le choix de l'ami ; c'est l'inclination , et quelquefois la passion , je dis la passion aveugle , qui fait le favori.

Nous avons trop d'amour propre pour avoir beaucoup d'amitié : les gens du monde en font un trafic , ils comptent l'amitié parmi les biens utiles , et la mettent au même rang que leurs champs et leur argent. Nous trouvons dans Jésus-Christ tous les trésors de la science de Dieu , toute la béatitude de Dieu , nous y trouvons la divinité même : voilà les biens. De plus , la pauvreté , l'humiliation et la douleur l'ont accompagné jusqu'à la mort : voilà les maux. Jésus-Christ a fait part à saint Jean des premiers , saint Jean a pris part aux seconds. Pour rendre stable la béatitude à laquelle il l'avait associé sur le Thabor , il l'a rendu impassible dans la chaudière , immortel , dit-on , dans le Paradis terrestre : mais je le trouve encore plus heureux sur le sein de son divin maître.

Un homme qui ne craint pas Dieu ne saurait être bon ami ; il faut choisir un homme qui , dans le cas qu'il cesse d'être ami , soit retenu par la charité chrétienne , et qui respecte assez ce frein pour n'oser se déclarer votre ennemi. Si vous êtes bon , vous deviendrez méchant avec un ami vicieux ; et si vous êtes déjà corrompu , un homme de bien vous empêchera de vous corrompre davantage. Quoi qu'il en soit , si vous craignez de devenir meilleur , du moins votre ami ne vous forcera pas. Ayez un ami qui vous console chrétiennement , qui vous aide à calmer vos passions ,

qui vous fasse tirer du fruit de vos disgraces , un ami dont le commerce vous rende de jour en jour plus sage et plus vertueux. Les amitiés que le libertinage ou la débauche a formées , ne sont jamais durables ; elles sont sujettes à mille ruptures , à mille éclats ridicules , à mille querelles sanglantes. Peu de gens goûtent la douceur de l'amitié , parce qu'on s'attache à des amis peu capables de cette sorte de liaison , à des amis esclaves de leurs passions , à des amis remplis de vains désirs , attachés à leurs sentimens et à leurs intérêts , à des amis qui ne cherchent que la gloire et la réputation , qui sont prêts de tout sacrifier ou à leur vanité ou à leur avarice. Mais où trouver des gens qui aient toutes les qualités propres à nourrir l'amitié ? Jésus , vous êtes le seul et le véritable ami ; vous prenez part à tous mes maux , vous vous en chargez , vous savez les changer en biens ; vous m'écoutez avec bonté lorsque je vous raconte mes afflictions , et vous ne manquez jamais de les adoucir ; je vous trouve toujours , je vous trouve dans tous les lieux , vous ne vous éloignez jamais ; et si je suis obligé de changer de séjour , je vous trouve où je vais ; jamais vous ne vous ennuyez de m'entendre , jamais vous ne vous lassez de me faire du bien ; je suis sûr d'être aimé si je vous aime ; mes biens ne sont rien pour vous , et en me communiquant les vôtres vous ne vous appauvrissez jamais ; quelque misérable que je sois , nul homme plus noble , plus ingénieux , plus saint même ne m'enleva votre amitié ; et la mort , qui nous arrache à tous les autres amis , me doit réunir avec vous ; toutes les disgraces de l'âge ou de la fortune ne peuvent vous détacher de moi , au contraire , je ne jouirai jamais de vous plus pleinement , vous ne serez jamais plus proche de moi , que lorsque tout conspirera à m'opprimer. Vous souffrez mes défauts avec une extrême patience , mes infidélités même , mes ingratitude ne vous blessent point tellement , que vous ne soyez tou-

jours prêt à revenir , si je le veux. Saint Jérôme exprime ainsi la difficulté de chercher , de trouver , de conserver un ami : *Amicus diu quaeritur , vix invenitur , difficile servatur*. Cette troisième partie de sa proposition n'est vraie que parce qu'on n'a pas de bons amis ; car ces amis délicats , qui se rebutent au moindre manquement d'égards , qui exigent des assiduités et une régularité incommode , quelques qualités qu'ils aient d'ailleurs , sont des gens qui s'aiment beaucoup eux-mêmes , et qui n'aiment guères qu'eux-mêmes. Nous avons dans Jésus-Christ un ami d'un caractère tout différent ; on le trouve facilement , on le trouve partout , et il est aisé de conserver son amitié.

DE L'ÉTABLISSEMENT

DE NOTRE RELIGION.

RIEN ne prouve mieux la divinité que les effets produits par des causes qui n'ont pas par elles-mêmes la vertu de les produire , ou qui ont même une vertu toute contraire. Un rocher donne de l'eau , une baguette change les rivières en sang , le feu rafraîchit : c'est ainsi que Jésus-Christ a prouvé sa divinité en établissant sa loi. Échauffer sans feu , c'est un miracle ; mais échauffer avec la glace , c'est un plus grand miracle. Se servir de l'ignorance pour combattre les savans , des vérités les plus dures et les plus incompréhensibles pour détruire des erreurs plausibles , des erreurs établies et conformes à la nature ; employer la mort pour se faire reconnaître pour un Dieu , le dépouillement , les supplices , la virginité pour multiplier ses disciples ; obliger des hommes qui se croyaient des Dieux à se soumettre volontairement à un homme , à s'avouer ses esclaves , ses créatures ; obliger les plus orgueilleux

ses nations de la terre, des plus ennemis de la domination, à recevoir la loi de ce seul homme, les peuples du monde les plus éclairés à changer toutes leurs opinions, à suivre une doctrine nouvelle, à déclarer que jusqu'alors ils s'étaient tous trompés, qu'ils n'avaient été que des aveugles, leurs Dieux des démons, leurs sages des insensés, leurs pères des réprouvés; quelle révolution! Quand, pour en venir à bout, on aurait employé les armes, la politique, l'éloquence, ce serait un prodige de valeur, un miracle de prudence, et un effet d'une éloquence toute divine; mais c'est le miracle des miracles d'avoir fait ce changement avec des moyens qui, selon les règles ordinaires, étaient des obstacles à cette entreprise.

Les mauvais Chrétiens manquent de foi, et ils ne le désavouent pas; mais ils prétendent s'en excuser sur ce qu'ils manquent de raisons pour croire. De là vient qu'il n'est rien de si commun dans la bouche de plusieurs, que ce froid discours: Si j'avais vu un miracle, je serais un Saint. *Gens perversa et adultera signum quærit*: Les méchants cherchent des miracles. Ce qu'il y a de plus étrange dans leur aveugle obstination, c'est que, quoiqu'ils en aient vu plusieurs, quoiqu'il s'en fasse à leurs yeux chaque jour, qu'ils en soient, pour ainsi dire, environnés, ils ne laissent pas d'en chercher encore, comme les Scribes et les Pharisiens. Ces incrédules en voulurent voir dans le ciel, après en avoir vu sur la terre; mais ni les morts ressuscités durant la vie du Sauveur, ni l'éclipse du soleil arrivée à sa mort, ne les rendirent fidèles: leur envie en devint plus forte, leur haine plus envenimée, l'une et l'autre alla jusqu'à la fureur, et leur infidélité resta la même. Ainsi en serait-il à l'égard de ceux qui vivent mal dans l'attente d'un miracle pour croire: *Neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent*. On trouve toujours des prétextes pour combattre et pour décrier le miracle, jusqu'à dire que les démons sont chas-

sés au nom des démons. Il en faudrait produire un qui fût à couvert de tous les traits de la calomnie. C'est l'établissement de notre Religion : s'il est inutile auprès de ceux qui ne veulent pas croire, comme on ne peut guères rien espérer d'eux, du moins servira-t-il à nous confirmer dans notre croyance, à nous porter à vivre selon ce que nous croyons, à servir le Dieu qu'il faut servir, à le servir comme il doit être servi.

Toute action extraordinaire qui est au-dessus des forces de la nature est un miracle. Or quoique tout soit également possible à Dieu, cependant à notre égard il y a des effets plus ou moins admirables. Les moins admirables, c'est lorsqu'il se fait simplement des choses supérieures aux forces de la nature, et à tous les moyens humains ; comme de guérir un homme né aveugle, de ressusciter un mort. Le miracle se peut faire, ou en y employant des moyens humains, quoiqu'infinitement disproportionnés ; comme quand Élie rendit l'ame à l'enfant de la veuve, et qu'il réchauffa par son attouchement le corps mort de cet enfant : mais quand il se fait des choses avec lesquelles les moyens humains ont une entière disproportion, ce sont là les prodiges les plus surprenans ; comme de nourrir cinq mille personnes avec cinq pains. C'est une merveille plus grande encore de n'employer aucun moyen humain, et de guérir les aveugles, de ressusciter les morts ; comme le faisait Jésus-Christ, ou en prononçant une parole, ou simplement en les touchant. Mais le plus admirable de tous les miracles, c'est le miracle qui s'opère avec des moyens qui, naturellement parlant, devraient produire des effets tout opposés, et qui dans le cours ordinaire sont plutôt des obstacles que des moyens : ainsi Dieu dans l'ancienne loi rafraîchit-il les trois Israélites dans la fournaise avec les mêmes flammes qui les devaient dévorer.

Jésus-Christ s'est servi de saint Paul qui était

et savant et naturellement intrépide ; mais d'autre part il avait une opposition apparente au dessein du fils de Dieu , il était le persécuteur irréconciliable des Chrétiens , et de plus il lui fallut renoncer à la science , et à toutes les lumières de la sagesse humaine qu'il avait acquises , pour n'employer que la simplicité et la folie de la croix ; il lui fallut oublier sa bravoure , pour ne combattre que par la patience.

Combien de mesures Mahomet a-t-il gardées ? On voit bien qu'il n'avait d'autre but que de se faire chef d'une secte ; voilà pourquoi il s'est ménagé avec toutes les autres , afin de trouver moins de résistance dans les esprits. Jésus-Christ ne prend aucune mesure , il ne se contente pas de dire qu'il est Dieu , aussi bien que ceux à qui on donne ce nom ; il déclare qu'il est l'unique Dieu , que Jupiter ne l'est pas , que ce n'est qu'un réprouvé , qu'un démon. Mahomet a fait un corps de doctrine qui flatte les sens ; attrait puissant pour les hommes , qui ont tant de pente à suivre leurs passions. Jésus-Christ combat sans ménagement , sacrifie toutes les passions ; il veut qu'on se dépouille de ses biens , qu'on renonce à tous les plaisirs , à la réputation , à la vie même , qu'on fasse gloire de l'infamie , qu'on s'estime heureux de mourir dans les supplices ; et tout le monde court mettre ses biens aux pieds des Apôtres ; on brave l'ardeur des flammes , les enfans s'arrachent du sein de leurs parens , les mères mêmes les exhortent au martyre , les y poussent , les y portent entre leurs bras. *Ignem veni mittere in terram.* C'est un feu qui se répand , qui embrase , qui pénètre , qui gagne d'un bout du monde à l'autre ; on met de tous côtés des obstacles à ce feu sacré , ce qu'on fait pour l'éteindre l'allume de plus en plus.

Toutes les difficultés qui arrêtent les incrédules , toutes les contradictions qu'ils trouvent dans les dogmes de la foi , tout ce qu'ils y veulent voir de contrariétés apparentes , tout ce qui leur paraît

nouveau , surprenant , contraire au sens commun , contraire à la raison , inconcevable , impossible , tous leurs argumens , toutes leurs démonstrations prétendues , tout cela bien loin de m'ébranler , m'affermir davantage , me rend inébranlable dans ma Religion. J'aurais plus de peine à me soumettre , si j'en avais moins à résoudre ces difficultés ; tous ces nouveaux doutes sont pour moi de nouvelles raisons de croire ; malgré toutes ces difficultés , la nouvelle Religion s'est établie , et a été reçue de tout le monde.

Un criminel appliqué à la torture ne peut s'empêcher de déclarer ses crimes , les innocens mêmes avouent des crimes qu'ils n'ont pas commis , quoique cet aveu doive leur coûter la vie ; et je vois une multitude innombrable de témoins que nulle torture , que mille morts n'ont pu obliger de renoncer à leur divin maître. On les tourmentait pour épouvanter les autres , et c'était justement en les voyant souffrir qu'on concevait le désir d'embrasser leur croyance. Ce n'était point à la vue des morts ressuscités que se faisaient les grandes conversions , c'était à la vue des cruautés barbares qu'on exerçait sur les Chrétiens.

Mais il y a des esprits forts qui rient de tous ces événemens. Qu'appellez-vous esprits forts ? des ignorans , des libertins , des gens corrompus par toutes sortes de vices , des gens pleins de vanité qui ne sauraient rendre une raison de leurs sentimens , qui pour avoir vu douter un téméraire en matière de Religion , se sont fait gloire d'être athées sans savoir de quoi il s'agissait , des gens qui à l'heure de la mort font tout ce qu'ils peuvent pour mourir en vrais Chrétiens ; voilà ce que vous appelez esprits forts ? Si ces sortes de gens croyaient , ma Religion me deviendrait suspecte.

Il n'y a pas de foi parmi nous ; il semble que la mollesse , que les délices , qui ont si souvent ruiné les empires , et fait passer la fortune d'une partie du monde à l'autre , produisent les mêmes

révolutions à l'égard de la Religion. On dirait que la foi nous abandonne pour passer dans le Canada, dans les autres pays étrangers, comme autrefois elle a quitté la Grèce, où elle était si florissante, pour passer en occident. La fortune, dit un ancien, passe toujours du moins bon au meilleur : *A minus bono ad optimum* : faut-il s'étonner que la grace fasse la même route ?

La sainteté où nous porte notre Religion est une preuve invincible de sa vérité ; l'esprit de mensonge ne peut être l'auteur, même d'une fausse secte qui nous engagerait à la vertu. Cet esprit pourrait, il est vrai, nous aider à acquérir de véritables connaissances, qui nous porteraient au vice : ainsi a-t-il dirigé les Païens dans la recherche de plusieurs secrets de la nature, dont l'invention enflait leur orgueil. Son dessein n'est ni de nous jeter dans l'erreur, ni de nous découvrir la vérité, mais de se servir de l'une et de l'autre, selon qu'il les jugera plus propres à nous jeter dans le désordre. Il nous veut rendre ennemis de Dieu, et il ne le fait que par la corruption de la volonté.

Porphyre, dans son livre contre les Chrétiens, avoue que toutes les opérations des Dieux avaient cessé dès la naissance du Christianisme, qui n'a pu s'établir que par la force de la raison, ou par la force des armes, ou par la vertu des miracles. Notre Religion propose des vérités incompréhensibles à l'esprit humain ; elle ne s'est donc pas établie par la raison : elle ne s'est pas non plus établie par les armes ; elle n'est donc fondée que sur le témoignage infallible des miracles. Le sens naturel résiste encore à une preuve si convaincante, son orgueil le porte à rougir de se voir ainsi conduit, ainsi forcé à croire des vérités qu'il ne peut comprendre ; l'homme est assez superbe pour ne pouvoir se résoudre à se rien persuader de tout ce que la raison ne saurait concevoir. Ce n'est pas que ce ne soit un artifice des libertins de dire qu'en matière de foi il ne faut point demander

de raison : ils ne se trompent pas , si l'on parle des raisons qui nous découvrent le fond de nos mystères , et qui nous développent la manière dont ils existent et dont ils ont été exécutés ; mais c'est une malice de leur part , si l'on parle des raisons qui prouvent la réalité de ces mystères , d'ailleurs incompréhensibles.

Les miracles sont si évidens à l'égard de notre Religion , que non-seulement ceux qui ont été convertis par les miracles sont morts pour la Religion , mais encore qu'on a vu braver la mort par ceux qui les avaient faits , par des gens qui n'auraient pas voulu donner leur vie pour la défense d'une Religion qu'ils auraient cru fausse , ni sur des preuves dont ils auraient connu la fausseté.

Quand je paraîtrai devant Dieu , non-seulement je lui dirai : Seigneur , si j'ai été trompé , c'est par vous que je l'ai été : *Domine , si decepti sumus , à te decepti sumus* : je lui dirai encore : Si je me suis trompé , ce n'a été que dans la pensée que je me conformais à vos désirs ; j'ai envisagé tous ceux qui faisaient profession de vous adorer , et de tant de différentes espèces de culte qu'on vous rendait , j'ai choisi le culte qui m'a paru le plus raisonnable et le plus saint. Si je me suis trompé dans ce choix , du moins mes passions ne m'ont point jeté dans cet égarement , puisque cette Religion est la seule qui les anéantisse , et qui détruise jusqu'aux mouvemens intérieurs. Par quel autre motif que par le désir de vous plaire pourrais-je y avoir été poussé ? Serait-ce par l'amour des biens ? Cette Religion les méprise , elle conseille de s'en dépouiller , elle défend d'y avoir la moindre attache. Serait-ce par l'amour des plaisirs ? Elle les retranche , et les plaisirs qu'elle permet dans quelles bornes étroites ne les resserre-t-elle pas ? Serait-il possible que je fusse condamné par un maître si juste , si débonnaire , si tendre , pour m'être déterminé à une Religion qui m'ordonne de me sacrifier à lui tout entier , de lui immoler mon esprit

par la croyance qu'il s'oblige de donner aux vérités les plus impénétrables, mon cœur par l'amour de mes plus mortels ennemis, mon corps par la pénitence, mes biens par l'aumône, ma réputation par l'aveu de mes crimes les plus honteux ?

DES RICHESSES.

POURQUOI est-il difficile pour les riches de se sauver ? Parce qu'il leur faut joindre le détachement à la possession, et n'avoir que du mépris pour ce qui les rend considérables. Je suis né dans une famille riche, et qui m'a laissé de grands biens ; j'en ai besoin pour vivre selon ma condition : elle porte que je sois vêtu magnifiquement, que ma table soit servie délicatement, que j'habite dans une maison meublée somptueusement. Voilà en quoi je vous trouve malheureux : qu'il est difficile que vous vous sauviez au milieu de cette abondance ! pour se sauver, l'humilité et la croix sont nécessaires.

Les richesses produisent pour l'ordinaire, ou trop d'affaires, ou trop de loisir ; trop d'épines et trop de roses. Les épines étouffent la semence de la grace, et les roses amollissent et corrompent par leur douceur. On vit en même temps dans les soucis et dans les plaisirs : deux obstacles également opposés au salut.

Dans le royaume des douze tribus, quel sujet d'effroi ! David sauvé, Saül réprouvé, Salomon corrompu et peut-être damné. Dans le royaume de Juda, de vingt Rois il y en a treize dont la damnation est assurée, deux dont elle est crue constamment. Dans le royaume d'Israël, il y eut dix-neuf Rois, et il y en eut dix-neuf de réprouvés : cependant c'étaient des Princes éclairés, des Princes environnés des Prophètes, des Princes choisis de Dieu, mais tous dans l'opulence.

Le démon tente les riches , parce qu'il veut se servir d'eux pour établir son empire , parce qu'il veut prendre des voies opposées à Jésus-Christ. Les savans et les Princes ont été les chefs des schismes et des hérésies , le démon a séduit les savans qui se sont attachés aux grands. Il tente les riches , parce que leur exemple est plus pernicieux ; au défaut des moyens divins , ce sont là les ressorts qu'il met en mouvement.

Les tentations que le démon suscite aux pauvres n'ont pour but que les besoins de la vie : or ces objets sont assez bornés , et il est aisé d'y parvenir par des voies licites ; sans parler de l'assurance infailible que Dieu pourvoit à ce qui nous manque. Mais les riches , il les porte à désirer des biens superflus , et ces sortes de biens n'ont point de bornes ; par conséquent la tentation est continuelle. Ces biens ne se peuvent attendre de Dieu ; ainsi , quand on les désire , on se voit contraint de les rechercher par des voies humaines , et quelquefois illicites. Comme on n'attend pas de Dieu l'objet qui irrite les désirs , on cesse de recourir à lui , on l'oublie , on le méprise. En acquérant le nécessaire , on calme le désir qu'on en a conçu ; en acquérant le superflu , on augmente , on enflamme la cupidité qui nous portait à le poursuivre.

Les pauvres , accoutumés par nécessité à se passer même des choses permises , n'ont pas de peine à se rendre à la grace de Dieu , soit qu'elle les porte simplement à l'observation des commandemens que Dieu fait , soit qu'elle les pousse à la sainteté et à la mortification qu'il conseille ; les riches au contraire , nés dans le luxe et la mollesse , non-seulement n'ont pas de facilité à se passer des choses permises , mais ils jugent encore que les commandemens sont impossibles. De là vient qu'il est aisé plus de convertir un pauvre qu'un riche.

L'avarice est ce grand désir qu'on a d'accumuler du bien. Vous me direz : Ce désir ne me porte à rien contre la loi de Dieu. Je réponds : Il vous

fait abandonner le service de Dieu , et le soin de votre ame , avantages uniques que vous avez à chercher ; il est cause que vous négligez l'éducation de vos enfans , il vous engage dans mille fausses démarches.

Il n'y a que trop de Chrétiens qui donnent dans les folles idées que suivirent la tribu de Ruben , la tribu de Gad , et la moitié de la tribu de Manassé. Ces peuples charmés des campagnes qui étaient au-deçà du Jourdain , les demandèrent à Moïse pour leur partage , et renoncèrent pour cet apanage à la terre promise , qui était au-delà de ce fleuve. Ce qui nous fait préférer la félicité de cette vie au bonheur de la céleste patrie , ce sont nos richesses. On s'occupe entièrement des soins et des désirs terrestres ; les riches y trouvent leur repos et leurs plaisirs , ils ne pensent point à chercher d'autres biens , c'est assez pour eux d'avoir sur la terre de quoi nourrir l'homme animal et charnel.

Saint Pierre s'exposa à marcher sur les eaux dès qu'il eut renoncé à ce qu'il possédait. La mer s'ouvre devant les Israélites dégagés de l'embarras et des soins que donnent les richesses , et ils vont tranquilles servir leur maître au désert par la voie que les eaux leur fraient en se séparant ; les mêmes eaux se réunissent pour engloutir les Égyptiens qui courent après les trésors.

Les plus sages parmi les riches se conduisent autrement que le grand nombre , ils se sauvent par le bon usage qu'ils font de leurs biens. Ames saintes , peut-on leur dire avec assurance , Ames saintes , espérez en la miséricorde de Dieu , qui voit avec quelle précaution vous vous défendez du plus dangereux piège qu'emploie le démon pour perdre les Chrétiens. Vous êtes libres entre les morts , vous possédez des biens terrestres sans tenir à la terre , vous n'habitez pas dans les sépulcres , et vous touchez les morts sans être souillés , parce que vous êtes vous-mêmes morts au monde , parce

que vous vivez dans le Ciel, et que votre vie est cachée en Jésus-Christ.

Saint Grégoire de Nazianze contre Julien a osé avancer ce fait, et le soutenir à tous les Gentils. A l'égard de l'argent et des richesses, dit-il, qui d'entre nous en possède avec abondance? s'il s'en est trouvé quelques-uns de riches, ils n'ont possédé leurs biens que pour témoigner le mépris qu'ils en faisaient, en les abandonnant, en les distribuant aux pauvres, parce qu'ils regardaient la pauvreté comme leur plus grande richesse.

DE LA MISÉRICORDE DE DIEU

ENVERS LES PÉCHEURS.

IL est étrange que les hommes et les Chrétiens même aient l'esprit assez mal fait, pour que la connaissance de la miséricorde de Dieu les porte à l'offenser, jusques-là que quelques-uns pensent que ce sujet est un de ceux dont on ne doit ni écrire ni parler, de peur d'entretenir les pécheurs dans l'impénitence. Cependant c'est le plus glorieux des attributs du Seigneur : *Miserationes ejus super omnia opera ejus.*

La miséricorde et la douceur de la conduite de Dieu se montrent de la manière la plus admirable dans ce qu'il fait pour adoucir l'ainé de l'enfant prodigue : ce père tendre quitte sa compagnie, il sort de l'appartement où se fait la fête, il écoute les reproches de son fils ; et au lieu de le traiter avec hauteur, il veut bien lui rendre raison de sa conduite, il le flatte même. Vous êtes toujours avec moi, lui dit-il, et tout ce que j'ai vous appartient : *Tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.* Voilà comme le même Dieu en usa envers Jonas, qui se plaignait de ce qu'on épargnait Ninive ; il convainquit le Prophète par ses propres

sentimens. Mais qu'à cette occasion les pécheurs ne prennent pas une fausse confiance pour persévérer dans leurs crimes ; car dès lors ils abusent de la miséricorde , ils l'offensent , ils l'irritent elle-même contre eux ; dès lors elle devient leur ennemie. La miséricorde ne sauve pas ceux pour qui elle est un motif de se damner. Par où cette miséricorde du Seigneur se fait-elle connaître ? C'est en inspirant au pécheur le désir de revenir : ce sont là les vrais effets de la miséricorde divine ; et c'est une marque qu'elle ne s'étend plus sur un homme , lorsqu'il se fait de l'idée qu'il en a, une raison de ne pas se convertir.

La confusion n'est point le fruit de l'espérance : *Spes non confundit*. Mais qu'est-ce que l'espérance dans un pécheur ? c'est la confiance d'un homme qui se repent , et qui espère que Dieu aura égard à son repentir ; la confiance d'un homme qui fait pénitence , parce qu'il espère. Mais la confiance d'un homme qui pèche parce qu'il espère , ne le sauve pas plus que le désespoir ; c'est une fausse espérance , c'est une espérance qui confond. J'espère parce que Dieu m'a promis. Pour la même raison vous devez désespérer , parce qu'il vous a assuré qu'il ne vous reconnaîtra pas , et qu'il réprouvera votre présomptueuse confiance.

Existimasti iniquè quòd ero tui similis ? arguam te. Pourquoi osez-vous parler de mes commandemens , et de la promesse que je n'ai faite qu'à ceux qui les observeraient fidèlement ? Vous louez ma miséricorde , et vous vous appuyez sur l'alliance que j'ai faite avec les hommes en me faisant homme comme eux ; vous espérez au sang où cette alliance a été confirmée , et à la parole que j'ai donnée de faire grace à quiconque aura recours à ma clémence , et sur cette assurance vous perséverez dans vos crimes ? *Existimasti..... quòd ero tui similis ?* Vous croyez donc que je me rends semblable à vous , et que j'autorise le crime par l'indulgence que je promets ? Ne serait-ce pas inviter les hommes à pécher , et

les entretenir dans le désordre ? De quelle nature serait la sagesse de Dieu , si tandis qu'il menace d'une éternité de peines ceux qui l'offenseront, il leur promettait d'ailleurs l'impunité et l'oubli de tous les crimes qu'ils pourront commettre ?

La miséricorde de Dieu doit vous empêcher de tomber dans le désespoir ; mais vous êtes perdu , si elle est pour vous une occasion de tomber dans l'impénitence. Si vous ne vous trompez pas dans votre confiance , il y a de l'irrégularité dans la conduite de Dieu ; il a donné sujet aux hommes qui souffrent de vos dérèglemens , de blâmer son saint Nom , et de condamner sa Providence. Je ne vois point de gens dont on puisse moins espérer que ceux qui fondent ainsi leur espérance. La miséricorde de Dieu nous sauvera ; mais comment ? en nous portant à aimer cette miséricorde dans sa source , et à y chercher le pardon de nos fautes. Mais il est également certain qu'elle nous damnera , si elle nous porte à offenser l'auteur de la grace , plutôt qu'à l'apaiser. Voilà pourquoi l'Incarnation, ce chef-d'œuvre de la miséricorde , l'excès , s'il faut ainsi parler , de la clémence , en a perdu plusieurs , qui ont mal interprété les bienfaits que Dieu a prodigués aux hommes en mourant pour eux ; ils ont cru qu'ils pouvaient pécher impunément : et cependant Dieu est mort pour nous empêcher de pécher , pour nous empêcher , après avoir péché , de tomber dans un plus grand péché , en désespérant de sa bonté ; mais il n'est pas mort pour nous acheter la liberté de pécher : il est mort pour le salut de plusieurs , que sa miséricorde invite à la pénitence ; mais il est mort pour la perte d'un grand nombre d'autres , et c'est de ceux qui croient pouvoir tout faire en vue de ses mérites.

La clémence dont usa Auguste envers Cinna , étouffa dans le cœur de tous les Romains le reste de la haine que l'amour de la liberté y entretenait contre ce Prince qui les avait assujettis ; on ne conspira plus pour lui ôter la vie , et cette facilité

à oublier une injure de cette importance, loin d'enhardir ceux qui avaient formé des desseins contre sa personne, leur fit tomber les armes des mains, et changea en amour toute l'aversion qu'ils avaient conçue contre lui. *Misericordia ejus super omnia opera ejus* : Rien en Dieu n'est plus grand que sa miséricorde, rien n'est plus capable de nous toucher, et de nous porter à la pénitence : si elle ne porte pas ce fruit, c'en est fait de nous.

Quelle miséricorde ! je l'offense, et sans autre réparation que la douleur de l'avoir offensé, il me pardonne ; je retombe, et il me pardonne encore, sa patience n'est point épuisée par de si fréquentes rechutes ; si tous les jours je m'égare, et si je reviens tous les jours de bonne foi, il me reçoit avec bonté, il me pardonne avec joie, il oublie ma perfidie, il me rend tous mes biens spirituels avec un surcroît de grâces et de faveurs. Il n'a pas moins d'empressement pour me rétablir dans le premier état après cent infidélités, qu'il en eut après le premier égarement ; tant de preuves de ma légèreté ne l'empêchent pas de me pardonner sur ma parole, quoique mille fois j'aie par mon inconstance violé cette parole, quoiqu'il prévoie que dès demain, peut-être aujourd'hui même j'oublierai ses bontés et mes résolutions. O miséricorde vraiment infinie ! ô bonté digne d'un Dieu ! malheur à ceux qui se défient de vous, en quelque état qu'ils se soient réduits eux-mêmes par leur malice ! malheur à ceux qui connaissant combien vous êtes excessive, n'auront pas d'abord recours à vous, différeront de se jeter entre vos bras, et consentiront plutôt d'être les objets de la vengeance et de la colère divine, que de recevoir le pardon de leurs offenses ! Mais, ô mon Dieu ! malheur et double malheur, et toutes sortes de malheurs à ceux que la connaissance de votre miséricorde portera à vous offenser, et qui se détermineront à vous déplaire, parce que vous êtes miséricordieux !

Sainte Thérèse n'a point eu d'autres sujets de

méditation durant toute sa vie que les miséricordes de Dieu : voilà pourquoi on trouve plusieurs de ses portraits avec ces mots : *Misericordias Domini in æternum cantabo.*

Quelle bonté ! Jésus-Christ ne se contente pas de donner aux hommes le pouvoir de juger et d'absoudre les hommes, mais il permet que Pierre le renonce, afin qu'il soit encore plus indulgent. Dieu est touché de nos désordres au lieu d'en être irrité, il court après le pécheur au lieu de le fuir, il le ménage de peur de lui donner de la confusion. Quand il l'a ramené, au lieu de le punir de son péché, il le lui rend utile : il semble que notre égarement est une perte pour lui, et qu'il trouve un avantage à notre retour. Il fait au coupable plus de bien qu'il ne lui en avait encore fait : de là vient, selon la remarque de saint Grégoire, que les pénitens sont pour l'ordinaire plus fervens que ceux qui n'ont point péché.

DE LA MORT.

ON se trompe quand on dit que la mort est toujours semblable à la vie, elle en est au contraire toujours différente ; elle est cruelle lorsqu'elle succède à une vie délicieuse ; elle est douce lorsqu'elle vient à la suite d'une vie mortifiée, et éloignée des douceurs qu'on peut goûter sur la terre. La raison de cette différence, c'est qu'elle ne peut s'accorder avec nos plaisirs, qu'elle trouble et qu'elle termine.

La pensée de la mort change la fortune de l'homme, qu'elle dépouille en quelque sorte par le mépris qu'elle lui inspire des richesses ; elle change la personne de l'homme, qu'elle défigure, pour ainsi dire, par l'amour de la pénitence qu'elle fait naître en lui ; elle le change dans ses sentimens, qu'elle corrige par la véritable connaissance qu'elle

lui donne des choses. La mort change tout, et rien ne change après la mort. Ce qu'il y a sur la terre de plus invariable, la fortune la mieux établie, le corps le plus sain, la beauté la plus florissante, les esprits les plus obstinés dans leurs sentimens, tout cela change à la mort. Ce qu'il y a de plus susceptible de changement; notre volonté, qui peut à chaque moment prendre de nouvelles résolutions, et passer du péché à la grace; la volonté divine, qui se laisse fléchir par un soupir et par une larme; les biens et les maux, qui varient naturellement et qui se succèdent les uns aux autres, rien de tout cela ne change après la mort.

Il est nécessaire de penser à la mort, parce que cette pensée porte à faire ce qu'infailiblement on voudra avoir fait à la mort, ce qu'il faudra faire nécessairement à la mort, ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort, ou du moins ce qu'on n'y pourra faire qu'imparfaitement, ce qu'on n'y fait qu'avec peine, ce qu'on n'y fait que par force.

Rien ne donne tant d'embarras, à la mort, que le mauvais usage de la vie : voilà pourquoi on voit tant de gens souhaiter à la mort d'avoir vécu dans la pauvreté, vécu dans le cloître; c'est qu'ils croient que dans ces états ils auraient travaillé pour le Ciel, ils rejettent sur leur condition ce qu'ils ne doivent imputer qu'à leur négligence. Quelle peine en effet de voir qu'on a perdu un temps qui ne reviendra plus ! Pour la prévenir, cette peine, pensez souvent à la mort, passez chaque jour comme vous voudriez l'avoir passé à la mort. Excuse plaisante de la part de ceux qui ne veulent pas penser à la mort, parce que cette pensée est trop triste ! c'est justement comme si on ne voulait point penser à se défendre de la pauvreté, de la maladie, de l'ignominie, parce que ces maux sont les plus grands maux de la vie.

Tous les hommes sont si persuadés de l'incertitude de la mort, qu'ils ne voudraient pas hasarder une partie de leur bien sur l'espérance d'une longue

vie , tant ils croient cette espérance mal fondée. Un homme à qui on présente un emploi important qu'il ne pourra pas faire passer à ses enfans , quelque jeune qu'il soit , fait peu de cas de cette offre : pourquoi ? parce que , dit-il , il peut mourir le lendemain , et que le prix de cet emploi serait perdu pour lui. S'il arrive qu'on meure dans l'année , sans avoir donné une certaine somme au Prince , on perdra une charge : dès le commencement de l'année on porte sa taxe. Mais pourquoi toutes les années ? C'est que je puis mourir chaque année. Mais pourquoi dès le commencement , et non dans trois mois ? C'est que je ne suis pas assuré de vivre jusque-là. Mais vous jouissez d'une forte santé. Il est vrai , mais combien ne voit-on pas tous les jours d'accidens imprévus ? Voilà des sentimens qui vous condamnent , pécheur , et sur lesquels on dressera votre condamnation. Qu'aurez-vous à répondre ? Dans le même temps que la pensée de la mort vous empêche de risquer une partie de votre bien , elle ne vous peut empêcher de hasarder votre salut éternel ? Si je ne paie aujourd'hui , et que la mort me surprenne , mon office est perdu ; mais si aujourd'hui vous ne faites pénitence , et que vous mouriez , que deviendra votre ame et votre salut ?

Il est important de bien mourir , parce que pour toujours il s'agit de tout , il s'agit de tous vos mérites passés , il s'agit de votre ame et de votre corps , car votre mort sera la règle du jugement qui se fera de vous ; il s'agit de procurer à votre ame et à votre corps toutes sortes de biens , et de leur épargner l'Enfer. Si vous mourez dans le péché , quand même vous auriez vécu saintement , tout est perdu , et perdu pour toujours.

Il est difficile de bien mourir , parce qu'il ne s'agit pas de mourir avec une pleine connaissance , de mourir après s'être confessé , après avoir reçu l'Eucharistie , reçu l'Extrême-Onction : tout cela se peut faire dans une heure de temps , mais il se

peut faire qu'on meure mal avec tout cela; il s'agit de mourir dans la grace de Dieu, de mourir ami de Dieu. Or il n'est pas si facile qu'on le pense de recouvrer la grace à la mort; et quand alors on la recouvrerait, il est d'autant plus facile de la perdre, quand on ne survivrait qu'un moment, qu'alors les démons font de plus grands efforts: quand on a à combattre un ennemi adroit, un ennemi expérimenté et accoutumé à vaincre, on se défie de ses forces, on craint. S'il était si facile de bien mourir, tous les Saints se seraient trompés, puisqu'ils se sont, pour ainsi dire, martyrisés toute leur vie, afin de mourir dans l'amitié de Dieu.

Quand on a fait une mauvaise mort, il est impossible de sortir de ce malheur, parce qu'on ne meurt pas deux fois. Ainsi Pharaon, lorsqu'il poursuivait les Israélites, entra sans aucun obstacle dans la mer, par où le peuple de Dieu s'était dérobé à sa fureur; il avait déjà fait bien du chemin, lorsque la nue qui couvrait Israël s'ouvre tout-à-coup, et avec un bruit effroyable lance mille foudres, mille carreaux contre ce roi impie, qui reconnut trop tard qu'il était tombé entre les mains de Dieu: il veut tourner face, et revenir sur ses pas; mais la mer lui a fermé le passage, il n'y a plus de moyen de réparer sa fausse démarche, il y périt.

C'est peu que les Chrétiens ne soient pas ébranlés par les discours qu'on leur fait si souvent sur la mort, il est encore plus surprenant qu'ils ne soient pas touchés à la vue de la mort même. Ils voient tous les jours une image de ce qu'ils doivent être dans peu de jours, ils la voient sur le visage de leurs frères agonisans, ils couchent dans les draps où ils doivent être ensevelis, ils dorment dans le lit où ils doivent expirer, ils vont tous les jours à l'église où on doit les porter un jour, ils marchent sur la terre où ils doivent pourrir et être réduits en poussière, ils entendent le son des cloches qui doit avertir de leur mort; et cependant, ô dureté, ô insensibilité des hommes! ils se livrent aux plai-

sirs, à la joie ; ce n'est rien dans leur idée que de pécher , que d'irriter un Dieu qui tient leur vie entre ses mains. Que vous êtes sage, ô mon Dieu, d'avoir soumis l'homme à cette loi dure et inviolable , de l'avoir condamné à la mort , et à toutes les révolutions qui accompagnent cette effrayante séparation ! Que ne ferions-nous point si nous n'étions retenus par cette digue impénétrable où vont briser tous nos desseins ?

Lorsqu'on se donne à Dieu, on est épouvanté à la vue de cinquante ou soixante années de mortification ; mais à la mort cette vue comble de joie. Quel charme au contraire, quel plaisir quand on entre dans le monde en prenant possession d'une charge importante , en contractant un mariage avantageux ! on voit que toute la vie se passera dans l'honneur et dans les délices : mais à l'heure de la mort quel lieu d'espérer le Ciel, qui n'est promis qu'aux pauvres d'esprit, qu'à ceux qui ont vécu dans le mépris et dans les souffrances ?

D'où vient qu'ayant sans cesse la mort devant les yeux, nous y songeons si peu ? C'est qu'autant que nous le pouvons, nous éloignons cette pensée. Nous avançons cependant vers ce terme, chaque pas nous y mène : quand vous allez aux bals, aux spectacles, ce sont autant de pas qui vous approchent de la mort ; jouer, rire, courir, c'est également aller à la mort. Étrange folie ! vit-on jamais des gens en chemin qui ne songent point où ils vont ?

Le péché a introduit la mort, c'est-à-dire qu'elle en est une peine : et comme on ne se contente pas, dans les crimes de lèse-majesté, de confisquer les biens, de dégrader les personnes, mais qu'on rase encore les maisons ; ainsi nos corps, ces édifices de terre, doivent être détruits. Moïse ne se contenta pas de faire fondre le veau d'or, et de lui ôter la figure sous laquelle il avait été adoré, il le fit réduire en poudre, et ne crut pas avoir assez expié le crime de son peuple, qu'il n'eût jusque-là fait

résoudre cette idole. Telle est la peine que Dieu a établie pour le péché. Ce n'est pas assez que votre corps soit privé de cette beauté dont vous avez été idolâtre, que l'âge vous dépouille de ces fragiles appas qui vous ont attiré tant d'adorateurs, que la vieillesse consume cette santé dont vous avez abusé; il faut que la mort réduise ce corps aux premiers élémens dont il est composé, au limon, à la poussière.

On blâmerait un homme qui voyant son ami à l'extrémité voudrait lui parler d'une affaire de conséquence : Hé quoi ! lui diraient les assistans; est-il en état d'entendre de pareils discours ? et si vous faisiez quelque instance, vous passeriez pour indiscret : on renvoie néanmoins à ce temps-là la plus importante de toutes les affaires, c'est le moment qu'on attend pour qu'un Ministre du Seigneur nous parle du salut.

A la mort l'impie souhaite tout ce qu'il lui est impossible d'obtenir, d'avoir vécu autrement qu'il n'a fait, de reculer le temps de sa mort; il désire mourir pour se délivrer des douleurs qu'il souffre, il voudrait ne pas mourir pour éviter les peines qui l'attendent : représentez-vous un homme dont la maison brûle, et qui est assiégé au dehors par ses ennemis.

Dans cette extrémité l'impie aime tout ce qu'il a haï, il hait tout ce qu'il a aimé, mais surtout il hait et ses amours et ses haines. Ses regrets sont d'autant plus vifs qu'il trouve aimable tout ce qu'il a haï, facile tout ce qui lui a paru impossible; et il ne peut concevoir que des obstacles si légers l'aient arrêté, une vile créature, un rien qu'il a préféré au Créateur. Ses impuretés le couvrent de confusion, quand il songe qu'il faut aller étaler devant Dieu toute sa honte; ses violences et ses cruautés le déchirent, ses vengeances le remplissent d'amertume, ses injustices le condamnent, ses impiétés, ses blasphèmes l'accablent, sa destruction, son dépouillement le jettent dans la plus affreuse consternation.

La mort de l'impie est terrible par la vue des plaisirs passés et des tourmens à venir. Il est tourmenté par tout ce qu'il a goûté de plaisirs, il voit que sa félicité est passée; la source de son désespoir, c'est qu'elle ait été si courte, qu'elle ait été si peu sensible : il est tourmenté par tout ce qu'il voit de supplices à souffrir : il regrette de mourir, parce que son ame attachée aux richesses et à la terre, est comme un vieil arbre qui tient par mille racines qu'il faut couper; ces liens ne le sauraient suivre dans sa chute, il faut que la coignée les sépare et qu'ils demeurent dans la terre. Cet homme est encore semblable à l'agneau qu'Abraham doit sacrifier; cet agneau se trouve embarrassé dans les épines qui l'arrêtent, qui le piquent, qui l'ensanglantent, qui le déchirent, lorsqu'on l'en veut tirer pour l'égorger et pour le brûler.

Tout ce qu'un impie a jamais entendu dire de plus terrible du Jugement de la colère de Dieu, de l'Enfer, de l'éternité, tous ces objets se retracent à l'heure de la mort dans son esprit, et le frappent de la manière la plus violente, quoique d'abord il leur eût opposé une présomptueuse intrépidité. On ne saurait assez admirer combien cet homme qui doutait, qui chancelait, est persuadé des vérités qu'il n'a jamais bien voulu croire. En effet, si c'est un état si terrible que l'état d'un homme qui voit que dans un moment il va être damné ou sauvé, sans rien savoir de certain ni sur l'un ni sur l'autre événement, que doit-on penser d'un homme qui est assuré de son malheur éternel? Point de remède plus efficace contre l'amertume de la mort, que de réfléchir sur cette amertume; on ne s'attache pas facilement, quand on pense à la peine qu'on ressent à la mort pour quitter les biens auxquels on s'est attaché.

La mort du juste est agréable par la vue des maux passés et des biens à venir. Il faut l'acheter, cette mort, à quelque prix que ce soit, il faut faire tous ses efforts pour obtenir cette mort précieuse.

Tous les scrupules , toutes les craintes se changent dans ce moment en douceur , en paix , en une certaine assurance que Dieu donne.

Quoique la mort soit la peine du péché , elle ne laisse pas d'y envelopper les Saints : mais cette peine n'est plus une peine pour eux , ou du moins elle est tellement adoucie , qu'ils la désirent , qu'ils y goûtent une vraie joie. Jésus-Christ par la Rédemption a délivré l'ame de la mort ; et pour la mort du corps , seconde peine du péché , il lui a ôté ce qu'elle avait de pénible.

Notre corps , depuis que le péché y habite , doit être pour nous comme un édifice mal construit , comme un édifice dont les fondemens sont ruineux ; on ne daigne pas y faire la plus légère réparation , on le laisse se démolir peu à peu , jusqu'à ce qu'étant entièrement détruit , on le rebâtisse depuis les fondemens , en en corrige tous les défauts.

L'homme de bien , selon saint Jean Climaque , est celui qui ne craint point la mort , et le saint est celui qui la désire. Une personne qui avait fait de grands progrès dans les voies de la perfection , disait , sur la fin de sa vie , que rien n'était capable de la contenter que cette seule parole : *La mort* ; cependant , ajoutait-elle , je suis prête à vivre tant que Dieu voudra ; car n'étant plus dans les persécutions qu'a souffertes l'Église , il faut maintenant se rendre les victimes de la vie , comme les Martyrs l'étaient de la mort.

DU PARADIS.

LE bonheur des Saints , à le considérer par l'endroit le plus visible à notre égard , consiste en ce qu'ils ne sont plus ce que nous sommes. Nous ne connaissons qu'imparfaitement les biens dont ils jouissent , mais nous ressentons les maux dont ils sont exempts ; ainsi , pour nous exciter à désirer

leur bonheur , il est plus avantageux de nous représenter les misères dont ils sont affranchis , que les biens qu'ils possèdent : si la connaissance obscure que nous avons de ces richesses ineffables ne suffit pas pour nous faire soupirer pour le Ciel , l'espérance d'être exemptés de tant de maux dont nous sommes accablés nous fera sans doute désirer le Paradis. Comme la manière la plus sûre et la plus parfaite de connaître Dieu en cette vie , c'est de considérer les imperfections dont il est exempt ; aussi la voie la plus courte et la plus efficace pour nous faire connaître le bonheur du séjour éternel , c'est de considérer les misères qui en sont bannies. Les Saints dans le Ciel voient ce que nous croyons , ils aiment ce que nous craignons , ils possèdent ce que nous désirons.

Un infidèle est dans un état pareil à la situation d'un homme qui se trouve au milieu d'un magnifique parterre durant les plus épaisses ténèbres de la nuit ; il entend le bruit des cascades et des fontaines , il sent l'odeur des fleurs dont il est environné , il peut avec les mains se former quelque idée des statues , des arbres , et des compartimens : mais lorsque la foi entre dans cet esprit , c'est comme un flambeau qu'on allume au milieu de la nuit ; ce flambeau découvre quelque chose de plus , vous voyez les fleurs , mais elles vous paraissent toutes d'une même couleur , la verdure n'a point d'agrément , le marbre est sans éclat , la moitié des objets se dérobe à vos yeux , ce qui est un peu éloigné peut à peine être aperçu , la symétrie , le rapport des parties , qui fait la plus grande beauté , vous échappe : mais lorsque la lumière de la gloire se fait voir , c'est comme si le soleil se montrait tout d'un coup , c'est pour lors que tout ce qui nous paraissait mort , languissant , se ranime en quelque sorte ; tout nous rit , tout brille , tout frappe les yeux , tout les réjouit , tout les surprend ; les idées qu'on s'était formées à la lueur du flambeau se trouvent infiniment inférieures à ce qu'on

découvre, et cette surprise donne le plaisir le plus sensible.

Les Saints aiment ce que nous craignons, c'est-à-dire, Dieu ; leur amour n'est plus mêlé de cette crainte, qui nous fait appréhender ou de le perdre ou de l'avoir perdu, d'en être puni éternellement pour l'avoir abandonné, ou d'en être abandonné pour toujours à cause de notre lâcheté à son service. Quelle peine de connaître Dieu, de l'aimer de tout son cœur, et de ne savoir pas s'il nous aime ou s'il nous hait, de n'avoir que du dégoût pour tout le reste, et de douter si nous sommes agréables à ses yeux, de languir dans l'attente de sa possession, et d'ignorer s'il n'a point résolu de nous priver éternellement de sa présence ! Quoi ! toujours des démons à combattre, des passions à étouffer, des tentations à vaincre ? quoi ! toujours des dangers et des périls, pas un moment de sûreté, partout des pièges et des embûches ? quoi ! je peux me damner, je peux perdre mon âme et mon Dieu autant de fois que je respire ; il ne faut qu'un regard, qu'une pensée pour ruiner, pour renverser cinquante et soixante années de travaux et de mérites ; je suis sans cesse en guerre avec moi-même, j'ai à me défendre de tout ce que je chéris le plus, tout ce qui me flatte peut me corrompre, tout ce qui est conforme à ma nature est ennemi de ma vertu, tous mes sens cherchent à surprendre ma raison ; je ne suis même pas maître de ma volonté, elle veut ce que je ne veux pas, elle aime ce que je hais, elle désire ce que j'abhorre, elle m'emporte à la poursuite de ce que je fuis ? quelle vie ! quelle misère ! quel supplice ! quel Enfer !

Nous posséderons dans le Paradis ce que nous désirons. Au jugement de saint Thomas, l'homme désire Dieu naturellement, de là vient que le cœur le demande toujours sous le nom de souverain bien. Il ne se trompe jamais, ce cœur, mais il est trompé par notre entendement, qui lui présente

des voluptés , comme si elles étaient le bien pour lequel il soupire ; il ne se trompe pas cependant , car il n'a pas plutôt embrassé ce faux bien , qu'il témoigne par son inquiétude que ce n'est pas ce qu'il demande , qu'on a mal interprété ses désirs. On lui offre des richesses , on l'assure que c'est là sans doute ce qu'il cherche : il le croit , et cette croyance produit cette ardeur et cet empressement qu'il fait paraître pour les acquérir ; mais à peine les a-t-il enfin possédées , qu'il reconnaît qu'on s'est encore trompé , et demande qu'on lui cherche quelque autre chose. *Irrequietum est cor nostrum , donec requiescat in te* : Cette inquiétude me persuade que réellement il cherche Dieu sans le savoir , par un instinct que Dieu lui a donné en le créant. Mais comme les créatures se présentent en foule aussi bien que Dieu , et que nos sens prennent les créatures pour le Créateur , ils montrent à l'ame ce qu'elle ne cherche pas pour ce qu'elle cherche : *Num quem desiderat anima mea vidistis ?* Il me semble voir Isaac aveugle et affaibli par son grand âge : il demande Esaü , Jacob se présente ; l'odeur des vêtemens , l'attouchement du saint vieillard l'assurent que c'est celui qu'il désire , il l'embrasse , et il lui donne sa bénédiction. Il me semble voir Jacob lui-même qui dans le vrai n'aime que Rachel , et qui cependant se tourne vers Lia , qu'on a substituée à la place du véritable objet de son amour.

Les hommes qui sentent que ce qu'ils désirent est un bien souverain , est Dieu même , ont fait des Dieux de tout ce qu'ils ont regardé comme leur bonheur , et n'ont pas douté que ce qu'ils croyaient les devoir entièrement satisfaire ne fût au-dessus des créatures. Ainsi des pères ont dressé des autels à leurs enfans , des maris à leurs femmes , des amans à celles qu'ils aimaient ; ceux qui ont regardé l'or comme le plus grand de tous les biens , l'ont adoré comme le plus grand de tous les Dieux.

Un sujet de joie et de consolation dans les misères, c'est de penser qu'on en sera exempt dans le Ciel. Une maladie vous accable ? dites en vous-même : Un jour viendra que mon corps ne sera plus exposé à tous les maux qu'il souffre aujourd'hui ; les saisons, les ennemis, les passions, les tentations, rien de tout cela ne pourra produire en moi la plus légère altération.

Je ne sais pas en quoi consistera le bonheur du Ciel, je sais qu'on y goûtera une joie parfaite, qu'on y verra Dieu en lui-même, que Dieu ne paraît Dieu que dans ce lieu de délices, que tous les ornemens dont il a paré le Ciel et la terre, tout ce que l'art peut ajouter à la nature pour nous donner du plaisir, pour réjouir nos sens, je sais que toutes ces beautés ne sont rien, si je les compare au Paradis. Je ne sais point ce qui s'y trouvera, je sais ce qui n'y sera pas. Nul mal, ni moral, ni physique, nul péché, nul vice, nulle jalousie, nul intérêt, nulle inconstance, nulle vertu même qui puisse donner de la peine ; plus de foi, plus de crainte, plus d'espérance, plus de douleur, plus de pénitence.

Vous ne pouvez comprendre qu'on soit heureux sans les plaisirs que vous vous figurez ? mais, dites-moi, pouvez-vous concevoir comment on peut être heureux dans l'exercice de la mortification la plus rigoureuse, lorsque non-seulement on ne jouit d'aucun plaisir corporel, mais qu'on est dans la pauvreté, qu'on est accablé de maux, qu'on est méprisé, qu'on jeûne, qu'on se revêt de cilices, qu'on se consume de veilles ? cependant cela est vrai, et si vrai, qu'il y a eu des Saints qui se sont faits des plaisirs de toutes ces austérités, et qui ne pouvaient vivre sans souffrir. Quoi ! la seule connaissance de Dieu, encore obscure, et un peu d'amour peut adoucir toutes ces douleurs, les rendre délicieuses ; et sa vue claire et distincte ne pourra nous rendre heureux dans un lieu d'où seront bannis tous les maux de cette vie, parce qu'on n'y trouvera pas certains plaisirs ?

Jésus-Christ, qui n'a pas daigné accepter toutes les grandeurs, toutes les délices de la terre, quelque gratuite que fût l'offre qu'on lui en faisait, a tant estimé la félicité du Ciel, qu'il n'a pas hésité à souffrir la mort pour y parvenir.

La terre est l'exil ou plutôt l'échafaud où les Saints souffrent, le Ciel est leur patrie et le terme de leurs souffrances; la terre est un lieu d'épreuve, que Dieu a fait de telle sorte que les hommes ne pussent s'y attacher.

S'il a fait l'Enfer pour un seul péché mortel, lui qui connaît la faiblesse humaine, lui qui est plus libéral qu'il n'est rigoureux, que n'aura-t-il point fait pour des hommes qui auront vécu les cent ans dans les rigueurs de la pénitence, malgré toutes les répugnances de la nature ?

Le Paradis est le séjour où Dieu récompense ses serviteurs, il leur y prépare des biens qui surpassent tous les biens de la terre; c'est là qu'il caresse, qu'il gratifie ses favoris. Il ne faut pas espérer de s'en former une juste idée. Notre bonheur dans cette vie c'est de penser que nous pouvons être ce que sont les Saints.

Il est facile de s'imaginer le plaisir qu'il y a d'aimer avec ardeur une personne qui connaît notre amour, lorsque cette passion n'est accompagnée ni de jalousie ni de crainte, est telle enfin que sera dans le Ciel l'amour des Saints.

Si l'espérance du Paradis a pu rendre heureux les Saints mêmes au milieu des maux de cette vie, que sera-ce de la possession du Paradis, et de tous ses biens sans aucun mélange de mal ? On n'y trouvera nulle des misères de cette vie, nul des biens de cette vie, nul des biens sensibles, nul des biens même spirituels, comme la foi, la crainte de Dieu, l'espérance; l'amour restera seul, mais il deviendra nécessaire, tranquille. Que n'a-t-on point fait pour parvenir à ce bonheur, et quelles sortes de personnes ont fait de si généreux efforts ? Les personnes les plus sages.

Les maux de cette vie sont si grands , que les Païens mêmes , qui n'attendaient rien dans l'autre , ont regardé la mort comme un vrai bien.

Il n'y a pas dans cette vie un moment de calme ; on ne sait si c'est la tristesse ou la joie , l'indigence ou les richesses , le plaisir ou la douleur qui nous troublent le plus. Les richesses et la pauvreté jettent à peu près les mêmes inquiétudes dans les désirs déréglés. La gloire nous enfle , la confusion nous accable , le plaisir amollit nos forces , et nous livre en proie aux douleurs. C'est dans cette vue que la mort s'est présentée comme un bien aux yeux des Infidèles.

Immortalité glorieuse , quand pourrons-nous te posséder ? Devons-nous pleurer ou triompher au souvenir de tes délices et de tes honneurs ? devons-nous gémir en nous voyant aussi loin de toi que la terre l'est du Ciel ? ou plutôt devons-nous nous abandonner à la joie en nous voyant aussi près de toi que nous le sommes du terme de notre exil ?

Dieu pouvait nous fait naître dans cette félicité , nous y porter tout d'un coup , s'il désirait si fort de nous en faire part : il le pouvait , mais il a voulu que nous eussions le plaisir et la gloire d'avoir mérité ce bonheur infini. Se peut-il faire que des hommes qui essuient les plus grandes fatigues pour avoir des avantages si légers , courent risque de perdre le comble de tous les biens , s'ils restent libres de l'acquérir ou de le négliger ? N'est-ce pas assez qu'on vous l'offre ? voudriez-vous qu'on vous forçât de le recevoir ? Si nous envisagions le Ciel toutes les fois qu'il se présente une créature pour nous tenter , jamais nous ne succomberions ; mais au lieu d'envisager en même temps le monde et le Ciel , nous mettons le monde entre nous et le Ciel , afin de ne voir que le monde.

Le Paradis est le lieu où Dieu récompense les Saints , le lieu où il les traite en favoris. Il y a une grande différence entre la conduite d'un Roi qui

veut récompenser, et la libéralité d'un Roi qui veut favoriser; d'un Roi qui veut faire voir qu'il est juste, et d'un Roi qui veut montrer qu'il aime. Par la voie du mérite, à peine, après bien des sueurs, parvient-on d'une basse fortune à une fortune médiocre, d'une charge à une autre un peu plus élevée; mais la faveur n'est pas si lente, elle prodigue les biens, elle ne garde aucune mesure dans ses largesses, sans rien ménager elle enrichit, elle élève tout d'un coup.

DE L'HUMILITÉ.

Nous nous soumettons à Dieu et aux hommes, et l'amour de Dieu est en nous le principe de cette double soumission; la raison qui nous y porte, c'est la pensée vraie et sincèrement reconnue qu'on est inférieur. La connaissance de Dieu, du prochain, de nous-mêmes, et la comparaison que nous faisons entre nous et les autres en des choses de différente espèce, comme en leurs vertus et nos vices, entretient dans l'humilité; ces vertus d'une part, nos vices de l'autre nous l'inspirent même. De plus, l'humilité nous apprend à mépriser les biens de la terre, et à aimer les biens éternels: elle nous met dans la situation de ces personnes qui aspirant à une couronne, ne font aucun cas des autres honneurs qui sont au-dessous; non-seulement elle fait qu'on méprise ces sortes d'honneurs; mais encore qu'on rougit, si on nous les offre.

Comment peut-on avoir de l'orgueil en soi-même, comment peut-on se préférer aux autres, ou mépriser quelqu'un, dans l'ignorance où l'on est de la prédestination de Dieu? Comment cette seule pensée ne nous donne-t-elle pas une profonde vénération pour les moindres de nos frères? Vos sentimens sont peut-être en tout opposés aux

sentimens de Dieu. Le souvenir de ce qu'on a été et de ce qu'on peut être sert beaucoup à nous humilier.

Si vous avez quelque estime pour vous, si vous vous croyez quelque chose de grand, vous n'êtes rien; la véritable sainteté est toujours accompagnée d'humilité. Saint Pierre venait de faire un miracle quand il dit ces paroles : *Exi à me, quia homo peccator sum* : Seigneur, éloignez-vous de moi; parce que je suis un pécheur.

La dévotion sans humilité est à l'égard de la grace une disposition pire que le vice, parce que la grace porte aisément un homme vicieux à être humble, et que le démon engage facilement dans le vice un homme vain : témoin les Juifs et les Gentils.

Les dévots, après leur conversion, doivent s'entretenir dans de grands sentimens d'humilité, parce qu'ils sont sujets à se laisser surprendre par l'orgueil. Il en est à peu près de leur changement comme de la perte d'un des sens, la nature partage entre les autres l'influence qui le soutenait; ainsi quand on retranche un vice, quelque'autre prend de nouvelles forces. C'est dans cette vue que le dévot Gerson dit qu'il ne veut point de consolation qui dérobe la componction, point de ravissement qui lui ravisse l'humilité. Quand on est saint, on est toujours humble. La grace agit comme la nature, toutes les parties agissent également, et à proportion les unes des autres.

Les vrais gens de bien pensent peu à autrui, ils ne s'occupent que de leurs imperfections; les hypocrites au contraire s'attachent à la pratique de la vertu, non parce qu'elle est propre à sanctifier, mais parce qu'elle les distingue. Ce n'est pas qu'en voulant vivre selon les maximes de l'Évangile, on puisse ne pas se distinguer, à cause de la corruption du monde, mais il ne le faut pas faire par ce motif; il faut souhaiter que tout le monde fasse son devoir; une marque qu'on se cherche dans

la dévotion , c'est lorsqu'on néglige les points essentiels , et qu'on ne s'attache qu'aux menues observances.

Rien ne donne plus lieu de s'humilier que le péché. Je suis tombé dans le péché , j'y suis tombé volontairement, avec connaissance , avec malice , et j'ai eu très-peu de part à ma conversion ; Dieu l'a commencée , il m'a réveillé , il m'a pressé , il m'a porté , il m'a forcé en quelque sorte. Le démon n'a péché qu'une fois , et il est devenu par là si horrible , que si Dieu lui permettait de se faire voir à nous avec cette horreur , nous perdriens la vie sur l'heure. Quel reproche ne fait-il pas à Dieu , et avec lui tous les damnés , de ce que nous ne sommes pas damnés comme eux , l'ayant pour la plupart autant ou plus mérité qu'eux ? Un homme qui a été condamné par la Justice , et qui n'a échappé à la mort que par la pure miséricorde du Prince , a bien lieu de s'humilier.

Adam ayant péché , se cache et n'ose paraître ; Caïn se dérobe aux yeux de son père , son péché l'humilie ; parce que dans ces premiers jours on ne s'était pas encore familiarisé avec le crime. Un homme qui saurait que tout le monde le hait avec justice , ne pourrait avoir que de très-bas sentimens de soi , et dans cet homme l'orgueil serait folie pure plutôt que vanité : nous sommes convaincus que le péché nous attire la haine de Dieu , de ce Dieu si juste , si éclairé , si bon ; combien cette haine doit-elle humilier un pécheur , puisque quoique Dieu ait été haï des hommes , qu'il en ait été outragé , il ne peut les haïr , il ne peut haïr que le mal ? Il hait les démons ; or il n'y a rien d'horrible , ni dans les démons , ni dans les damnés , que ce qui est dans une âme coupable d'un péché : je suis aussi haïssable aux yeux de Dieu que tous les démons , que tous les damnés , et je pourrais ne pas m'humilier ?

Quand Dieu vous révélerait aujourd'hui que vous êtes le plus grand Saint qui soit au monde ,

vous devriez être humble, et tel qu'une femme de la lie du peuple qu'on aurait habillée en Reine, et qui n'oserait se montrer sous cette parure. Quand Dieu vous aurait révélé que vous persévérerez dans le bien jusqu'au dernier moment de votre vie, vous en devriez être plus humble et plus confus d'avoir reçu tant de graces sans les mériter et sans pouvoir les reconnaître. Si avec tant de sujets de m'humilier, je suis superbe, c'en est fait de moi, je suis perdu, car je ne pourrai mériter de pitié devant Dieu.

Le vice est en quelque sorte une disposition à l'humilité, mais rien n'est si opposé à la foi que l'orgueil : *Abcondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* Selon le témoignage de Jésus-Christ, les Idolâtres, les villes de Tyr et de Sidon, celles de Sodôme et de Gomorrhe étaient peu susceptibles de l'Évangile à cause de leur orgueil.

DES ADVERSITÉS.

L'ÉCRITURE dit que les trois enfans ne furent ni atteints ni blessés par le feu : *Et non tetigit eos omnino ignis, nec contristavit eos.* Voilà un grand miracle. Mais les justes dans l'adversité nous en font voir un plus grand : *tetigit eos ignis, nec contristavit eos.*

Il y a autant de différence entre un homme qui agit pour Dieu et un homme qui souffre, et ce que l'un et l'autre rend de gloire à Dieu est aussi différent, que la gloire qu'il reçoit du soleil, quand il va du couchant au levant, est différente de celle qu'il reçoit de cet astre quand il s'arrête au milieu de sa course.

Il n'est point d'autre voie que l'adversité, ni pour sauver le pécheur, ni pour sanctifier le juste :

il faut guérir ce mauvais Chrétien de l'amour du monde, il faut guérir ce Chrétien lâche et imparfait de l'amour de soi-même ; pour mettre le premier dans la voie du salut, et l'autre dans le chemin de la perfection, un renversement de fortune est nécessaire, ce renversement peut seul opérer ces deux merveilles. Vous rendez toutes les autres voies inutiles, ou par l'attachement continuel au plaisir, ou par l'application aux affaires. Dieu ne parle point dans les cercles du monde, et on ne l'y entendrait pas. Les affaires ne donnent pas le loisir de faire réflexion au salut, on est enivré de la vanité, et des succès heureux. Cette femme est tout occupée de sa beauté ; parlez-lui de toute autre chose, vous ne serez pas écouté : il faut, pour la sauver, qu'un accident la défigure.

De plus, il est sûr que nous nous faisons pour la plupart un écueil qui nous arrête, et qui nous empêche de nous offrir à Dieu tout entiers. Une réserve dans notre sacrifice, ce n'est rien, dit sainte Thérèse, mais ce rien est un obstacle à de grandes graces. Vous pourriez bien vous-même vous guérir, mais vous n'en avez pas le courage ; peut-être ignorez-vous même où est le mal : il faut qu'une main habile, lorsque vous y pensez le moins, porte le fer bien avant dans la chair vive, et perce l'ulcère caché au fond des entrailles ; sans ce secours vous vivrez dans la langueur.

N'est-il pas vrai que depuis le temps que vous êtes à Dieu, vous n'avez pu vous résoudre à quitter ce jeu, cette amitié qui n'est pas criminelle, mais qui partage votre cœur, à quitter cet amour pour la vaine gloire et pour la louange ? Vous sentez une partie du mal que vous fait cette attache, mais la seule pensée de guérir vous effraie, parce que la plaie est si près du cœur, qu'on ne peut, sans une opération violente et douloureuse, y porter le remède nécessaire. Le Confesseur le voit, ce mal, mais il vous flatte, parce qu'il prévoit qu'il vous affligerait en vous le faisant connaître, et

qu'il ne vous porterait pas à recevoir ses avis sur ce point : il faut donc que Dieu permette qu'il vienne une maladie, une confusion, une mort. Tant que cet enfant vivra, il occupera une partie de vos pensées et de votre affection : Dieu la veut avoir tout entière ; il faut que cet enfant meure.

Ce riche est assailli de mille tentations, il est environné de flatteurs, de charges, d'honneurs, de plaisirs : il n'y a que l'adversité qui puisse le réveiller. Dieu pouvait nous ouvrir un autre chemin vers le Ciel, il est vrai ; mais s'il ne l'a pas fait, croyez-vous que ce soit sans raison, ou qu'il n'en ait point eu d'autre que de vous voir dans la misère et dans la souffrance ? Il a jugé que cette situation vous était avantageuse, il a prévu que vous le remerciez éternellement d'avoir tenu cette conduite à votre égard, et que vous l'en aimeriez plus : pourquoi donc un malheur dont vous devez le bénir, dont vous devez éternellement goûter les doux fruits, pourquoi ce malheur vous jette-t-il dans la tristesse, et vous porte-t-il à murmurer contre sa divine providence ?

C'est dans Dieu l'effet d'une miséricorde bien tendre, quand, au lieu de punir l'âme qui a péché, il frappe le corps, dont les plaies peuvent être utiles ; c'est comme lorsque la Justice humaine réduit à une amende pécuniaire la peine corporelle.

La maladie humilie, elle fait sentir l'infirmité humaine et la grandeur de Dieu, qui est éternel, et qu'aucun mal ne peut atteindre ; elle fait connaître ce qu'on est par soi-même, par le besoin qu'on a des personnes inférieures ; elle nous met en quelque sorte au-dessous de tous ceux qui ont plus de santé que nous. De là vient que dans cet état on envie souvent la fortune d'un artisan pauvre, qui jouit d'une santé parfaite au milieu des travaux où sa condition et sa pauvreté l'assujettissent. On n'est plus si fier, si dur, on apprend à avoir de la compassion et de la reconnaissance. La

maladie rappelle le souvenir des péchés , et elle en fait connaître la malice par la sévérité de la peine.

¶ Je m'étonne qu'on trouve tant de difficulté à se persuader qu'on peut être heureux dans l'adversité , après qu'on a tant vu de personnes malheureuse dans la plus grande prospérité. S'il y a des maux invisibles , est-il impossible qu'il y ait des douceurs secrètes ?

Quand Dieu nous envoie des croix , il le fait par le même principe de charité qui lui fit vouloir que son Fils unique fût crucifié pour nous. Nous sommes les membres de Jésus-Christ ; d'où il s'ensuit , dit saint Augustin , que comme tout ce qu'il a souffert au jour de sa passion et de sa mort , nous l'avons souffert dans sa personne , de même aujourd'hui tout ce que nous souffrons , il le souffre lui-même dans ses membres , dans nos personnes.

Jésus-Christ est le témoin , le compagnon , et l'auteur de nos souffrances ; il voit le mal que vous souffrez , il souffre le mal que vous souffrez , il fait le mal que vous souffrez. Si nous étions assez éclairés pour voir nos véritables intérêts , nous demanderions l'adversité. Il fait le mal que souffrent les damnés , mais il ne le souffre pas avec eux.

Ce n'est pas un de vos amis qui vous fait souffrir , mais il le fait à la vue de votre père , qui ne le permettrait pas si cette peine ne vous était utile , s'il ne vous était avantageux de l'essayer : Dieu en vous épargnant cette disgrâce vous exempterait d'un mal vous et votre ennemi ; au lieu qu'en la permettant , si elle vous était désavantageuse à l'un et à l'autre , il ne pourrait avoir une fin digne de lui. Ce père voit appliquer sur son fils le fer et le feu ; il souffre plus que ce fils : il ne faut donc pas croire que si ce remède ne lui était fort utile , il le permit.

La prospérité de Salomon , quoiqu'elle fût venue de Dieu , a eu plus de force pour le pervertir , que sa sagesse pour le retenir dans le devoir. Tobie

ayant perdu les yeux par un accident que tout le monde sait, ses parens et ses alliés lui insultaient, comme s'il avait perdu le fruit de ses aumônes et de ses autres bonnes œuvres : Mais, leur répondait-il, vous êtes dans l'erreur, vous semblez ignorer que nous sommes les enfans des Saints, et que nous attendons cette vie heureuse que Dieu destine à ceux qui ne s'éloignent jamais de lui : *Nolite ita loqui, quoniam filii Sanctorum sumus, et vitam illam exspectamus, quam Deus daturus est his, qui fidem suam nunquam mutant ab eo.*

L'auteur du Testament des Patriarches dit de Joseph qu'il loua le Seigneur dans le lieu des ténèbres, c'est-à-dire dans les fers. Joseph ne se crut jamais plus malheureux que lorsqu'il se vit vendu. Quelles prières ne fit-il point pour fléchir ses frères ? quels vœux n'offrit-il point à Dieu pour obtenir qu'il changeât leurs cœurs ? Je ne doute point qu'il ne demandât sa délivrance avec toute sorte de soumission ; mais s'il l'avait obtenue, et s'il n'avait pas été réduit à gémir si long-temps sous le poids de ses chaînes, quel malheur n'eût-ce pas été pour lui ? Mon Dieu, n'apprendrons-nous jamais à nous soumettre ? *Nonne Deo subiecta erit anima mea ? ab ipso enim salutare meum :* Ne nous fierons-nous jamais entièrement à vous ?

Mais l'adversité ne me rend pas meilleur. C'est là un vrai malheur, je vous plains ; je ne crois pas qu'il y ait une plus grande marque de réprobation : votre salut est désespéré, il y a peu d'hommes réduits à cet excès de misère. Dieu qui a permis cette disgrâce aurait pu l'empêcher ; et si elle ne vous était pas utile, vous devez penser qu'il l'eût détournée, le pouvant aisément, lui qui, pour vous délivrer des maux de l'autre vie, a surmonté tant d'obstacles, a tant souffert lui-même.

La parole de Dieu nous sauve, mais elle sert peu à un homme qui jouit d'une grande prospérité, il ne l'écoute pas : mais la fortune lui est-elle devenue contraire ? tout lui sert ; il cherche de la

consolation, et il trouve que Dieu seul peut le consoler : cette situation nouvelle éloigne les flatteurs, les libertins; elle appelle les gens de bien, elle leur donne une libre entrée.

L'adversité est nécessaire, même aux gens vertueux, pour les préserver de la corruption; elle est comme le sel, qui consume et qui conserve. Elle vous fait sentir que Dieu vous aime, et qu'il veut être aimé de vous. Il est jaloux, ce Dieu : il voit que cet enfant a votre cœur, il vous ôte cet enfant. Rien ne marque tant l'amour que cette jalousie.

DE LA PROSPÉRITÉ DES MÉCHANS.

POURQUOI Dieu afflige-t-il les bons, et pourquoi permet-il que les méchans soient dans la prospérité? Pour vous faire ressouvenir qu'il y a une autre vie. Ne fut-ce pas au milieu des afflictions que Job dit : C'est dans cette vallée de larmes que je crois voir les dons de Dieu les plus précieux : *Credo videre bona Domini in terra viventium*? Ce qui trompe la plupart des hommes, ce qui les scandalise, c'est qu'ils s'imaginent qu'on est heureux parce qu'on est méchant; et c'est le contraire, on est méchant parce qu'on est heureux.

Où Dieu est l'auteur de cette disposition, ou il n'en est pas l'auteur. S'il n'en est pas l'auteur, pourquoi accusez-vous sa Providence? S'il en est l'auteur, n'en est-ce pas assez pour vous faire entendre qu'elle est très-juste? Dieu est bien peu équitable, dites-vous, de donner la prospérité aux méchans. Mais je raisonne bien autrement. Il faut, dis-je, que la prospérité soit un grand mal, puisqu'elle est le partage des méchans.

Que peut donner Dieu de pire aux méchans que la prospérité? c'est donner de l'aliment au feu qui les dévore, des armes à des furieux.

Dieu, comme souverain administrateur du monde, a eu en vue le bonheur et la félicité de ses fidèles sujets, et comme un monarque sage et puissant, il doit la leur procurer infailliblement. Si donc il ne le fait pas dans cette vie, il faut, ou qu'il n'y ait pas de Dieu, ou qu'il y ait une autre vie.

Lorsque le Fils de Dieu était dans la gloire du Thabor, il voulut qu'Élie et Moïse l'entretinssent des ignominies de sa passion et de sa mort, non qu'il redoutât que ce moment de gloire le corrompît, mais parce qu'il voulait nous instruire. Les heureux du monde n'en usent pas ainsi, ils veulent des flatteurs, qui ne leur parlent que de ce qui peut nourrir leur vanité.

La prospérité est souvent une récompense dans ceux qui sont bons en quelque point; mais en même temps elle est un châtement de leur négligence, une peine de ce qu'ils ne sont pas assez bons.

Croyez-vous que le pécheur est heureux parce qu'il est riche? *Multa flagella peccatoris.* Achab était roi, Aman favori du roi, et tous deux néanmoins étaient misérables. Salomon fut perverti par la prospérité, quoiqu'elle lui vînt de Dieu, et quoiqu'il fût le plus sage des rois.

Dieu donnait des biens temporels pour récompense à nos pères, parce que le Ciel leur était fermé. Ceux qui reçoivent ces mêmes biens dans la loi nouvelle, quelle raison n'ont-ils pas de craindre que ce ne soit par le même motif?

Les Princes donnent quelquefois des récompenses à des courtisans, pour les éloigner de leurs personnes, quelquefois des récompenses périlleuses, et qui doivent faire périr.

Heureux ceux qui n'auront pas été récompensés dans cette vie, lorsqu'en son jugement Dieu pèsera les actions des hommes! Quand il vous dira: Vous avez reçu votre récompense sur la terre: *Recepisti bona in vita tua*, direz-vous que ce n'est pas assez pour payer le peu que vous faites?

Si Dieu différât à récompenser les méchans dans l'autre vie, il faudrait qu'il les mît dans le Ciel, car après la mort il n'y a que des récompenses éternelles : voilà pourquoi l'on dit que les récompenses temporelles sont une marque de réprobation. Je n'en trouve point de plus forte, car c'est une vérité en quelque sorte aussi constante qu'il est constant que Dieu est juste.

Dieu ne punit pas tous les méchans dès ce monde, de peur que vous ne cessiez ou d'attendre la résurrection, ou de craindre le jugement, comme si tous avaient déjà été jugés : Dieu ne laisse pas aussi tous les crimes impunis dans le monde, afin que vous ne doutiez point de sa Providence ; mais il punit quelquefois, et quelquefois il ne punit pas. Lorsqu'il punit dans cette vie, il fait voir, et c'est un préjugé, il fait voir que ceux qui n'y auront pas été punis le seront dans l'autre ; et lorsqu'il ne punit pas, il exerce votre foi, et il veut que vous attendiez un second jugement, infiniment plus redoutable que les jugemens de ce monde.

DE LA FOI.

TOUTES les infidélités ne sont pas seulement dans l'entendement, il y en a encore dans la volonté. Ce qui fait qu'on ne croit pas, c'est qu'on ne veut pas croire. Pour croire, disent les Théologiens, il faut un pieux mouvement de la volonté, qui incline l'entendement. Il est vrai qu'il faut croire pour aimer, mais il n'est pas moins vrai qu'il faut aimer pour bien croire : *Caritas omnia credit.*

Tous les Catholiques croient, mais il s'en faut de beaucoup que tous croient de la même façon. La raison de cette différence, ce n'est ni l'entendement peu éclairé ou trop éclairé, ce n'est ni l'ignorance dans les femmes peu instruites, ni la science dans les Docteurs les plus habiles ; ce n'était

ni prévention d'esprit, ni coutume, dans saint Paul et dans saint Augustin; ce n'était ni désespoir, ni nécessité, dans saint Henri, ni dans Constantin; ce n'était ni timidité, ni faiblesse d'esprit, dans saint Louis et dans Charlemagne.

Ce n'est pas la raison qui est la cause de l'incrédulité des hommes, puisqu'on n'a jamais vu d'homme sensé douter des vérités de la Religion, sans être corrompu dans les mœurs.

D'où vient que de tous les hérétiques il ne s'en convertit aucun de bonne foi, qui ne se soit préparé à cette grace par une vie innocente et réglée, et que jamais on n'a vu de Catholique apostasier, qui avant cette chute n'ait commencé à déshonorer le Christianisme? D'où vient que l'Église n'est jamais abandonnée que par les enfans dénaturés, que par les enfans qu'elle aurait dû elle-même retrancher de son sein, et qu'au contraire il ne passe vers nous du côté de nos ennemis aucun nouveau sujet qui ne fût la gloire de son parti, et qui ne vécût comme s'il eût déjà été fidèle?

La foi suppose deux habitudes, ou plutôt elle en est composée; l'une est dans l'entendement, l'autre dans la volonté. Il faut que l'entendement connaisse les vérités de la foi, et que la volonté les aime, pour les croire. Comment les connaissons-nous, si nous négligeons de nous instruire? comment les aimerons-nous, si nous conservons des passions qu'elles combattent?

Vous n'avez pas cette foi que les Saints ont eue? Dieu ne vous l'a pas donnée? Mais la lui avez-vous long-temps demandée? quelles aumônes, quels vœux, quelles prières avez-vous faites pour l'obtenir? à quel Saint vous êtes-vous adressé? Il n'y a que Dieu seul qui puisse vous la donner; il faut donc la lui demander avec instance, le presser, l'importuner: *Domine, ut videam*. Vous n'avez pas cette foi vive, ces lumières surnaturelles qui découvrent à l'esprit les plus impénétrables mystères, et qui adoucissent à l'ame ce qui paraît de

plus amer à la nature ? Je ne m'en étonne pas ; où les auriez-vous puisées , ces lumières ? dans les ruelles , dans les entretiens impies et licencieux qu'on fait aujourd'hui dans le monde , dans ces livres empoisonnés qui nourrissent vos passions , et qui empoisonnent votre cœur ?

D'où vient que ce Chrétien qui croit faiblement , qui néanmoins fait profession d'une morale si étroite , s'épuise à chercher des raffinemens sur tous les textes de l'Écriture pour imposer à son prochain une obligation indispensable de ne retirer aucun profit de son argent ? d'où vient qu'à son égard il ne fait pas une seule réflexion sur l'obligation si naturelle , si visible qu'il a d'employer ses revenus à orner les autels , à revêtir les pauvres , ces temples vivans du Saint-Esprit ? Dieu a dit dans l'Évangile qu'il fallait avoir pitié des pauvres , que c'était lui qu'on secourait dans leurs personnes. Cette femme , qui est naturellement libérale , et qui a le cœur tendre et compatissant , n'a point de peine à croire que le Fils de Dieu se présente à elle dans la personne des misérables : mais il est dit que le temps est court , qu'il faut le bien employer , qu'on nous redemanderà compte de tous les momens ; d'où vient qu'elle n'écoute point cette vérité , et qu'elle joue depuis le matin jusqu'au soir ? C'est qu'elle aime le jeu , et que cette vérité s'oppose à son inclination. Pour cet avare , il n'y a point d'opinion assez sévère contre la profusion et le luxe ; mais aussi point de parole dans les saints livres assez formelle , point d'endroit dans les Pères assez éloquent en faveur de l'aumône. Prêchez à ce jeune homme le respect pour le Corps de Jésus-Christ , quelle impression ne ferez-vous point sur son esprit ? il sera épouvanté au seul nom de sacrilège , il passera les années entières sans s'approcher des Sacremens ; il déclamera contre les fréquentes communions , il en dira sur ce point plus que les plus austères réformateurs de la morale chrétienne : mais d'où vient que ce même homme à qui la foi

donne une vue si pénétrante, un respect si profond, un zèle même si ardent, n'a point de foi pour ces paroles terribles : *Neque adulteri, neque molles, etc.*, d'où vient qu'il manque de respect pour son corps, qui est le Corps de Jésus-Christ même, selon saint Paul ? d'où vient qu'il ose entreprendre sur les membres du Sauveur jusqu'à les prostituer à des femmes perdues ? d'où vient qu'à l'égard de ceux qui sont coupables de ce crime, ce Docteur si sévère est cependant indulgent jusqu'à excuser leurs plus grands désordres, jusqu'à supposer en eux une nécessité indispensable de pécher ? D'où vient qu'il y a des vérités qui entrent dans nos cœurs sans peine, et d'autres qui n'y trouvent point d'accès ? C'est que celles-là ne trouvent point en nous de passions qui leur soient contraires, et que celles-ci traversent nos inclinations et nos habitudes perverses. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt !* Heureux ceux qui ont le cœur pur ! ils verront Dieu dès cette vie, ils verront la vérité de tous les mystères.

Il y a une erreur parmi les Chrétiens, c'est que la foi est tellement un don de Dieu, qu'il n'est point en leur pouvoir de l'acquérir, ou de la fortifier ; jusques-là qu'ils conviennent aisément qu'ils en ont peu, et prétendent même sur ce défaut de foi et d'intelligence s'excuser de tous les autres désordres de leur vie. De là vient que quoiqu'on leur reproche souvent leur peu de foi, ils n'en sont pas plus touchés que si on leur disait qu'ils n'ont pas le don des miracles ; ils admirent cette vertu dans les Saints comme une grace purement gratuite ; ils se persuadent qu'en vain on s'efforce d'augmenter la foi, qu'il faut attendre dans l'oisiveté que Dieu leur accorde cette faveur, qu'en vain on ferait des efforts pour croire, et qu'il n'est point de moyen de faire de nouveaux progrès dans ce genre. Je sens que la foi est faible en moi ; mais j'ai beau m'efforcer pour l'avoir plus vive, je sens que cet accroissement ne dépend en rien de mes

soins. Je souhaiterais avoir les lumières de ces Saints , qui se sont détachés sans peine de tout ce qui n'est pas Dieu ; mais que me sert-il de les désirer , si Dieu n'a pas résolu de me les donner ? Il faut nous désabuser , et voir à quoi il tient que nous ne croyons pas , que c'est à nous-mêmes , que quoi que nous puissions dire , nous ne croyons pas parce que nous ne voulons pas croire.

La volonté perverse et corrompue détruit Dieu autant qu'il lui est possible , c'est-à-dire qu'elle le détruit dans l'esprit et dans la croyance de l'homme. D'où vient qu'un Dieu humble , qu'un Dieu tendre et miséricordieux , un Dieu charitable jusqu'à se faire homme , vous paraît une chimère , tandis qu'un dieu lâche et vindicatif , un dieu fourbe et adultère , un dieu impudique jusqu'à se changer en bête pour satisfaire une brutale passion , trouve une infinité d'adorateurs dans le Paganisme ? Est-ce que cette espèce de divinité porte plus de vraisemblance ? Non , c'est que les païens aimaient la vengeance et l'adultère , et que vous avez horreur de l'humiliation.

La foi était libre sous les fers des premiers Chrétiens , elle est enchaînée et captive depuis que les Chrétiens sont libres. Il y a de la foi en vous , vous avez beau faire l'athée et l'incrédule. Il est vrai qu'elle y est captive ; mais les efforts qu'elle fait pour se délivrer , les frayeurs que nous donne de temps en temps votre conscience , ces doutes que vous proposez à tout moment sur le sujet de la croyance commune , font voir que vous êtes bien loin de ce calme et de cette tranquillité qu'a coutume de produire une persuasion entière et parfaite. On dirait que vous cherchez la résolution de vos doutes , quoique dans le vrai vous ne cherchez qu'à vous confirmer dans votre erreur par le sentiment des personnes judicieuses que vous croyez devoir entrer dans le vôtre : vous cherchez ce que vous souhaitez de ne pas trouver.

D'où vient qu'on croit à l'heure de la mort ?

C'est qu'on a perdu jusqu'à l'espérance de tous les biens du monde, c'est que le voile est rompu, c'est que les passions sont éteintes; le désespoir se montre, et l'athéisme disparaît.

D'où vient cette négligence extrême en matière de salut? est-ce que je ne crois pas assez que mon ame soit immortelle? Non, ce n'est pas la vraie raison; vous êtes persuadé que votre corps est mortel, et vous ne laissez pas d'en prendre un soin extrême, et de le relever par tout ce que l'art et la nature ont de plus exquis et de plus brillant: c'est que vous n'aimez que l'argile et le limon.

Il est étrange qu'avec l'expérience de tous les jours on ait tant de peine à persuader aux hommes qu'il doivent mourir. On en voit à quatre-vingts ans qui se croient bien loin du tombeau: les médecins ont prononcé l'arrêt de la mort et se sont retirés, le Confesseur crie aux oreilles du malade qu'il est temps de songer au départ; et le malade ne peut encore se persuader qu'il doit mourir; parce qu'il ne peut s'y résoudre, parce qu'il souhaiterait que son corps fût immortel: au contraire, on se défend de croire l'ame immortelle, parce qu'on souhaiterait qu'elle mourût avec le corps.

Quand le cœur est prévenu, en vain on éclaire l'entendement. Les Juifs en sont une grande preuve; les paraboles, qui rendent sensibles les plus hauts mystères, étaient pour eux des voiles impénétrables, qui leur en dérobaient la vue. N'avaient-ils pas vu des miracles? n'avouaient-ils pas eux-mêmes que Jésus-Christ en faisait un grand nombre: *Quia hic homo multa signa facit?* qu'en concluent-ils cependant? qu'il le faut promptement faire mourir.

A l'occasion du prodige fait en faveur de l'aveuglé les Juifs voulurent s'instruire; ils appelèrent les parens, ils furent convaincus. Ils n'oublièrent rien pour le séduire. Quel fut le fruit de ces soins? crurent-ils? Ils le maudirent, ils l'outragèrent; ils l'excommunièrent.

Une passion dans le cœur que le relâchement et la paresse ont déjà amolli , est comme un feu qui s'attache à une matière humide ; elle excite une épaisse fumée qui aveugle la raison , et l'empêche de voir les objets surnaturels. La passion nous rend aveugles à l'égard des objets même sensibles ; faut-il s'étonner si elle nous dérobe la connaissance des mystères divins ? Ce qui rebute les méchants attire les bons ; ce qui fait de la peine aux libertins console les gens de bien , ils ne peuvent assez admirer ce que les autres ne peuvent croire. L'Eucharistie , l'Incarnation , la mort d'un Dieu , qui exercent la foi des mauvais Chrétiens , ne fait qu'enflammer davantage l'amour des Chrétiens réglés et fervens. Si vous parlez de l'anéantissement d'un Dieu dans son incarnation ; Il faut s'aveugler , diront ceux-là , pour croire un abaissement si prodigieux ; Il faut , diront ceux-ci , être plus insensible que les rochers pour n'être point touché d'un amour si parfait et si extraordinaire. Comment pouvons-nous croire tous ces miracles , disent les libertins , en entendant parler du saint Sacrement ? Que votre amour est ingénieux , disent les gens vertueux , qu'il est inventif , qu'il est tendre , qu'il est digne de tout notre amour ! Il n'y a que les simples et les ignorans qui puissent croire ce miracle , dit un prétendu savant qui vit dans le désordre , lorsqu'il apprend les merveilles que Dieu a opérées en faveur de son peuple , et qu'il fait encore tous les jours pour glorifier ses fidèles serviteurs. Que Dieu est admirable dans ses Saints , dit cet homme selon les lumières qu'il s'est procurées par l'assujettissement de ses passions , et par le règlement de sa vie ! non il n'y a point d'autre Dieu que le Dieu que nous adorons : *Verè non est alius Deus , nisi Deus noster , etc.*

Le symbole de votre foi vous rebute , et il convertissait les peuples de l'Inde et du Japon. Tous ces prodiges ne sont-ils pas incroyables , dites-vous ? Est-il rien de plus aimable , disaient ces païens ,

rien de plus raisonnable ? n'est-ce pas là le plus puissant , n'est-ce pas là en même temps le meilleur de tous les dieux ?

Tertullien a dit que l'âme était naturellement chrétienne , pour nous faire entendre que si nous ne croyons pas c'est un effet de la corruption. D'où peut venir ce penchant naturel à croire ? ne serait-ce point de la simplicité , de l'ignorance , ou de la prévention dans ceux qui croient ? On pourrait le penser , si saint Paul , saint Denys , saint Augustin , ne se trouvaient du même sentiment que les simples et les ignorans.

De tous les états le plus misérable , c'est l'état d'un Chrétien qui ne croit qu'à demi ; il vaudrait mieux ne rien croire , puisqu'il souffre plus dans ses plaisirs , qu'un véritable fidèle dans ses peines les plus amères : ce peu de lumières qui lui reste suffit pour le perdre , et ne suffit pas pour le sauver : la foi est en lui une lumière importune , et comme une lueur funeste qui lui ôte le repos qu'on goûte dans les ténèbres , sans lui donner la joie qu'apporte le jour : semblable à un malade à qui il reste assez de force pour sentir la douleur de son mal , mais trop peu pour la surmonter.

Il est désormais inutile de faire connaître aux Chrétiens qu'ils sont peu fermes dans leur croyance ; ils le connaissent assez , ils le sentent , ils l'avouent même sans rougir ; ils prétendent de plus excuser par ce défaut , qu'ils jugent involontaire , tous les dérèglemens de leur vie : ils s'en plaignent , ils souhaiteraient d'être éclairés , parce qu'ils sont persuadés que la lumière qui leur découvrirait la vérité des mystères , leur faciliterait l'observation des commandemens , et qu'ils trouveraient autant de facilité à pratiquer l'Évangile qu'ils trouvent de peine à le croire.

Le don d'intelligence , qui dissipe les doutes et les ténèbres de l'entendement , qui fait qu'on croit avec joie , et que l'esprit se soumet sans répugnance aux vérités les plus obscures ; ce don admirable qui

nous fait pénétrer dans les mystères les plus profonds, qui nous fait voir ce qu'il y a de plus caché dans la conduite de Dieu, qui nous découvre les raisons des choses les plus élevées au-dessus de la raison, qui lui paraissent même les plus contraires : en un mot, ce don précieux qui calme les inquiétudes de notre esprit, et qui fortifie notre foi à un point que les miracles nous sont inutiles, et qu'on n'est pas moins persuadé de ce qu'on croit que de ce qu'on voit, cette intelligence se répand dans nos cœurs avec la grace sanctifiante, et comme elle naît et meurt avec elle, aussi règle-t-elle ses accroissement sur les siens propres : or comme il dépend de nous d'augmenter la grace dans nos âmes, aussi ne tient-il qu'à nous d'y fortifier la foi par de bonnes œuvres.

J'aurais bientôt quitté ces plaisirs, si j'avais la foi. Et moi je vous dis que vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté ces plaisirs. Il arrive tous les jours qu'on emploie contre les Infidèles des remèdes fort inutiles, parce qu'on les applique où il n'y a point de mal : il est au cœur, le mal, et non pas à l'esprit : on croit que c'est erreur, et c'est passion ; et l'on se sert de longs raisonnemens, qui portent à faux : la conversion serait facile, si le cœur était gagné.

De deux oiseaux que Noé fit sortir de l'arche, qui était la figure de l'Église, la colombe ne trouvant point de lieu où s'arrêter, revint dans l'arche ; le corbeau y serait également revenu sans cette brutale avidité qui le porta à s'attacher à un cadavre flottant, pour s'en repaître. Il se peut faire qu'une âme chaste erre quelquefois dans des doutes que la faiblesse de son esprit ou la malignité du démon lui suscite ; mais comme elle n'a point de passion qui entretienne sa faiblesse, elle se rappelle toujours à elle-même : tandis qu'une âme noire et plongée dans le vice est arrêtée par les sales délices que lui présentent les créatures. C'est dans cette persuasion que les hérésiarques ont toujours cou-

mencé par séduire la volonté : ils ne doutaient pas qu'elle n'entraînât l'entendement dans les erreurs les plus ridicules et les plus opposées au sens commun.

La foi a été donnée pour supplément à la raison , pour nous élever au-dessus de la raison. De là vient qu'elle aide la raison plutôt qu'elle n'en est elle-même secourue.

DE L'ATHÉISME.

DIEU n'a jamais fait de miracle pour prouver la divinité , parce que toutes les créatures la prêchent. Il n'y a que ceux qui voudraient qu'il n'y eût point de Dieu , qui disent qu'il n'y en a pas. Leur imagination remplie de folles idées les jette dans l'égarement ; ils sont toujours prêts à dogmatiser , sans cesse ils font des efforts pour attirer les autres dans leurs sentimens , parce qu'ils souhaiteraient (ce qu'ils tentent en vain) se convaincre eux-mêmes de leur erreur. S'ils s'étaient une fois persuadés , il ne chercheraient plus à fortifier leur sentiment par le sentiment d'autrui , ils laisseraient vivre chacun à sa façon , ils s'attacheraient à ce qui serait propre à satisfaire leurs désirs , ils parleraient librement d'une manière conforme à leur intérêt , et suivraient sans gêne les douceurs de la vie , objet principal de leurs recherches : s'il n'y a point de Dieu , chacun est sa règle.

Épicure , chef de tous les athées , dit un mot qui fait voir qu'il ne condamnait que les faux Dieux : *Non Deos vulgi negare profanum , sed vulgi opiniones Diis applicare profanum*. Les peuples du monde les plus sages ont été les plus religieux. L'Orateur de l'ancienne Rome , après avoir avoué ingénument que plusieurs autres nations surpassaient les Romains en beaucoup de choses ,

ajouté qu'en ce qui concerne la religion, et les lumières qui leur ont fait voir que le monde était conduit et gouverné par la sagesse des Dieux, ils l'ont emporté sur tous les autres peuples : *Sed pietate ac religione, atque hâc unâ sapientiâ, quôd Deorum immortalium numine omnia regi, gubernarique prospeximus, omnes gentes, nationesque superavimus.*

Nous sommes environnés de lumières, ce n'est donc pas ce qu'il faut chercher pour voir et pour connaître Dieu ; non-seulement il nous environne lui-même, il nous pénètre, mais il guérit les maladies qui nous aveuglent, qui nous rendent insensibles. Les Médecins donnent tout à la nature, les politiques tout à la prudence humaine, les Astrologues tout aux astres, les personnes déréglez tout au hasard : les sages se défont des préventions, et cherchant de bonne foi la cause de tout ce qui se passe sur la terre, trouvent qu'il faut remonter à une sagesse souveraine.

N'est-il pas étrange que les gens qui combattent la Religion ne viennent qu'avec des doutes, des contes frivoles, des railleries froides, attaquer dans nos esprits une vérité établie par tant de preuves si convaincantes ? Vous nous opposez les rêveries de Démocrite et d'Épicure, les réflexions de quelqu'autre Auteur qui a ramassé je ne sais quels exemples obscurs, qu'il faut croire sur sa bonne foi, et qui ne prouvent rien, supposé même qu'ils soient véritables : et moi je vous oppose le consentement universel de tous les siècles et de toutes les nations, j'oppose à vos maîtres les démonstrations des Théologiens, auxquelles ils ne peuvent répondre qu'en découvrant leur ignorance, je leur oppose la voix de toute la nature, tous les Docteurs, toutes les Académies de l'univers. Dieu, souverain maître et du Ciel et de la terre, puissante main qui avez donné sa forme à la voûte céleste suspendue sur nos têtes, qui l'avez semée d'étoiles, qui avez créé le soleil et

fixé tous ses mouvemens , qui avez arrangé toute cette machine avec tant d'art , qui en avez si bien réglé tous des ressorts , que depuis six mille ans aucun ne s'est encore démenti ; bras tout-puissant , qui soutenez cette lourde masse au milieu des airs , qui l'avez rendue féconde par la révolution si juste et si nécessaire des saisons , qui avez creusé les abîmes de l'Océan , qui les avez remplis d'eaux intarissables , qui faites vivre une multitude innombrable de poissons de tant d'espèces différentes dans ce même élément où périclent les autres animaux ; Créateur éternel , qui avez formé de rien cet homme , dont la structure admirable se trouve propre à tant d'actions et de mouvemens différens , qui lui avez donné une ame et des facultés capables de mille fonctions , dont chacune suffit pour arrêter et pour confondre les esprits les plus éclairés et les plus pénétrants ; équitable dispensateur , qui avez partagé les richesses aux diverses régions , les fruits aux diverses terres , les industries aux divers peuples , les arts et les talens aux divers hommes avec tant de sagesse , que les uns profitent des biens des autres , qu'ils s'aident tous , qu'ils se servent mutuellement , que rien ne manque ni aux grands ni aux petits , et que l'univers subsiste dans une égalité et une harmonie admirable , malgré la contrariété des élémens , les antipathies des nations , et l'application unique que chacun a à ses propres intérêts ; se peut-il faire qu'il y ait des hommes qui demandent si vous existez ? Je vous trouve dans les plus petites fleurs , dans les insectes les plus vils ; je vous trouve dans ma mémoire , dans mon imagination : et il y a des hommes qui demandent des preuves de votre existence , qui ne croient pas que vous gouvernez le monde ? Combien ai-je de raisons de croire que ces sortes de gens sont aveugles , que leur présomption leur a ôté l'usage du sens commun , que votre majesté , qu'ils ont voulu envisager , les a accablés , selon votre divine parole ?

Ce sont des hommes qui dans le fond sont persuadés du contraire , mais qui , pour exercer leur esprit , quelquefois pour se donner le plaisir d'embarrasser un ignorant et de lui faire illusion , s'efforcent de lui donner une idée extraordinaire de leur science ; ce sont des hommes qui tiennent à des femmes qu'ils veulent séduire , des discours propres à les jeter dans le trouble , parce qu'elles n'ont pas assez de lumières pour découvrir la faiblesse et la fausseté des raisonnemens qu'on leur fait ; et ces hommes , qui ne doutent nullement de la divinité , passent pour de véritables athées.

Les persuasions des athées sont si faibles , que dès que l'application les détache des objets de leurs passions , ils n'attendent pas , du moins la plupart , qu'on leur parle , pour se désabuser.

La lumière , qui nous fait tout voir , nous fait voir encore l'Auteur souverain de tout. Nous naissons avec des instincts et des passions , nous naissons avec des connaissances et des lumières. Comme il y a des objets que nous désirons naturellement , il y en a aussi que nous connaissons sans instruction et sans étude : Dieu , l'immortalité de l'ame , la récompense des bonnes actions , sont de ces vérités qu'il n'est point nécessaire d'apprendre. Avec tant de connaissance , me dira-t-on , il n'y a point d'infidèle. Non , il n'y en aurait point , si pour être fidèle il suffisait de connaître ; mais il faut encore aimer.

On convainc tous les jours les Hérétiques , et on ne les convertit pas par cette conviction ; il n'est rien de si facile que de leur faire voir le vrai ; mais bien loin de concevoir de la joie lorsqu'ils l'ont trouvé , ils s'irritent , ils se répandent en injures , ils s'abandonnent au désespoir. Quand ils ont affaire à des gens habiles , ils sont bientôt au bout de leurs passages et de leurs réponses.

S'il y avait un seul point dans ma Religion qui fût visiblement opposé à la raison , je le regarde-

rais comme erroné. Il y en a cent dans les autres , mais il y en a qui flattent la concupiscence.

Celui qui pêche , dit saint Bernard , voudrait qu'il n'y eût point de Dieu , ou du moins qu'il n'y en eût pas pour punir les crimes ; et comme on se persuade aisément ce qu'on désire avec passion , il ne s'en trouve que trop qui ne croient pas qu'il y ait de Dieu , ou du moins qui veulent faire comme s'ils ne le croyaient pas.

Je vous plains lorsque vous me dites que vous n'avez point encore trouvé Dieu ; mais je ne saurais arrêter les mouvemens de mon indignation lorsque j'apprends que vous ne le cherchez pas même. Vous paraît-il donc si peu digne de vos recherches ? Hérode n'eut pas plutôt appris que Jésus-Christ était né , qu'il le craignit , qu'il le fit chercher de toutes parts ; qu'il n'oublia rien pour le perdre ; il fit mourir les jeunes enfans , dans l'espérance de l'envelopper dans ce massacre : l'homme Dieu échappe à toutes ses poursuites. Les pécheurs font comme Hérode , ils tâchent à force de crimes d'étouffer le sentiment extérieur qu'ils ont de l'existence de Dieu ; mais ce sont de vains efforts.

A quoi vous arrêtez-vous , Prédicateurs ? ah ! ce n'est pas là où est le mal ; vous avez beau raisonner et multiplier vos démonstrations pour prouver l'existence d'un Dieu , vous ne gagnez rien sur ces esprits. Je sais qu'ils disent eux-mêmes qu'ils ne croient pas , et que ce n'est que les petits qui donnent dans les pièges qu'on leur tend pour les rendre esclaves d'une croyance également incommode et chimérique ; que pour eux ils ont secoué le joug , et qu'ils vivent sans contrainte et sans souci : mais en vain tâchent-ils de nous le persuader. Il faudrait qu'ils ne fussent pas hommes , pour être dans cette disposition : la connaissance d'un Dieu nous est aussi naturelle que l'inclination vers le bien , et l'aversion pour tout ce que nous croyons nous être nuisible. S'ils ne

croyaient pas , et si leur croyance ne traversait pas sans cesse leurs plus agréables plaisirs , s'ils avaient étouffé en eux tout sentiment ; on ne les entendrait pas faire sans cesse de nouvelles questions sur l'existence de Dieu et l'immortalité de leur ame , proposer leurs doutes dont ils ont cent fois reçu la résolution , on ne les verrait pas frémir dans la pensée de la mort , tomber dans d'affreuses rêveries dès qu'ils sont dans la solitude. Tout leur parle de la divinité et de la providence ; et s'ils sont sourds à tant de voix qui les avertissent sans cesse , c'est en vain que vous espérez qu'ils seront sensibles à la vôtre. Il faut se défaire de cette passion ; tant que vous y serez assujetti , vous aurez assez de lumière pour mériter votre condamnation , mais jamais assez pour dissiper vos doutes et calmer votre inquiétude. On a trop d'intérêt qu'il n'y ait point de justice dans l'autre vie , pour se bien persuader qu'elle s'y exerce. Voulez-vous juger sans crainte de vous tromper sur un point si important pour vous ? défaites-vous de tout intérêt. *Domine , ut videam... Tu es lux vera , quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Il est vrai , mon Dieu , nous avons assez de lumière pour nous conduire , mais vous voyez que le péché , ou a éteint cette lumière , ou nous a rendus aveugles.

D'où vient donc qu'il y a des gens qui ne croient pas même en Dieu , et qui osent traiter de simples ceux qui combattent leur incrédulité ? Je réponds que ce sont quelquefois des esprits faibles et vains , qui ont assez d'orgueil pour ne se rendre pas à l'autorité de l'Église , et qui d'ailleurs n'ont ni assez d'étude pour voir les raisons sur lesquelles est appuyée notre croyance , ni assez de pénétration pour les comprendre. Pour preuve de la faiblesse de leurs lumières , quand est-ce que ces esprits frivoles qui font montre d'une vaine science avec les ignorans et avec les femmes , ont rendu une seule raison de leurs doutes , eux qui demandent

raison de tout ? D'où vient que ces prétendus esprits forts, bien loin de pouvoir convaincre les autres, ne peuvent se persuader eux-mêmes ? D'où vient qu'ils sont dans des inquiétudes continuelles, qu'ils ne peuvent se rassurer parfaitement contre la crainte d'un Dieu, que toutes les créatures leur découvrent ? Pourquoi ce zèle imprudent, et cette passion d'attirer les autres dans leur sentiment, si ce n'est pour se persuader que leurs opinions sont plausibles, pour se persuader par l'accès qu'elles trouveront dans un plus grand nombre d'esprits qu'elles ne choquent pas le sens commun ? Pourquoi tant de soins, pourquoi tant d'efforts, hommes infortunés, s'il n'y a point d'autre vie que celle-ci, si nos âmes meurent avec nos corps, s'il n'y a point de Dieu à qui vous devez rendre compte de vos sentimens et de vos actions ? Si vous en êtes intimement persuadés, qu'importe que cette prétendue vérité soit crue ou ignorée des autres hommes ? que ne laissez-vous vivre chacun dans sa persuasion ? A quoi aboutit ce grand zèle, qu'à mettre la confusion et le désordre dans la vie civile, qu'à vous perdre d'honneur et de réputation, qu'à vous exposer même à perdre la vie ?

D'où vient enfin qu'en toute occasion vous voulez rendre compte à tout le monde de toutes vos idées, que vous n'en parlez jamais que comme un homme inquiet, qui cherche à s'éclaircir, ou plutôt à se confirmer dans son erreur, qui souffre de ne se pouvoir convaincre, de ne pouvoir étouffer cette voix de la nature, cet instinct secret qui lui crie sans cesse qu'il y a un Dieu ? Vous ne croyez pas, parce que la connaissance que vous avez de la divinité est une connaissance forcée et involontaire : vous souhaiteriez qu'il n'y eût point de Dieu, parce que sa loi vous déplaît, et que vous vous plaisez dans la honte d'une vie déréglée.

DE L'ABANDONNEMENT

DE DIEU.

UNE marque qu'on est abandonné de Dieu, c'est de ne plus rougir du vice; une autre marque, c'est d'être venu jusqu'à blâmer la vertu, jusqu'à en faire un sujet de honte à ceux qui la pratiquent; c'est être encore dans cet état funeste, que de voir sans frémir le changement qui s'est fait en nous, que de se ressouvenir avec une sorte de confusion de sa ferveur et de ses pratiques passées.

La honte et la crainte de Dieu sont deux impressions bien différentes, mais cependant presque toujours dans un égal degré dans l'ame. La honte est la plus forte des passions; de là vient qu'il n'y a plus contre elle de ressource dans l'ame, lorsqu'une autre passion en a vaincu toute la force.

Ceux qui présument beaucoup de leurs lumières, et qui prétendent juger de tout par ces seules lumières de leur esprit, sont ceux qui tombent dans l'aveuglement. On ne peut voir sans pitié avec quelle témérité ces prétendus esprits forts décident de tout, et proposent leurs sentimens comme des oracles, sans raison, contre toute sorte de raison, avec une audace qui surprend les ignorans, mais qui fait compassion à ceux qui sont plus instruits.

Tout sert à aveugler de plus en plus les aveugles; les miracles, les bon exemples: comme tout sert aux prédestinés, jusqu'aux péchés des autres, et même jusqu'à leurs propres péchés.

Ces sortes de gens croient qu'il n'y a personne au monde qui soit plus sage qu'eux, ils croient même être plus sages que tout le monde ensemble: voilà pourquoi, sans raisonner, ils avancent cent choses extravagantes, dont ils ne sauraient

jamais donner de preuves. Ils se plaignent qu'il faut croire sans raisonner ; c'est d'eux-mêmes qu'on a lieu de se plaindre sur ce point.

Ils se sont fermé toutes les voies du retour, telles que la docilité, la défiance, la pudeur.

Il y a des endurcis de trois sortes, ceux qui font le mal avec une connaissance parfaite ; d'autres qui évitent d'avoir cette espèce de connaissance, afin de faire le mal ; ceux qui n'ont aucune connaissance, aucun bon mouvement.

Pilate et Pharaon, et tous ceux qui persécutent les gens de bien par respect humain, ou par quelque autre motif, ces sortes de gens savent, ils se déterminent en quelque manière, mais ils n'en veulent pas venir aux effets ; on dirait que Dieu les a endurcis, et que cette parole terrible s'est accomplie sur eux : *Et factum est sicut locutus est Dominus, et non audierunt ; sic clamabunt, et non exaudiam.*

Qu'est-ce donc qu'un cœur dur ? C'est un cœur qui n'est ni brisé par la componction, ni amolli par la piété, ni ému par les prières, qui ne se rend point aux menaces, qui se roidit contre les châtimens. Un cœur dur, c'est un cœur qui oppose l'ingratitude aux bienfaits de Dieu, l'indocilité à ses conseils, un cœur que la pensée des jugemens éternels désespère, que le souvenir de la bonté divine rend plus négligent ; un cœur enfin hardi dans le crime, timide dans les périls, intraitable dans les affaires du monde, insensible à tout ce qui regarde le salut éternel ; il oublie le passé, il méprise le présent, il ne prévoit pas l'avenir.

DE L'IMPURETÉ.

IL y a bien des libertins qui tâchent de se persuader à eux-mêmes, et de persuader même aux autres que l'impureté n'est pas un grand péché. D'où

vient donc qu'on s'en cache avec tant de soin, qu'on en rougit, que toutes les lois le condamnent, qu'on a tant de peine à s'en accuser, qu'on ne dit presque jamais tout ce qu'il faudrait dire pour l'intégrité de la confession ? D'où viennent ces remords de la conscience ? d'où vient qu'on est encore saisi d'horreur au seul nom de Déluge, de Sodôme ? d'où vient que les autres peines, l'aveuglement, l'endurcissement de cœur, la perte de la foi, l'athéisme, la soustraction de toute grace suit si souvent les crimes de cette espèce ?

Je me repens d'avoir créé l'homme, *pœnitent me fecisse hominem*. Le Seigneur ne témoigne point le même repentir, ni après le péché d'Adam, ni après le péché de Caïn.

Abraham n'osa demander la grace des Sodomites, quoiqu'il eût un vrai désir qu'on leur pardonât, comme il paraît par le dix-huitième chapitre de la Genèse ; Moïse la demanda pour des Idolâtres, et il l'obtint.

Saint Bonaventure donne cinq marques pour reconnaître l'amour charnel, et le distinguer de l'amour spirituel : les longs entretiens, s'ils sont inutiles ; rarement sont-ils utiles, s'ils sont longs ; les témoignages de cet amour donnés par des regards, des gestes, des mouvemens, des flatteries ; les inquiétudes dans l'absence ; la jalousie ; la complaisance pour les vices.

Faut-il s'étonner si l'on trouve peu de foi parmi tant de corruption ? je m'étonnerais du contraire ; Dieu ne verse pas ses dons dans la fange : *Non permanebit spiritus meus in homine... quia caro est*.

Quelques anciens Philosophes appellent la passion qui porte à l'impureté une espèce de mal caduc, les Pères lui donnent par antonomase le nom de péché, saint Augustin dit que cette passion est un des plus grands maux que la désobéissance d'Adam nous ait apportés.

La passion à laquelle nous avons plus de pente, et contre laquelle nous aurions besoin de plus de

secours , est cette passion , où nous sommes portés par mille endroits , par les théâtres , par les livres , par les chansons ; les habits mêmes , faits contre ce vice , servent aujourd'hui à favoriser cette passion ; les femmes , à qui Dieu n'a inspiré tant de pudeur naturelle que pour les défendre et les rendre en quelque sorte vénérables aux hommes , les femmes font naître le feu impur ; le chant , qui a été fait pour les oreilles , souffle et nourrit ce feu. Les anciens étaient plus chastes dans leurs habits , dans leurs livres , dans leurs vers.

Cette passion ôte à l'homme le repos , l'honneur , la vertu et la raison. Je dis la raison ; à quels excès incroyables ne porte-t-elle pas ? à quelles honteuses extrémités ne porta-t-elle pas David , Samson , Salomon ? On revient avec peine des désordres qu'entraîne ce vice.

Pour l'éviter , il faut fuir la conversation avec les personnes d'un autre sexe , et se précautionner contre les prétextes. On dit que ce n'est là qu'un commerce innocent d'une amitié réciproque , qu'un jeu agréable d'heureuses saillies ; mais entre hommes et hommes ce commerce , ce jeu ne produirait pas les mêmes effets.

DE L'ENFER.

L'ÉTERNITÉ est comme un globe , qui étant appuyé sur le cœur d'un misérable , lui fait sentir tout son poids ; quoiqu'il ne le touche que par un point , il est accablé sous ce point de l'éternité , il souffre toute l'éternité. L'éternité bienheureuse est la possession entière et parfaite d'une vie interminable , *est interminabilis vitæ tota et perfecta possessio.*

L'éternité malheureuse est par conséquent un état où toutes les différences du temps concourent

ensemble , et se réunissent comme en un point pour tourmenter un esprit.

Quelle douleur pour une ame damnée , lorsque de cet abîme de l'éternité , après avoir brûlé les cent mille et millions d'années , elle jettera les yeux sur cette légère portion de temps qu'elle aura passé sur la terre et qu'elle retrouvera à peine au bout de ce nombre infini de siècles écoulés depuis sa mort ! La vie ne paraît qu'un moment , quoiqu'envisagée de près ; il nous semble , quand nous en jouissons encore , que tout ce qui en est passé n'est qu'un songe. Lorsqu'on est à l'heure de la mort , quelque longs qu'aient été nos jours , à peine peut-on se persuader qu'il y ait eu quelque intervalle entre le jour de notre naissance et le terme où nous sommes enfin arrivés ; nous cherchons cette vie qui a passé comme un éclair , et dont à peine il reste quelque trace dans notre mémoire. Que sera-ce quand depuis notre mort il se sera écoulé des milliers d'années , lorsque vos enfans et les enfans de vos enfans seront déjà ensevelis , que votre race sera perdue , que le temps aura ruiné les maisons que vous avez élevées , détruit les villes qui vous ont donné la naissance , renversé les États où vous avez vécu , que la fin des siècles aura absorbé tout l'univers dans ses propres cendres , que les portes du Ciel et les portes de l'Enfer auront été fermées , pour n'être jamais rouvertes , et que depuis ce temps cent mille ans , cent mille millions d'années auront déjà passé ? qu'en pensez-vous ? que vous paraîtra cette vie ? jugerez-vous alors qu'elle mérite qu'on perde l'éternité pour en jouir avec les plaisirs et les honneurs qui l'accompagnent ?

Quoi ! pour jouir durant ce moment de vie de quelques frêles plaisirs , quoi ! pour passer dans je ne sais quel honneur cet atome de temps , dont il me reste à peine l'idée , que je cherche presque inutilement au milieu de cette durée épouvantable qui l'a ou précédé ou suivi , pour une vaine fumée je me suis plongé dans ces ténèbres , dans

ces feux éternels ? Que sont devenus ces fantômes de gloire , de grandeur , de réputation , d'immortalité , qui me donnaient alors de si grands soins , qui m'occupaient , qui me faisaient oublier l'éternité ? que sont devenues ces personnes que j'ai aimées , et ces personnes dont j'ai redouté les vains jugemens , les discours et la puissance ? O Dieu , quel aveuglement ! quelle folie ! Si j'avais voulu profiter de ce moment , si j'avais fait ce que je pouvais faire , et ce qui m'est à présent impossible , et ce qui me sera éternellement impossible , quelle serait ma joie ! dans ce moment , qui est l'unique dont j'ai pu disposer , et qui ne reviendra jamais , dans ce moment que j'ai employé à jouer , à voir le monde , à parler , à dormir , à ne rien faire ; dans ce moment toute ma fortune a été entre mes mains , j'ai été le maître , l'arbitre de mon bonheur , j'ai eu en mon pouvoir la clef du Ciel , j'ai eu durant trente ou quarante ans la liberté de choisir dans le céleste séjour , dans l'éternité bienheureuse , la place la plus ornée , la plus élevée ; on m'a offert de me placer , ou entre les Apôtres , ou parmi les Vierges ; et j'ai refusé d'y aspirer , je n'ai pas seulement daigné penser aux offres qu'on me faisait. Mon Dieu , étais-je Chrétien ? étais-je raisonnable ? étais-je homme ? qui m'avait renversé l'esprit ? quel charme m'avait saisi ? Ah ! moment , moment précieux , court moment , ne reviendras-tu donc jamais ? faut-il que tu sois éternellement perdu pour moi ? Pour combien de millions de Chrétiens n'est-il pas déjà perdu ? Hélas ! une partie même en est perdue pour vous , craignez de perdre le reste ; si vous ne prenez des mesures promptes et sérieuses , vous le perdrez tout entier.

On nous parle des feux et des flammes de l'Enfer : ces feux sont horribles , ces flammes épouvantables ; mais , à mon sens , ce n'est presque rien , si on les compare à ce regret , à cette vue du temps passé , et du mauvais usage qu'on en a fait.

Notre esprit s'emploiera toute l'éternité à nous représenter de la manière la plus vive la vanité des objets qui nous ont détournés de Dieu , la facilité que nous avons de nous sauver. Il était si facile de confesser ce péché , j'ai eu tant d'années de santé depuis ma chute ; pourquoi attendais-je l'heure de la mort ? pourquoi différerais-je au lendemain ? où était mon esprit ? où étais-je moi-même , moi qui avais l'estime publique , moi qui donnais aux autres des conseils si salutaires ? ce qu'ont fait un tel et un tel , je n'avais qu'à le faire. Cette pensée me paraît si affreuse , que si tous les autres supplices de l'Enfer pouvaient être séparés de ce genre de tourment , et que Dieu laissât à mon choix , ou d'être plongé dans cet abîme effroyable de maux , ou d'être seulement tourmenté par ce regret , je ne balancerais pas à choisir l'assemblage de toutes ces peines , pour me délivrer de ce ver rongeur. Mais jamais l'un ne sera séparé de l'autre , éternellement vous souffrirez ; éternellement vous regretterez le temps , les moyens faciles que vous avez eus de vous sauver , et que vous avez méprisés.

Mon Dieu , mon divin maître , mon aimable Rédempteur , ne me damnez pas , je vous en conjure par votre sang précieux , par cet amour si tendre et si ardent que vous m'avez toujours témoigné. Quel fruit tirerez-vous , ô mon Dieu , de la perte de cette vile créature que vous avez fermée de limon , et qui bientôt doit être réduite en poudre ? quelle gloire vous reviendra-t-il de m'avoir enfermé pour une éternité dans ces gouffres de feux et de flammes ? suis-je un objet digne d'une colère si enflammée , d'une vengeance si longue et si terrible ? Mais nous-mêmes faisons ce qu'il faut pour nous sauver , sauvons - nous quand tout le reste devrait périr.

On perdrait l'esprit si l'on pensait à ces terribles vérités. On perdrait l'esprit ? mais ce renversement , cette folie , ne serait une folie qu'aux

yeux du monde insensé, ce serait devant Dieu la haute et la souveraine sagesse. Savez-vous ce qui me renverserait l'esprit, si je m'attachais à le vouloir comprendre ? c'est d'accorder la vie d'un pécheur et la croyance de l'Enfer, c'est d'imaginer comment il se peut faire que vous croyiez qu'il y a un Enfer, une éternité de peines, et que vous viviez dans le péril continuel d'y tomber, c'est que vous sachiez qu'il y a des peines si affreuses, que vous avouiez même que la raison demeure accablée sous ce poids terrible, et qu'à cette vue aucune réflexion sage ne vous porte à prendre des mesures pour éviter un pareil supplice. La pensée de l'éternité, dites-vous, serait un écueil pour votre esprit ; vous concevez donc que c'est quelque chose d'épouvantable : mais, dites-moi, n'y pas penser, cette inattention fait-elle que la chose ne soit pas, ou qu'elle ne doive pas être pour vous ? Si penser à l'éternité, c'est quelque chose de si affreux pour vous, que sera-ce de la souffrir ? Le souvenir seul de l'Enfer est si effrayant, que vous n'y pouvez penser ; et vous ne craignez pas d'y tomber ? Voilà ce que je ne comprends point, et ce que je ne comprendrai jamais. Vous n'avez pas le courage de penser à la mort, je ne m'en étonne pas ; des personnes plus intrépides et plus saintes que vous n'y pensent jamais sans trembler. Vous avez horreur de penser à l'éternité ; et vous vous y précipitez ? Mon Dieu, ayez pitié de nous, laissez-vous toucher à notre aveuglement ; nous agissons sans réflexion, nous sommes de vrais insensés.

Imaginez-vous la douleur et la confusion d'un homme qu'on surprend dans un crime, et que la Justice humaine fait jeter dans les cachots parmi un tas de canaille et de malfaiteurs, pour y attendre qu'on le juge. Je compare cette douleur à la douleur d'un Chrétien qui se trouvera dans les Enfers, au milieu de tout ce qu'il y aura jamais eu de scélérats sur la terre. Dans les fers en conserve quelque espérance de se sauver ; ou par la fuite, ou

par les intrigues et le crédit de ses amis , ou par les sollicitations et l'argent de ses parens ; on y reçoit quelque consolation par les visites de ses proches , et par les soins qu'ils prennent de pourvoir à nos besoins : mais dans l'Enfer , qui pourra , qui voudrait même , quand il le pourrait , vous consoler , et risquer de déplaire à Dieu par la compassion qu'il aurait de vos misères ?

Les impies , en offensant Dieu par leur désobéissance à la loi , et par leurs excès , sont comme des hommes qu'on voit manger les viandes exquisés qui leur sont servies ; mais d'une manière invisible ils avalent l'iniquité , et cette nourriture empoisonnée , ils la digèrent dans les Enfers au milieu de mille tourmens éternels : ou , si vous l'aimez mieux , les plaisirs qu'ils ont goûtés sont comme des viandes qui restent crues dans leur sein , qui ne peuvent être digérées , qui les chargent , et qui leur font payer par des tourmens infinis le moment de douceur qu'elles leur ont causé en flattant leur goût.

Saint Bernard parle ainsi de l'état des damnés. Il est constant , dit-il , que l'ame est immortelle , et qu'elle ne vivra pas un seul moment sans sa mémoire , de peur qu'elle ne cesse un moment d'être ce qu'elle est ; de sorte que , tant qu'elle subsiste , la mémoire subsiste aussi : mais , ô mon Dieu , dans quel état subsiste-t-elle ? toujours les images des péchés se retracent en elle.

Ce qui a précédé est passé , et il ne l'est pas ; ce qui a été fait ne peut point n'être pas fait : ainsi quoique l'action ait été dans le temps , il sera vrai éternellement qu'elle aura été faite. Ce qui s'est passé dans le temps ne passe point avec le temps ; et par conséquent il est d'une nécessité inévitable que vous soyez éternellement tourmenté de ce que vous vous souvenez éternellement d'avoir mal fait.

S'il est vrai qu'on souffre réellement tous les maux qu'on craint de souffrir , que doit-on dire des maux qu'on est assuré de souffrir ? Or les

damnés ont éternellement cette certitude. Plaisirs, vains plaisirs, qui m'aurait dit, lorsque je vous cherchais avec tant d'ardeur, que je vous goûtais avec tant de transport, que votre souvenir me dût être un jour si amer ?

Il est étrange que Dieu ait été obligé de faire un Enfer pour empêcher les hommes de l'offenser ; après les bienfaits que nous en avons reçus, il fallait qu'il nous crut bien faibles ou bien ingrats : il est plus étrange encore que l'Enfer même ne le mette pas à couvert de nos attentats. Dieu a fait l'Enfer par zèle pour notre salut : mais d'où vient, ô mon Dieu, que vous ne nous en avez pas donné plus de connaissance, ou plus de crainte ? pourquoi avez-vous préparé au pécheur des peines si terribles, ou pourquoi les lui avez-vous cachées ? Il se serait plongé dans toute sorte de crimes si vous n'aviez arrêté sa licence par cette digne, il est vrai ; mais il aurait évité jusqu'aux fautes les plus légères, s'il avait vu les tourmens dont vous les punissez. Cependant nous avons tort de nous plaindre, il n'a pas manqué de nous instruire ; mais nous oublions ses instructions, nous ne daignons pas en rappeler la pensée, nous ne faisons aucun effort pour les pénétrer.

Le feu où seront jetés les damnés, ce feu qui environnera de toutes parts leurs corps, les brûlera sans les consumer, de sorte que chaque corps sera lui-même comme une fournaise, où la chair et le sang s'embraseront, où la moëlle bouillira dans les os ; Dieu ajoutera à la vertu qui cause la douleur, ce qu'il ôtera à la vertu qui consume, et il réunira en elle toutes les forces nécessaires, soit pour s'insinuer, soit pour se conserver, soit pour entrer et pour pénétrer. Cette idée vous fait frémir ; ce que je pense, sans le pouvoir expliquer, me cause un égal frémissement ; je frémis quand je fais réflexion que tout ce que je conçois n'est rien si je le compare aux supplices éternels. Quand je vous aurais fait la peinture la plus éner-

gique de tout ce que le corps souffre , qu'est-ce que ce tourment s'il entre en comparaison avec ce que fait souffrir à l'ame ce feu dévorant ?

Notre feu a mille usages , il est fait pour échauffer , pour éclairer , pour brûler , pour réjouir , pour purifier. Le feu de l'Enfer n'est fait que pour tourmenter ; c'est un feu particulier , il est appelé par les Pères un feu incessable , un feu merveilleux ; il ne s'éteint point , il ne s'affaiblit point , il n'éclaire point ; ce sont des ténèbres palpables , liquides et brûlantes.

Si après autant de millions de siècles qu'il s'est passé de momens depuis que le soleil roule sur nos têtes , les peines des damnés devaient cesser , peut-être pourrait-on excuser les désordres des Chrétiens , peut-être ne prendrais-je pas tant de soins pour vous engager à quitter le vice ; mais ces peines sont éternelles. Pour une seule pensée d'impureté un million de siècles dans les flammes , ce temps , quelque long qu'il soit , a un terme ; mais une éternité pour un seul larcin , un Enfer de cent millions d'années , ô Dieu , quelle égalité ! Mais enfin ces peines finiraient , et la vue de Dieu , si elle pouvait succéder à tous ces supplices et à sa haine , effacerait en un moment jusqu'au souvenir de ces tourmens ; mais la foi nous apprend qu'ils dureront toujours : et avec cette connaissance on trouve du goût dans les plaisirs , et le péché a des charmes ?

DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

Nous n'avons pas moins de raison d'aimer nos frères , que nous en avons d'aimer Dieu , puisque l'amour qui nous porte à nous aimer les uns les autres n'est point une autre habitude , une autre vertu , un autre amour que l'amour de Dieu même ; aimer Dieu et aimer les hommes , c'est aimer le

même objet , parce que nous n'aimons que Dieu dans les hommes , parce que nous n'aimons les hommes que pour Dieu. Ces deux amours sont comme deux parties qui composent un même amour , ce sont deux anneaux d'une même chaîne, deux actions produites par une même vertu , deux ouvrages d'une même main , deux services rendus à Dieu , mais deux services inséparables , et dont l'un ne saurait lui plaire sans l'autre.

C'est une illusion insigne dans ces faux dévots , qui se persuadent qu'ils sont remplis de l'amour de Dieu , quoiqu'ils nourrissent dans leurs cœurs des aversions , des jalousies , quoiqu'ils retiennent le bien d'autrui , ou qu'ils se plaisent à noircir la réputation de leurs frères. N'y eût-il qu'une seule personne au monde que vous n'aimeriez pas comme vous-même , c'est en vain que vous vous flattez d'aimer Dieu : au contraire , quel sujet de consolation dans cette même vérité pour ceux dont la charité s'étend à tous ! Nous voyons quelquefois des ames pieuses qui s'inquiètent , parce que , disent-elles , elles ne se sentent point d'amour de Dieu , parce qu'elles se trouvent froides dans leurs prières , parce que leur cœur n'a pas une étincelle de ce feu dont les Saints ont été embrasés ; elles doutent conséquemment si elles sont dans la grace de Dieu , si Dieu les aime , vu qu'elles l'aiment si peu. Consolez-vous , ames chrétiennes , vous avez plus d'amour que vous ne pensez , non-seulement vous ne voulez de mal à personne , mais vous voulez même du bien à tout le monde , et vous en faites à tout le monde autant que vous le pouvez. La vengeance est pour vous une passion inconnue ; loin de vous affliger de la prospérité de vos frères , vous prenez part à leurs avantages ; en un mot vous aimez votre prochain : ne doutez pas que vous n'aimiez encore votre Dieu ; ces deux amours ne se séparent point , il est impossible qu'ils se rencontrent l'un sans l'autre : *Unum sine altero inveniri impossibile est.*

Notre prochain est à Dieu , il est son ouvrage , son bien , sa possession ; c'est lui qui l'a formé de ses mains , qui l'a mis dans le monde , comme dans un vaste palais , pour le faire servir à sa gloire et à ses desseins éternels. Voilà un motif qui nous doit engager à honorer , à respecter tous les hommes , à cause du maître auquel ils appartiennent. On honore jusqu'aux derniers domestiques des grands , on respecte leurs armes sur leurs équipages , sur les animaux qui les traînent , on ne touche point à ce qui porte , ou leur nom , ou leur livrée ; si l'on a reçu quelque insulte , quelque outrage de leurs gens , on peut s'en plaindre , mais on n'oserait s'en faire justice soi-même. Voilà pourquoi il est dit dans l'Écriture : Que personne ne prenne la liberté de se venger soi-même des affronts ou des torts qu'il a soufferts , je saurai punir ceux qui vous auront offensé ; mais comme tous les hommes sont à moi , si vous aviez l'audace de porter la main sur quelqu'un d'eux , sans en avoir reçu de moi ou l'ordre ou la permission , vous vous rendriez coupable d'un attentat que je ne laisserais pas impuni.

Vous savez mieux que moi comment l'amour s'étend à tout ce qui environne les personnes qu'on aime , à tout ce qui a quelque rapport avec elles ; on n'aime pas seulement leurs amis , on aime encore et leurs enfans et leurs domestiques ; le dirai-je ? on aime et leurs chevaux et leurs chiens. Un homme qui aime passionnément n'adore pas simplement l'objet de sa passion , il est encore idolâtre de tout ce qui est à son usage , il ne peut voir sans quelque transport ni sa maison ni ses meubles , ni ce qu'il y a de plus mince dans ses meubles , dans ses parures ; un rien le frappe , et il ne peut cacher l'émotion de son ame. Si l'amour est sensible à ce point , ô mon Dieu , qu'il est peu de personnes qui vous aiment comme vous méritez de l'être ! car enfin si nous avons quelque amour pour vous , quelle peine nous ferions-nous d'aimer

nos frères, qui sont et vos serviteurs et vos enfans ? comment pourrions-nous haïr ces créatures, que vous avez tirées du néant, et qui sont si utiles à votre gloire ? Il n'est point d'herbe si stérile en apparence, point de si vil insecte sur la terre qui ne soit à vous, et qui ne publie votre sagesse et votre toute-puissance ; mais les hommes sont la plus noble portion de votre héritage, et le dernier d'entre eux vous glorifie plus que toutes les autres créatures ensemble.

Les portraits des personnes que nous aimons tendrement sont pour nous des objets précieux, ils sont même aimables ; comme c'est à la faveur de ces tableaux que nous nous consolons de l'absence et de la perte même de nos amis, on veut toujours les avoir devant les yeux, on ne se contente pas de les conserver chèrement, on les enchasse dans l'or, on les couronne de pierres, on les adore, on leur donne toutes les marques de tendresse et de respect qu'on donnerait, s'il était présent, à l'objet qu'ils nous représentent. Voilà pourquoi sainte Thérèse prenait tant de plaisir à regarder les images de notre Seigneur, voilà pourquoi elle souhaitait d'en rencontrer partout où elle portait la vue. Or toutes les créatures sont toutes les images du Créateur, mais l'homme est de toutes la plus ressemblante et la plus finie : si donc nous aimions Dieu autant que le démon le hait, nous aurions autant d'amour pour nos frères que le démon a d'aversion pour eux. Rien de plus frivole que le prétexte fondé sur les mauvaises qualités de l'esprit et du corps de notre prochain ; au contraire, si nous voulons témoigner à Dieu que nous l'aimons sincèrement, nous ne devons avoir égard ni aux talens, ni aux imperfections de nos frères, ni à leurs vices, ni à leurs vertus. Il me suffit, mon Dieu, pour m'engager à aimer mon prochain, que j'aperçoive en lui votre image, que j'y découvre un seul de vos traits ; que cette image soit d'or ou d'argile, que ce trait soit gravé sur un riche diamant, ou

sur une masse informe , je le respecterai , je l'aimerai , parce que dans cette peinture , ou travaillée avec art , ou grossièrement ébauchée , je vous reconnaitrai vous-même.

Dieu aime notre prochain , et il l'aime de la manière la plus tendre et la plus forte ; Dieu aime tout ce qu'il a fait , selon la parole du Prophète. Notre amour pour lui , s'il est sincère , doit avoir la même étendue : et comme l'amour que nous avons pour quelqu'un nous transforme en lui en quelque sorte , comme nous entrons dans ses intérêts , dans ses sentimens , dans ses passions , comme nous ne vivons que dans lui et pour lui , de même , si nous aimons Dieu , nous ne haïrons que ce qu'il hait , et nous aimerons tout ce qu'il aime. Mais quel est cet amour que Dieu a pour notre frère ? Ce n'est pas un amour faible et languissant , cet amour l'a porté à mourir pour votre frère. Comment donc pouvez-vous dire que vous aimez Dieu , que vous ne vivez que dans lui et pour lui , que vous n'avez qu'un même cœur avec lui , puisque votre cœur a des mouvemens si contraires au sien , puisque vous aimez si faiblement , que vous haïssez peut-être ce qu'il aime avec tant d'excès ?

Dites tout ce qu'il vous plaira de votre prochain , faites un portrait de sa personne aussi désavantageux que vous le pourrez imaginer , employez pour le peindre les couleurs les plus noires ; dites qu'il est lâche , qu'il est perfide , violent , intéressé ; attaquez-le dans son esprit , dans sa conduite , dites qu'il n'a ni vertu , ni piété , ni religion : tel qu'il est , Dieu le souffre , Dieu lui fait du bien , Dieu l'aime , et vous ordonne de l'aimer. Mais il vous a trahi , il vous persécute , il vous dépouille , il vous maltraite , il vous hait à mort : il est également injuste envers notre Dieu , et notre Dieu continue de l'aimer. Direz-vous que Dieu s'aveugle , qu'il ne garde point de règle dans sa passion , qu'il aime ce qu'il doit haïr ? porterez-vous enfin la

délicatesse jusqu'à ne pouvoir aimer ce que Dieu aime ?

L'amour , qui unit tout , ne fait qu'un même objet de notre Dieu et de notre frère , objet lui-même de la tendresse et de l'amour de Dieu ; de sorte que comme on ne peut aimer Dieu qu'on n'aime tout ce qui est en Dieu , tout ce qui est uni à Dieu , tout ce qui n'est avec Dieu qu'une même chose , nous ne pouvons aimer Dieu , que nous n'aimions en même temps le prochain.

S'il y a un seul homme que nous n'aimions pas , nous sommes malheureux : vous devez donc les aimer tous ; si un seul est excepté , vous n'avez point de charité , parce que le motif de la charité est universel pour tous les hommes , comme l'est le motif de la foi pour tous les points qu'elle propose. Mais j'aime les pauvres , j'aime la plupart des riches , je supporte la plupart des gens , à la réserve d'un seul : il y a donc quelque raison dans les autres qui n'est pas dans celui-ci , cette raison n'est pas Dieu ; donc que votre amour n'est pas une charité chrétienne.

Gardez-vous au reste de vous plaindre de cette loi comme d'une loi trop dure ; cette loi est faite en votre faveur , elle est un effet de la tendresse que Dieu a pour vous : il veut que tout le monde vous aime , car en vous ordonnant d'aimer vos frères , il ordonne à tous vos frères de vous aimer. Quelle ingratitude d'être le premier à violer une loi que Dieu n'a faite que pour nous ! Mais qu'elle est observée de peu de gens ! la plupart n'aiment personne ; ils n'aiment qu'eux-mêmes et leurs intérêts : mais dans ceux qu'un naturel tendre porte à aimer , combien l'amour est-il rétréci , est-il borné à quelques parens , à quelques amis ! La véritable charité embrasse tout , elle ne distingue personne ; la vertu des bons lui donne de la joie , les vices des méchans lui inspirent de la pitié ; mais elle n'a d'aversion pour personne , elle juge bien de tout le monde , et elle aime mieux se tromper

que de condamner même les méchans. Quand il n'y aurait pas un commandement d'aimer ses ennemis, elle nous y porterait, parce qu'elle trouve en eux les mêmes motifs d'amour que dans les autres.

L'amour que la plupart des hommes ont les uns pour les autres est un amour apparent, un amour qui n'a rien de réel, rien d'efficace, un amour politique. On est intéressé à n'avoir point d'ennemis ; on veut aimer tout le monde, parce qu'on veut être aimé de tout le monde ; il n'est point de personne si misérable de qui l'on ne puisse avoir besoin dans quelque rencontre ; tel qui ne saurait vous nuire par lui-même, vous fera ou du bien ou du mal par son crédit, par sa langue : dans cette double vue on se fait des caresses réciproques, on se flatte mutuellement, on dissimule ; si on en vient à des services effectifs, c'est un commerce, on donne pour recevoir ; le cœur n'a point de part à ces sortes de liaisons.

Rien ne nous marque mieux notre obligation à l'égard de notre prochain que le commandement de l'aimer comme nous-mêmes : cette règle retranche tout prétexte, toute dissimulation ; car, dites-moi, je vous prie, est-il rien de si sincère, rien de si éloigné de tout artifice, que l'amour propre ? est-il rien au monde qu'on aime de meilleure foi que soi-même ? L'amour propre nous persuade que nous avons bien des vertus qui nous manquent, il nous aveugle, il nous cache nos propres défauts, il nous grossit les moindres maux que nous souffrons, il nous rend tendres envers nous-mêmes, il demande jusqu'aux délices, il nous fait croire qu'il donne à la nécessité ce qu'il accorde à la volupté et à l'avarice, il est constant, il nous accompagne jusqu'à la mort. Vous le savez, ames saintes, c'est ainsi que nous devons aimer notre prochain, si nous voulons l'aimer comme nous-mêmes, si nous voulons accomplir la loi.

Nous devons aimer notre prochain, selon l'Évan-

gile , comme Jésus-Christ nous a aimés. Par ce précepte il nous est ordonné d'aimer le prochain , non plus comme nous-mêmes , mais plus que nous-mêmes. Or comment Jésus-Christ nous a-t-il aimés ? il nous a aimés solidement , il nous a aimés en vue de notre salut ; en vue de l'éternité ; ce n'est pas un amour qui se borne à de vaines marques de tendresse , ou qui le porte à nous procurer des biens fragiles et temporels , tout son amour tend à nous rendre heureux éternellement : et que n'a-t-il pas fait dans ce dessein ? *In hoc cognovimus caritatem Dei , quoniam ille animam suam pro nobis posuit* : Nous avons éprouvé la charité de Dieu en ce qu'il a donné sa vie pour nous. Voilà quel doit être notre amour pour le prochain , voilà jusqu'où il doit aller. Femmes , c'est ainsi que vous devez aimer vos maris , vos enfans , vos amis , vos ennemis : et s'il est nécessaire , pour leur témoigner votre amour , de donner jusqu'à la dernière goutte de votre sang , vous devez jusques-là porter la générosité , *et nos debemus pro fratribus animas ponere*. Vos paroles , vos prières , et surtout votre exemple doit leur prouver votre amour. Mais est-ce ainsi qu'on agit ? ne fait-on pas au contraire tout ce qu'on peut pour damner les hommes ? Que voit-on dans les assemblées du monde ? des gens qui poussent les autres dans le précipice , tantôt par des actions scandaleuses , tantôt par des discours lascifs ; ici par des galanteries , là par des soins de se parer et de se faire voir. Ceux mêmes qui veulent se donner à Dieu , ne tâche-t-on point de les en détourner par des censures , par des railleries ?

DU PARDON DES ENNEMIS.

J'AI souvent réfléchi avec beaucoup d'admiration et avec une joie sensible sur le soin extrême qu'a eu Jésus-Christ de nous porter à aimer nos frères.

Voilà , dit-il , dans un endroit de l'Évangile , voilà ce que je commande surtout : aimez-vous les uns les autres , et aimez-vous autant , s'il est possible , que je vous ai aimés moi-même : ce sera là le caractère de mes enfans , je prétends que par cette charité mutuelle mes disciples se distinguent de tout le reste du monde : *In hoc cognoscent quod Discipuli mei estis , si dilectionem habueritis ad invicem*. Il nous dit ailleurs qu'il ne veut pas qu'aucune raison , ni d'honneur , ni d'intérêt , nous engage à changer cet amour en haine ; il ne nous reconnaît plus , il nous met au rang des Païens et des Infidèles , si nous ne chérissons nos ennemis , si nous ne prions pour eux , si nous ne leur faisons du bien. Il semble enfin que tout le Christianisme se réduit à ce seul point. Voici , nous dit-il par saint Paul , voici l'abrégé de tous les commandemens ; vous aimerez votre prochain ; celui qui aime s'est acquitté de tous ses devoirs ; l'amour est l'accomplissement de la loi , *plenitudo legis dilectio*.

Mon Dieu , que ce commandement me paraît doux , qu'il me paraît humain , pour ainsi parler , qu'il me paraît digne de votre bonté et de votre sagesse ! qu'il est raisonnable que des hommes qui ont une même nature , une même Religion , un même Père , des hommes qui sont obligés de vivre en société , qui s'accompagnent mutuellement dans un voyage commun , qui tendent au même terme par la même voie , qui doivent être éternellement réunis dans le Ciel , s'y voir , s'y entre-aimer , qu'il est , dis-je , raisonnable , qu'il est naturel qu'ayant tous ces traits de ressemblance , ils commencent à s'aimer dès maintenant , et à se rendre mutuellement tous les offices que chacun voudrait qu'on lui rendit à lui-même ! Seigneur , votre zèle pour cette charité réciproque ne vous emporte-t-il point au-delà des bornes ? quoi ! vous ordonnez d'abandonner le culte que nous devons au Créateur , pour songer à nous réconcilier avec nos ennemis ?

voire service ne doit-il donc pas être préféré à tout le reste ? l'obligation que nous avons d'honorer celui qui nous a formés n'est-elle pas plus pressante que l'obligation de renouer avec ceux qui ne pensent peut-être qu'à vous détruire ? Souffrez que nous nous acquittions de nos devoirs envers vous, de qui nous avons reçu tant de biens ; après ces justes témoignages de notre reconnaissance, nous ne refusons pas de donner des marques d'un amour sincère à ceux mêmes qui nous persécutent. Non, Jésus-Christ condamne ces tempéramens ; il veut qu'on commence par les ennemis, et qu'ensuite on vienne offrir son sacrifice : *Vade prius reconciliari fratri tuo, et tunc veniens offeres munus tuum.*

Dieu veut être honoré avant tout, et par-dessus tout, comme il mérite de l'être : néanmoins si étant prêts de lui faire une offrande nous nous ressouvenons qu'un de nos frères est irrité contre nous, il nous commande de laisser notre victime au pied de l'autel, et d'aller chercher notre frère pour lui offrir notre amitié et lui demander la sienne. Ces deux volontés ne sont en rien opposées ; Dieu veut être honoré avant tout, et il veut qu'avant tout on se réconcilie, parce que rien ne l'honore tant que cette réconciliation. Il veut qu'on laisse le sacrifice pour aller embrasser un ennemi, parce que nous ne pouvons lui faire de sacrifice plus agréable que de lui immoler notre vengeance et notre ressentiment.

Les ennemis du Fils de Dieu ont plus contribué à sa gloire que ses plus zélés disciples ; ils ont publié ses prophéties, ils ont prévenu par leurs précautions tous les doutes qu'on aurait pu avoir sur sa Résurrection. Les Chrétiens auraient un avantage semblable, s'ils ne tournaient à leur propre perte par leur ressentiment et par leurs vengeances les desseins de leurs ennemis, disons mieux, les desseins de la Providence : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

Après que nous nous sommes rendus coupables

devant Dieu, Jésus-Christ s'est mis entre son Père et nous pour arrêter sa colère ; Dieu a jeté les yeux sur son Fils, et il nous a pardonnés : ainsi le Fils de Dieu se met-il entre notre ennemi et nous, et cet obstacle ne nous arrête pas, nous le franchissons pour percer celui qui nous a offensés.

Ce n'est pas précisément la peine que nous sentons dans nos actions qui en fait le mérite ; je sais qu'elles sont plus ou moins précieuses à proportion de l'amour qui nous anime. Il arrive ordinairement que les Saints procurent plus de gloire à Dieu dans des occupations fort douces, ou même dans des plaisirs innocens, que ne font les Chrétiens ordinaires par des travaux très-pénibles, ou par le retranchement des plus légitimes plaisirs. Pourquoi ? Parce que ceux-là agissent par le motif d'une charité plus parfaite, et par un plus grand désir de glorifier leur Créateur. Il est vrai cependant, et c'est une règle très-sûre, que pour juger de l'excellence d'une action, il faut avoir égard à sa difficulté, parce que comme il n'y a que l'amour qui puisse nous adoucir les travaux extrêmement difficiles, aussi n'y a-t-il qu'un grand amour qui puisse nous porter à les entreprendre. Comme donc il n'est rien qui fasse tant de peine à l'homme que d'étouffer la passion qui porte à la vengeance, il n'est rien qui donne tant de gloire à Dieu que ce sacrifice.

Mais ce précepte qui nous ordonne de pardonner, est-ce une vérité qui ait besoin de preuve ? n'y a-t-il pas plus de sujet d'appréhender que plusieurs ne croient cette victoire impossible, qu'il n'est à craindre qu'elle ne paraisse aisée à quelqu'un ? Combien de personnes nous disent tous les jours qu'il ne leur est pas possible d'oublier les injures, qu'en vain on prétendrait les y obliger, que cet effort est au-dessus d'elles, qu'il faut nécessairement qu'elles se vengent, qu'il faut du moins qu'elles s'éloignent, qu'elles évitent la rencontre et la vue de leurs ennemis ?

Nous avons un penchant affreux à la vengeance ; la nature nous y emporte avec tant de rapidité , qu'elle nous ôte souvent la liberté de suivre et même de consulter la raison : de là vient que non-seulement on oublie Dieu dans ces conjonctures , mais qu'on s'oublie encore soi-même ; on court à la vengeance sans crainte , sans précaution , sans armes , on méprise les plus grands périls , ou plutôt on ne les aperçoit pas. Quelle violence ne faut-il point se faire à soi-même pour résister à ces transports violens de la nature ! on a tant de peine à dissimuler son ressentiment lorsque l'intérêt et l'ambition , lorsque la crainte d'un plus grand mal semblerait le demander ; lors même qu'il serait nécessaire , pour faciliter ou pour assurer notre vengeance , d'empêcher que la passion n'éclate , il faut , pour en venir là , faire les plus grands efforts. Quelque soin même qu'on ait pris pour calmer son cœur , quelque espace de temps qui se soit écoulé depuis l'injure , la seule vue de la personne qui nous a offensés , ou même le simple souvenir de l'offense détruit quelquefois dans un moment l'ouvrage du temps et de la raison , réveille la nature dont le feu paraissait éteint ; on sent , quoi qu'on fasse , que tout le sang se rallume , les veines s'enflent , le cœur multiplie ses battemens , les yeux se troublent , le visage change de couleur , tout le corps tremble , l'esprit même se confond , on ne se possède plus : voilà ce qui arrive souvent après plusieurs années d'absence , après de longues et de fréquentes méditations.

Dans le temps qu'on est outragé , ou lorsque la mémoire de l'injustice qu'on nous a faite est encore récente , on ne saurait exprimer les mouvemens que la nature excite , soit dans l'ame , soit dans le corps. Je me représente une mer sur laquelle tous les vents sont déchainés , une mer qu'une horrible tempête agite et bouleverse ; tantôt elle s'élève jusqu'au Ciel , elle s'ouvre ensuite jusqu'aux abîmes , tantôt elle est poussée vers le bord avec tant

d'impétuosité, qu'elle vient couvrir le continent d'un seul flot; ensuite elle se retire avec tant de vitesse, qu'on croirait qu'elle change de lit, ou qu'elle s'engouffre au centre de la terre; vous ne voyez que montagnes d'eau qui s'élancent jusqu'aux nues, qui s'entre-choquent, qui se brisent avec un bruit épouvantable. Lorsque Jésus-Christ se trouva sur une mer ainsi agitée, et qu'il eût commandé aux vents et aux flots de s'apaiser, ce fut un prodige que le calme qui survint au point de ne pas laisser la moindre trace d'un orage si furieux. Mais, à mon sens, c'est un prodige plus grand encore de calmer l'émotion d'un cœur qu'une injure a irrité. Un ennemi qui nous maltraite soulève toutes nos passions; il excite la haine par l'aversion qu'il nous témoigne, la tristesse par le mal qu'il nous fait, la honte et le dépit par le mépris qu'il fait voir; la crainte se mêle encore à ces mouvemens, à la vue des suites fâcheuses que pourrait avoir cette offense, si on la laissait impunie; le désir de la repousser enflamme la colère, l'impuissance de faire que l'injure n'ait pas été reçue fait naître le désespoir. Il faut qu'un Chrétien qui pardonne pour l'amour de Jésus-Christ arrête d'un seul coup, enchaîne, sacrifie à Dieu toutes ces violentes passions; et il ne le peut faire que par des efforts incroyables.

De plus on sacrifie l'amour du plaisir en renonçant à la vengeance, plaisir de tous les plaisirs le plus doux, plaisir dont la jouissance flatte le plus agréablement la nature. Non, rien n'est si doux, si flatteur, que de voir dans l'humiliation ceux qui nous haïssent, que de les voir contraints de se repentir des outrages qu'ils nous ont faits. C'est pour cela que ceux qui se vengent de leurs ennemis ne se contentent pas de leur porter les coups les plus cruels, ils veulent encore qu'ils sachent quelle main les frappe, et pourquoi elle les frappe; ils trouvent la satisfaction la plus sensible dans les regrets que cette connaissance donne à leur ennemi. C'est là, dit saint Augustin, le remède à la plaie

qu'ils ont reçue , ou du moins un adoucissement admirable à la douleur qu'elle leur cause. De sorte qu'un homme qui ne se venge pas , quand il le peut , se prive du plus grand plaisir de la vie ; c'est un malade qui souffre pour Dieu d'extrêmes douleurs , et qui refuse tout ce qui pourrait ou les dissiper ou les tempérer.

Tout le monde convient que la haine que nous portons à nos ennemis est un effet naturel de l'amour propre , que nous ne pouvons pas ne point haïr ce qui est contraire à ce que nous aimons extrêmement : ainsi , pour aimer ceux qui nous veulent du mal , il faut que nous cessions de nous aimer , il faut que nous changions en une véritable haine cet amour si tendre et si excessif que nous avons pour nous-mêmes. Il est clair , il est visible que c'est être ennemi de sa réputation que d'aimer ceux qui la noircissent , qu'il faut avoir en horreur sa propre chair pour vouloir du bien à ceux qui la font souffrir , en un mot qu'il faut haïr la vie même , pour ne vouloir point de mal à ceux qui voudraient nous la ravir.

La mort est le mal auquel on a le plus de peine à se résoudre : le plus haut point de la force et de la constance chrétienne , c'est de l'accepter pour Jésus-Christ avec une généreuse soumission. Et cependant il est encore plus facile de mourir que de pardonner ; témoin cent espèces de combats inventés pour satisfaire le désir de la vengeance , combats où l'on s'expose à perdre la vie pour la faire perdre ; témoin ce furieux , qui pour percer son ennemi qui le tenait embrassé par derrière , se perça lui-même de son épée ; témoin ce fameux Saprice qui avait déjà affronté d'horribles tourmens pour la foi de Jésus-Christ , et qui , sur l'échafaud , près d'accomplir son martyre , ne put se résoudre à pardonner une injure ; en vain Nicéphore , dont il l'a reçue , lui témoigne son repentir avec larmes , et n'oublie rien pour le fléchir. Il est vrai que pour punir cette invincible dureté , Dieu arracha à cet

obstiné la couronne qu'il avait entre les mains ; le malheureux Saprice renonça au Christianisme , et de martyr qu'il allait être , il devint apostat et idolâtre : mais il est certain qu'il aurait surmonté les douleurs de la mort , s'il avait pu vaincre son ressentiment. Il avait été en butte aux mortelles atteintes de la cruauté , le coup d'épée qui devait finir son supplice ne l'effrayait pas ; mais il fallait un plus grand courage que le sien pour faire grace à son ennemi , quoique humilié à ses pieds , quoique accablé du repentir de sa faute.

Saint Grégoire de Nazianze , parlant de la prière que saint Étienne fit pour ceux qui le lapidaient , ne fait pas difficulté de dire que par cette disposition de son ame il offrait à Dieu un plus grand sacrifice que le sacrifice de sa vie qu'il faisait en même temps : *Majus aliquid morte offerens Deo , nempe animi moderationem et inimicorum dilectionem*. Cependant ce grand Saint souffrit une mort cruelle , et il la souffrit avec une constance admirable , puisqu'il ne plia jamais sous les pierres dont on l'accablait , et qu'il demeura dans la même posture jusqu'au dernier soupir. N'importe , saint Grégoire veut que sa douceur et son amour pour ses bourreaux fût une preuve de son courage plus frappante et plus héroïque que cette inébranlable constance , et qu'il mérita plus en leur pardonnant leurs cruautés inhumaines , qu'en les souffrant.

Rien ne me persuade mieux de la peine qu'on a à pardonner , que l'expérience qui m'apprend qu'il n'est presque rien de plus rare. Notre maître a pardonné lui-même à la vue de toute la terre , de la manière la plus généreuse et dans les circonstances les plus difficiles. Ses Apôtres et ses premiers Disciples se sont tous signalés en imitant un si noble exemple. Qui de nous néanmoins s'acquitte comme il faut de ce devoir ? Je ne parle pas ici des gens du monde qui font gloire de se venger , et qui bien loin d'obéir au précepte de l'Église , se comportent envers leurs ennemis comme s'il y

avait un précepte de les haïr jusqu'à la mort ; parmi ceux mêmes qui font profession de vertu , est-il rien de si rare que d'en voir qui pardonnent de bonne foi , qui louent ceux qui les blâment , qui prient pour ceux qui les persécutent , qui s'empres- sent de rendre service à ceux qui troublent leur repos , et qui les traversent en tout ! Il est vrai que quand une fois on s'est déclaré pour la dévotion , on se garde bien de dire qu'on se veut venger ; mais souvent on ne laisse pas de le faire : on ne manque pas de protester qu'on ne veut point de mal à son ennemi ; et comme si tout était permis après cette précaution , on dit de lui tout ce qu'on sait , et souvent ce qu'on ne sait pas ; on exagère l'injustice et la violence de son procédé , on prend plaisir à faire remarquer ses défauts , on réveille le souvenir de ses actions passées. Je veux qu'on ne dise rien qui ne soit vrai , qui ne soit même public , c'est-à-dire que ce n'est ni calomnie , ni détraction ; mais certainement la charité ne peut manquer d'en être blessée , c'est toujours une es- pèce de vengeance.

Les dévots tâchent à la vérité de couvrir leur ressentiment de quelque prétexte spécieux ou de zèle ou de justice , mais il en est bien peu qui tâchent de l'étouffer. Les méchans déclarés se vengent avec éclat , les dévots de profession se vengent quelquefois sourdement , se vengent sans qu'on s'en aperçoive , et souvent sans qu'ils s'en aperçoivent eux-mêmes ; les autres emploient les armés et la violence pour se satisfaire , ceux-ci le font quelquefois par le silence même et par la modération. Enfin ceux qui sont les plus éloignés de se venger eux-mêmes , sont quelquefois bien aises d'être vengés. On a de la complaisance de voir que celui qui nous voulait nuire est tombé lui-même dans le piège qu'il nous tendait , on apprend avec plaisir que son procédé est condamné par les personnes judicieuses , ou se réjouit des disgrâces qui lui arrivent. Je ne dis pas seulement que ce n'est

pas là aimer comme Jésus-Christ nous l'ordonne , il n'est que trop visible que c'est haïr et vouloir du mal , je dis même , que c'est exercer une véritable vengeance.

La vengeance ne consiste pas à ôter la vie , à frapper , à tirer du sang ; toutes ces actions se peuvent faire par un principe de justice , et quelques unes même par un motif d'amour et de charité : se venger , c'est prendre plaisir au malheur de son ennemi , c'est trouver de la joie et de la consolation dans ce qui l'afflige , soit que nous soyons les auteurs de ses maux , soit qu'ils lui viennent de quelque autre part : *Vindicari , non est aliud nisi delectari , vel consolari de alieno malo* : ce sont les paroles de saint Augustin. Or n'est-il pas vrai que peu de personnes sont exemptes de ces sentimens , et qu'il est bien difficile de s'en défendre ?

Nous cherchons quelquefois avec une sorte d'inquiétude des moyens d'exercer notre ferveur , nous envions aux Saints les occasions qu'ils ont eues de faire éclater leur vertu , on voudrait voir revenir les persécutions de l'Église qui ont été si favorables aux premiers Fidèles. Est-ce de bonne foi que vous voulez marcher sur les pas de ces grands hommes ? allez vous réconcilier avec votre frère , *vade reconciliari fratri tuo* : allez à cet ennemi qui vous persécute , qui vous maltraite ; et sans consulter les règles du monde , qui vous dispensent de faire les premiers pas , sans écouter la nature , qui vous demande vengeance , allez , et par votre douceur , par votre facilité à tout céder , par toutes sortes de complaisances engagez ce cœur ulcéré à revenir de son emportement , et à vous aimer en Jésus-Christ. Que si vous n'avez point d'ennemi , ou si vos démêlés sont en des termes que la prudence ne vous permette pas d'en user ainsi , imposez-vous à vous-même cette loi indispensable de vivre avec ceux qui ne vous aiment pas , qui sont jaloux de votre fortune et de votre gloire , qui vous méprisent , qui parlent de vous avec peu de réserve et de charité ;

oui, au milieu de tous ces détracteurs faites-vous un devoir de vivre comme si vous étiez persuadé du contraire, ou comme si vous ignoriez tout; étudiez leurs vertus et leurs bonnes qualités, pour en pouvoir parler dans les rencontres; cherchez les occasions de les servir, et estimez-vous heureux de les avoir trouvées; forcez votre cœur à les aimer, à leur souhaiter du bien, à s'affliger de leurs maux, à se réjouir de leurs avantages; donnez-leur part à toutes vos prières, demandez pour eux avec ardeur ce que vous croyez leur être le plus nécessaire et le plus utile; rendez à Dieu de tous les bienfaits qu'ils en ont reçus mille actions de grâces; enfin, que l'amour de Jésus-Christ vous porte à faire pour eux tout ce que l'amour naturel le plus sincère et le plus tendre vous ferait faire pour votre ami ou pour votre frère.

Voilà de quoi gagner le cœur de Dieu, de quoi parvenir bientôt à la sainteté la plus sublime.

C'est une bonne œuvre qu'une Messe bien entendue, qu'une aumône faite avec une intention pure, qu'un service rendu par le motif de la charité chrétienne; mais un service rendu à un ennemi, une aumône donnée à son intention, une Messe entendue dans le dessein de lui obtenir quelque grâce, ce sont des actions héroïques, des actions capables d'attirer sur nous les plus abondantes bénédictions: et ce moyen, quelque difficile qu'il soit, est néanmoins entre nos mains, il est proportionné à toutes sortes de personnes. Tout le monde n'a pas assez de bien pour faire de grandes libéralités aux pauvres; les austérités demandent de la santé, et Dieu ne l'a pas donnée à tous; il faut du loisir pour faire de longues prières, et quelques-uns sont engagés dans des occupations qui ne leur donnent pas ce loisir: mais pour pardonner, pour aimer ses ennemis, pour chercher à les gagner, pour faire des vœux en leur faveur, pour en dire du bien dans toutes les occasions, pour prendre part à tout ce qui les regarde, il ne faut que le cœur; il est

rai qu'il faut l'avoir grand, généreux ; les courages médiocres sont peu capables de pardonner.

Nul esprit créé ne peut comprendre combien un péché mortel irrite Dieu. La peine d'Adam et de toute sa postérité condamnée à la mort pour une simple désobéissance ; Jésus-Christ, quelque innocent qu'il fût, abandonné et livré à la fureur des hommes et des démons, pour s'être rendu semblable au pécheur ; enfin l'Enfer où le Seigneur a précipité les Anges, et où il a résolu de les tourmenter éternellement avec les hommes criminels ; tout cela nous fait voir combien le péché excite sa colère.

Il ne faut pas s'en étonner ; n'est-il pas étrange qu'une vile créature tirée du néant, qu'un atome s'élève contre celui qui l'a formé, qu'un homme ose résister à son Dieu, qu'il méprise cette majesté infinie, qu'il ne craigne point d'offenser le Tout-puissant ? S'il y a lieu de s'étonner, c'est que Dieu souffre si patiemment l'homme rebelle, souffre que tous les jours on pèche avec une audace incroyable, c'est qu'il ne détruise pas avec l'homme tout cet univers, qu'il n'a créé que pour l'usage de l'homme.

Mais ce qui est encore plus surprenant, c'est qu'étant en effet aussi irrité, et avec autant de justice qu'il l'est, il oublie toute sa colère dès que nous avons nous-mêmes oublié les injures qu'on nous a faites, ou que nous les avons pardonnées. *Dimittite, et dimittetur vobis* : Voulez-vous savoir comment vous pourrez fléchir ma justice, après avoir offensé ma miséricorde ? laissez-vous fléchir vous-mêmes en faveur de vos ennemis ; sacrifiez-moi votre ressentiment ; par ce seul sacrifice vous expierez vos attentats : *dimittite, et dimittetur vobis*.

DU BIEN D'AUTRUI.

QUELLE fureur dans un Chrétien de vouloir , à quelque prix que ce soit , acquérir des biens que la Providence lui a refusés ! Si vous aviez les richesses que vous désirez , on ne saurait vous donner de plus sage conseil que d'y renoncer pour assurer votre salut ; pourquoi donc vouloir les acquérir , même par un crime ? Il faudrait les donner , si elles vous appartenaient ; et vous ne pouvez vous résoudre à les rendre ? Encore si la Providence vous en avait pourvu par les voies ordinaires et légitimes , elle vous aurait en même temps pourvu des graces nécessaires pour en faire un saint usage ; mais dans l'état où vous vous réduisez par vos rapines , elle a lieu de vous abandonner à vous-même. Pensez-vous que si Dieu voulait vous sauver par les richesses , il ne vous eût pas ouvert des voies légitimes pour en acquérir ? Il vous a fermé toutes ces voies , parce qu'il a prévu qu'elles seraient un écueil pour vous.

Vous dites que vous le rendrez , ce bien usurpé. Sur quoi le promettez-vous ? est-il probable que vous l'exécutiez ? Si vous n'avez pas eu assez d'empire sur vous pour vous empêcher de prendre , y a-t-il apparence que vous pourrez vous résoudre à restituer ? il est bien plus facile de se passer de ce qu'on n'a pas , que de se priver de ce qu'on possède. Tout vous détourne d'envahir le bien d'autrui , la crainte d'être surpris , de passer pour injuste , la peine , les soins , les précautions dont il faut user : une crainte pareille , des embarras semblables vous empêcheront de rendre le fruit de vos larcins. Si vous les devez restituer , pourquoi les ravir ? pourquoi vous mettre dans l'obligation de remettre et le fonds et les intérêts ?

Faites attention aux raisons que vous avez de

rendre le bien d'autrui, et aux vains prétextes dont vous vous servez pour le retenir : ces raisons de restituer sont sans nombre, et vous n'avez pas un seul prétexte plausible pour vous en défendre. Si je restitue, je ne peux plus vivre selon mon état. Si cette raison est valable, je ne vois pas comment vous pouvez ne pas même dérober pour vivre selon votre état. Réduisez-vous à vivre par nécessité, comme tant d'autres vivent par piété et par religion. Vous n'aurez plus d'équipages pour éblouir le public, plus d'habits pour paraître dans les assemblées, dans les bals, plus de quoi fournir au jeu, plus de quoi entretenir votre orgueil et votre vanité ; et ce que Dieu prétend, c'est de vous retirer de ces occasions.

Vous dites que votre état demande cette magnificence dans vos habits ; mais vous êtes le seul qui le dites, tout le reste du monde murmure, est même scandalisé de votre luxe ; on dit hautement que vos habits sont teints du sang des orphelins, que vous vous parez des dépouilles des veuves, et qu'il vaudrait mieux payer vos dettes.

Vous me persuaderez peut-être ce que vous voudrez, vous vous le persuaderez à vous-même ; mais souvenez-vous que vous ne tromperez pas votre Juge : Non, vous ne corrompez pas ce Juge dans la personne de Jésus-Christ, dit saint Augustin ; ce Juge rendra justice contre vous aux pauvres envers qui vous avez été injuste, et qui vous accuseront devant lui : ne vous faites pas une peinture d'un Dieu corruptible, et n'élevez pas une telle idole dans le temple de votre cœur. Votre Dieu n'est pas ce que vous ne devez pas être vous-même : vous devez être juste dans vos jugemens ; or votre Dieu est plus saint, plus parfait que vous, parce qu'il est plus juste que vous, parce qu'il est la justice même.

Dieu a dit mille fois que nous devons mettre en lui toute notre confiance, qu'en vain nous nous appuyons sur les créatures, qu'elles ne peuvent

rien pour notre bonheur , que c'est appuyer sur des roseaux rompus ; et il a donné mille exemples éclatans de cette vérité. Que dit cet homme qui se veut enrichir du bien d'autrui ? Non-seulement je n'ai pas besoin de Dieu pour faire ma fortune , mais je la ferai malgré lui.

Le bien acquis contre la loi de Dieu est inutile , il est même pernicieux. La manne se corrompait , quand on en avait recueilli plus qu'il n'en fallait pour un jour. La loi permettait qu'on en fît provision pour le samedi , et ce jour là elle n'était en rien altérée ; la loi ordonnait de plus qu'on en conservât une mesure dans l'arche , et celle-là était incorruptible. Le bien envahi vous rendra malheureux dans l'autre vie , et jamais dans celle-ci ce bien étranger ne vous rendra heureux.

DE L'AUMONE.

LA manne qu'on avait offerte à Dieu dans l'arche était incorruptible , l'autre ne se pouvait conserver deux jours. Le moyen de rendre vos biens immortels , c'est de les offrir au Seigneur.

Caïn fut maudit pour n'avoir offert à Dieu que les moindres de ses fruits. Que doivent attendre ceux qui refusent de lui donner le rebut de leurs tables , de leurs habits , qui même ne lui donnent rien ?

Vous ne pouvez disconvenir que le bien dont vous faites un mauvais usage , ou que vous employez à des choses qui ne sont pas nécessaires , ne soit un bien superflu. Vous dites que votre état demande que vous vous montriez avec un certain éclat , et tout le monde dit que ce luxe est au-dessus de votre état. Si Dieu n'avait pas établi une loi pour vous obliger à faire l'aumône , sa providence aurait failli , en rassemblant tous les biens en certaines maisons , et en laissant les autres

dans l'indigence. Il ne tient donc qu'à vous que le nom de Dieu ne soit blasphémé, que sa providence ne soit blâmée. La mer n'est point diminuée par les écoulemens continuels qui forment les fontaines et les rivières, parce que Dieu lui renvoie par des voies découvertes ce qui s'est écoulé par des voies secrètes.

Votre famille est nombreuse, vous avez donc besoin d'un secours particulier de Dieu; il faut faire l'aumône pour l'engager à prendre soin de tant d'enfans, à les pourvoir. Que diriez-vous du laboureur qui voyant croître sa famille semerait avec plus d'épargne pour se réserver de quoi la nourrir? que diriez-vous du Négociant qui ne voudrait plus faire valoir son argent, parce qu'il aurait un plus grand nombre d'enfans à entretenir? Il faut penser à ces enfans, mais il ne faut pas vous oublier. Vous craignez que vos enfans ne trouvent pas de quoi subsister après votre mort, et vous n'appréhendez pas de ne trouver rien pour vous-même dans l'autre vie? Pour élever vos enfans, vous donnez une partie de votre bien; mais vous avez la prudence de vous conserver de quoi subsister dans la vieillesse: réservez-vous également de quoi acheter le Ciel.

Ce n'est pas préférer les pauvres à ses enfans, que de donner l'aumône; mais c'est leur préférer Jésus-Christ, que nous devons préférer à tout le reste. Plus on a d'enfans, plus on doit faire d'aumônes, parce qu'il y a plus de personnes pour qui on doit invoquer Dieu, plus dont on a à racheter les péchés, dont les consciences ont besoin d'être lavées, dont les ames ont besoin d'être délivrées. Il faut, pour ainsi parler, dans l'économie qui regarde les ames, comme dans l'économie qui regarde le corps, augmenter la dépense à mesure que croît le nombre des enfans; il faut faire comme Job, qui offrait chaque jour autant d'hosties à Dieu qu'il avait d'enfans. Laissez-leur à ces enfans l'importante leçon de Tobie, Si vous avez

beaucoup de bien, donnez beaucoup aux pauvres ; si vous en avez peu , ne laissez pas de leur en faire part : que votre exemple engage vos enfans à pratiquer ces charitables libéralités , et vous les rendrez tous riches. Vous devez regarder Jésus-Christ comme un des membres de votre famille , et lui faire part de votre héritage ; votre ame même , vous la devez considérer comme l'un de vos enfans , et entre eux et elle partager votre bien.

On me dira peut-être : Ne vous étonnez pas qu'on fasse peu d'aumônes aujourd'hui , nous sommes dans des temps mauvais. Et moi je vous réponds : Ne vous étonnez pas que les temps soient mauvais , que Dieu coupe les sources des biens et de l'abondance , c'est qu'aujourd'hui l'on fait peu d'aumônes. Vous avez peu de bien , c'est que vous ne donnez pas assez. Si la veuve de Sarepta se fût conduite par vos règles , elle serait morte victime de la faim avec son fils : il ne lui restait plus de farine que pour se nourrir un jour ; elle en fit du pain à l'homme de Dieu , et dès lors rien ne lui manqua pour l'entretien de sa famille , tandis que tout le pays demeura affamé.

Les Religieux qui ont tout quitté pour l'amour de Dieu , qui se sont réduits volontairement à demander l'aumône pour gagner le Ciel , ces hommes qui sont comme autant de remparts dans vos villes , qui tandis que vous êtes tous ensevelis dans un sommeil profond , interrompent le leur , se lèvent au milieu de la nuit , affrontent la rigueur des hivers pour aller consacrer à la prière le temps que vous perdez à dormir , ces esprits tutélaires qui veillent sur vous , qui détournent l'ennemi prêt à vous surprendre ; n'est-il pas étrange que ces victimes vivantes , ces Anges visibles , au lieu de trouver partout la vénération qui est due à leur vertu , soient rebutés presque partout , et qu'on leur refuse le pain qu'on donne à de vils animaux ?

Quelle plus grande injustice peut-on imaginer ,

quelle plus horrible avarice, quelle avidité plus insatiable, que d'appliquer à un seul usage ce qui est destiné à plusieurs usages, que de chercher l'abondance, que de se procurer des délices dans ce qui doit être employé au secours des misérables ? car sans doute ce n'est pas un moindre crime de refuser au pauvre la nourriture nécessaire, que de lui arracher le peu de pain qu'il a pour vivre. Je n'ai plus de peine à comprendre la sentence du dernier jugement ; car si ne pas donner l'aumône, c'est voler, on sera condamné avec justice pour n'avoir pas donné l'aumône. J'étais étonné de voir que Jésus-Christ envoyait en Enfer pour avoir refusé l'aumône, et je ne trouvais pas moins de rigueur dans cette justice, que d'indulgence dans cette bonté qui donne le Ciel pour un verre d'eau ; mais depuis que j'ai appris des Pères, que refuser l'aumône, c'est arracher le pain aux pauvres, je comprends sans peine l'équité de la sentence. Ne vous justifiez pas en me disant, Je ne fais tort à personne, je ne retiens pas le bien d'autrui. A qui donc est ce superflu ? Vous ne retenez pas le bien des riches, ils sauraient vous le faire rendre ; mais le bien des pauvres se voit sur vos tables, sur les ornemens de vos palais, disons-le, vous le donnez à vos chiens. Mais, répliquez-vous, où est le commandement ? En voulez-vous de plus exprès que celui-ci : Vous serez éternellement damné, si vous ne donnez à manger à ceux qui ont faim.

Serviteur ingrat, vous n'avez pas reçu ces biens pour les consumer dans vos excès, mais pour les distribuer en faisant l'aumône ; le bien que vous avez n'est pas à vous, c'est le bien des pauvres qui vous a été confié, quoique d'ailleurs vous l'ayez légitimement acquis. Voici comme saint Jean Chrysostôme, dans sa soixante-dix-huitième homélie sur saint Matthieu, fait parler Jésus-Christ au riche : Croyez-vous que l'aumône soit de dévotion seulement, et non de nécessité ; de conseil, et non de précepte ? Je voudrais que la chose fût

ainsi, et je voudrais le pouvoir croire comme vous ; mais je suis effrayé par cet anathème qui met les boucs à la gauche, et par les reproches que leur fera Jésus-Christ, non de ce qu'ils auront commis des vols, des sacrilèges, des adultères, et d'autres crimes semblables, mais de ce qu'ils ne l'auront pas secouru lui-même dans la personne des pauvres.

Vous voulez attendre à la mort pour faire de bonnes œuvres ? Trafique-t-on après que le temps du commerce est passé ? est-on couronné lorsqu'on ne descend sur l'arène qu'après le combat ? signale-t-on sa valeur après que la guerre est finie ? et reçoit-on les éloges et les récompenses dues à la piété, après que la mort a ôté tout moyen de recueillir des mérites ? Quelle vertu, quelle piété d'abandonner ses aumônes à la volonté d'un héritier intéressé, de les laisser tracées sur un testament, avec l'incertitude si elles passeront jusqu'aux pauvres ! En vain donc vous dites : Je veux jouir de tout mon bien tant que je vivrai, et en mourant j'accomplirai le précepte de l'Évangile. Vous vous trompez, oui, vous vous trompez, et votre précaution tardive n'empêchera pas qu'Abraham ne vous dise alors : Vous avez joui de vos biens et de vos plaisirs durant votre vie, c'est assez pour vous. Vous-même, en ne voulant vous dessaisir de rien qu'à la mort, ne dites-vous pas, Je voudrais encore vivre et jouir de mes richesses ? C'est donc à la mort plus qu'à vous qu'on doit savoir gré de vos largesses posthumes ; car si vous aviez été immortel, vous seriez-vous jamais souvenu des commandemens de Dieu et des préceptes de l'Église ?

Lorsque Dieu dit, J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, il ne fait que préférer un sacrifice à un autre sacrifice, puisqu'il est certain que la miséricorde, selon que le témoigne l'Apôtre, est un sacrifice : Souvenez-vous, dit-il aux Hébreux, souvenez-vous d'exercer la charité, et de faire

part de vos biens aux autres; car c'est par de semblables hosties qu'on se rend Dieu propice.

Allez, maudits, au feu éternel; les pauvres n'ont point eu de part à vos richesses, vous n'en aurez point à leur royaume. Vous avez commis des injustices, des violences, et mille autres péchés; il peut y avoir eu de la fragilité, mais pourquoi ne pas racheter ces crimes par les aumônes? ignorez-vous que j'étais dans la personne des pauvres? Ingrats, vous m'avez refusé le pain, à moi qui vous l'avais donné, à moi qui vous ai donné tout mon sang, à moi qui vous promettais le centuple et le Paradis; allez, vous n'y aurez point de part.

En faisant l'aumône on devient l'économe du père de famille, on fait louer Dieu, on le fait aimer, on est soi-même comme une espèce de divinité, qui fait des changemens dans l'ame et dans la fortune des malheureux. On compte parmi les miracles de la Providence certaines aumônes imprévues, faites dans des temps où l'on avait moins lieu de s'y attendre, et à des personnes qui ne voyaient plus de ressource: aumônes qui ont rendu la joie à des familles désolées, la raison à des hommes que le désespoir allait saisir, et qui s'allaient perdre. Que de miracles de cette nature ne ferait point une personne charitable? de combien de merveilles ne deviendrait-elle point l'instrument, si elle envoyait quelque soulagement, tantôt à ce pauvre accablé par la maladie, tantôt à cette famille qu'elle sait être dans la misère? Que ce zèle serait digne d'une ame chrétienne, et de plus qu'il serait utile, s'il engageait à chercher ces pauvres que la honte jointe à l'indigence rend doublement malheureux, à les visiter, à les porter à la patience, à la confiance en Dieu, à une salutaire crainte, à mesure qu'on leur donnerait une preuve effective de sa bonté, et du soin qu'il prend de ceux qui le servent! quelle douce satisfaction que d'entrer dans une maison comme un Ange de paix, et de la laisser

dans la joie , dans les actions de graces , après l'avoir vue dans les larmes et dans la dernière désolation ! quelle douceur dans l'ame de cette pauvre femme , de se voir tout d'un coup quelques pièces de monnaie à la main , elle qui n'en touche presque jamais , qu'elle ne les gagne à la sueur de son front ! Est-il possible , riche avare , riche maudit de Dieu , que vous aimiez mieux voir vos coffres remplis de métal rouillé , remplis de terre , et de vieilles monnaies mal fabriquées , que d'être le père des pauvres , le Dieu de la paix , l'économe du Seigneur , l'instrument de ses merveilles , le ministre de sa providence , l'intendant de son épargne , que d'avoir toutes les bénédictions et du Ciel et de la terre ? Voilà l'unique avantage de votre condition ; vous pouvez faire des heureux , vous pouvez être le distributeur de la joie : avantage supérieur à tous les biens.

Personne ne doute que la charité envers le prochain ne soit essentielle au Christianisme , ne soit commandée. Le comble de cette charité , c'est de donner sa vie même pour soulager son frère , pour le sauver. Mais le comble de l'inhumanité , c'est de laisser périr son corps et son ame faute d'une légère aumône. *Unicuique Deus mandavit de proximo suo* : Ne vous plaignez pas , hommes indigens , de la providence de notre Dieu , il a établi des pourvoyeurs par toute la terre pour subvenir à vos besoins , il leur a commandé sous peine de l'Enfer de vous secourir : s'ils ne le font , ils trahissent leur ministère , ils dissipent vos biens , ils se rendent dignes des plus terribles anathèmes. Cet homme à qui Dieu n'a point donné d'enfans , doit être le père des pauvres : s'il y manque , c'est un père dénaturé , Dieu lui en demandera compte.

Croyez-vous qu'il y ait un Dieu et une providence ? croyez-vous cette vérité de foi , et en même temps croyez-vous qu'il vous ait conservé tant de richesses pour vous seul ? croyez-vous que

Dieu ait rassemblé tant de bien dans cette maison , afin qu'il se dissipe , qu'il soit employé à l'offenser , afin qu'on y vive dans le luxe et dans les délices , afin que ce pauvre vomisse des malédictions et perde tout espoir dans sa pauvreté ? Si telle avait été la fin du père commun de tous les hommes , serait-il raisonnable ? Il a fait ce partage afin de lier les hommes par l'exercice de la charité , afin de vous donner de quoi acheter le Ciel ; il vous a fait son économe ; sans cette précaution , sa providence serait défectueuse. Si vous ne la secondez pas , vous renversez l'ordre établi , vous mettez le désordre dans sa maison , vous ramassez contre vous un trésor de colère.

DE L'INGRATITUDE.

IL faudrait s'appliquer à connaître les graces que Dieu nous a faites ; si on donnait cette attention à ses bienfaits , on trouverait tant d'amour dans sa conduite à notre égard , qu'il serait impossible de ne pas l'aimer. Je ne m'étonne pas qu'on ait souvent plus de reconnaissance pour le Surintendant qui paie , que pour le Prince qui ordonne. Pourquoi ? Parce que la bonne volonté du Surintendant qui nous sert vient de lui et non du Prince , qui ne donne point ce zèle à son Ministre. Mais Dieu est l'auteur de la bonne volonté de ceux qui nous servent immédiatement.

L'intention de Dieu , en nous faisant du bien , c'est de nous porter à l'aimer par reconnaissance , lui qui est la source de tous les biens. La reconnaissance pour ceux qui nous ont fait du bien est un mouvement aussi naturel que la vengeance contre ceux qui nous ont fait du mal. Nous ne voulons point reconnaître Dieu pour l'auteur ni du bien ni du mal qui nous arrive : si nous le regardions comme le principe de l'un et de l'autre , ce que

nous appelons mal serait un vrai bien , nous en aimerions l'auteur , et nous ne haïrions point les hommes.

Dieu nous demande une reconnaissance dans les sentimens , et une reconnaissance dans les effets : ces effets sont de donner une partie de notre bien aux pauvres. Dieu imite en quelque sorte le fermier de l'Évangile , il donne du bien à certains hommes afin d'en être secouru dans le besoin. Quelle ingratitude ! vous tenez tout de Dieu , et vous fermez votre cœur à tout sentiment de retour. Voulez-vous que la prophétie de Jésus-Christ demeure sans effet à l'égard de tant de saints Religieux qui ont suivi le conseil de ne point penser à leur subsistance , et à qui il a promis de donner le centuple ? Vous êtes assez insensibles pour les voir à vos portes pratiquer une humilité qui attire les yeux de Dieu et des Anges , et pour accueillir avec une dureté barbare une vertu si héroïque ; faut-il s'étonner si Dieu irrité de votre insensibilité permet des procès et des banqueroutes , s'il vous ôte des biens dont vous lui savez si peu de gré ? Où sont les marques de votre reconnaissance ? où sont les pauvres que vous avez habillés ? où sont les autels que vous avez enrichis du bien que vous avez reçu de Dieu ?

Il n'est rien de si juste que la reconnaissance envers Dieu ; il a beaucoup fait pour nous , il nous a prévenus , lorsque nous étions ses ennemis ; tout le bien que les hommes nous font , nous le lui devons uniquement , c'est lui qui leur en a donné le moyen , l'ordre , la volonté. Jusqu'où ne porte-t-on point l'ingratitude ? on oublie ses bienfaits , on s'en sert pour l'offenser.

Les prières des Saints ne donnent pas à Dieu la volonté de nous faire du bien , elles sont seulement en quelque sorte la cause de l'exécution de cette volonté , ou plutôt ce sont des moyens dont il se sert pour l'exécuter. C'est lui qui leur donne la volonté de prier , et non pas eux qui lui inspirent la volonté de nous favoriser.

Tout le culte de Dieu consiste en ce point , c'est que l'ame ne soit pas insensible à ses bienfaits et à ses graces. La reconnaissance est l'effet de la véritable humilité. Elle se montre , cette humilité , lorsqu'on reconnaît qu'on n'a rien et qu'on ne peut rien de soi-même. Nous sommes toujours chargés d'un grand fardeau ; c'est , ou du fardeau de nos péchés ; ou , si Dieu nous en a déchargés , c'est du fardeau de la grace qu'il nous a faite : fardeau plus léger à la vérité d'une part , mais de l'autre plus grand encore , à cause de la reconnaissance à laquelle il nous oblige. Ainsi Dieu nous charge-t-il en nous déchargeant ; il nous décharge de nos péchés , et il nous charge de ses bienfaits. Dieu regardant comme perdu tout le bien qu'il fait à des ingrats , se contente d'avoir une fois perdu ce qu'il a donné , et ne veut pas à l'avenir s'exposer à perdre encore ce qu'il donnerait à des hommes qui ne sont point touchés de ses dons.

Où étiez-vous lorsque je jetais les fondemens de la terre ? C'est comme si la Vérité éternelle disait ouvertement au pécheur justifié : Ne vous attribuez pas les vertus que vous avez reçues de moi ; que mes dons ne vous enlèvent pas , ne vous élèvent pas contre moi ; souvenez-vous de l'état où je vous ai trouvé , lorsqu'en vous pénétrant de ma crainte j'ai jeté les premiers fondemens des vertus dans votre ame , de l'état où vous étiez lorsque je vous ai affermi par mon amour ; ne le perdez jamais de vue , ce déplorable état où vous étiez par vous-même , si vous ne voulez pas que je détruise ce que j'ai édifié.

Qui est celui que la Vérité n'a point trouvé dans les crimes et dans les excès ? Ce que nous sommes par votre miséricorde , nous pouvons , il est vrai , le conserver , mais c'est en n'oubliant jamais ce que nous avons été. Quand on nous a rendu quelque service , sur l'heure nous témoignons notre juste retour , d'abord par des paroles pleines d'amitié , on épie ensuite , on cherche les occasions de

rendre bienfait pour bienfait, et jusqu'à ce qu'on les ait trouvées on n'est pas tranquille. Ce n'est pas reconnaissance que de payer une dette, il faut donner quelque chose du sien, il faut faire ce à quoi on ne peut être obligé que par le sentiment seul de la reconnaissance.

DE L'INTEMPÉRANCE.

ON se plaint tous les jours de ce que les hommes rapportent tout aux plaisirs de la table, qu'ils en font leur dernière fin, qu'ils ne travaillent que dans cette vue. Ce sont des gens dont le corps n'est d'aucun usage à l'esprit. Au lieu que les sages se plaignent d'avoir un corps qui gêne l'esprit, ceux-ci voudraient être destitués de cette ame spirituelle qui trouble par ses lumières les plaisirs sensuels qu'ils recherchent. Les hommes raisonnables mangent pour entretenir les forces du corps, pour empêcher que sa faiblesse ne se communique même à l'esprit : ceux-ci mangent jusqu'à étouffer l'esprit, et à ruiner le corps ; disons-le, ils ne mangent que pour manger. Une bête qui ne ferait autre chose que manger, vous ne voudriez pas la nourrir : vous nourrissez un cheval pour le monter, un oiseau pour entendre son chant ; et vous ne nourrissez le corps que pour lui donner le plaisir brutal de se remplir de vin et de viandes ? Ce n'est pas manger pour vivre, puisque rien n'est si contraire à la santé que ces raffinemens, que ces excès, que cette variété dans les mets, puisque rien n'est si propre à prolonger la vie, et à écarter les maladies, qu'une table frugale et réglée.

Il y a peu de gens qui ne meurent d'excès de nourriture. *Debitores sumus non carni, ut secundum carnem vivamus; si enim secundum carnem vixeritis, moriemini* : Est-ce que nous sommes les esclaves de notre corps ? est-ce que tout doit être

sacrifié à son avidité insatiable , le bien , l'honneur , la vie même ! Quel est l'homme raisonnable et sensé , qui ne dût beaucoup mieux aimer , s'il était possible , prendre sa nourriture sans ressentir cette volupté flatteuse et importune , de la même manière à peu près que nous prenons l'air que nous respirons ? Cet aliment de notre vie , que nous recevons et que nous renvoyons incessamment par les organes , n'a ni saveur , ni odeur ; et cependant nous ne saurions nous en passer un seul moment , au lieu que nous nous abstenons assez long-temps de toute nourriture. Combien serions-nous plus heureux , si nous prenions ainsi les alimens terrestres , qui nous sont donnés comme un remède contre la faim et contre la soif , si nous les prenions sans les goûter , sans sentir cette douceur trompeuse , tentation pour nous si funeste ? Comme nous ne prenons d'air par la respiration qu'autant qu'il en faut pour ne pas mourir , nous ne prendrions aussi de nourriture que ce qui suffirait à la nature , et jamais avec excès.

On doit prendre les alimens comme on prendrait de vrais remèdes. La nécessité doit régler le penchant qui nous porte à nous délivrer des incommodités de la faim , et non pas la concupiscence , toujours avide. Celle-ci nous dresse des embûches dans le plaisir qui suit le soulagement que nous cherchons dans les viandes , comme un serviteur suit son maître ; ainsi faisons-nous par la seule impression du plaisir ce que nous ne devrions faire que par besoin : abus d'autant plus dangereux , que le plaisir n'a pas les mêmes bornes que la nécessité , puisqu'ordinairement où il y a assez pour le nécessaire , il n'y a pas assez pour la volupté. Mais nous cherchons à nous tromper , nous nous persuadons que nous donnons à notre santé ce que nous donnons à l'avidité de la passion.

La volupté est sous divers jours l'objet de la concupiscence , de la nature et de la grace. La concupiscence regarde la volupté comme sa fin ,

la nature comme son appui , la grace comme son ennemie. La cupidité est le dérèglement de la nature , parce qu'elle la porte à rechercher le plaisir comme sa fin : et voilà en quoi consiste le vice de l'intempérance. La nécessité est la règle de la nature , parce qu'elle lui fait prendre ce qu'il lui faut de plaisir pour subsister , et qu'elle lui fait retrancher le superflu : et voilà en quoi consiste la vertu de la tempérance et de la sobriété. Mais la charité est la perfection de la nature , et elle nous porte à retrancher même , autant qu'il est possible , le plaisir que la nécessité rend légitime : et voilà où tend le travail de la mortification.

Il est étrange que l'homme en ce point soit sujet à une passion dont les bêtes sont exemptes ; elles sont colères ; lascives , mais elles ne font point d'excès dans la nourriture qu'elles prennent.

Les viandes les plus simples sont les plus saines , la nature ne s'est point remise à l'art pour les choses nécessaires à notre entretien. Les viandes qui naissent aux pays où nous vivons sont préférées par les Médecins aux viandes étrangères : quelle apparence en effet que Dieu , qui a fait naître les antidotes auprès des venins , qui a pourvu aux besoins des animaux dans les lieux où ils naissent , ait mis ici des hommes qui doivent aller chercher au bout du monde de quoi conserver la vie qu'il leur a donnée ?

Les excès de bouche attirent l'impureté , appesantissent l'esprit , étouffent l'intelligence , dissipent le bien des pauvres ; car ces sortes d'excès ne s'entretiennent que du superflu : ils nuisent aux familles , qu'ils ruinent , et à la santé , qu'ils détruisent.

Ceux qui vivent le plus délicieusement sont ceux qui jouissent le moins du plaisir du goût , et qui sont les plus exposés à tout ce qui mortifie ce sens. Le contraire arrive à ceux qui se nourrissent de viandes communes ; parce que ceux-là s'étant accoutumés à ce qu'il y a de plus rare , ne peuvent

plus être touchés de rien , et souffrent même lorsqu'ils sont réduits à ce qu'il y a de plus commun ; au lieu que les autres ne souffrent point de ces viandes communes , auxquelles ils se sont accoutumés , et goûtent extrêmement les mets les plus rares.

Hector Boëtius , qui a écrit l'histoire d'Écosse , dit que les pestes et les fièvres violentes ont été inconnues dans ce royaume autant de temps qu'on s'y est tenu aux viandes du pays , et qu'on s'est contenté des plus simples assaisonnemens , mais que les maladies extraordinaires y ont été introduites par les raffinemens dans les repas et par les viandes du dehors.

DE LA SOUMISSION

A LA VOLONTÉ DE DIEU.

LA sainteté consiste à conformer notre volonté à la volonté de Dieu. C'est par-là que quelques anciens Philosophes prouvent qu'il ne peut y avoir plusieurs Dieux ; avec cette multiplicité il n'y aurait point de sainteté dans le monde , parce que notre volonté ne peut être conforme à plusieurs volontés différentes.

Jugez de là s'il y a beaucoup de Saints ; presque tous les hommes s'attachent à leur propre volonté , même les plus dévots. Ce qui rend cette vérité sensible , c'est que ceux-là mêmes qui vivent dans les exercices de la piété chrétienne ne s'y plaisent la plupart que parce qu'ils y font leur volonté ; quelle inquiétude en effet si on les en retire ! Plusieurs ignorent ce que Dieu demande d'eux , et ils veulent l'ignorer ; ils ne consultent , pour l'apprendre , ni Dieu , ni les hommes : quelques-uns le savent , et ne veulent pas le faire ; ils s'imaginent qu'ils y suppléent en faisant quelque

autre bien, qui n'est pas contraire à leur inclination. Ce qu'il y a d'étonnant dans la conduite de ces personnes, c'est qu'elles demandent tous les jours à Dieu qu'il leur fasse connaître sa volonté, comme si elles l'ignoraient. Quoi donc ! ne pouvant vous tromper vous-même, pensez-vous tromper Dieu ? Que vous sert-il de dissimuler ? vous donnez l'aumône, mais vous savez qu'il veut surtout que vous quittiez ce jeu, que vous quittiez ces compagnies.

Prétendez-vous vous rendre indépendant de la volonté de Dieu ? Cela est impossible, Dieu même ne peut pas vous en affranchir, il faut nécessairement y être soumis. Votre volonté est la seule qui se puisse soustraire au joug, mais pour lors le cœur et l'esprit en sont accablés : il n'y a que la volonté qui le puisse porter sans peine.

Un homme entièrement soumis à Dieu est comme un excellent instrument entre ses mains. Il ne faut que cette soumission ; elle ne suffirait pas pour tout autre ouvrier, quelque habile qu'il pût être. Or voyez l'estime, l'emploi qu'un bon ouvrier fait d'un instrument choisi et éprouvé, voyez même comme il le distingue ; il s'en sert dès qu'il a à faire quelque ouvrage important ; non-seulement il le distingue dans l'usage qu'il en fait, mais il le conserve chèrement, il ne le confie à personne, il l'enferme, il l'enchasse, il l'orne le plus richement qu'il peut.

Notre répugnance ne change pas les ordres de Dieu ; mais quand elle le pourrait faire, il ne faudrait pas le souhaiter. Il est de votre intérêt que sa volonté s'exécute, et non pas la vôtre. Je trouve mon bonheur dans l'exécution de la volonté de Dieu, et dans la soumission de la mienne. Je ne serai jamais heureux, si la volonté de Dieu ne s'exécute ; je serai le plus malheureux des hommes, si la mienne ne s'y soumet.

Non, point d'empire si juste, si nécessaire, mais encore point d'empire si avantageux ni si doux que

l'empire de la volonté de Dieu. C'est un grand avantage pour nous qu'elle se fasse , c'est une vraie consolation d'y être soumis , parce que cette volonté divine ne tend qu'à nous rendre éternellement heureux , parce que notre soumission nous rend heureux durant même cette vie passagère. Nos passions nous trompent , elles nous persuadent que notre bien , notre avantage , se trouvent dans des choses qui nous sont extrêmement pernicieuses. Quand nous serions exempts de passions , notre ignorance nous rendrait incapables de nous conduire. Savez-vous tous les événemens qui peuvent naître ? pouvez-vous prévoir l'avenir ? hélas ! l'expérience des autres , votre propre expérience même vous le fait assez entendre ; combien de fois sommes-nous trompés dans nos espérances et dans nos craintes ? Les plus sages , qui reconnaissent les ruses , les artifices de l'amour propre , consultent des personnes désintéressées sur ce qui peut leur être utile ou dangereux : à quel guide plus sûr que Dieu même pouvez-vous vous confier ? On s'abandonne aveuglément à la prudence d'un Médecin , quoiqu'il ne soit pas infailible dans son art , parce que après tout sa profession suppose des connaissances que nous n'avons pas ; et on délibère de se soumettre à Dieu , qui règle tout avec sagesse , avec amour , qui nous aime comme des créatures qui lui appartiennent , comme des enfans qu'il a enfantés deux fois , pour qui il a créé tout le reste , et qu'il n'a formés que pour les rendre heureux. C'est là sa fin ; voilà pourquoi il manquerait de sagesse , s'il faisait ou s'il permettait quelque chose qui ne pût pas se rapporter à cette fin.

Notre soumission à la volonté de Dieu nous affranchit de tout autre joug : car comme Dieu veut tout ce qui nous arrive , et que nous voulons tout ce que Dieu veut , rien ne nous arrive que ce que nous voulons. On ne saurait m'obliger à faire ce que

je ne veux pas, parce que je veux tout ce que Dieu permet.

C'est un orgueil insupportable de se persuader que dans sa propre conduite on n'a besoin de prendre conseil de personne, et qu'on a en soi-même assez de prudence pour se conduire, et pour choisir le meilleur parti. Il faut de bonne heure s'accoutumer à se soumettre dans les choses légères, à se soumettre tous les jours à l'égard de tout ce que Dieu peut vouloir de plus fâcheux, de plus pénible à la nature. Ajoutez à cela, que si vous faites sa volonté, il fera la vôtre.

Réponse admirable d'une Dame vertueuse ! On lui demandait si dans les divers périls qu'elle avait courus en voyageant, elle n'avait pas toujours espéré que Dieu l'en garantirait. Non, dit-elle, j'ai espéré qu'il ferait de moi ce qui serait le plus de sa gloire, et dans cette dépendance mon cœur était toujours tranquille et satisfait.

La volonté de Jésus-Christ était plus droite que la nôtre, elle ne pouvoir ni faillir, ni errer; et cependant il la soumet aveuglément à la volonté de son père : *Non mea, sed tua fiat voluntas.*

DES ÉLUS.

LE petit nombre des élus ne doit point faire le sujet de notre crainte, ce sont les péchés qui nous empêchent d'être de ce nombre. Vous ne serez point condamné parce que vous avez été réprouvé, mais parce que vous avez mal vécu; aussi ne voit-on guères de gens qui se scandalisent de la prédestination que ceux qui tâchent d'excuser les crimes qu'ils ne veulent pas quitter, et qui cherchent des prétextes pour colorer leur impénitence.

Il y a peu de prédestinés parmi les Chrétiens, parce que la prédestination est nécessairement suivie du salut. Mais elle n'est pas moins nécessaire-

ment suivie des œuvres qui assurent le salut. Vous êtes effrayé quand on vous dit que de cent mille à peine y en aura-t-il un seul de sauvé : que vous importe , pourvu que ce soit vous ? Et si de ce nombre tous étaient sauvés à la réserve d'un seul , quel sujet de désolation serait-ce pour vous , si vous deviez être ce malheureux ? S'il y a plusieurs élus , j'ai plus d'espérance d'être de cette multitude. Vous vous trompez ; votre espérance serait fondée , si , pour augmenter le nombre , après avoir admis les bons , on recevait encore quelque méchant , ou si pour diminuer ce nombre on excluait des bons : mais quelque petit que soit le nombre des prédestinés , les bons n'en seront jamais exclus ; quelque grand que soit ce nombre , les méchants n'y seront jamais compris.

Si vous êtes bon , quand pour cent mille réprouvés il n'y aurait qu'un élu , ce sera vous ; si vous êtes mauvais , quand pour cent mille élus il n'y aurait qu'un réprouvé , ce serait vous.

Dire que vous ne serez pas sauvé si Dieu ne vous a pas prédestiné , c'est mal conclure ; ou si cette conséquence est bonne , celle-ci l'est encore : Vous n'êtes pas bon Chrétien , et vous ne voulez pas le devenir , donc que vous n'êtes pas prédestiné ; car le décret de la prédestination enferme le décret de la sanctification. Mais si je suis prédestiné , quoi je fasse , je deviendrai homme de bien. C'est une hérésie : par le même décret que Dieu a déterminé votre sanctification , il a déterminé qu'elle serait volontaire , il a déterminé que de votre propre mouvement , secours de la grace , vous vous détacheriez de vos habitudes perverses : et ainsi il est autant impossible que vous deveniez juste , si vous ne tournez pas de ce côté-là toute l'action de votre esprit et de votre cœur , qu'il est impossible que vous soyez sauvé si vous n'êtes pas prédestiné. Si je suis prédestiné , je serai sauvé. Cela est vrai ; mais il n'est pas moins vrai que si vous êtes prédestiné , vous ferez pénitence , vous changerez de

vie, vous vivrez comme Jésus-Christ a vécu. Vous ne le faites pas, et vous ne pensez pas à le faire; craignez tout pour votre salut. N'est-ce pas en effet un dérèglement étrange, que plusieurs fassent ce qu'il faut pour être damnés, et que si peu s'attachent à faire ce qui est nécessaire pour être sauvés? Voyez si le chemin du Ciel est un chemin fort battu. Il faut que tous les élus aillent par la voie étroite, voie unique du salut; la pénitence et la vie austère y conduisent seules; les innocens, les coupables n'ont point d'autre route à prendre: mais aujourd'hui ceux mêmes qui embrassent la piété veulent avoir toutes leurs commodités, personne n'aime cette vie rude et incommode; et quoiqu'on parle de morale étroite, elle n'est pas même suivie de ceux qui en parlent le plus.

Pour assurer son salut, il faut vivre dans l'état où on voudrait mourir, dans l'état où il faut mourir pour être sauvé. Or combien en trouverez-vous qui soient habituellement en état de grace, qui même par intervalle conservent durant quelques jours de l'année l'amitié de leur Dieu? Il n'est pas bien sûr, disons qu'il est entièrement incertain s'ils la reçoivent dans leurs confessions: leurs rechutes si fréquentes me persuadent qu'ils ont eu peu de résolution, et qu'ils sont sortis du saint tribunal et de la table sacrée vides de graces. Que peut-on se promettre pour le Ciel de quiconque vit de la sorte? On compte beaucoup sur ce qu'on a dessein de faire à l'heure de la mort. On se confesse mieux alors, je le veux croire; mais combien s'en trouve-t-il qui alors ne se confessent point? outre que la vue de la mort n'ajoute rien aux dispositions ordinaires que le trouble, l'effroi, et une crainte toute naturelle. Ce qui le prouve, c'est que quand on revient de ce péril, et que la peur est dissipée, on continue de vivre comme on avait vécu.

Vous vous étonnez que de cent mille Chrétiens il n'y en ait pas dix de sauvés? et moi au contraire,

plus je considère la chose , plus je m'étonne que de cent mille il y en ait trois de sauvés : ce qui fait ma surprise , c'est de voir les fortes inclinations qui nous portent au mal , l'horrible penchant qui nous entraîne dans le précipice , ce penchant secondé de tant d'ennemis , qui nous invitent , qui nous poussent , un monde si corrompu , des occasions si funestes , si fréquentes , si effrayantes , une négligence si constante dans l'affaire du salut : à la vue de tant d'obstacles que nous ne bravons pas , est-il possible , me dis-je à moi-même , que de cent mille Chrétiens il y en ait dix qui se sauvent ? comment même un si petit nombre peut-il résister à un torrent si violent ? Aussi Jésus-Christ a-t-il comparé le nombre des élus aux olives qui restent après la récolte , aux grappes que les vendangeurs abandonnent après une exacte recherche. Je dis , malgré tous ces sujets de crainte , et c'est un article de foi , je dis que tout Chrétien peut devenir juste , et que tous les Chrétiens fidèles seront sauvés.

On dit quelquefois : Il y a après tout tant de gens vertueux dans le monde , il y en a tant de bons. Il faut le croire , car enfin chacun doit croire son prochain meilleur que soi ; mais dans le vrai le nombre en est beaucoup moindre qu'on ne le pense : tant d'amour propre , tant d'hypocrisie , si peu de vertu , voilà ce qui me convainc de cette vérité. De quel nombre suis-je ? des bons ou des méchans ? C'est à vous à vous examiner , et à réformer en vous ce qu'il y a de vicieux. Mais Dieu peut ne me pas donner la grace de la persévérance. Oui , si vous ne la demandez pas ; il peut même vous la refuser : c'est-à-dire que lorsqu'il l'accorde à ceux qui la lui demandent , il leur fait une grace qu'ils n'ont pas méritée , et non pas que pour cette indignité il la refuse à une humble prière ; mais il le peut faire , qui en doute ? il peut aussi vous anéantir. Un bon père peut déshériter son fils qui ne lui a jamais manqué de respect ,

mais on peut bien s'assurer qu'il ne le fera jamais.

Il faut craindre, et craindre toujours, mais n'écouter que la crainte qui produit la sagesse, et non pas la crainte qui porte au relâchement et au désespoir. Il est difficile de retenir l'esprit des hommes dans un juste tempérament ; tantôt ils ne craignent pas assez, tantôt ils craignent trop, tantôt ils craignent sans raison. Jusqu'où ne va point leur extravagante folie ? jusqu'à craindre que leur malheur ne vienne de Dieu, la source intarissable de tous les biens, de Dieu qui souhaite leur salut ; tout ce qu'il a fait n'a pu encore les persuader qu'il ne désire rien tant que de les sauver. C'est cependant une vérité incontestable, une vérité de foi, que Dieu veut nous sauver tous, et que nous pouvons tous nous sauver, si nous le voulons. Nous voyons la porte du Ciel ; et si nous ne la voyions pas, Dieu serait injuste de nous commander d'y entrer ; de plus, nous voyons parfaitement ce qui ouvre cette porte aux hommes, nous voyons ce qu'il faut faire pour y entrer ; à qui tient-il donc que nous n'y entrions ? est-ce à Dieu ? est-ce à nous ?



MÉDITATIONS

SUR LA PASSION

DE

N. - S. JÉSUS - CHRIST.

POUR LES VENDREDIS DE CARÊME.

SUR LA PÉNITENCE

DE JÉSUS SOUFFRANT.

Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.

Considérez et voyez s'il y a une douleur pareille à la mienne.
(Jerem. 1.)

QUOIQUE Jésus-Christ ait souffert pour expier les péchés des hommes, ce motif néanmoins n'a pas été l'unique qu'il a eu en vue dans sa Passion ; il a voulu de plus nous donner dans sa personne des exemples héroïques de toutes les vertus chrétiennes, il a voulu que le mystère de sa douleur les exprimât, les traçât toutes à nos yeux de la manière la plus sensible, afin que nous apprissions plus facilement à les pratiquer.

Si donc il est nécessaire de regarder comme notre rédempteur Jésus-Christ souffrant et mourant, pour concevoir quelle reconnaissance demande un

si grand amour, il est encore très-important de le considérer comme notre modèle, pour nous animer à retracer en nous-mêmes cette image d'un Dieu crucifié, cette image qui doit être le caractère et le sceau de notre prédestination. Ainsi j'ai cru qu'ayant à vous donner plusieurs sujets de méditations sur la Passion de Jésus, je n'en pouvais trouver de plus utiles que les vertus qu'il a pratiquées en souffrant. Nous en choisirons une chaque vendredi, et aujourd'hui sa pénitence sera le sujet de notre entretien : c'est la première épreuve par où il faut nécessairement que passe un pécheur pour venir à Dieu, c'est l'épreuve surtout que l'Église exige de nous durant le Carême, et j'espère qu'en vous en entretenant j'aurai occasion de vous dire de quelle manière les véritables Chrétiens doivent passer ce saint temps.

Nous considérerons aujourd'hui Jésus comme un véritable pénitent, chargé des péchés de tout le monde, pleurant et satisfaisant pour tous ces péchés ; nous nous ressouviendrons qu'il y a deux sortes de pénitence, toutes deux nécessaires pour un parfait retour à Dieu, pénitence intérieure et extérieure. La première afflige et humilie l'âme ; la seconde produit le même effet à l'égard du corps, elle l'humilie et elle l'afflige. Représentez-vous Jésus au jardin des Oliviers pâle, tremblant, abattu, enseveli dans une sueur de sang et d'eau, prosterné, atterré, gémissant, se lamentant : *Tristis est anima mea*. Qu'est-ce, mes frères, qu'une situation pareille ? C'est l'état d'un homme percé et accablé de douleur ; mais le sujet de cette douleur amère, ce sont les péchés des hommes. On ne peut imaginer de douleur si vive, parce que le Fils de Dieu, victime innocente de ces péchés, en connaît le nombre, en connaît l'énormité, l'ingratitude, l'insolence, l'injustice, parce qu'il aime infiniment et son Père et les hommes. Saint Thomas dit à ce sujet que cette douleur a surpassé toutes les douleurs naturelles ou surna-

turelles, soit des hommes, soit des Anges. La raison n'en peut être plus sensible : J'ai cherché, dit Jésus, j'ai cherché de la consolation, et je n'en ai point trouvé : *Consolantem me quæsi, et non inveni.* Dans cet océan d'amertume, d'où pourra venir le remède que vous cherchez, ô mon Dieu ? *Magna est velut mare contritio tua ; quis medebitur tibi ?*

Les péchés n'étaient ni ne pouvaient vous être personnels ; cependant, ô mon Sauveur, à quel comble votre affliction est-elle montée ? et sur mes propres péchés d'où vient que mon insensibilité est si constante ? C'est que je vous connais peu, ô mon Dieu, c'est que je vous aime peu, c'est encore que je ne m'aime guères moi-même, c'est que je ne connais ni quel est le nombre, ni quelle est l'énormité de mes péchés. Appliquons-nous donc pendant ce Carême à les considérer, ces péchés ; nous aurons pour réveiller notre douleur, outre les motifs que Jésus-Christ a eus, la douleur même et les souffrances de Jésus-Christ, ces souffrances si propres à inspirer la componction. Pour moi j'avoue qu'elles m'inspirent une vraie compassion pour l'état du pécheur. J'entre à son égard dans les mêmes sentimens qu'on prend à la vue d'un homme tombé en frénésie : à voir la gaieté de ce malade, à voir les transports de sa joie, à ne l'entendre parler que de plaisirs, on est bien plus porté à rire qu'à pleurer ; mais quand sur le visage des médecins qui l'examinent je lis l'arrêt de sa mort, quand j'aperçois une mère qui se déssole, qui pleure, qui se désespère, plus le malade se laisse emporter à sa joie frénétique, plus aussi je comprends quelle est la force et le danger du mal, plus j'ai de peine à retenir mes larmes. Quel est donc, ô mon Dieu, ce crime que j'ai commis, ce crime qui vous fait pâlir, trembler, suer du sang ? et moi d'où vient que j'y suis insensible ? Puisque vous m'aimez assez pour pleurer mes maux, faites-moi la grace que je les pleure moi-même.

La pénitence humilie. Quels sujets d'humiliation

dans le péché ! est-il d'action où l'on découvre plus d'aveuglement, plus d'injustice, plus d'ingratitude ? Cette humiliation, suite naturelle du péché, a paru dans Jésus-Christ durant toute sa Passion, elle a paru par son silence et par sa patience. Il semble qu'il avoue qu'il se trouve digne de toutes les rigueurs, que ce sont des riens pour lui, que les plus cruels supplices répondent mal aux peines qu'il mérite. Qui croirait, ô Agneau sans tache, qui croirait que vous êtes innocent ? l'innocence est hardie, elle se plaint, elle parle, elle éclate, elle insulte ses accusateurs et ses juges : mais c'est lorsqu'elle est impatiente. L'innocence du Sauveur est bien différente, elle n'éclate ni en reproches, ni en injures, elle ne forme pas la plus légère plainte. Cette innocente victime agirait-elle autrement quand elle serait accusée et convaincue des plus grands crimes ? Voilà, mes frères, la situation d'une âme vraiment pénitente, vraiment pénétrée de l'énormité de ses crimes. Le souvenir de ses ingratitude la rend à ses yeux si criminelle, si indigne de la vie, si digne du mépris de toutes les créatures, qu'elle ne s'étonne d'aucun mauvais traitement ; elle s'étonne au contraire qu'on la puisse supporter, il lui semble que tout doit s'armer contre elle : *Omnis qui invenerit me, occidet me*, dit-elle par un sentiment d'horreur de soi-même : non-seulement elle souffre avec patience les maux causés par ses péchés, tels que la confusion, les répréhensions, les châtimens, les maladies, justes peines de ses excès, mais encore tout ce qu'on lui fait souffrir le plus injustement : *Meritò hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum*. Si ces frères envieux méritaient d'être exposés à mille traverses pour avoir péché contre leur frère innocent, que mérité-je moi pour avoir outragé un maître toujours bienfaisant ?

Les grandes occasions de souffrir arrivent rarement, mais l'âme chrétienne sait comment il convient de se comporter dans les contradictions dont

la vie est traversée. Qu'on lui parle avec dureté , qu'on oublie à son égard les règles de la bienséance , qu'on soit lent , qu'on soit négligent à la servir ; loin de l'irriter , tout cela l'humilie , en la faisant ressouvenir de son péché ; il est toujours contre elle , ce péché , en faveur de quiconque l'offense ; ce péché l'oblige sans cesse d'avouer que tout le monde a raison de se tourner contre elle ; *peccatum meum contra me est semper*. Comment prétendrais-je que les hommes m'honorassent , moi qui dés-honore Dieu , qui me suis moi-même dés-honorée ? Il est juste qu'on donne à chacun ce qui lui est dû : ai-je gardé cette règle à l'égard de Dieu ? Cet enfant me manque de respect : quand en ai-je eu pour Dieu ? Qui peut souffrir des serviteurs orgueilleux , négligens ? il y a trente ans que je sers Dieu avec cet orgueil , avec cette négligence , et il me souffre. Quand on parle à un homme touché de son péché des torts que se font entre eux les autres hommes , quand on exagère leur injustice , leur ingratitude , il ne s'étonne point de tous ces excès , il s'humilie , il sent qu'il a donné dans des excès encore plus grands ; c'est un homme coupable envers un homme , se dit-il en lui-même , et moi je le suis envers Dieu ; il n'avait point reçu de biens de celui qu'il a offensé , et moi j'en suis comblé ; il n'a fait qu'une faute , et moi un million. Si durant ce saint temps nous nous exercions dans ces sentimens , si nous avions toujours ces pensées présentes à l'esprit , quel prix ne donnerions-nous pas à nos jeûnes , quelle assurance n'aurions-nous pas d'obtenir le pardon de nos péchés ? *Sacrificium Deo spiritus contribulatus ; cor contritum et humiliatum , Deus , non despicias.*

Non , Seigneur , vous ne mépriserez pas un cœur ainsi brisé de douleur , ainsi humilié en votre présence. O le digne sacrifice , ô l'agréable parfum pour vous et pour toute la Cour céleste ! Quel triomphe pour vous de voir cette ame ouverte aux vrais sentimens de la pénitence ! vous prêterez une

oreille attentive à ses soupirs , vous perdrez le souvenir de ses infidélités passées , vous aurez une sensible complaisance de voir sa faute expiée et votre gloire réparée , vous-même vous dédommerez abondamment cette ame de la perte qu'elle a faite des graces et des dons surnaturels. Quelle raison pour elle de se consoler de son malheur ! par combien de voies lui ferez-vous sentir votre présence , et le pardon que vous lui accorderez ? Ne balançons donc plus , ô mon ame , recueillons toutes nos forces , travaillons durant ce temps de salut à exciter dans nous-mêmes de véritables sentimens de pénitence , ayons sans cesse devant les yeux , et ce que Jésus a souffert pour nos péchés , et nos péchés pour lesquels il a souffert ; que la douleur que nous concevrons à cette vue nous rende incapables de toute vaine joie , que l'humiliation qu'elle nous inspirera nous préserve de toute impatience , de tout murmure. Tels sont les sentimens intérieurs où tous les véritables Chrétiens doivent passer le Carême , une sainte tristesse , une salutaire confusion , qui les éloignent également et de cette dissolution , et de cet orgueil , qui les ont rendus criminels , voilà de quoi les occuper tout entiers. Hélas ! Seigneur , comment pourrais-je prendre quelque part aux vaines joies du monde , en voyant les larmes que vous versez pour moi à la vue de tant de crimes ? Après les supplices que j'ai mérités , de quoi puis-je me plaindre ? Punissez-moi par les maladies , par les mépris ; s'il le faut , employez contre moi l'imprudence , la haine , l'ingratitude des hommes : j'accepte tout pour n'être pas livré aux démons , pour ne pas tomber entre les mains de votre Justice éternelle.

La pénitence se produit à l'extérieur ; le corps ayant eu part à nos péchés , il prend part aussi à la douleur et à l'humiliation. Voilà pourquoi Jésus-Christ a voulu être tourmenté et humilié dans sa chair. Mais quels ont été ces tourmens , quelles ont été ces humiliations ? Il a souffert en tous ses

membres, en tous ses sens, en toute manière; sa sensibilité naturelle a servi à rendre plus vive l'impression de la douleur. Il est étrange qu'après cela il y ait des gens qui blâment les mortifications corporelles; car s'il était vrai, comme ils le disent, que ce que Jésus a souffert dans son corps suffit pour tous, sa contrition pourrait également suffire pour tous. Mais nous ne sommes pas ici pour disputer, je parle à des gens convaincus. Il faut expier nos péchés et satisfaire à la Justice divine par les pénitences corporelles. Je ne vous exhorte pas aux cilices, aux disciplines, non que je croie ce genre de châtiment trop rude, ou peu propre à la plupart des gens; tout le monde en est capable; les noms de ces sortes de macérations sont plus rudes que les macérations mêmes, et il y a plus de mérite à s'y résoudre qu'à les pratiquer; dès qu'on a commencé, on ne peut plus se modérer, les plus délicats sont les plus fervens; quand on a un vrai repentir, on se fait des délices de ces saints exercices: on a quelquefois vu des Cours entières où ils étaient autant en usage que dans les monastères. Mais laissons ces austérités de conseil, il en est qui sont d'obligation. Commençons par le jeûne, qui est de nécessité. Rien ne fait mieux voir le peu de repentir qu'on a, que notre désobéissance à ce précepte ecclésiastique. Hélas! nous avons fait des péchés que quarante ans du jeûne le plus rigoureux ne pourraient expier: l'Église, cette mère tendre, réduit le tout à quarante jours; mais de quel jeûne? si modéré aujourd'hui, si facile; et on ne peut s'y résoudre? Je sais qu'il y a des raisons pour s'en faire dispenser; mais de combien de prétextes use-t-on? De plus, comment oserions-nous exhorter les Fidèles à faire des mortifications, puisqu'on ne peut les obliger à s'abstenir des plaisirs? Le Carême n'est point un temps de divertissemens pour ceux qui ont un peu de Christianisme, c'est le moins que nous puissions faire pour nous rendre Dieu propice; il y a des divertissemens qui

ne conviennent aux Chrétiens dans aucune saison, mais dans ce temps de deuil les plaisirs mêmes qui sont permis doivent être interdits. C'est par ce motif que l'Église défend la célébrité des mariages, quelque innocente qu'elle puisse être, à cause des divertissemens qui l'accompagnent; elle retranche dans nos temples les cantiques spirituels, tout chant trop mélodieux, tout instrument de musique. Pour corriger le désordre de notre volonté opiniâtrément attachée aux plaisirs du siècle, doit-on s'étonner que Dieu nous envoie des fléaux? nous l'y contraignons, il faut bien qu'il le fasse s'il nous aime, puisque nous ne voulons faire aucune pénitence, puisque nous ne voulons rien souffrir. Il est cependant nécessaire de satisfaire pour nos péchés. Quel besoin n'avons-nous pas, ô mon Dieu, d'un peu de ce zèle, d'un peu de ces lumières que vous avez données aux vrais pénitens, à ces grandes-ames qui ne pouvaient se rassasier d'amertumes et de mortifications, qui avaient tant d'horreur des délices et des plaisirs? Quand ce serait ici la région des plaisirs, les plaisirs doivent-ils être pour les pécheurs? Non, désormais mon plus grand plaisir sera de faire souffrir cette chair, aussi n'est-elle bonne qu'à souffrir; du moins mon plaisir durant ce Carême sera de me retrancher l'usage de tous les plaisirs. Seigneur, donnez-nous la force d'exécuter ces saintes résolutions, donnez-la à mes auditeurs; et s'ils y persévèrent, je vous conjure de combler leurs cœurs de ces consolations pures, auprès desquelles toutes les autres consolations sont si fades et si imparfaites; je ne crains pas, si une fois ils les ont goûtées, qu'ils reviennent aux vains divertissemens du monde, ils perdront pour toujours le goût de ces frivoles plaisirs.

Enfin, la vraie pénitence renferme encore l'humiliation du corps. La pénitence de Jésus a été extrême, non-seulement parce que toutes ses peines ont été infamantes et ignominieuses, telles que les soufflets, la flagellation et le crucifiement,

mais encore parce qu'il a été traduit comme un criminel , accusé devant des juges , insulté publiquement , vêtu en insensé , en roi de théâtre , pour punir le luxe et la vanité , pour donner un témoignage authentique de sa douleur. Si vous considérez Jésus dans cet état , vous en serez touché infailliblement ; et si vous faites quelques réflexions sur vous-mêmes , peut-être aurez-vous honte de vous voir dans une situation si peu conforme à la disposition d'un pécheur pénitent. Il y a des habits et des manières de s'habiller qui ne sont jamais chrétiennes ; il faut toujours qu'il y ait à cet égard de la différence entre nous et les Païens : mais dans le Carême on doit se sevrer par esprit de pénitence des choses mêmes qui ne blessent point la modestie chrétienne. L'Église nous l'enseigne , non-seulement en ce que ses Pontifes prennent des habits moins riches , des habits qui représentent une sorte de deuil , mais encore parce qu'elle emploie une couleur triste et lugubre pour orner ses Prêtres et ses autels. J'espère donc que les dames chrétiennes se souviendront , en se coiffant , de la tête de Jésus-Christ couronné d'épines ; en s'habillant , de l'habit ridicule dont il a souffert qu'on le revêtit. Quelle consolation pour notre sainte mère , si en nous attachant ainsi à ses sentimens , nous passions le Carême de la manière dont je viens de le dire ! Dieu consolait son Prophète affligé de l'infidélité des Juifs , en lui remontrant que quoique la plus grande partie eût manqué de foi , il y avait encore six mille personnes qui avaient fait leur devoir. C'eserait une consolation bien sensible pour l'Église , si dans leur petit nombre les Catholiques se comportaient comme ils doivent ; mais si ce reste de gens qui font profession de lui être soumis se relâchent eux-mêmes , s'ils paraissent être Catholiques à l'église , et d'une autre religion à leur table , dans leurs divertissemens , dans leurs habits , quelle mortelle douleur pour cette sainte épouse du Fils de Dieu ! Seigneur , pardonnez-moi mes fautes

passées ; je n'ai encore jamais fait le Carême en véritable Chrétien ; je n'ai peut-être encore pas bien su ce que c'était, et à quoi m'obligeait l'honneur que j'ai d'être enfant de votre Église ; mais je suis dans la résolution de commencer cette année à faire mon devoir : dussé-je le faire seul, vous aurez un serviteur fidèle ; non, je ne rougirai point de faire ce que je dois, et ce ne sera pas par mon exemple que s'introduira le relâchement, et que votre saint Nom sera blasphémé.

Je n'ai que trop péché, je n'ai que trop vécu selon les maximes du monde, je veux maintenant commencer à faire pénitence ; peut-être que ma vie finira avec cette pénitence de quarante jours, et que c'est tout ce qu'il me reste à souffrir : tout ce Carême sera pour moi partagé entre la méditation et l'imitation de vos souffrances, entre la considération et l'expiation de mes fautes. J'espère que quand vous verrez mon cœur et mon corps ainsi affligés, ainsi humiliés, vous aurez compassion de moi, et que vous me pardonnerez. Quand vous me verrez ainsi docile aux préceptes de votre Église, j'espère que vous exaucerez les prières qu'elle fait pour moi, et pour tous ceux de vos enfans qui lui obéissent.

Pour moi je suis si persuadé de la bonne volonté des Catholiques, si convaincu que s'ils ne font pas plus, c'est qu'ils ne sont pas avertis, c'est qu'ils ne sont pas assez instruits ; oui, j'en suis tellement convaincu, que je ne doute pas de l'heureux succès de ce discours. Rendez-le encore plus heureux que je ne l'espère, ô mon Dieu, vous à qui en doit revenir toute la gloire. Ainsi soit-il.

SUR LA CHARITÉ DE JÉSUS SOUFFRANT.

Commendat autem caritatem suam Deus in nobis, quoniam cum adhuc peccatores essemus, secundum tempus Christus pro nobis mortuus est.

Mais ce qui fait éclater davantage l'amour de Dieu envers nous, c'est que lors même que nous étions pécheurs, Jésus-Christ n'a pas laissé dans le temps de mourir pour nous. (Rom. 5.)

JE ne m'étonne point qu'on donne aux souffrances du Sauveur le nom d'excès, elles sont en effet un excès de la charité de ce Dieu homme, puisque son amour l'a engagé à souffrir ce qu'il ne devait pas souffrir, à souffrir plus qu'il ne devait souffrir, à souffrir pour des gens qui ne méritaient pas qu'il souffrît pour eux.

La charité ordinaire nous porte à avoir compassion des misérables et à les soulager. J'ai souvent dit qu'il y aurait peu de malheureux dans le monde, si ce que les petits souffrent était connu des grands, parce que ceux-ci en seraient touchés, et qu'il leur serait facile de tirer ceux-là de la misère : mais je ne pense pas qu'ils en vinssent jamais jusqu'à se rendre eux-mêmes misérables pour les rendre heureux. Vous seul, ô Jésus, avez été capable de cet excès d'amour. Je ne suis pas surpris que connaissant comme vous faites la rigueur des maux que nous aurions dû souffrir pour nos péchés, vous ayez souhaité de nous en délivrer, que prévoyant les malheurs dont notre vie est assiégée, vous ayez voulu les adoucir ; mais que pour cela vous ayez voulu souffrir vous-même, qui jamais aurait osé espérer ou même souhaiter un témoignage d'un amour si excessif ?

Représentez-vous Jésus dans quelque circonstance de la Passion qu'il vous plaira, à la colonne, si vous voulez; son amour l'y a attaché, et l'a mis en ce triste état où vous le voyez. Pourquoi? Pour nous épargner les peines que nous avons méritées par nos crimes : *Ipsè autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* Sa tristesse au jardin pour mes fausses joies, la flagellation pour mes plaisirs, la couronne d'épines pour mon orgueil, la croix pour mes impatiences, les clous pour mon libertinage et ma désobéissance, voilà ce qu'il a voulu mettre à la place des tourmens qui nous étaient dus : *Ipsè autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* Mais pourquoi tant de peines, tant de travaux, ô mon Sauveur? chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau? une éternité de peines est étrange; mais pourquoi ne souffrirai-je pas ce que vous souffrez? Vous vous trompez, bourreaux, vous frappez l'innocent pour le coupable. Père éternel, qui ordonnez ces supplices, quelle est la profondeur de vos jugemens! ce fils que vous livrez à la malice des hommes, n'est-il plus à vos yeux ce fils si soumis, ou votre amour pour nous est-il aussi excessif que l'amour de ce fils chéri?

Il a souffert pour nous adoucir le calice, pour boire ce que ce calice avait de plus amer, enfin pour nous épargner la rigueur des maux inévitables dans la vie. A l'égard des assauts que nous avons à rendre dans les tentations, dans les afflictions, dans la pratique des vertus, il a souffert pour nous encourager par son exemple, pour nous apprendre à vaincre comme lui, pour vous faire voir que ces sortes de combats ne sont pas au-dessus de nos forces : *Christus pro nobis mortuus est, ut sequamini vestigia ejus qui peccatum non fecit.* Il a souffert, afin que nous n'eussions pas sujet de murmurer de ce qu'il nous menait par un chemin si rude, afin que nous ne nous plainissions pas de la dureté de nos maux, en voyant que le Père éternel n'avait point pardonné

à son propre Fils : *Proprio Filio non pepercit*. Cette charité demande de nous une reconnaissance sans bornes , et un courage soutenu par une entière confiance. Après avoir admiré l'amour généreux de Jésus , frémissiez d'étonnement sur votre insensibilité , vous qui n'êtes pas touché de compassion à la vue de tout ce qu'il souffre. S'il souffrait pour ses propres crimes , nous devrions être touchés de l'excès de ses maux ; on donne des pleurs au malheur d'un scélérat qui expie la peine due à ses forfaits , et sur un innocent , qui souffre pour nous , nous demeurons insensibles ! que dis-je ? on se livre à la joie dans ce temps qui nous rappelle le souvenir de tant de douleurs ineffables ! A voir notre inflexible dureté , croirait-on que Jésus souffre , ou qu'il souffre pour nous ? O mon Dieu , donnez-nous un cœur de chair à la place de notre cœur de bronze.

Cette charité généreuse demande que nous l'imitions : exerçons-la envers nos frères , sinon avec cet excès , du moins en quelque manière. En premier lieu , par la compassion que nous inspireront ses maux. Pour cela il faut s'en instruire. Si nous prenions seulement la peine de les connaître , nous y serions sensibles ; et par cette sensibilité seule quels biens ne ferions-nous pas ? sans cesse nous rendrions des actions de grâces de l'avantage que nous avons sur tant d'autres , et de l'occasion que nous donne cet avantage d'être pour eux une ressource ; nous nous humilierions de ce que , sans le mériter , la Providence nous a mis dans une situation si heureuse ; de ces sentimens d'humilité nous passerions à des sentimens de pitié : C'est mon frère qui souffre , dirions-nous , c'est un autre moi-même ; compatir à ses souffrances , est-ce assez ? ou plutôt est-il de moyens de le consoler qu'il ne faille pas embrasser ? Secondement , imitons par nos aumônes la charité du Fils de Dieu : l'aumône est une des obligations du Carême , l'Église nous fait jeûner dans cette intention.

Il ne faut pas que l'avarice profite des épargnes de la pénitence ; ce qu'on retranche de la table , des habits , des plaisirs , doit être pour les pauvres : ce sont là les aumônes qui charment le Ciel , et dont Jésus-Christ se pare. Les pauvres qui donnent en oubliant en quelque sorte qu'ils sont pauvres , qui partagent comme la veuve de Sarepta ce qui leur serait nécessaire , ces pauvres font des miracles , emportent le Ciel. Les riches ne peuvent rien faire de si grand , mais ils peuvent se priver de leurs plaisirs. Hélas ! tandis que vous risquez au jeu , que vous perdez avec chagrin des sommes considérables , que vous en consacrez d'autres aux spectacles , que vous en consommez d'autres en habits , combien de familles manquent du nécessaire ? combien de gens , qui depuis long-temps souffrent toutes les disgrâces de l'indigence , pourraient dire que depuis un ou deux mois ils souffrent la plus cruelle faim ? Vous rencontrerez des familles de huit ou dix personnes qui ont passé des jours entiers sans voir de pain. Hélas ! mon Sauveur , est-il vrai que c'est vous qui souffrez dans les pauvres ? si vous aviez été aussi insensible que nous , que serions-nous devenus ? Prenons les sentimens de ce cœur tendre et généreux , faisons résolution d'aimer les pauvres , de retrancher pour eux quelque chose de nos plaisirs. Si les riches faisaient cet effort , tout le monde aurait de quoi subsister , personne ne serait dans le besoin , on ne traînerait pas dans les prisons ces tristes victimes de l'indigence , faute d'avoir de quoi payer la couche qu'elles arrosent de leurs larmes. Car , MM. , il y a des misères de toutes ces espèces ; recherchez-les. J'avoue qu'il y a des gens qui les cachent ; mais la charité découvre tout avec un peu de soin , et chacune de ces misères mérite qu'on se donne ce soin. Les Rois Mages sachant que Jésus-Christ était né dans une étable , vinrent l'y trouver , s'exposèrent à mille périls , à mille fatigues pour lui apporter leurs présens. Jésus-Christ souffre dans des

lieux pires que des étables ; des animaux , le dirai-je ? oui , les animaux destinés à vous servir sont mieux incomparablement que cet Homme-Dieu.

Non-seulement Jésus-Christ a souffert ce qu'il ne devait pas souffrir , mais il a souffert plus qu'il ne devait souffrir. Une larme pouvait laver toutes nos fautes , une goutte de sang pouvait nous mériter tous les secours ; pourquoi donc tant de sang ? Faut-il demander des raisons à un Dieu qui aime ? il n'en peut rendre d'autre que son amour. On croit toujours , quand on aime , que , quoi qu'on fasse , que , quoi qu'on donne , ce ne sera jamais assez. Que manquait-il aux souffrances du Fils de Dieu ? c'en était plus qu'il ne fallait pour nos besoins , pour la justice de son Père , pour la haine de ses ennemis. S'il sue , c'est jusqu'à ce que le sang vienne après l'eau ; s'il verse son sang , c'est jusqu'à la dernière goutte ; à la flagellation il reçoit des coups plus que la loi n'ordonne , plus qu'il n'en peut supporter sans miracle ; il n'a plus de force , il veut encore porter la croix ; il n'a plus de sang , plus de membres qui soient sans plaie , et il demande encore à souffrir , et ce désir est une soif insatiable : *Sitio*.

Mais n'est-ce pas trop , mon adorable Sauveur ? Oui , vous répondra-t-il , c'est trop pour apaiser mon Père , trop pour éteindre la haine de mes persécuteurs , trop pour effacer tous les péchés de la terre , trop pour étouffer tous les feux de l'Enfer ; mais ce n'est pas assez pour toucher ton cœur , pour t'inspirer le moindre sentiment de reconnaissance : ç'a été assez pour émouvoir mon Juge , mes bourreaux , pour faire fendre les rochers , pour faire trembler l'univers , pour faire disparaître la lumière des astres , pour étonner , pour confondre toute la nature ; mais tu es plus furieux que mes bourreaux , plus dur que les rochers mêmes. O dureté ! ô insensibilité ! En effet cette invincible constance à souffrir n'a pu vaincre notre lenteur , notre tiédeur. Je parle aux âmes qui craignent

Dieu , mais qui ne l'aiment point assez , qui gardent ses commandemens , mais qui résistent aux saintes inspirations ; qui ont de grands désirs , mais qui diffèrent de les exécuter. Qu'attends-tu , mon ame ? que Jésus fasse quelque chose de plus ? il a porté la générosité aux derniers excès ; écoute les paroles qu'il t'adresse : *Quid potui facere vinæ meæ , et non feci ?* Je vous ai touchés , dit-il , je vous ai éclairés , convaincus , réduits à n'avoir rien à dire , sinon que vous ne vouliez pas entrer dans les sentimens que vous inspiraient mes bienfaits ; puisque je vous trouve toujours obstinés à me disputer des bagatelles , des riens , à examiner ce à quoi vous êtes précisément obligés , vous ne voulez donc jamais rien faire par amour , jamais rien pour moi ? Jusqu'à quand , mes frères , vous entendrai-je répéter ces froides paroles : Il n'y a point de péché mortel , je n'y suis pas obligé ? Quoi ! Jésus était-il obligé de mourir pour vous ? et vous , est-il rien à quoi vous ne soyez obligés pour reconnaître une tendresse , une bonté si bienfaisante ?

Promettons de ne nous plus ménager avec Dieu , de faire pour lui tout ce que nous croirons devoir lui plaire. Voyons ce qu'il nous demande au fond du cœur : est-ce de quitter cette vanité , de renoncer à ce plaisir , de pratiquer cette œuvre de charité , de mortification ? Comparons tout cela avec ce qu'il a fait pour nous , nous rougirons de l'avoir si long-temps laissé attendre si peu de chose , et j'espère qu'enfin notre cœur se dilatera , s'élargira pour ainsi dire , et qu'il prendra de plus généreuses résolutions.

Le troisième point et le troisième excès , c'est que le Fils de Dieu a souffert pour des gens qui ne méritaient pas qu'il souffrît pour eux. Ce fut pour Jacob un long terme que quatorze ans de service ; pour s'y réduire , quel amour ne devait-il pas avoir pour Rachel ? mais aussi Rachel méritait tout cet amour , et Jacob savait combien à son tour il en était aimé. Je me représente ce Patriarche parmi les fatigues

de sa profession, essayant les incommodités du chaud, du froid, des pluies : il n'est pas douteux que portant ainsi le poids du jour, il ne ressentit toute sa peine ; mais dans ses plus mauvaises heures, le sentiment de son amour, le souvenir de Rachel pour qui il souffrait, soutenaient son courage, et lui donnaient des forces pour persévérer. Il n'en est pas de même de Jésus-Christ, il souffrait pour des gens qui étaient dans le péché, qui étaient ses ennemis : *Pro impiis mortuus est, cum adhuc peccatores essemus*. Au milieu de ses plus grandes douleurs vous vous présentiez à ses yeux ; mais, hélas ! que voyait-il en vous ? vous le savez, un cœur froid, ingrat, attaché au monde : quoi encore ? des mépris, des dégoûts, une résistance éternelle à ses volontés, de plus, nulle complaisance, nul retour, une ame au contraire sans cesse dégradée par le péché, sans cesse obstinée dans le péché, c'est-à-dire plus horrible, plus difforme à à ses yeux que les démons, un voluptueux, un libertin, un impie. Vous n'êtes plus cet impie, mais vous vous présentiez à lui sous cet abominable caractère : vous n'êtes plus si vicieux, vous n'êtes plus un objet si odieux ; mais avouez qu'il ne voyait rien en vous qui lui pût donner quelque joie : quelles faiblesses ! quelle tiédeur ! quel objet ! que tout cela était peu propre à l'encourager dans ses tourmens multipliés !

Cependant il voyait en vous toutes ces froideurs, lorsqu'il vous a aimés avec tant d'excès. L'amour est aveugle, on le dit ; ainsi il ne voit pas, ou il se dissimule les défauts. Si les objets des plus grandes passions étaient parfaitement connus, bientôt on les verrait refroidies. Mais Jésus connaissait nos vices, nos misères ; il nous connaissait tels que nous nous connaissons nous-mêmes dans certains momens où nous sommes plus raisonnables, et où nous avons de la peine à nous souffrir : son amour a surmonté tous ces obstacles, nos misères n'ont servi qu'à l'exciter davantage.

Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui soyez capable d'aimer ainsi, on ne trouve rien de pareil parmi les hommes. On aime son plaisir, son intérêt, on aime ce qui est aimable, ou du moins ce qu'on croit aimable; et vous, vous aimez des personnes odieuses, des personnes dont vous connaissez les vices. Pourquoi donc ai-je tant de peine à aimer mes ennemis? n'ont-ils rien d'aimable pour moi? Jésus les a aimés tels qu'ils sont, et, tels qu'ils sont, il nous ordonne de les aimer; n'est-ce pas assez? Mais vous, ô mon divin Sauveur, quand vous ne seriez pas aussi aimable que vous l'êtes, un amour aussi grand que le vôtre mériterait tout le mien: d'où vient donc que je vous aime si peu, quoique vous soyez si parfait, si accompli, quoique vous soyez si grand, si éclairé, si sage, si bon, si bienfaisant, si fidèle, si libéral envers vos amis, envers même vos ennemis?

La raison, pardonnez-moi, Seigneur, si j'ose vous le dire, c'est que vous ne m'avez pas encore assez aimé, assez donné: on peut encore ajouter à cet excès, c'est le don de votre amour même. Je sais que vous trouvez des obstacles dans mon cœur, un poison froid qui l'empêche de prendre feu, et de s'enflammer; je vais travailler à le purifier, je vais rompre ces attaches que j'ai au monde, aux créatures, à l'argent, au jeu, à la vanité des habits, à la réputation, à moi-même. Faut-il s'étonner qu'un cœur si plein d'objets frivoles ne puisse donner place à votre amour, qui veut régner seul? Je suis sûr que quand je vous l'offrirai vide, vous ne me refuserez pas de le remplir de votre amour, d'y venir habiter vous-même, d'en faire un Paradis terrestre, et de le disposer à cette charité parfaite dont il doit être brûlé éternellement avec les Séraphins. Ainsi soit-il.

SUR LA PATIENCE
DE JÉSUS SOUFFRANT.

*Sicut ovis ad occisionem ducetur , et quasi agnus coram
tondente se obmutescet , et non aperiet os suum.*

Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger ; et , comme un agneau qui est muet devant celui qui le tond , il gardera le silence , et il n'ouvrira pas la bouche. (*Isaïæ. 53.*)

DE toutes les vertus que Jésus a pratiquées durant sa passion , il n'en est aucune qui ait autant éclaté que sa patience. Aussi il faut l'avouer , il n'en est point dont l'exemple nous soit si nécessaire ; nous souffrons dès notre naissance , et nous souffrons jusqu'à la mort. Tous les âges ont leurs maux , tous les états , tous les tempéramens. Nous souffrons de la part des créatures les plus insensibles , de la part des hommes , de la part de ceux qui sont au-dessus de nous , de ceux qui sont au-dessous , de nos égaux , de nos ennemis , de nos amis , de nous-mêmes. Au milieu de ces contre-temps multipliés , qui pourrait demeurer ferme et inébranlable ? Rien n'est plus capable de nous mettre dans cette heureuse disposition que l'exemple de Jésus-Christ.

L'impatience se produit par la langue , par le changement de visage , et par les mouvemens du cœur. La patience modère nos dérèglemens dans chacune de ces trois sources : elle lie la langue par le silence , elle compose le visage par la tranquillité , elle calme le cœur par la douceur.

Considérez Jésus-Christ dans toutes les circonstances de sa passion , choisissez celles de ces circons-

tances qu'il vous plaira , depuis qu'il a été pris et saisi comme un criminel jusqu'au moment qu'il expire ; vous ne sauriez donner à faux , partout vous le trouverez muet , tranquille , et plein de douceur. Jésus s'est trouvé à sa passion dans toutes les conjonctures où il est le plus difficile de se taire. On lui fait des injustices si visibles , on dresse contre lui des accusations si noires et si fausses , on se porte à des traitemens si inouis , si inhumains , que c'est un prodige qu'il puisse souffrir tous ces excès sans dire un seul mot. De plus il éprouve des cruautés si violentes , que la force de la douleur aurait dû lui arracher quelque parole. Mais non , il demeure sans réplique. Mille voix se font entendre , mille témoins se lèvent , on s'échauffe , on l'accuse sans preuve , sans raison , sans apparence même de raison , les témoignages s'entre-détruisent : *Jesus autem tacebat... Ego autem non contradico*. Au milieu de ces tumultueuses clameurs , quelle raison plausible n'avait-il pas d'éclater ? Il semble qu'il avait la gloire de son père à procurer , sa doctrine à soutenir , le scandale à éviter ; il va perdre tout le fruit de ses travaux. Les Prêtres lui commandent de parler , Pilate le presse , Hérode l'interroge : *Jesus autem tacebat*. Il n'aurait pas péché en parlant , il aurait donné des réponses édifiantes ; mais à ces paroles innocentes , à ces réponses édifiantes il préfère le silence , et ce silence vaut mieux mille fois.

O adorable silence , que vous êtes éloquent ! que vous me donnez d'utiles leçons ! Vous vous taisez , Seigneur , vous qui êtes la parole du père , vous vous taisez dans des maux si violens , dans un sujet si intéressant , dans une occasion si importante ! quel prétexte puis-je avoir à l'avenir de murmurer et de me plaindre ? Mais comment retenir ses murmures ? comment arrêter ses plaintes ? Une ame qui veut imiter Jésus-Christ les arrête avec sa grace ; en premier lieu elle a recours à l'humilité , elle croit qu'elle mérite des

traitemens encore plus indignes ; en second lieu elle écoute le désir qu'elle a de souffrir , ce désir lui fait trouver ces maux si légers , qu'elle n'oserait en parler ; en troisième lieu elle suit son respect pour les volontés de Dieu ; en quatrième lieu elle se rend à la crainte qu'elle a de perdre son trésor. Une croix secrète est le bien le plus précieux.

Les ames imparfaites croient que pourvu qu'on ne s'emporte point , on peut raconter ses maux à toute la terre : semblables à celui qui aurait trouvé des sommes d'or , et qui s'en irait semant sur son chemin cet or. Si ces ames trop sensibles ne publient pas leurs mécontentemens , il leur faut du moins quelques amis , quelques confidens. Une ame sainte au contraire veut que tout se passe entre elle et son époux. Mais je parle de mes maux comme des maux d'un autre , et au lieu d'en murmurer j'en loue Dieu. Je le veux ; mais outre que l'on s'expose à la vanité , qu'on est payé par les louanges qu'on reçoit , que du moins on se soulage , il me semble que c'est , pour ainsi parler , la fleur de la patience qui s'évanouit ; il n'y a plus de secret , et par conséquent ce qu'il y a de plus doux , ce qu'il y a de plus précieux est perdu ; vous ne répandez pas le parfum , mais vous l'éventez. Voyez la suite des maux qui naissent de ces plaintes : il arrive qu'on vous flatte si on en est touché , qu'on vous irrite si l'on n'en fait pas de cas. Vous cherchez à être plaint , et on ne vous plaint point ; on est importuné , on ne voit point que vous ayez tant de raison de faire du bruit. Vous faites voir votre faiblesse plus que l'injustice d'autrui ; au lieu de lui attirer l'indignation de vos confidens , vous vous attirez leur mépris. On croit se soulager , et au contraire la colère , le dépit s'augmente ; en voulant persuader qu'on nous a fait tort , on se le persuade à soi-même ; en voulant exagérer ces torts , on se les grossit à soi-même. Nous voyons tous les jours des gens qui

ayant d'abord reçu des afflictions avec assez de patience, se sont si fort échauffés à force de les dire, se sont tellement envenimés, qu'ils ont passé jusqu'aux plus grands excès.

S'il faut se plaindre, plaignons-nous à Jésus crucifié. Mais en votre présence, ô mon Sauveur, de quoi aurai-je à me plaindre ? que sont mes maux si je les compare aux maux que vous souffrez dans un si grand silence ? de plus, je pourrais peut-être persuader à quelqu'autre qu'on m'a fait injustice, mais, à vos yeux, Seigneur, je ne le puis, vous connaissez mes crimes, vous savez que je souffre bien moins que je ne mérite de souffrir : comme c'est de vous-même que me viennent ces souffrances, m'en plaindre ce sera vous faire des reproches : *Quid dicam, aut quid respondebit mihi, cum ipse fecerit ?* Je viendrai cependant pour comparer mes maux aux vôtres, ma patience à la vôtre ; je viendrai pour me plaindre à vous, non pas de mes maux, ni de mes ennemis, mais de moi-même et de mon peu de patience, j'y viendrai pour prendre des forces, pour m'encourager au silence, et à souffrir comme vous avez souffert.

Après avoir considéré le silence de Jésus-Christ, je vous prie de jeter les yeux sur son front et sur son visage. On se fait quelquefois violence pour ne pas produire les sentimens de son cœur ; mais qu'il est difficile, quand on nous traite mal, de n'en être pas ému ! Or dès que le cœur est ému, son trouble se répand, d'abord dans les yeux et sur le visage ; on lit sur le front, ou la vengeance que le cœur respire, ou la colère qu'il a conçue, ou du moins la tristesse qui l'abat : mais sur le visage du Sauveur considérez si vous découvrirez quelque signe de ces mouvemens. Si quelque signe semblable eût paru, sans doute c'eût été lorsqu'on le saisit, lui qui ne résistait point, lorsqu'on lui donna un soufflet, à lui qui n'avait rien dit de mal. Voilà vingt-neuf coups qu'ont frappés les bourreaux, c'est tout ce que la loi ordonnait : il ne les

à pas mérités ; sa patience ne s'échappe pas néanmoins. Mais pourquoi y en ajouter un seul ? pourquoi doubler le nombre sans ordre ? quelle malignité ! cet excès n'a été commis à l'égard de personne , il ne peut se supporter : Jésus a la patience de se laisser donner jusqu'à cinq mille coups. Quand il prend sa croix , les forces lui manquent , on le voit bien ; il plie , on le presse ; il succombe , on le relève avec violence. Quoi ! mon divin Sauveur , cette inhumanité n'a-t-elle rien qui vous surprenne ? quoi ! pas le moindre mouvement d'indignation ? nul changement sur ce visage ? Mais remarquez que ce n'est ni un air triomphant , ni un air insultant , mais un air humble et modeste. Que cette constance est magnanime , qu'elle est divine ! qu'il y a de plaisir à vous contempler dans cet état ! que j'aime bien mieux voir en vous ces traits de fermeté , que de vous voir faire marcher des boiteux , faire sortir des morts du sépulcre ! Anges du Ciel , descendez pour être témoins de la patience de Jésus ; non , vous ne voyez rien de plus grand dans le séjour de la gloire. O heureuse Juive , heureuse Véronique , qui eûtes le bonheur d'avoir le portrait de ce visage ! quel trouble , quels mouvemens de colère pûtes-vous y remarquer ? Une si grande tranquillité n'est-elle pas capable de calmer en nous ces sortes de mouvemens ?

Vous me demandez s'il y a du mal à sentir ces émotions. Non , mais il y a de l'imperfection ; c'est une marque qu'on s'aime encore soi-même , qu'on n'a pas pris assez de soin de mortifier ses passions , qu'on a encore bien de l'orgueil , bien de l'attache à sa propre volonté. La parfaite piété va jusqu'à étouffer ces mouvemens , quiconque l'entreprend peut espérer d'y réussir , plutôt même qu'on ne saurait croire , quand on s'y porte comme il faut. O mon Dieu , quand il n'y aurait d'autre avantage à obtenir à votre service , que cette force , cette immobilité , cette sécurité chrétienne , cette paix inaltérable de l'ame , cette égalité de visage et de

mouvemens , que tout le monde ensemble , que toutes les prospérités ne peuvent donner , ne serait-ce pas un bien inestimable ? Mais d'où vient cette constance ?

Premièrement , d'une humilité profonde. Étant pécheur , dois-je être surpris qu'on me maltraite ? j'ai osé offenser Dieu ; pourquoi se ferait-on une peine de me déplaire ? Secondement , d'une grande soumission à la volonté de Dieu ; soumission , qui telle qu'une ancre , nous rend immobile sur la mer de ce monde , parce que tout ce qui s'y passe est toujours selon cette volonté divine. Je me représente un homme assis sur un rocher au milieu de l'Océan ; les ondes viennent battre à ses pieds , il les regarde de sang froid , hors de tout péril il se fait un plaisir de compter les flots ; il s'élève des tempêtes , ce bruit ne l'étonne point , tandis que d'autres sur de fragiles vaisseaux pâlissent , tremblent , sont tantôt agités au gré des vents , tantôt ensevelis dans les abîmes , tantôt sur la pointe d'un flot suspendus en l'air. Se peut-il faire que nous ne portions point d'envie à cette heureuse ame ? se peut-il faire que pouvant nous attacher à ce roc , nous aimions mieux nous tenir à une planche qui n'a point de consistance ?

Faisons-y un peu de réflexion : je suis sûr que si nous nous appliquons à considérer l'ame de Jésus souffrant , si nous portons souvent les yeux sur son visage , nous serons épris de cette vertu , et que même il nous l'inspirera insensiblement. Que ce soit donc là votre livre de tous les jours , Chrétiens auditeurs ; que ce soit votre miroir , Dames chrétiennes , du moins pendant ce Carême ; quel changement n'apercevrez-vous pas en vous-mêmes ? que bientôt vous trouverez léger le joug qui vous paraît aujourd'hui si insupportable ! Ce fut ainsi que le bon larron considérant la patience du Sauveur , acquit lui-même de la patience. Mais que nous servira de vous regarder , Seigneur , si vous ne jetez vous-même les yeux sur nous pour

nous encourager, pour nous soutenir, pour affermir nos desseins, pour nous donner la force de les exécuter ?

Entrons dans le cœur du fils de Dieu, et voyons quelle est sa disposition à l'égard de ses ennemis. C'est une douceur incomparable, dont voici les divers degrés ou les effets. Tout ce qu'il souffre de ses persécuteurs n'empêche pas qu'il ne leur fasse justice : il reconnaît qu'ils agissent par ignorance ; et quoique l'envie, le respect humain, l'intérêt, la haine, l'orgueil, l'injustice, soient le mobile de leur fureur, néanmoins ce cœur plein de bonté s'attache plutôt à ce qui diminue la griéveté de leur péché, qu'à ce qui les rend plus coupables. Nous aurions bien plus de sujet de tenir la même conduite lorsqu'on se tourne contre nous ; il y a le plus souvent plus de légèreté, plus d'inconsidération que de malice dans la personne qui nous offense, c'est un effet de son naturel brusque et colère, elle était dans un moment de mauvaise humeur, elle a plutôt prononcé cette parole qu'elle n'y a pensé. Au lieu d'excuser ainsi le prochain, nous faisons tout le contraire ; nous exagérons les choses comme si c'étaient des crimes, comme si e' étaient de grandes injustices, et souvent ce sont des riens : nous nous réjouissons cependant des maux de ceux que nous regardons comme nos persécuteurs ; nous nous affligeons de leur prospérité. O que ce sentiment marque de faiblesse ! qu'on a raison de s'humilier quand on sent ces mouvemens ! que de bassesse ! que tout cela, le dirai-je ? me donne de ressemblance avec la bête ! Mon Dieu, dis-je en moi-même, si vous nous jugiez de la sorte, hélas ! c'en serait fait de nous, nous serions tous perdus. Si cette personne qui se plaint avait fait à un autre ce dont elle se plaint, elle trouverait que ce n'est rien. On peut, si on le veut, imaginer cent façons de justifier, d'excuser du moins cette action ; on aime mieux la voir dans le jour le moins favorable.

Non-seulement Jésus fait justice à ses bourreaux, mais il est touché d'une véritable compassion, il déplore leur aveuglement et les maux qu'ils s'attirent; il dit dans son cœur : *Quoniam si cognovisses et tu quæ ad pacem tibi*; il trouve que ses maux comparés aux leurs sont à peine des maux : *Nolite flere super me.*

Voilà le sentiment que nous devrions avoir pour ceux qui nous offensent. Quel mal me font-ils, si je suis patient ? quel bien ne me font-ils pas au contraire ? mais quel mal ne se font-ils pas à eux-mêmes pour le présent et pour l'avenir ? Jésus est touché d'amour à l'égard de ses ennemis, il ressent pour eux une compassion réelle et efficace; il prie, il souffre pour eux, et il souffre avec tendresse; il souhaite de les sauver, et il le fait, car sa prière n'est point inutile. Ceux qui se convertirent à la prédication de saint Pierre étaient ceux-là mêmes. *Hunc per manus iniquorum affligentes interemistis. Vos autem sanctum et justum negastis, et petistis virum homicidam donari vobis, auctorem verò vitæ interfecistis.* Que nous serions heureux si nous pouvions sauver nos ennemis par nos prières ! quelle joie pour nous ! quel triomphe dans le Ciel ! et pour eux quelle reconnaissance ! Le retour sera bien sensible dans ceux qui auront été sauvés par leurs amis, mais quel surcroît de reconnaissance dans ceux qui devront leur salut à des hommes qu'ils auront persécutés !

Discite à me non mundum fabricare : Apprenez de moi, non à créer un monde, mais à faire quelque chose de plus divin. Pour apprendre cette leçon mystérieuse, que le cœur de Jésus-Christ soit notre maître, soit notre école; faisons dans ce cœur notre séjour pendant ce Carême, étudions-en tous les mouvemens, et tâchons d'y conformer les nôtres. Oui, divin Jésus, je veux habiter, je veux verser tout mon fiel dans ce cœur; il l'aura bientôt consumé. Je ne crains pas que l'impatience vienne m'attaquer dans cette retraite; là avec une

pleine sécurité je m'exercerai au silence , à la résignation à votre divine volonté , à une constance invincible. Tous les jours je vais faire des prières pour vous remercier des croix que vous m'envoyez , pour vous demander de faire grace à ceux qui me persécutent.

Je vais travailler avec courage à acquérir la patience. Je sais que ce n'est pas là l'ouvrage d'un jour , mais il suffit que je sache qu'on y peut parvenir à force de travail. Je vous demande vos prières , ô doux Jésus ; vous les avez offertes pour vos ennemis , ne les refusez pas à un cœur qui désire de vous aimer ; je veux même aimer la croix , aimer mes ennemis pour l'amour de vous. Ainsi soit-il.

SUR LE MÉPRIS

QUE FAIT JÉSUS SOUFFRANT

DES LOIS , DES SENTIMENS ET DE LA CONDUITE DU MONDE.

Confidite , ego vici mundum.

Ayez confiance , j'ai vaincu le monde. (*Joan. 16.*)

JÉSUS-CHRIST a vaincu le monde en le méprisant ; mais quoique durant toute sa vie il ait condamné les lois de ce monde , ses sentimens , sa conduite , quoiqu'il l'ait décrié , qu'il lui ait fait une guerre ouverte par ses actions et par ses discours , il n'a cependant jamais tant témoigné le mépris qu'il en faisait qu'à sa passion.

C'est ici une vertu qu'on s'imagine quelquefois n'être que pour les cloîtres et pour les personnes consacrées à Dieu. On se trompe : tout Chrétien a le monde pour ennemi , et par conséquent il doit le combattre sans cesse ; mais s'il ne le méprise ,

jamais il ne le vaincra. Voyons l'exemple que le Sauveur nous a donné de ce généreux mépris dans les deux derniers jours de sa vie, voyons comment nous devons nous efforcer d'imiter cet exemple divin.

Je découvre dans la passion du fils de Dieu un grand mépris des discours du monde, un grand mépris des jugemens du monde, un grand mépris des mépris mêmes du monde. Si le Saint-Esprit daigne nous éclairer, de quelle utilité ne sera pas pour nous cette méditation, si nécessaire d'ailleurs ? Si une fois nous pouvions nous résoudre à mépriser le monde, qui est si méprisable en soi, nous résoudre à souffrir ses mépris, qui nous nuisent si peu par eux-mêmes, bientôt nous entrerions dans la voie des Saints, et je ne pense pas que rien fût capable de nous arrêter. Mon Dieu, prêtez-nous aujourd'hui le secours d'une grâce particulière, faites-nous connaître la faiblesse de notre plus grand ennemi ; je le regarde comme vaincu, si sa faiblesse peut être connue.

Il n'est pas nécessaire de vous dire que Jésus-Christ a eu dans sa passion de grandes occasions de mépriser les discours du monde ; il ne fut pas plutôt pris et conduit devant les Prêtres, que plusieurs faux témoins se présentèrent pour l'accuser, et qu'ils le chargèrent de calomnies, que tout le Conseil entendit avec joie et qu'il approuva, quoiqu'elles n'eussent aucune apparence de vérité, et quoique les témoignages qu'on portait contre lui s'entre-détruisissent les uns les autres. Si Jésus avait voulu dire un seul mot pour fermer la bouche et aux témoins et aux Juges, quoi de plus facile que de réfuter des accusations qui se détruisaient elles-mêmes ? cependant Jésus ne daigne pas proférer une seule parole. On le mène ensuite au Gouverneur de la province, à qui les Prêtres et les Docteurs disent en arrivant : Seigneur, voici un criminel que nous vous remettons entre les mains pour être crucifié. Quel crime

a-t-il fait , répond le Juge en suivant la première impression de l'équité naturelle ? Si ce n'était un scélérat , un malfaiteur , réplique la troupe disposée à le séduire , si ce n'était pas un malfaiteur , nous ne vous le livrerions pas ; nous ne sommes pas gens à demander la mort d'un innocent : *Si non esset hic malefactor , non tibi tradidissimus cum.* Rien en effet n'était plus spécieux que ce qu'ils osaient avancer , car ce n'était pas un seul homme qui parlât , ni des hommes du commun , ni des hommes dont la réputation dût être soupçonnée. Quoi qu'il en soit , il en fallut venir au détail ; et Jésus , le plus saint , le plus irréprochable de tous les hommes , est déchiré de la manière la plus indigne en présence d'une assemblée nombreuse et de Juifs et de Romains. On l'accuse d'avoir fait des courses dans toute la Judée pour exciter le peuple à la révolte , pour se faire reconnaître Roi des Juifs , pour défendre qu'on payât à l'Empereur les tributs qu'il exigeait ; on ajoute qu'il a osé publier qu'il renverserait le temple de Jérusalem , qu'il a même tâché de corrompre la Religion des peuples , que , pour donner plus de crédit à sa pernicieuse doctrine , et s'attirer un plus grand nombre de partisans contre César , il a fait de faux miracles par l'invocation des démons , qu'enfin il a voulu persuader qu'il était Dieu. Ils produisaient des témoins de tous ces chefs d'accusations , Jésus était en butte à cette multitude d'accusateurs et de témoins : sur quoi je vous prie de remarquer ce qu'il aurait pu faire dans cette occasion. Vous ne doutez pas que ce Dieu homme ne fût doué d'une éloquence supérieure , et que d'ailleurs son innocence ne lui fournît la matière du discours le plus persuasif , du triomphe le plus éclatant : s'il avait voulu parler , s'il avait voulu dévoiler aux yeux du peuple la vie de ses ennemis , les convaincre de mille actions honteuses et sacrilèges , les faire pâlir , les faire trembler , révolter le peuple contre eux , les confondre comme Daniel confondit les

vieillards impudiques , avec quelle gloire ne se serait-il pas justifié ? Et nous avec les mêmes avantages qu'aurions-nous fait ? ou que n'aurions-nous pas fait ?

Devant Hérode , toute sa Cour , et tous les Officiers de son armée , on le décrie avec le même acharnement , on lui ôte toute la réputation que le bruit de son éloquence et de sa vertu lui avait acquise dans l'esprit de ce Roi ; tous les Courtisans du Monarque , tous ses Capitaines s'étaient assemblés , et ils attendaient Jésus avec impatience. O mon Sauveur , que vos sentimens sont éloignés des sentimens du monde ! Hélas ! la médisance , les discours des hommes nous paraissent si insupportables , nous croyons que c'est pour nous un devoir essentiel de ne les pas souffrir , nous sommes si délicats sur cet honneur , sur cette réputation ; dès qu'on a dit quelque chose qui peut altérer la bonne opinion que nous nous persuadons qu'on a de nous , nous nous emportons , nous sommes hors de nous-mêmes : et vous , pour dissiper les plus noires accusations , vous ne daignez pas dire une seule parole. Ce n'est donc pas un si grand mal d'être accusé , d'être l'objet de la médisance et de la calomnie ? et pour n'en être pas entièrement exempt , on n'a donc pas lieu de se croire malheureux ?

Voulez-vous , Chrétiens auditeurs , que je vous dise les pensées par lesquelles il me semble qu'on peut se calmer sur ce point ? Premièrement , supposé qu'on parle de vous , je vous demande , avez-vous vu quelqu'un assez sage pour n'être jamais en butte aux discours malins ? Et qui a lancé contre vous ces traits envenimés ? vos meilleurs amis ; cela est commun , cela se voit tous les jours : d'où vient donc que vous en êtes si surpris ? comment ! doutiez-vous de la malignité des hommes ? Secondement , faisons-nous justice ; nous avons fait ce qu'on dit , ou du moins quelque chose de ce qu'on dit , ou nous y avons donné quelque occasion ;

nous avons fait bien d'autres choses qu'on ignore, nous avons souvent fait le même tort à autrui. Troisièmement, si nous sommes innocens, moins nous parlerons, plus on nous croira : ce ne sont pas les plus criminels qui se taisent ; il y a bien de l'apparence que quiconque a assez de vertu pour souffrir patiemment une médisance, n'est pas trop capable d'avoir fait le mal dont on l'accuse. Quatrièmement ; vous vous scandalisez de ce qu'on vous accuse fausement ; et moi, quand on médit de moi, quand on me calomnie, plus l'imputation est fautive, plus je triomphe : il y a cent points sur lesquels on aurait pu dire vrai, mais ce qui est faux se dissipe de soi-même. Plus le crime est odieux, plus je rends grâces à Dieu de ce que je n'en suis pas coupable. Cinquièmement, si nous sommes innocens, quelle douceur de pouvoir par cet endroit ressembler à notre divin maître, d'aller à lui chargé des mêmes calomnies, de s'exercer par amour pour lui dans deux vertus que le monde ignore, dans la vertu qu'on nous accuse de n'avoir pas, dans la vertu qu'on pratique en souffrant qu'on nous accuse ! Soyez éternellement glorifié, ô mon Dieu. Souvent j'ai pensé en votre présence qu'il s'en fallait bien que je fusse aussi pur à vos yeux que le monde se l'imaginait, et c'est pour moi une peine de songer qu'à ma honte on sera désabusé un jour : s'il arrive au contraire qu'on me calomnie, n'est-ce pas assez pour moi de songer qu'un jour je serai justifié ? Quoi qu'il en soit, je veux souffrir cette épreuve pour l'expiation des médisances que j'ai faites, pour l'expiation de mes fautes secrètes, de ces fautes qui font ma confusion, et qui me font sentir que je la mérite ; je veux souffrir pour imiter vos exemples, enfin pour faire voir que je ne fais cas que de vous, et que c'est pour vous seul que je travaille, ô mon Sauveur. Tant que le monde me fera justice, qu'on me croira aussi fidèle à mes devoirs que je le suis, et qu'on me louera, j'aurai sujet de craindre que

le peu de bien que je fais ne soit récompensé par ces louanges, je douterai si c'est pour vous, ou pour le monde, que je m'éloigne du vice; au lieu qu'à l'ombre de la calomnie ma fidélité est à couvert de ce péril, elle aura même, cette fidélité calomniée, la même couronne que ma patience, la couronne que m'aura mérité mon invincible constance à mépriser les discours du monde.

Le mépris que Jésus-Christ a fait de ces discours du monde a été d'autant plus héroïque, qu'ils ont été suivis des jugemens les plus désavantageux. Ces traits, quoiqu'ils ne fussent que les noirs effets de l'envie, l'ont fait regarder comme un insensé et comme un imposteur. Hérode le voyant muet dans une occasion si importante pour sa réputation et pour sa vie, le voyant négliger sa faveur et la gloire qu'il aurait pu acquérir, jugea qu'il était véritablement insensé, et toute la Cour entra dans l'idée du Monarque. Voilà le jugement que porte le monde des vertus les plus excellentes. *Quæcunque ignorant, blasphemant*: Tout ce qui ne se rapporte pas aux maximes des mondains, tout ce qui est au-dessous et de leur esprit et de leur courage, au lieu de l'admirer, ils s'animent à le décrier autant qu'ils peuvent. Jésus-Christ un insensé! ô Dieu du Ciel et de la terre, quel blasphème, quel renversement dans les idées, quel ridicule jugement! on ne s'était pas encore aveuglé jusqu'à lui faire un reproche pareil. Dans le premier âge de l'homme Dieu, à l'âge de douze ans, on a admiré sa sagesse, souvent dans la Synagogue on s'est étonné de la profondeur de sa science: *Nonne hic est filius fabri?.. Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit?.. Nunquam sic locutus est homo*. Il a par ses réponses prudentes rendu inutiles les demandes captieuses des Prêtres. On l'a accusé de relâchement dans sa morale, de magie, d'ambition; mais de folie, on n'avait point porté l'erreur jusqu'à cet excès. Si à l'air du visage vous savez démêler les diverses situations

de l'ame , que trouverez-vous dans cet air , sur ce visage , qui vous donne lieu de faire ce jugement ? Désormais je ferai quelque cas des jugemens du monde , de ce monde qui a jugé que Jésus-Christ devait être regardé comme un insensé ? O mon Dieu , qu'il fasse de moi quel jugement il voudra ; quel honneur peut-il me revenir de l'approbation d'un juge pareil ? il me semble au contraire que c'est une gloire pour moi d'être condamné par quiconque vous a condamné vous-même. Aussi paraît-il bien jusqu'à quel point vous avez méprisé ce jugement , puisque l'ayant prévu , vous n'avez pas daigné dire un mot pour le prévenir.

Son silence et sa patience donnèrent lieu à quelque chose de pire encore ; ces vertus firent juger qu'il était vraiment coupable d'hypocrisie et d'imposture , et voilà pourquoi on lui disait sur la croix : *Salvum fac te metipsum , et nos... Alios salvos fecit , se salvum faciat* : S'il avait rendu la vie aux autres par une puissance qui lui fût propre , il s'en servirait pour lui dans cette occasion. *Si filius Dei est , descendat de cruce , et credimus ei* : Mais s'il ne descend pas , s'il est contraint de céder à ses ennemis , comment pouvons-nous croire qu'il est fils de Dieu ? Vous croirez tout ce qu'il vous plaira , mais pour tous vos jugemens Jésus ne descendra pas de la croix , il ne laissera pas son sacrifice imparfait. Où en serions-nous , mon aimable Sauveur , et que serions-nous devenus , si vous aviez fait plus de cas de ces jugemens que du salut de vos créatures et de la volonté de votre père ?

Chétiens auditeurs , si nous faisons quelque retour sur nous-mêmes , nous n'aurons pas de peine à reconnaître dans ce mépris et à y admirer la force du fils de Dieu. Les ames saintes savent combien elles ont fait d'efforts pour vaincre ces jugemens , et les ames qui ne sont pas encore dans la voie de la perfection , quoiqu'elles y soient attirées par de fréquentes inspirations , m'avoueront ingénument que c'est là un des plus grands obstacles qu'elles aient à

surmonter. Que pensera-t-on de moi si je me retire des assemblées du monde, si je m'habille simplement, si je m'occupe tout entier à mon salut, si, loin de témoigner aucun ressentiment, je prévient ceux qui m'ont offensé ? On dira que je ne suis plus à moi, qu'une humeur noire m'a tellement saisi, que mon esprit en a été affaibli ; on dira du moins que je donne dans l'excès, que ma conduite n'est pas raisonnable, que je ne sais pas accommoder la vie du monde avec les règles de la piété ; on demandera si je prétends que les autres se veulent damner, et que moi seul je veux me sauver. D'autres croiront que ma dévotion est intéressée, que ce n'est qu'une vaine ostentation, qu'une vraie hypocrisie : que c'est l'effet de quelque dégoût, de quelque disgrâce, de quelque perte ; que je veux tâcher de regagner par-là ce que j'ai perdu d'ailleurs. Quel malheur, ô mon Dieu ! et qui pourra jamais assez le déplorer ? Je vous avoue, MM., que je vois avec une peine extrême ce grand nombre de personnes que l'amour des plaisirs, de la gloire, des richesses, attache au monde, que je regrette amèrement que tant d'ames si bien nées, si propres pour la sainteté, que tant de cœurs faits pour aimer Dieu se laissent attirer par la vanité, par les riens du monde. Mais quand j'en vois qui sont toutes persuadées, toutes convaincues, qui n'ont ni trop d'attache au bien, ni trop d'amour pour le plaisir, qui connaissent la sainteté, qui sentent que Dieu les y appelle, et qui méprisent tous ces sentimens, qui rendent inutiles toutes ces heureuses dispositions par je ne sais quel respect humain, par la vue de ce qu'on pourra penser d'elles, et qu'on n'en pensera peut-être jamais ; oui, MM., j'en ai le cœur percé de douleur, et je ne puis m'en consoler. Se peut-il faire, ô mon Dieu, que pour si peu de chose nous renoncions à une si riche couronne ? Vous êtes donc résolu de résister à Dieu éternellement ? Si vous êtes dans le dessein de vous rendre un jour,

pourquoi pas aujourd'hui ? car plus vous différerez , plus le monde sera surpris de votre changement , plus ce changement donnera de matière à ses discours. Je crois que c'est proprement au sujet de ces craintes frivoles que Jésus-Christ a dit ces paroles : *Nemo respiciens retrò* : Quiconque , prêt à reculer , examine ce qu'on dit , examine si on se rit de lui , si on le montre au doigt , celui-là n'est pas propre pour le royaume de Dieu : *Nemo respiciens retrò aptus est regno Dei.*

Voulez-vous savoir ce que je pense de ces sortes de personnes ? c'est que jamais elles ne seront entièrement à Dieu , quelques démarches qu'elles semblent avoir faites , parce que l'obstacle qui les retient durera toujours. Dieu peut ôter les richesses , et par-là nous en détacher ; il peut également enlever les avantages de la beauté : l'âge par lui-même éloigne les plaisirs , la mort nous ravit les personnes dont les charmes arrêtent notre cœur ; mais jamais le monde ne changera d'humeur. De plus , je pense que ces ames faibles ne conserveront pas long-temps les vertus qu'elles ont , Dieu retirera les graces qui les soutiennent : *Dominus dissipavit ossa eorum , qui hominibus placent ; confusi sunt , quoniam Dominus sprevit eos.* Dieu enfin permettra qu'elles soient exposées à des traits plus malins encore que les traits qu'elles craignent. Ils tomberaient sans blesser , ces traits empoisonnés , si ces ames timides avaient eu le courage de braver leurs vaines terreurs. On disait à Jésus : Qu'il descende de la croix , et nous croyons en lui : *Descendat de cruce , et credimus ei.* Il ne descendit pas , cependant qu'arriva-t-il ? tous ceux qui étaient témoins de ce spectacle , et qui examinaient ce qui se passait , s'en retournèrent en donnant des marques de leur étonnement et de leur douleur : *Omnis turba eorum qui simul aderant ad spectaculum istud , et videbant quæ fiebant , percutientes pectora sua revertebantur.* Je pense qu'à l'heure de la mort on pourra dire à ces ames lâches : *Ubi sunt Dii*

eorum, in quibus habebant fiduciam ? surgant et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant : Où sont ces Dieux en qui vous aviez mis votre confiance ? qu'ils se montrent pour vous secourir et pour vous défendre. Les justes diront en tremblant : Voilà à quoi leur a servi leur folle complaisance, et le vain appui qu'ils ont cherché hors de Dieu : *Videbunt justi, et timebunt, et dicent : Ecce homo qui non posuit Deum adiutorem suum.* Comment en effet à ce dernier moment, comment à cette heure décisive oser s'adresser à Dieu, après avoir disputé si long-temps entre lui et le monde, et donné enfin l'avantage à son ennemi ?

Mon Dieu, à quoi ai-je pensé jusqu'à présent, et comment osé-je me présenter devant vous, ayant à me reprocher une si honteuse lâcheté ? Je me flatte d'être à vous, et je cherche encore à plaire au monde, votre ennemi mortel ; et la crainte de lui déplaire me fait mépriser votre volonté et vos saintes inspirations. Pardonnez-moi, mon Dieu, l'injustice que je vous ai faite ; j'avoue qu'elle est énorme, et que, sans être aveugle, sans être fasciné, je ne pouvais balancer un seul moment sur un choix où il y avait d'un côté un Dieu à satisfaire, et de l'autre le monde, c'est-à-dire, un aveugle, un insensé, un fantôme. Non, si désormais je veux encore plaire au monde, quoi que je fasse, je ne suis plus du nombre de vos serviteurs, et je suis indigne d'en être : *Si adhuc hominibus placerem, servus Dei non essem.* Que les hommes donc à l'avenir pensent ce qu'il leur plaira, je ne daignerai pas y faire attention, je serai sans cesse appliqué à songer à ce que vous pensez de moi, à ce qu'en pensent les Saints et toute la Cour céleste : *Mihi autem pro minimo est, etc.* Quand le monde m'aura condamné, que me fera-t-il ? que peut-il contre une ame fidèle à Jésus-Christ ? quelles fâcheuses suites peut avoir cet injuste jugement ? Mais si vous me condamnez, Seigneur, je suis perdu, et tout l'univers ne me peut sauver de vos mains.

Disons un mot du dernier point. Jésus-Christ est allé plus loin encore, il a méprisé les mépris mêmes du monde. On l'a jugé insensé; ce jugement, tout faux, tout inique qu'il est, pourrait peut-être se souffrir: mais on l'a traité en insensé, et qui? les personnes les plus élevées en dignité, un Roi, un Gouverneur, un Juge, les Docteurs, en présence de tout un peuple qui l'avait adoré: que ce traitement est dur! qu'il est propre à lui faire perdre tout le fruit de ses miracles! Non-seulement on a jugé qu'en se disant le fils de Dieu, c'était de sa part un blasphème, une imposture; mais encore on a agi à son égard comme s'il eût été un blasphémateur et un imposteur. On l'a accusé d'avoir voulu usurper injustement la royauté; il a été exposé chez Pilate à la plus cruelle dérision la nuit avant sa mort. Il savait bien qu'en déclarant que son père l'avait envoyé, et qu'il lui avait donné un plein pouvoir, il s'attirerait ces sanglans mépris; mais tous ces mépris ne l'étonnent point: pourvu que par ces mépris son père soit glorifié, ils ont pour lui des charmes; quelque amers qu'ils soient, il les préfère à tous les honneurs que les hommes lui peuvent rendre.

MM., je ne vous propose point cet exemple pour être imité; Dieu ne vous mettra pas à de si rudes épreuves: je vous le mets devant les yeux pour faire admirer le zèle de Jésus-Christ, son généreux détachement, sa force dans le mépris qu'il a fait des honneurs de la terre; pour vous montrer les raisons que vous avez de vous confondre, vous qui voulez être adorés partout, qui trouvez étrange qu'on ne s'abaisse pas, qu'on ne rampe pas devant vous, qui méprisez souvent les autres, quoique vos frères. Ranimons, Chrétiens auditeurs, ranimons notre courage contre les mépris que nous essayons: rien n'est plus propre à nous faire mépriser ces sortes de mépris, que de considérer Jésus-Christ, que de se ressouvenir qu'il n'est point d'honneurs qu'il ne méritât lors-

262 4. MÉDITATION SUR LA PASSION.

qu'il a été traité si indignement. Pour réparer autant qu'il est en nous ces outrages , adorons-le souvent dans ces états humilians , adorons Jésus voilé , Jésus revêtu d'une robe blanche , Jésus couronné d'épines ; honorons-le dans les pauvres , où il paraît si méprisable , et où il est si méprisé.

O Jésus , que vous me paraissez adorable , que vous me paraissez digne de tous les respects dans ces diverses situations ! que j'ai de satisfaction de vous reconnaître pour mon Dieu , mon Roi , mon maître , sous ces dehors qui cachent votre gloire aux yeux des hommes ! Que les autres vous adorent sur le Thabor à votre résurrection , dans votre triomphe à votre ascension , sur votre trône à la droite du Père , pour moi je veux surtout vous rendre les honneurs que je vous dois dans les conjonctures où vous avez été le plus méprisé. Non , mon divin maître , ces mépris ne vous attireront point les miens ; plus vous êtes méprisé du monde , plus je vous aime ; ces mépris mêmes devraient me devenir aimables ; j'aurais moins de honte de les mériter , si je les savais aimer , cet amour m'y ferait trouver un gloire solide. Hélas ! Seigneur , j'avoue ma faiblesse ; je ne désespère pas qu'un jour vous ne me donniez des sentimens plus généreux : mais jusqu'à ce que je parvienne à désirer d'être méprisé , faites que je méprise du moins la gloire du monde , que je n'en sois pas si avide ; que si je ne la méprise pas , du moins je n'en fasse pas autant de cas que de ma perfection , que de votre grace , que de votre gloire. Ainsi soit-il.

SUR L'ABNÉGATION ENTIÈRE

DE LA PROPRE VOLONTÉ

DANS JÉSUS SOUFFRANT.

*Non mea voluntas , sed tua fiat.*Que votre volonté se fasse , et non la mienne. (*Luc. 22.*)

CES paroles furent prononcées par Jésus-Christ au jardin de Gethsémani un moment avant le commencement de sa passion ; mais jusqu'à la mort le sentiment qu'elles expriment ne l'abandonna point. Ces divines paroles nous représentent la conformité parfaite de sa volonté à la volonté de son père , ou plutôt une abnégation entière de sa propre volonté : vertu d'une part nécessaire au salut , et d'autre part si excellente , qu'elle conduit infailliblement à la plus haute perfection , qu'elle renferme peut-être même toute la perfection lorsqu'elle est pratiquée de la manière dont Jésus-Christ nous l'a enseignée par son exemple. Pour réduire cette méditation à la méthode ordinaire , représentez-vous le Sauveur du monde non-seulement au jardin , mais chez Caïphe , au Prétoire , chez Hérode , sur le Calvaire , dans tous les endroits où il a été conduit , dans les divers tourmens qu'il a soufferts ; partout , avec une résignation parfaite de cœur et d'esprit , il répète dans le fond de son ame ces admirables paroles : *Non mea , sed tua voluntas fiat* : il les adresse à son père , à ses juges , à ses bourreaux , et à tous ceux qui ont contribué en quelque chose à ses souffrances ; partout il renonce à sa volonté propre , pour suivre la volonté d'autrui. Jésus , quel bonheur pour moi si je pouvais aujourd'hui apprendre de vous

cette incomparable vertu , si avant de sortir de ces lieux je pouvais me résoudre à vous faire un sacrifice entier de ma volonté , si du moins je pouvais m'exercer à faire ce sacrifice ! Je ne puis rien espérer que de vous , ô mon aimable Rédempteur , aussi attends-je de votre miséricorde , qu'après m'avoir fait entendre les leçons que vous me faites , vous me donnerez les graces qui me seront nécessaires pour pratiquer ce que vous m'aurez enseigné.

Il y a deux volontés en Jésus-Christ , non-seulement la volonté divine et la volonté humaine , mais deux volontés humaines , comme dans tous les autres hommes ; une volonté inférieure , qui avait une répugnance infinie à souffrir , parce qu'elle n'envisageait que ce que les souffrances avaient de contraire à la nature ; une volonté supérieure , qui respectait , qui adorait dans toutes ces souffrances la volonté du Père éternel , qui s'y soumettait sans réserve , et qui était le principe de ces paroles si dignes d'un fils soumis en tout : *Non mea voluntas , sed tua fiat*. La première vue causa le combat , l'agonie que Jésus eut à soutenir au jardin : combat le plus vif , le plus violent qui se soit jamais passé dans l'ame d'aucun homme.

Considérez l'homme Dieu dans cette faiblesse ; ce spectacle vous surprendra , mais quel avantage n'en tirerez-vous pas dans la suite ! La seconde vue de la volonté de son père réprima ces agitations , surmonta cette répugnance , et le porta à s'aller offrir aux soldats qui le cherchaient. Admirez ici le pouvoir que cette considération a sur son esprit. Il a sué du sang durant trois heures au seul souvenir de ce qu'il devait souffrir , et déjà il se présente avec un sang froid , une tranquillité , une sérénité de visage qui surprend ses ennemis , et qui les déconcerte ; il agit avec une liberté si parfaite , qu'il ne paraît dans son action ni trouble , ni empressement , ni embarras ; on y remarque au contraire toute la dignité d'un Dieu , il semble que

c'est un autre qui souffre , et qu'il ne prend aucune part aux douleurs de cet autre qui souffre , vous diriez que son père l'a exaucé , et qu'en effet il ne doit point boire le calice dont il demande d'être délivré , il conserve cette intrépide fermeté jusqu'au dernier soupir de sa vie. De là un respect profond pour la volonté de son père , *indè silentium* ; un amour tendre pour les ordres qu'il en recevait , *indè prompta obedientia*. Ce n'est pas que la nature ne murmurât , que le corps ne sentît , qu'il ne la sollicitât à former des plaintes contre la malignité de ceux qui l'accusaient faussement , contre l'injustice des Juifs , contre la cruauté des bourreaux ; mais à tous ces murmures que suggérait la volonté rebelle , la volonté soumise répondait : Quoi ! il se trouverait en moi de l'opposition à boire le calice que me présente mon père ? *Calicem quem dedit mihi pater , non vis ut bibam illum ?* Comment s'accompliront les Écritures où est marqué tout ce que je dois souffrir ? *Quomodo implebuntur Scripturæ , quia sic oportet fieri ?* Il est écrit dans le livre éternel que je serai votre volonté , ô mon Dieu ; cette loi est gravée dans mon cœur , et je veux remplir toute l'obligation qu'elle m'impose : *In capite libri scriptum est de me , ut facerem voluntatem tuam ; Deus meus , volui , et legem in medio cordis mei*. Signes de votre volonté , ordres de votre volonté , arrêts irrévocables de votre volonté , voilà la règle de tous mes mouvemens : *Legem tuam , id est , voluntatem tuam , quæ mihi est præ lege*. Pas un seul point de cette règle ne sera omis : *Iota unum , aut unus apex non præteribit à lege.*

Que dites-vous de cette soumission ? n'est-elle pas bien digne d'un fils qui aime son père , d'un fils à qui la volonté de son père tient lieu d'une loi souveraine , à qui elle fait agréer toutes sortes de dispositions ? Oserais-je , Père éternel , oserais-je sonder vos sentimens ? Je ne m'étonne point de l'amour que vous avez pour ce fils , ni de la

complaisance que vous prenez en lui ; il a mérité tout cet amour, toute cette complaisance ; vous-même vous l'avez déclaré, *hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui* : mais si vous avez fait cette déclaration sur le Thabor dans des termes si tendres, lorsqu'il y faisait votre volonté en se montrant revêtu de gloire, que direz-vous aujourd'hui qu'il se soumet dans des conjonctures si difficiles, qu'il se soumet jusqu'à essayer la plus cruelle ignominie ?

Voulez-vous que nous nous considérions dans ce miroir, et que nous voyions en quoi nous ressemblons à Jésus - Christ, ou plutôt que nous voyions en quoi nous avons occasion de l'imiter ? C'est dans la rigueur des saisons, dans les maux publics, dans les maladies, dans l'embarras des affaires, dans ce qui touche des parens, des enfans, des amis, dans les imperfections mêmes de ceux qui nous appartiennent : *Ipse fecit nos* ; dans leurs fautes, dans les fautes des enfans, des domestiques ; ne s'en point irriter, les supporter avec douceur : quelle vaste carrière pour l'exercice de notre vertu ! Un champ plus vaste encore s'ouvre à nous, si nous jetons les yeux sur nous-mêmes : quelle occasion n'avons-nous pas de nous exercer à l'abnégation dans nos propres faiblesses, dans nos imprudences ? On tombe, on se blesse, on parle à contre-temps, on dit ce qu'on ne voudrait pas avoir dit : quelle fragilité d'une part ! mais de l'autre quelle source de richesses spirituelles ! si on en voulait profiter, à quelle sainteté ne parviendrait-on pas dans peu de temps ? Cette pratique n'est difficile que par l'attention qu'il y faut donner. Que notre résignation plaît à Dieu dans ces diverses circonstances ! avec quelle complaisance ne voit-il pas une ame ainsi disposée !

Dans ces accidens imprévus qui peuvent surprendre les ames saintes, loin de vous impatienter, dites avec le Sauveur : *Calicem quem dedit mihi pater, non vis ut bibam illum ?* C'est Dieu qui

a permis ceci. Ces calamités publiques nous chagrinent, nous sommes sensibles aux maux de nos amis et de nos parens ; ce contre-temps me trouble, je me sens ému à la vue de cet ennemi, cet affront qu'on m'a fait pousse ma patience à bout. Le mal, mon frère, n'est pas à ces premières saillies de l'ame dont à peine les plus justes se peuvent défendre, il n'y a point encore de péché ; combattez, résistez, ne cédez jamais, reprochez-vous votre lâcheté et votre peu de courage, dites-vous à vous-même avec un vrai sentiment de honte et de confusion : *Calicem quem dedit mihi pater, non vis ut bibam illum ?* C'est Dieu qui a permis cette perte et cette affliction, il faut s'y soumettre. Ainsi nous ferons-nous peu à peu une sainte habitude de souffrir, et d'accumuler par nos souffrances des trésors immenses de mérites.

O mon Dieu, si nous pouvions embrasser cet exercice ! mais qui nous en empêchera ? S'il y a de la peine, les douceurs qui l'accompagnent aiment à surmonter toutes ces difficultés, et en les surmontant on fait des progrès rapides vers la perfection. Je les surmonterai donc, ces difficultés ; la résolution en est prise ; je vais commencer aujourd'hui. Il faut, pour réussir, faire à toutes les heures, après chaque action, au commencement et à la fin de la journée, un examen sur tout ce qui se sera passé, une prière sur tout ce qui arrivera. J'ai manqué de me conformer à la volonté de Dieu, faisons-le maintenant : c'est un peu tard, mais enfin il ne sera rien arrivé, et il n'arrivera rien à quoi je ne me soumette dans le temps que j'y ferai réflexion.

Jésus-Christ n'a pas renoncé à sa volonté, seulement pour suivre la volonté de son père, mais encore la volonté des maîtres du monde, quoiqu'ils ne fussent pas les siens, quoiqu'il fût le maître de tous, et que tous ces maîtres n'eussent qu'une vaine ombre de supériorité sur lui. Pourquoi a-t-il voulu s'y soumettre ? Parce que dans

l'ordre ordinaire les Princes, les Juges, tous ceux qui ont de l'autorité peuvent commander, et que nous devons obéir : *Qui potestati resistit, Dei voluntati resistit*. C'est dans cette vue que Jésus s'est entièrement soumis à ses Juges, qu'il ne leur a résisté en rien, quelque injuste que fût leur procédé ; il les a même respectés. On le condamne, et quelque innocent qu'il se reconnaisse, quelque aveu que fasse de son innocence son Juge inique, il se soumet à tout : *Non invenio in eo causam... Corripiam ergo illum et dimittam... Innocens ego sum à sanguine justis hujus*. Non-seulement il se soumet aux Juges, mais aux bourreaux, à la colonne, quand il fallut se charger de la croix ; au Calvaire, quand il fallut être cloué à cette croix, avec quelle douceur, avec quelle facilité tendit-il les mains ? Que cette douceur est magnanime, qu'elle est digne du fils unique du Père éternel ! Quand je le vois obéir ainsi, que j'ai de plaisir de penser que c'est le maître de l'univers, qui ne dédaigne pas de se soumettre à ses créatures ! Qu'on dise après cela que l'obéissance est une vertu qui n'est propre que pour les âmes basses, que pour les âmes terrestres. Je prétends au contraire qu'elle ne peut être parfaite que dans les grandes âmes. Mais, quoi qu'on en veuille croire, je dis que dans toutes sortes de personnes elle est extrêmement avantageuse. Pourquoi ? D'abord parce qu'elle nous exempte de tout péché, et même de rendre compte de nos actions : *Ipsi enim invigilant, tanquam rationem pro animabus vestris reddituri*. Ensuite, parce que de ce principe vient presque notre unique mérite : car dans tout ce que nous faisons de nous-mêmes la propre volonté, l'amour propre dégrade, corrompt ordinairement nos actions mêmes les plus saintes. Parce que en troisième lieu l'esprit d'obéissance rend méritoires les actions les plus indifférentes, les actions les plus naturelles : boire, manger, relâcher son esprit, tout cela est sanctifié par cet esprit. Dans cette consi-

dération , dites-vous à vous-même : O que je suis aveugle , moi qui aime tant la liberté , moi qui trouve si pesant le joug de l'obéissance , moi qui ne cherche qu'à m'affranchir de toute servitude ! ô le méchant , le pernicieux caractère , de ne pouvoir s'assujettir à rien , de ne vouloir être contraint en rien , d'être sans cesse porté au murmure contre tout ce qui est commandé ! Heureuses mille fois les personnes religieuses , dont la vie est un continuel exercice d'une vertu si utile ! quel bonheur de pouvoir dire qu'on ne fait pas une seule démarche de son choix , pas un pas hors du chemin qui nous est tracé par la règle , ou par les supérieurs ! Mais pourquoi n'imiterions-nous pas une soumission si généreuse ? Combien de mérites pour une femme qui voudrait s'accommoder aux humeurs , aux volontés de son mari , par cet esprit d'obéissance , qui se ferait un devoir de ne rien faire dans les choses indifférentes que par son ordre , rien dans les choses bonnes en elles-mêmes contre son ordre , puisque Dieu l'y a soumise ; pour un enfant qui se rendrait obéissant à un père , à une mère ; pour un domestique qui se rendrait en tout dépendant des volontés de son maître , de sa maîtresse , pour toutes sortes de personnes qui s'assujettiraient dans ce qui regarde leur conscience à un Directeur ! Sans cette sage précaution , nulle vertu parfaite , nulle persévérance dans une vertu même médiocre ; ce n'est qu'illusion , que trouble , qu'inquiétudes : au lieu que si je suis soumis , non-seulement je ne fais point le mal , mais je fais le bien et le plus grand bien , et je le fais tellement dans les moindres actions , que même en ne faisant rien , il est vrai que je ne puis rien faire de mieux. Le Directeur peut faillir , il peut manquer de zèle , de courage , de soin , de lumières , il peut avoir trop de complaisance ; mais pour vous rien de plus sûr que de lui obéir. Mais on n'a pas toujours un Directeur à ses côtés , on ne veut pas tous les jours recourir à lui. Il ne le faut pas non plus ,

il y aurait de l'excès ; mais pour suppléer à cette absence , réglez votre vie : je le disais il y a quelque temps , cela n'est pas impossible ; il faut se régler selon ses occupations , et autant qu'elles le permettent. Quand les affaires vous empêcheront d'observer ce que vous vous serez prescrit , soyez sans inquiétude ; mais autant qu'il se pourra faire , il faudra se coucher , se lever , manger , se divertir , vaquer à la lecture , à la prière , à tout le reste , dans le temps que vous aurez marqué pour tous ces différens exercices. Qu'on ne dise pas que cette exactitude est difficile : j'avoue qu'elle est plus facile pour les femmes , qui sont ordinairement assez maîtresses de leur temps ; mais je connais des hommes extrêmement occupés , et aux plus grandes affaires , qui vivent dans une admirable régularité. Il faut être exact autant qu'on le peut : on ne le peut pas tous les jours ; du moins les jours qu'on le peut , il faut l'être , afin de profiter de tout , afin de ne pas consumer malheureusement notre temps. Je ne me fais pas une peine de proposer ces points d'une piété un peu élevée au-dessus du commun , parce que je suis persuadé , et c'est l'expérience qui me l'a persuadé , qu'on se défie trop de la bonne volonté des auditeurs , que bien des gens rampent , parce qu'on ne leur apprend pas comment il faut s'élever , parce qu'on leur laisse croire que les grandes vertus ne sont pas pour eux. Quand il n'y aurait qu'une ame destinée à être toute à Dieu , ce serait pour moi une extrême peine , si elle manquait par ma faute des instructions nécessaires.

Cette règle une fois établie , et , si vous voulez , approuvée , ce qui serait encore mieux , il ne faut plus entrer dans le repos parce que vous êtes pressé par le sommeil , ni aller à la prière parce que vous y êtes attiré ; que je sois d'humeur ou non , je veux faire mon devoir : *Iota unum , aut unus apex non præteribit à lege*. Qu'une pareille vie est précieuse ! qu'elle est riche en mérites ! qu'elle est sainte ! qu'elle est douce ! que de bénédictions

sur une ame qui en usera ainsi ! l'expérience seule peut vous apprendre quel est le fruit d'une vie ainsi réglée. Qu'il sera aisé d'en rendre compte à la mort ! Qu'avez-vous fait un tel jour ? Seigneur, votre volonté ; il en est de même de tous les autres jours de ma vie : je n'ai pas fait de grandes austérités , mais j'ai fait tout ce que vous avez voulu. Pourquoi ne nous pas astreindre à une règle aussi sage , vu que le fruit en est si grand , et la pratique si facile ? Mon Dieu , donnez-nous une véritable volonté d'être à vous, car rien ne nous manque que cette bonne volonté. C'est une illusion que le démon nous met dans l'esprit, quand il nous persuade que la sainteté consiste dans je ne sais quelle chimère que nous ne comprenons pas, ou qui surpasse nos forces. Toutes les voies que je vous indique sont unies ; il n'est point de personne si ignorante , si simple, qui n'y puisse entrer sans peine : mais ces fantômes que nous nous forçons dans notre esprit sont des effets de notre peu de bonne volonté ; nous ne plaçons la vertu sur une cime presque inaccessible, que pour nous persuader que c'est la difficulté qui nous arrête plutôt que notre volonté. Mais qui nous la donnera, cette volonté sincère ? Dieu seul la peut donner.

Jésus-Christ a porté l'abnégation de la volonté propre à un degré encore plus haut, et c'en est le souverain degré. Mais comment y est-il parvenu ? En préférant à sa volonté la volonté d'autrui, la volonté même de ceux qui n'avaient aucune autorité sur lui, et à qui par conséquent il ne devait aucune obéissance. Il s'est soumis aux bourreaux qui le flagellaient : après les trente coups il pouvait se plaindre, et opposer la loi à leur cruauté. Il s'est soumis aux soldats qui lui bandèrent les yeux, et qui lui mirent la couronne d'épines sur la tête. Croyez-vous, MM., que dans l'intervalle des tourmens divers qu'on faisait souffrir au fils de Dieu, ce n'eût pas été une satisfaction pour lui de prendre quelque relâche, d'être laissé seul pour

s'entretenir avec son père ? Non , il faut qu'il serve de jouet à sa garde , et qu'il devienne l'objet de mille risées ; et il a pour cette garde impie cette complaisance ; il aime mieux céder en ce point à l'impression d'une volonté étrangère , que de suivre l'inclination qui l'aurait porté à la retraite. Voilà ce que j'appelle un sacrifice entier , un anéantissement parfait de la propre volonté , dont on ne s'est rien réservé. O l'excellent sacrifice , sacrifice mille fois plus précieux , mille fois plus glorieux à Dieu , que le sacrifice de votre corps et de votre vie ! O volonté sainte , volonté vraiment digne d'être la règle de toutes les volontés , et des Anges , et des hommes , digne d'être accomplie et dans le Ciel et sur la terre , et sur la terre comme dans le Ciel ! Comment ferai-je difficulté de soumettre ma volonté , cette volonté si aveugle , si portée au mal , puisque vous avez assujéti la vôtre , qui était par elle-même si sainte et si éclairée ?

Mais est-il pour nous des occasions d'imiter ce point de perfection ? Oui , nous le pouvons imiter dans cent occasions. Quand de deux choses également bonnes ou indifférentes , il dépend de nous de choisir ce qui nous plaît , ou de suivre le goût d'autrui ; dans ces occasions une ame attentive à plaire à Dieu ne manque point de laisser aux autres le choix , la détermination , et de se conformer à leur goût plutôt qu'au sien propre. On peut pratiquer cette vertu avec les égaux , et même avec les inférieurs , quand la chose ne regarde que nous. Si on joue , ce sera un jeu où les autres trouveront du plaisir ; je condescendrai à leur penchant : si c'est une partie de promenade , je me laisserai conduire au lieu où j'aurai moins d'inclination d'aller. Ainsi pour le livre qu'on doit lire , pour le sujet de la conversation , pour l'habit qu'on doit prendre , il faut s'accommoder à la volonté d'autrui. A l'égard de soi-même , il n'y a presque pas de moment qu'on ne puisse se régler au gré des autres : il faut se contraindre , ne point trop

déclarer ses inclinations, ne prétendre pas donner la loi, ni gêner personne pour se satisfaire. Dirait-on que c'est trop de raffinement ? Et qu'est-ce faire autre chose pour Dieu que ce que la science du monde fait pratiquer, que ce qui distingue ceux qui savent les bienséances d'avec ceux qui les ignorent ? Hélas ! Seigneur, nous avons tant de complaisance pour les hommes, nous nous laissons si facilement conduire par ceux qui nous mènent au précipice ; vous savez combien cette facilité damne d'ames, combien de salutaires inspirations, combien de saints désirs sont étouffés par cette malheureuse complaisance ; oui, mon Dieu, vous savez combien vous avez par-là perdu d'ames, que vous destiniez à être vos épouses, et à vous glorifier par des vertus extraordinaires. Quoi donc ! n'aurons-nous de force que pour vous résister ? le motif de vous plaire rendra-t-il ridicule, impossible ce que le motif de plaire au monde peut rectifier, peut rendre et si facile et si raisonnable ?

Sors de ton assoupissement, ame chrétienne, et pour conclusion de cette méditation déterminons-nous à faire aujourd'hui le sacrifice de notre volonté propre. J'avoue que ce sacrifice est grand ; mais c'est parce qu'il est grand, qu'il est digne de Dieu et des grandes ames : rien n'est si élevé, on ne peut porter plus loin la perfection. Et d'ailleurs, ce sacrifice qu'a-t-il de si pénible ? Tous les jours, par des considérations humaines, ne fait-on pas, soit de force, soit de plein gré, tout ce qu'il renferme de plus difficile ? Voilà à quoi il tient que vous ne soyez saints. Il faut dans tous les évènements conserver une entière conformité à la volonté de Dieu, il faut pratiquer dans tout ce que vous faites une obéissance parfaite au Supérieur et à la règle, il faut dans tout ce qui est raisonnable renoncer à votre volonté, la soumettre à la volonté d'autrui.

Que de bénédictions vont tomber sur une ame

qui entrera dans un si saint exercice ! Quelles faveurs , quelles caresses ne recevra-t-elle pas de son divin Maître ! *Hic est filius meus dilectus , in quo mihi bene complacui* : C'est ici véritablement mon bien-aimé , celui à qui j'ai donné toute ma tendresse ; il a sacrifié sa volonté pour moi , il sera le maître de la mienne , je m'appliquerai à le satisfaire en tout , je n'attendrai pas ses prières pour lui accorder ce qu'il souhaite , je prévienrai même ses désirs , non-seulement dans ce qui le touche , mais encore dans ce qui intéressera ceux qu'il aime ; enfin je le comblerai de biens spirituels , de biens temporels dans cette vie , et de biens éternels dans l'autre. Ainsi soit-il.

SUR LE ZÈLE DE JÉSUS SOUFFRANT.

Pro omnibus mortuus est Christus , ut , et qui vivunt , jam non sibi vivant , sed ei qui pro ipsis mortuus est.

Jésus-Christ est mort pour tous , afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes , mais pour celui qui est mort pour eux. (2. Cor. 5.)

ON ne peut porter plus loin le zèle que l'a fait Jésus ; ce zèle ne peut avoir , ni plus d'ardeur , puisqu'il va jusqu'à le faire mourir , ni plus d'étendue , puisqu'il lui fait embrasser tout l'univers , et qu'il lui fait accomplir tout ce qui est nécessaire pour sauver tous les hommes. De sorte , MM. , que si nous nous damnons , nous ne pouvons accuser notre divin Maître de notre perte : il a donné sa vie pour la rédemption de tous , et il est si certain que personne n'est exclu de cette rédemption , que chacun de nous peut dire : Il m'a aimé et il s'est livré lui-même pour moi : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*

Il me semble que comme nous sommes tous dans le dessein de passer les jours qui nous restent jusqu'à Pâques dans une plus grande retraite aux pieds de Jésus crucifié, nous ne saurions nous y occuper plus utilement qu'à considérer le zèle qui l'a attaché à la croix; dans la vue que tout le monde profitât de ses souffrances. Dans quelque état que nous soyons, état de ferveur, état de tiédeur, état d'insensibilité, nous trouverons dans cette croix une source de réflexions bien capables, ou de nous confirmer dans le bien, ou de nous y faire entrer sérieusement, ou de nous faire sortir de nos habitudes perverses.

Jésus est mort pour les fervens, il est mort pour les tièdes, pour les insensibles, ou, si vous voulez, pour les Saints, pour les pécheurs, pour les réprouvés. Un homme fervent, c'est celui dont la volonté est tellement disposée, qu'elle se porte partout où elle voit le bien, à peu près comme le feu va vers sa sphère, la pierre vers son centre. Cette ame n'ayant d'autre vue que de plaire à Dieu, ne fait plus de cas du reste, surmonte tous les obstacles, se rit des mépris des hommes, brave leurs risées, n'estime ni les biens, ni la santé, ni la vie, qu'autant qu'il plaît à Dieu, à qui seul elle désire de se rendre agréable. C'est une ame qu'il faut toujours retenir, une ame si éprise de l'amour de la croix et des exercices de la mortification, qu'elle mérite plus en s'abstenant de souffrir, que les autres en souffrant; c'est une ame qui n'hésite jamais entre deux partis différens, que tant qu'elle doute quel est le meilleur; a-t-elle reconnu ce qui est le mieux? elle est entièrement déterminée.

Y a-t-il des ames ferventes jusqu'à ce point? Oui sans doute, car ce serait en vain que Jésus-Christ aurait souffert des tourmens si cruels, et qu'il nous aurait tant donné d'exemples de toutes les vertus. Oui, mon Dieu, vous le savez qu'il y a de ces ames, qu'il y en a partout et plus qu'on ne pense; mais il n'y a que vous qui le sachiez :

multipliez-en le nombre , puisqu'elles vous procurent tant de gloire , puisqu'elles font tant d'honneur à votre croix. Chrétiens auditeurs , Jésus est mort pour tout le monde ; mais il faut avouer qu'il est mort particulièrement pour ceux qu'il a eus en vue en souffrant , pour ceux qui devaient l'imiter par un dépouillement parfait , par une patience à toute épreuve , par une abnégation entière. J'ose dire que si la mort de Jésus-Christ a été pour tout le monde , mille circonstances de cette mort sont pour les ames ferventes.

Il est mort pour leur procurer ces grandes graces , ces lumières , ces ardeurs , cette force supérieure. Il n'est pas nécessaire d'exciter leur reconnaissance : personne outre elles-mêmes ne peut dire ce qu'elles doivent à Jésus-Christ : *Non fecit taliter omni nationi*. Elles n'ont qu'à se rappeler ce qu'elles ont été , quand elles vivaient comme le reste du monde , qu'à se rappeler les changemens qui se sont faits en elles ; je les conjure de faire souvent ces réflexions durant ces saints jours , de considérer dans les plaies de Jésus-Christ les sources de leur bonheur. C'est pour vous principalement , ames privilégiées , qu'il a été crucifié , c'est afin que vous l'imitassiez ; il attend de vous cet effort : *Respice , et fac secundum exemplar , quod tibi in monte monstratum est* : Jetez les yeux sur Jésus souffrant , et voyez la différence qui se rencontre entre lui et vous. *Quos vocavit , hos et prædestinavit conformes fieri imagini filii sui*. Il faut ôter autant qu'il est possible toutes ces différences , et ne point cesser que vous ne puissiez dire : *Christo confixus sum cruci*. Car enfin à quoi n'êtes-vous point obligées , après le généreux exemple qu'il vous a donné ? Mais quel fruit tirerons-nous de ceci , nous qui n'avons pas reçu ces grandes graces , nous qui vivons dans la tiédeur ? Hélas ! nous nous confondrons en présence de Jésus crucifié , nous remarquerons toutes les différences qui se trouvent entre notre lâcheté et la ferveur de ces

saintes ames , nous gémissions sur le peu d'avantage qui nous est venu de tant de souffrances. Nous avons tous été enfantés à la croix par Jésus-Christ : mais n'est-il pas étrange qu'un misérable avorton vous ait coûté tant de douleurs , ô mon Dieu , ou que des efforts si violens n'aient produit qu'un vil avorton ? Mais si c'est là le modèle des prédestinés , il y en a peu sans doute. Suis-je de ce nombre ? Si je ressemble à ce divin modèle , j'en suis ; si je ne lui ressemble pas , c'est un grand mystère , je n'ai rien à dire , si ce n'est que les apparences sont contre moi. Que les hommes qui tremblent au seul nom de prédestination se mettent peu en peine de ce qui devrait en effet les frapper ! travaillez pour faire de vous un prédestiné : *Fac ut prædestineris*. Entrez dans le chemin. L'ignorez-vous ? allez l'apprendre d'un sage Directeur. Vous a-t-il fait craindre d'aller en Enfer par ce chemin ? abandonnez-le pour prendre un guide plus sûr. J'espère qu'enfin aujourd'hui nous ouvrirons les yeux. Mais le second point servira beaucoup à nous éclairer.

Le zèle du Fils de Dieu s'est étendu jusqu'aux tièdes , jusqu'aux pécheurs. Bonté admirable ! puisque ceux-ci devaient à son égard tenir une conduite si étrange , témoigner si peu de reconnaissance , ou plutôt tant d'ingratitude , que c'est un prodige qu'il ait daigné les tirer du malheur où ils étaient. On dira peut-être que des hommes mêmes ont du zèle pour les pécheurs. Mais quelle différence ! Premièrement ils n'ont pas été outragés par ces pécheurs ; secondement , s'ils ne sont pas récompensés de leur zèle par les pécheurs , ils le seront par Jésus-Christ.

O mon Dieu , quand d'un côté je considère ces souffrances et cette ardeur pour souffrir , et que d'autre part je fais réflexion sur ceux pour qui s'enflamme cette ardeur , hélas ! me dis-je à moi-même , c'est pour nous , oui pour nous , qui ne voudrions pas faire pour vous une seule démarche un peu pénible ; pour nous qui vous disputons des riens ,

des bagatelles ; pour nous qui n'estimons pas même vos bienfaits , qui du moins négligeons d'en profiter. Quelle bonté ! quel zèle ! qu'il est pur ! qu'il est désintéressé ! Que ne la laissez-vous périr , cette malheureuse ame , qui dédaigne vos inspirations , vos instances réitérées , qui s'obstine à vous résister ? Je le mériterais sans doute , mais votre compassion a été plus grande que tous mes crimes ; vous avez été touché de voir la perte que j'allais faire , de voir les maux où j'allais me précipiter , et cette vue , malgré mon indignité , vous a fait désirer de mourir pour me sauver. Mais à quoi me sert votre compassion , à quoi me sert votre zèle , si je n'en ai pas pour moi , si je ne laisse pas de me perdre ? Vous nous avez créés sans nous , mais vous ne nous sauverez pas sans nous : *Qui creavit te sinè te , sinè te non salvabit te.* Peut-on imaginer une négligence semblable à la nôtre ? Cette affaire est-elle assez peu importante pour ne nous pas toucher davantage ? avons-nous jamais bien pensé à ce dont il s'agit ?

De quoi donc s'agit-il ? on nous parle sans cesse de ce salut , de cette ame , de cette éternité ; cette chaire a si souvent retenti de ces mots. Est-il vrai que je ne suis au monde que pour me sauver ? est-il vrai que Jésus-Christ ne s'est fait homme que dans cette vue ? est-il vrai que je dois mourir , être jugé , rendre compte de ma conduite , être puni ou récompensé éternellement ? Chaque jour nous entendons ces discours , mais ce qu'ils nous font entendre est-il bien vrai ? Suis-je convaincu que Dieu me voit , qu'il est témoin de mes lâchetés , que c'est lui que je rebute , quand je rejette une inspiration , que c'est lui que j'offense , que c'est son sang que je méprise ? Ou ce sont des songes , ou des vérités : si ce sont des songes , nous en faisons encore trop ; livrons-nous aux plaisirs , au luxe : *Fruamur bonis quæ sunt , edamus , bibamus. . . .* *Nullum sit pratum quod non per transeat luxuria nostra ;* continuons à aimer le monde , à faire

plus de cas de notre corps que de notre âme, plus de cas des hommes que de Dieu ; mais si ce sont des vérités , comme je le crois , si tout cela est aussi vrai qu'il est vrai que je vis , que je parle , à quoi songé-je , à quoi ai-je songé jusqu'à présent ? Si j'étais mort , ou si je mourais aujourd'hui , qu'ai-je fait , quelles œuvres aurais-je à vous offrir ? Mon Dieu , que vous êtes bon de m'avoir attendu ! Mais vous n'attendrez pas toujours , la mort viendra peut-être bientôt. Peut-être pas sitôt : mais faites attention à ce dont il s'agit , dit saint Jean Chrysostôme ; sur un peut-être hasarder son ame , est-ce être sensé ?

Voyons donc si au sujet de cette affaire nous avons pris nos sûretés. Suis-je dans le chemin qui conduit au Ciel ? suis-je sûr qu'en continuant de vivre comme je fais , ce sera assez pour y parvenir , que je ne deviendrai pas pire que je suis , que je serai content à l'heure de la mort ? Mais je ne prétends pas toujours me conduire ainsi. Si vous faites mal , vous ferez plus mal encore : quand une fois on est dans le relâchement , on n'en revient pas si facilement , on se relâche de plus en plus : d'ailleurs le temps de ce retour différé ne viendra peut-être jamais ; c'est sur la situation où vous serez , et non sur l'état où vous aviez projeté d'être , qu'on vous jugera. Faisons entrer notre raison dans notre conseil. Si je crois fermement , où est ma raison ? où est mon sens ? que prétens-je ? quand il n'y aurait qu'un doute , que devrais-je faire ? Voyez ce marchand , comme il abandonne ses marchandises à la vue du péril ; cet homme , comme il jette ses meubles , comme il précipite ses pas aux approches du feu : cet autre , comme il donne son argent ; ce malade , comme il se laisse appliquer le fer. Mais ce n'est pas un doute , c'est une vérité. Eh quoi ! mon salut court des risques , je suis en danger de périr éternellement , il ne tient qu'à moi de me mettre en sûreté , et je ne fais pas tout ce que je puis , je ne fais presque rien , je ne fais

rien ? Il faut se déterminer, ce n'est pas une affaire peu importante ; si c'est une éternité qui nous attend, cinquante ans de vie ne sont rien.

MM., quand on examine tout ceci de sang-froid et avec un esprit qui n'est pas préoccupé, on est saisi, on se sent troublé, on ne se connaît presque pas, on ne sait si on est encore raisonnable, ou si on a vécu dans l'enchantement : O mon Dieu, dit-on, je le conçois, il faudrait vivre tout autrement ; je ne réfléchis point sur la situation où je suis, tout mon esprit est rempli de projets de fortune, et ce n'est là qu'un vain amusement. Non, non ce n'est point de quoi il s'agit ; ce sont des biens passagers, et j'en ai à ménager qui dureront toujours. Dans quelle fascination ai-je donné ? comment ai-je vécu ? comment ai-je tant fait de cas de ce qui en mérite si peu ? je dois passer pour un insensé dans l'esprit de tout homme sage et judicieux. Non, on ne peut vous croire tel, on voit assez que dans tout le reste vous avez de la raison ; mais qu'à l'égard du salut vous vous comportiez avec tant de nonchalance, c'est ce qu'on ne croirait pas, si on ne le voyait tous les jours. Je ne suis pas celui qui ai le plus pénétré ces vérités, mais par le peu d'intelligence que j'en ai, j'avoue que la conduite du monde est pour moi un mystère plus impénétrable que la Trinité, que l'éternité. Je ne trouve rien dans ces vérités qui soit contraire à la grandeur, à la bonté, à la puissance de Dieu ; mais ici tout me paraît opposé à nos propres lumières, ce ne sont que des contradictions incompréhensibles entre la foi, la raison et notre conduite.

Voilà ce qui surprend ; mais ce qui me touche, ce qui m'afflige, c'est que ce qui nous arrête ne sont que de vains fantômes, que de fausses craintes, c'est que ces craintes dureront jusqu'au bout, comme si on n'avait jamais parlé de rien, c'est que nous ne pouvons faire comprendre ce que nous sentons. O mon Dieu, à quoi nous sert la raison ?

Eh bien, dois-je continuer de vivre comme j'ai vécu ? Oui. Pourquoi ? Jamais vous n'en donnerez une seule raison. Changeons donc de vie dès aujourd'hui, parce que peut-être il ne sera plus temps demain. Faisons quelque chose pour nous : Jésus-Christ n'a pu rien faire de plus ; il nous a appris ce qu'il fallait faire, il nous a rachetés. Mon Dieu, rendez utile cette considération. Nous voilà convaincus ; mais sans votre grace, sans notre correspondance, à quoi servira cette conviction ? à nous rendre de plus en plus inexcusables.

Le Fils de Dieu est mort pour les réprouvés : *Christus mortuus est pro peccatis nostris, non pro nostris autem tantum, sed et pro totius mundi.* Pourquoi mourir pour les réprouvés ? Pour n'avoir rien à se reprocher à lui-même, pour qu'ils n'eussent rien eux-mêmes à lui reprocher, rien à répliquer lorsqu'ils seront condamnés à l'Enfer. Voilà pourquoi au jour du Jugement la croix adorable de mon Sauveur, ses plaies convaincront les réprouvés de leur obstination, ils se tairont à ce spectacle. Oseraient-ils se défendre sur l'impossibilité des commandemens qu'on leur a faits ? On leur présentera la croix, d'où sortaient les grâces pour les encourager, pour les fortifier. Diraient-ils qu'ils ne savaient pas de quoi il s'agissait, qu'ils ont été trompés, et qu'ils ne pensaient pas que l'affaire fût si sérieuse, qu'ils avaient regardé le péché comme une bagatelle ? Aurais-je donc, répondra le Sauveur, aurais-je répandu mon sang pour une bagatelle ? un Dieu mourant devait du moins vous persuader qu'il s'agissait d'une affaire qui méritait quelques momens d'attention. Prétenteraient-ils qu'ils ignoraient par où il fallait aller au Ciel ? Ne le leur a-t-on pas cent fois montré ? combien ont-ils eu d'exemples devant les yeux, combien de livres qui le leur ont enseigné ?

Pourquoi Jésus-Christ est-il mort ? Pour mettre sa justice à couvert de tout reproche, pour que les damnés ne pussent pas se plaindre de la rigueur

avec laquelle il les punira. Pécheurs, vous ne voulez pas considérer à présent un Dieu crucifié pour votre salut; vous l'aurez pendant toute l'éternité devant les yeux, et cet objet dont vous aurez détourné vos regards fera votre plus grande peine, ces plaies, ce sang, cette agonie si cruelle, vous reprocheront éternellement votre insensibilité; accablé de ces reproches, vous gémirez inutilement, vous direz, et jamais vous ne le direz sans désespoir: Un Dieu est mort pour moi, et je suis damné éternellement; le sang versé pour mon ame est d'un prix infini, et elle est perdue sans ressource; Dieu m'a aimé avec cet excès, et me voici malheureux pour toujours; un Dieu s'est fait homme pour m'ouvrir le Paradis, et j'en suis exclu; Dieu voulait me placer dans le Ciel, et ce qu'il a fait dans cette vue marque combien ce désir était ardent, et je n'ai pas voulu profiter de tant de douleurs, de tant d'efforts, de tant de soins; une rançon si abondante ne m'a servi de rien. Je vous exhorterais à avoir du zèle les uns pour les autres, à l'imitation de Jésus-Christ; mais si vous êtes fervens, cette exhortation est inutile pour vous: quand on a connu l'importance du salut, et combien Dieu est aimable, sans y songer on travaille à le faire aimer. Si nous sommes tièdes, comment serons-nous susceptibles de zèle pour le salut des autres, vu que nous négligeons le nôtre? Si nous ne faisons pas les choses nécessaires pour nous, comment serons-nous pour les autres ce qui est de surérogation? Qu'ai-je donc à faire, sinon de vous prier d'écouter Jésus-Christ, qui vous dit du haut de sa croix: Toutes les peines que je souffre comparées aux peines que je vous épargnais m'ont paru légères; pourquoi en faites-vous si peu de cas? pourquoi tant flatter ce corps à la vue de mon corps déchiré pour vous? pourquoi tant de plaisirs, tant de douceurs, si je m'en suis entièrement privé par l'amour que je vous portais? *Miserere animæ tuæ, placens Deo*: Ayez pitié de votre ame; la

mort n'en terminera pas les misères , puisque cette ame est immortelle. Votre corps périra , il n'en restera plus rien ; et ce corps vous le gorgez de plaisirs , dont l'effet sera d'augmenter les tourmens de l'ame pendant toute l'éternité : *Miserere animæ tuæ* : Croyez-moi , ayez pitié de votre ame , de cette ame pour laquelle je me suis senti tant de compassion. Vous ne pouvez la sauver , cette ame , si vous voulez conserver votre corps ; elle périra infailliblement , c'est un article de foi , si son ennemi mortel , si le corps ne périt. Soyez donc sage une fois , et dans une affaire si importante attachez-vous au parti le plus sûr. Il n'y a pas d'autre chemin pour le Ciel que la route que je vous ai montrée. Je vous ai frayé ce sentier épineux , j'y suis votre guide , votre modèle , en ayant franchi le premier toutes les difficultés ; que devez-vous craindre en marchant sur mes pas ? Embrassez donc cette croix , c'est par elle que vous pouvez entrer dans le Ciel , que je vous promets , si avec moi vous vous liez à cette croix. Non , ames saintes , il n'en faut pas douter , il n'y a point de salut sans la croix : dans cette vue , dites avec le disciple du Sauveur , mais dites-le par un sentiment qui parte du cœur : *O bona crux , quæ decorem ex membris Christi accepisti !* O croix salutaire , aimable croix , que vous vous faites désirer , que vous vous faites long-temps attendre ! quel réduit vous dérobaît à mes poursuites ? où demeuriez-vous cachée lorsque je vous cherchais avec tant d'empressement ? que vous m'avez coûté de larmes et de soupirs ! mais enfin je suis trop heureux , puisque pour prix de tous ces mouvemens je vais vous posséder , je vais mourir entre vos bras.

Si ce sont là les idées que Jésus-Christ et les Saints ont eues de la croix , mon Dieu , que nos sentimens sont différens ! Avec quelle ardeur les Saints n'ont-ils pas cherché la croix ? avec quel soin ne l'évitons-nous pas ? Il faut qu'il y ait bien de la différence dans nos intérêts , ou , si Jésus-

Christ ne s'est pas trompé , il faut que nous soyons dans la plus pitoyable erreur. Mais enfin promettons-nous à Dieu d'aller chercher les croix les plus rigoureuses ? Non , Chrétiens auditeurs , je ne vous donne point ce conseil , il vous mettrait à de trop rudes épreuves , vous manqueriez à votre parole ; il ne faut rien promettre à l'oraison qu'on ne puisse tenir , il faut se souvenir que c'est à Dieu que nous adressons nos promesses. A quoi donc nous servira la vue de tous les tourmens de ce divin Sauveur ? A nous humilier , à nous confondre. Que j'ai de confusion , ô mon Dieu , d'avoir si mal reçu les croix , de vous avoir témoigné si peu d'amour , si peu de docilité ! Comment dans les plus légères traverses me suis-je comporté ? que de murmures ! que de lâchetés ! Quelle consolation si j'avais souffert patiemment tout ce qui m'est arrivé ! quel trésor de graces et de mérites ne me serais-je point fait ! tous ces maux sont passés , et il me resterait des mérites et des récompenses éternelles. Si je ne puis forcer mon cœur à aimer les croix , je l'obligerai du moins à aimer un peu moins le plaisir ; je m'en priverai souvent , parce que je vous aimerai , ô mon Dieu : par ce sacrifice , par cet amour je me disposerai à recevoir de plus grands biens. Divin Jésus , bénissez nos résolutions , rendez-les efficaces. Ainsi soit-il.

SUR LA TRAHISON DE JUDAS.

Juda, osculo filium hominis tradis ?

Judas, vous trahissez le fils de l'homme par un baiser ?
(*Luc. 22.*)

VOICI un grand sujet de méditation : c'est la trahison de Judas, le crime le plus énorme et le plus étonnant qui ait jamais été commis. Faisons, MM., quelques réflexions, premièrement sur le péché du traître, secondement sur son obstination dans le péché, troisièmement sur sa mort dans le péché. Il n'y a rien que de singulier, rien que d'extraordinaire dans tout ceci. Mon Dieu, donnez-nous des lumières pour profiter du malheur de ce perfide, pour concevoir tant d'horreur d'une perfidie si noire, qu'elle ne puisse jamais porter jusqu'à nous ses mortelles atteintes.

Judas s'étant aperçu du projet des Prêtres, et des vains efforts qu'ils avaient déjà faits pour se saisir de la personne du Fils de Dieu, conçu dans son cœur le plus détestable dessein qui ait jamais été formé par aucun autre homme. Il alla trouver les ennemis de son maître, et prenant part à leur embarras, Vous cherchez, leur dit-il, un moyen d'exécuter la résolution où vous êtes de prendre Jésus de Nazareth ? le jour vous craignez le peuple, la nuit vous ne savez pas où il se retire : que me donnerez-vous ? et je vous le livrerai. Quoi ! malheureux, vous le livrerez, vous trahirez votre divin Maître, vous le mettrez entre les mains de ses plus cruels ennemis, vous vous servirez de l'amitié qu'il a pour vous pour lui faire cette trahison ? Rien ne l'arrête, MM., il s'offre à tout : on lui promet trente deniers, il donne sa parole, et

dès lors il ne cherche plus que l'occasion favorable pour s'acquitter de sa promesse. Il vient à la cène ; il sort , il demande des soldats , il leur donne un signal , il aborde le Fils de Dieu , il le salue , il lui donne un baiser , on se saisit de l'innocente victime. Dans ce seul événement quelle source inépuisable de réflexions !

La première , sur l'énormité de ce crime , sur l'injustice du traître ; livrer un innocent , un saint , un Dieu : ensuite sur son ingratitude ; l'Apôtre de Jésus , le témoin de ses miracles et de son pouvoir , voilà l'auteur de la trahison : enfin , sur le motif ; trente deniers le portent à cet excès. D'abord admirez la faiblesse et la fragilité de l'homme.

Mon Dieu , de quels forfaits un homme n'est-il pas capable , puisqu'un Apôtre a pu vous vendre comme un esclave , et vous mettre entre les mains de ceux qui vous cherchaient pour vous perdre ? Qu'un si noir attentat nous doit inspirer et d'humilité et de crainte ! Quand aujourd'hui je serais un apôtre , je puis demain être un Judas. Tout ce qu'a pu faire un autre homme , je puis le faire ; je ferais pis encore que tous ceux dont la vie et les actions me scandalisent , si vous m'abandonniez un seul moment. Ne m'abandonnez donc pas , ô mon Dieu , toute ma confiance est en vous. Je suis assez persuadé de ma faiblesse ; si je ne tombe pas dans les plus grands désordres , toute la gloire vous en est due ; je n'ai que trop d'expérience de ma fragilité , et dans ce que j'ai fait , j'ai assez vu ce que je suis capable de faire.

En second lieu , admirez jusqu'où l'avarice peut porter un cœur quand un fois elle s'en est rendue maîtresse. Vous savez , MM. , combien de haines , de divisions , de querelles , de meurtres , l'amour de l'or et de l'argent cause dans le monde ; c'est la source de la plupart des grands crimes. Ne la nourrissez-vous point dans votre cœur , cette cruelle passion ? Comment pourrez-vous le connaître ? le voici. N'avez-vous point de peine à donner l'au-

même , à payer vos dettes , à donner ce qui est nécessaire à votre famille ? Quand vous perdez , soit au jeu , soit par quelque autre accident , n'êtes-vous point troublé ? ce trouble ne va-t-il point jusqu'au désespoir ? dans ce désordre de votre ame ne trahissez-vous point Jésus-Christ pour de l'argent ? soit par l'avidité de gagner , soit par la crainte de perdre , n'avez-vous point recours au mensonge , au jurement ? Judas livre son maître pour trente deniers ; la somme n'était pas si modique que vous pensez. Combien de fois pour beaucoup moins vous êtes-vous emporté , avez-vous médité , outragé , trompé peut-être ? Mon Dieu , quelle honte de vous vendre ainsi pour un vil limon , de vendre en même temps mon ame , le Paradis , mon salut éternel ! Malheureux or , que je n'ai que trop aimé , de quelle haine ne sera pas suivi ce fatal amour , puisque tu m'as si souvent porté à offenser Dieu ? Mon Dieu , que ne puis-je racheter par la perte de tous mes biens les péchés que la soif des richesses m'a fait commettre ? Je les rachèterai , ô mon Dieu , ces péchés , en faisant part aux pauvres de mon bien , en vous le donnant par les mains des pauvres ; il a été pour moi , cet or funeste , une occasion de vous déplaire , il sera désormais entre mes mains un moyen de vous fléchir.

En troisième lieu , considérez que le crime de Judas n'a pas été un premier coup d'essai ; il avait une pente naturelle à l'avarice , et Jésus-Christ lui ayant donné le soin de son épargne , il dérobaît de temps en temps quelque chose dans cette bourse commune. Un homme prudent , un homme qui aurait eu le désir de se sauver , aurait demandé au Fils de Dieu de confier cet argent à un autre. C'était peu , ce n'était presque rien que ce qu'il prenait , il ne pouvait pas prendre beaucoup ; mais ces petits larcins multipliés nourrissaient toujours et faisaient croître sa passion ; elle en vint à l'excès funeste que nous ne pouvons nous rappeler sans frémir. A cette occasion , MM. , de tous les avis qu'on peut donner à

un homme, soit pour la vie civile et morale, soit pour la vie chrétienne et parfaite, le plus utile, le plus nécessaire, le plus important, le voici : connaissez votre passion, et armez-vous de constance contre elle, faites-lui une guerre continuelle. Ce n'est rien dans le commencement ; mais ce rien, si vous le négligez, vous verrez que dans la suite il vous conduira au précipice. Un jour viendra que vous ne serez plus le maître de cette passion flattée ; il se présentera une occasion, le démon vous tentera, vous succomberez, vous périrez. Quoique vous ne commettiez aujourd'hui que des fautes légères, l'habitude ne laisse pas de se fortifier, comme elle le ferait par des fautes plus considérables. Vous ne dites que de petits mensonges pour vous excuser de quelques fautes aussi minces, vous vous accoutumerez au mensonge ; et si on ne vous croit pas, vous en viendrez, pour excuser les grandes fautes, jusqu'à vous parjurer. Vous ne dérobez que peu de chose, mais la passion d'avoir croîtra, et dans la suite rien n'arrêtera vos rapines effrénées. Aujourd'hui votre esprit n'est sali que par des pensées, ou tout au plus il échappe à vos yeux quelques regards ; la suite en sera funeste. Ai-je donc de la passion, de l'empressement pour quelque chose que ce soit, même pour des choses permises, je dis plus, pour des choses saintes ? arrachons de bonne heure cette passion. Si j'en ai pour le jeu, pour les spectacles, pour le gain, pour les honneurs, détruisons ces monstres naissans : nous ne leur sacrifierons dans les premiers jours que nos prières, ils nous distrairont, ils nous troubleront ; mais de ces distractions, de ce trouble suivra le sacrifice de notre ame, de notre Religion. Mon Dieu, ne le permettez pas, guérissez-moi de mes passions. Je vais désormais veiller avec soin sur elles, je redouterai de satisfaire ma passion, quelque innocente qu'elle paraisse ; ce sera assez que j'y sente trop de pente, trop d'empressement : je tâcherai de conserver mon cœur libre,

afin que vous y régniez seul et avec un empire absolu.

Nous verrons encore mieux par l'obstination de Judas dans son péché ce que peut une passion déjà établie. Car, MM., on peut dire que Jésus-Christ n'oublia rien pour l'engager à quitter son sacrilège dessein : d'abord, comment le traître peut-il résister à l'adieu que Jésus-Christ fait à ses Apôtres au cénacle ? Je vais, leur dit-il, verser mon sang pour vous, mon heure est venue, je veux pour la dernière fois manger avec vous. Ne pouvait-il pas penser que puisqu'il prévoyait sa mort, il prévoyait aussi le crime projeté contre lui ? Mais Jésus parle encore plus ouvertement ; Un de vous me trahira, dit-il ; et Judas lui demandant si c'était lui : Oui, répond-il, oui, vous-même : il est nécessaire, ajouta-t-il, il est nécessaire que je meure, mais malheur à celui qui me trahira ! Il ne laisse pas de lui laver les pieds, de lui donner son corps à manger, et son sang à boire. Au jardin il le reçoit comme un ami. *Amice, ad quid venisti ?* Il se sert de termes encore plus clairs dans le temps que le perfide exécute son dessein, que c'en est fait, qu'il le livre : *Juda, osculo filium hominis tradis ?* Mon Dieu, que vous avez de peine à nous perdre ! qu'il vous en coûte de nous voir périr ! que ne faites-vous point pour l'empêcher ! que de reproches, que de tendres remontrances, que d'instances, que de poursuites amoureuses avant de nous laisser courir à notre perte ! mais quelle est notre dureté ! nous résistons à un zèle si pressant.

MM., ne sommes-nous point coupables de cette faute ? sujet important de l'examen le plus sérieux. Ne résistez-vous point à Dieu ? Ne vous demandait-il point quelque chose que vous ne voulez pas lui accorder ? Il y a si long-temps que cette conscience est inquiétée, elle se sent chargée de je ne sais quel poids qui l'embarrasse : jamais vous n'entendez parler de Dieu, jamais vous ne songez à la

mort, jamais vous ne rentrez en vous-même, que vous ne soyez troublé; vous entrevoyez que tout n'est pas dans l'ordre, vous ne voudriez pas mourir comme vous êtes. Mais pourquoi, dira quelqu'un? le mal que je fais ne va pas loin, je ne me sens coupable d'aucun péché grief, et cependant je ne suis pas satisfait: d'où vient cette inquiétude? C'est que Dieu demande de vous plus que vous ne faites pour lui; ce n'est point assez pour vous, votre zèle trop borné répond mal aux graces que vous avez reçues. Que je suis malheureux de vous résister, ô mon Dieu, et par-là de m'opposer à mon bonheur! Quand je n'aurais aucun intérêt à faire ce que vous demandez de moi, ne serait-ce pas assez que vous me fissiez l'honneur de me le demander, de me presser, de me faire comprendre que je vous plairai en le faisant, que je vous en serai plus agréable? Mais faisons encore une autre attention; c'est qu'après avoir résisté long-temps par obstination, par lâcheté, on résiste enfin en quelque sorte par impuissance: on ne se rend pas au commencement, parce qu'on ne le veut pas; mais à la fin on est insensible, parce que Dieu ne veut plus de nous: quand on a résisté durant un certain temps, et jusqu'à un certain point, c'en est fait, les graces de Dieu les plus fortes nous deviendront inutiles, on emploiera en vain et les caresses et les menaces, quand on ferait des miracles, on ne nous changerait pas, tout le monde se convertirait à nos yeux, et nous ne nous sentirions pas la force d'imiter un exemple si frappant.

On trouve des hommes dans ce déplorable état. Quand j'en vois, je les plains, je frémis, mais je ne perds guères de temps auprès d'eux. Ne sommes-nous point déjà dans cette funeste situation? A Dieu ne plaise, nous serions perdu sans ressource. Mais n'y viendrons-nous pas peut-être bientôt? Non, Seigneur, parce que dès aujourd'hui je me rends à vous, et je vous promets à la vue et du ciel et de la terre que je ne vous résisterai plus.

Mille fois je vous demande pardon de ce que j'ai si long-temps abusé de votre bonté. Qu'elle est grande, qu'elle est excessive, cette bonté, de ne s'être point rebutée des mépris que j'ai faits d'elle ! Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas, ô mon Dieu, de ce que vous ne vous êtes point encore lassé, de ce que vous ne m'avez point encore abandonné ! Recueille, ô mon ame, recueille ce qui te reste de forces, et sans aller plus loin, voyons ce que de Dieu demande de nous, et ne différons plus l'exécuter : *Domine, quid me vis facere ?* peut-être ce que vous attendez de moi, ô mon Dieu, c'est une confession générale, une restitution, un entier éloignement du jeu, des compagnies, un peu plus de charité envers le prochain ? Eh ! que fais-je de mon bien, de mon loisir, et de tous les talens que Dieu m'a donnés pour gagner le Ciel, talens dont il me demandera un compte rigoureux ? Peut-être ne faudrait-il qu'un peu plus de règle dans ma vie, qu'un peu plus de douceur, qu'un peu plus de maturité, de modestie, moins d'affectation, plus de soumission, plus de mortification ? Quoi que ce puisse être, mon Dieu, vous serez content.

Le comble de l'obstination, c'est lorsque l'on va jusqu'à l'impénitence finale, et qu'on meurt dans son péché. Mais qui serait assez aveuglé, assez endurci pour vouloir finir ses jours dans son péché, et ne pas faire pénitence du moins en mourant ? Écoutez, MM., une des choses les plus étonnantes qui soient jamais arrivées dans ce genre. Judas n'eut pas plutôt livré son maître aux soldats qui le cherchaient, que se retirant de la troupe, il commença à songer au crime qu'il avait fait ; toutes les bontés de Jésus-Christ, toutes les graces qu'il lui avait faites, lui revinrent à l'esprit, il se ressouvint de la posture où il l'avait vu à ses pieds, de la manière tendre dont il l'avait averti, du baiser qu'il avait bien voulu recevoir ; d'ailleurs il se représente l'innocence, le zèle, la charité, la

sainteté de l'Homme-Dieu , et sous tous ces points de vue on ne saurait dire combien son péché lui paraît énorme , combien il se trouve abominable à ses propres yeux , de quel trouble , de quelle douleur il est saisi. Il avait cru que Jésus-Christ s'échapperait d'entre les mains de ses ennemis , comme il avait fait si souvent : *Quare tenete eum et ducite cautè.* De plus , il ne pouvait s'imaginer qu'on trouvât jamais de quoi le condamner à la mort , ou que le peuple pût souffrir cette injustice. Mais quand il voit que son téméraire procédé va plus loin qu'il n'avait pensé , que le Fils de Dieu est déclaré digne de mort par les Pontifes , qu'on le va livrer aux Gentils pour être crucifié , et que la mort de ce Fils unique du Père éternel va être le fruit de son avarice , sa douleur s'augmente à un tel point , qu'il se hâte de rejoindre les Prêtres , il confesse hautement son crime , *peccavi* , il rend l'argent , il tombe dans le dernier désespoir. Quelle pénitence ! et qu'il est étrange qu'elle lui soit inutile ! il fait l'aveu de son péché , il se détache de l'objet de sa passion , il conçoit une horreur si grande de sa faute , qu'il ne peut se supporter soi-même , enfin sa douleur est telle , que la vie lui devient insupportable après son forfait ; et cependant , MM. , il est damné : ce n'est pas faute de douleur , de confusion , de réparation ; c'est faute d'espérance : il est vrai ; mais qu'importe d'où vienne le défaut , si enfin il est perdu ? Combien de pénitences dont les dehors sont si frappans , et qui au fond sont de fausses pénitences , de véritables impénitences ? Que dirons-nous de votre pénitence , de cette pénitence si froide , si imparfaite , lorsque nous voyons que Dieu rejette la pénitence de Judas ? Voilà à quoi nous conduisent nos délais ; différer toujours , attendre jusqu'à l'extrémité , c'est pousser à bout la patience du Seigneur.

Mais remarquez , s'il vous plaît , que ce fut principalement le souvenir de la bonté de Jésus-Christ qui lui causa cette excessive douleur , et que ce

souvenir ne le put rassurer contre le désespoir. Il crut le Sauveur si bon , qu'il jugea impardonnable l'abus qu'il venait de faire de sa bonté , et il ne crut pas qu'il fût assez bon pour lui pardonner. Hélas ! si dans l'excès de sa douleur il était venu se jeter aux pieds de Jésus-Christ , si devant Pilate , et en présence de tout le peuple il eût demandé grace , si sur le Calvaire il se fût approché tandis que Jésus-Christ était sur la croix , avec quelle joie ce Pasteur mourant aurait-il vu venir sa brebis égarée ! Voilà , MM. , le plus grand outrage que Judas ait fait au Fils de Dieu , voilà les deux plus grandes tentations ; d'abord pécher dans l'espérance du pardon , et après avoir péché , refuser de se convertir par désespoir d'en venir à bout. On ne saurait dire quel est le plus grand de ces deux maux , il y a dans l'un et l'autre de quoi faire frémir. Ne suis-je point coupable du premier ? Quelle férocité ! offenser Dieu parce qu'il est bon ; c'est parce que vous êtes bon que je veux prendre toutes sortes de mesures pour ne point vous offenser , que je veux éviter les moindres fautes , que je veux chercher à vous plaire en tout. Je déteste , j'ai horreur de ma brutalité passée ; mais néanmoins je ne désespère pas de votre bonté. Je ne me flatte pas dans la fausse espérance des pécheurs , qui s'imaginent qu'ils auront toujours assez de temps , qu'il suffit de demander pardon quand ils ne pourront plus offenser Dieu ; mais j'espère que vous vaincrez ma résistance , que vous me donnerez la force de surmonter mes passions , de faire une prompte et une véritable pénitence , de mourir à mes vices long-temps avant la mort , de consacrer le reste de mes années à votre service. Voilà ce que j'espère de vous , ô mon Dieu , et voilà ce que je vous demande. Et pourquoi ne l'espérerais-je pas ; puisque je sens déjà que mon cœur se détache des choses qu'il a le plus aimées , qu'il commence à désirer ardemment d'être à vous , et de n'aimer plus que vous ? Soutenez ces désirs , Seigneur ,

puisqu'e c'est vous qui me les avez donnés , rendez-les efficaces par votre grace ; ne permettez pas que je perde plus de temps , mais faites que dès aujourd'hui je commence à faire ce que je voudrai avoir fait , et ce que je ne pourrai plus faire à la mort. Ainsi soit-il.

SUR LA CHUTE DE SAINT PIERRE.

Amen dico tibi , quia ' à hac nocte , antequam gallus cantet , ter me negabis.

Je vous dis en vérité que durant cette nuit , avant que le coq chante , vous me renoncerez trois fois. (*Matth. 26.*)

QUOIQUE la chute de saint Pierre ne soit pas un péché aussi funeste que la trahison de Judas , cette chute n'est ni moins surprenante , ni moins instructive. Il est dit dans l'Évangile que Jésus-Christ étant pris et conduit chez les Pontifes , saint Pierre le suivit de loin jusqu'à la maison d'Anne et de Caïphe , et qu'étant entré dans la salle avec d'autres , il s'approcha du feu où se chauffaient plusieurs domestiques du Pontife , hommes et femmes. Une servante l'envisageant fixement : N'êtes-vous pas , lui dit-elle , un des disciples de cet homme ? Non , répond saint Pierre , je ne suis point de ses disciples , je ne le connais pas. Jusqu'à deux et trois fois il continue de protester et de jurer qu'il ne le connaissait point. Voyons les causes de cette chute du côté de saint Pierre , les causes de cette chute du côté de Dieu , et la pénitence de l'Apôtre coupable. D'où vient qu'il est tombé d'une manière si funeste ? d'où vient que dans le premier des Apôtres Jésus-Christ a permis une chute si funeste ? quelle pénitence cet Apôtre a-t-il faite après sa chute ?

Du côté de saint Pierre, les causes de son péché sont la présomption, la négligence, et l'imprudence. Vous savez que Jésus-Christ ayant prédit à tous ses Apôtres que sa passion serait pour eux une pierre de scandale, et qu'elle les détacherait tous de sa personne, Pierre eut la témérité de dire qu'à l'égard des autres cette prédiction pourrait être vraie, mais qu'à son égard on lui arracherait plutôt la vie. Voilà une extrême présomption. Quoi ! Pierre, vous croyez que votre maître se trompe, qu'il parle imprudemment, et qu'il ignore quel sera le résultat de ses paroles ? Je me sens, dites-vous, une résolution forte de mourir pour lui. Oui, mais lequel des deux vous paraît le plus vraisemblable, ou que Jésus-Christ a prophétisé fausement, ou que vous changerez de résolution ? Il ne fait point toutes ces réflexions ; et le Sauveur, pour rabattre son orgueil, pour l'humilier, lui ayant dit qu'il le renoncerait trois fois dans cette même nuit, il ose refuser de le croire ; à cette incredulité il ose ajouter la présomption, ajouter que quand il faudrait mourir avec lui, il ne le renoncerait pas. C'était dans saint Pierre une audacieuse témérité de parler de la sorte, quoiqu'il s'agît d'un crime énorme, et qu'il n'eût jamais commis de pareille lâcheté ; mais si nous avons dans nos propres forces cette même confiance, après tant de chutes quel serait notre orgueil ? Travaillons à notre salut, Chrétiens auditeurs, travaillons-y avec courage, mais au courage joignons la crainte : *Cum timore et tremore salutem vestram operamini*. Hélas, mon Dieu ! si les cédres ne peuvent résister au plus faible soufle de vent, si la voix d'une vile esclave a fait tomber la principale colonne, la pierre fondamentale de votre Église, comment puis-je par moi-même faire face à tant d'ennemis, ennemis domestiques, ennemis étrangers, à tant d'objets, à tant de mauvais exemples, à tant d'occasions, à tant de démons qui me persécutent, et qui ont juré ma perte ?

La seconde cause de la chute de saint Pierre fut sa négligence. Ayant été averti du péril, il fallait veiller, prier, être en garde contre soi-même, comme Jésus-Christ l'avait ordonné : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem; spiritus quidem promptus est, caro autem infirma*. Sur quoi je vous prie de remarquer en passant que le Sauveur, en lui donnant un avis, semble aussi lui préparer une excuse pour sa faute; il semble même l'excuser par avance, afin que quand il aura péché, il ne tombe pas dans le désespoir. Je sais que si vous m'offensez, vous le ferez plutôt par fragilité que par malice; l'esprit et le cœur sont pleins de force, mais la chair est la faiblesse même. Ne sommes-nous point coupables d'une paresse semblable? mesurons-nous nos pas? usons-nous de précaution? marchons-nous les yeux ouverts pour voir s'il n'y a point de pièges où nous posons le pied? Ce livre, cette compagnie, cette conversation, ce lieu, ne sont-ce pas des dangers à éviter? Quand on craint Dieu, jusqu'où ne porte-t-on pas la circonspection? on tremble à l'ombre même du péché, on se défie de tout. Je ne saurais assez admirer la vigilance des Saints. Un saint Louis de Gonzague n'ose regarder en face l'Impératrice, ni même sa propre mère. Voilà comme l'on se comporte quand on vous craint, ô mon Dieu. Faut-il s'étonner si je tombe? je marche sans armes, je marche au milieu des ennemis avec une funeste sécurité. Mais quelle peine ne serait-ce point, quelle contrainte de marcher toujours avec défiance? Oui, quand c'est par une crainte servile; mais quand c'est l'amour qui nous rend circonspects, il n'y a point de peine, ou s'il y en a, on en est récompensé par la pureté du cœur, par la paix de la conscience, par la pensée que Dieu est témoin de notre application. Il faut du soin pour garder une ville, mais avec ce soin on y veille, on y dort en sûreté. *Orate*; Pour se défendre du péché un peu d'oraison serait nécessaire chaque jour; nulle chute qui ne vienne

de cette pernicieuse omission, on a remarqué que tous les scandales ont commencé par cette damnable négligence. Comment se pourrait-il faire qu'une personne qui s'entretient chaque jour avec Dieu, pût, après avoir considéré sa grandeur, l'offenser ce jour-là ?

La troisième cause de la chute de saint Pierre, c'est son imprudence. Il connaît sa faiblesse, et il se jette dans l'occasion : cette témérité est déjà un péché. La plupart des gens ne seront pas précisément damnés pour avoir péché ; car dans le monde qui peut s'empêcher de tomber, puisque dans la solitude on a tant de peine à conserver son innocence ? mais on sera damné pour s'être mis dans l'occasion. Examinez-vous, et promettez à Dieu d'en sortir. Mon Dieu, je suis sûr qu'en prenant cette précaution, je ne vous offenserai point ; mais quand, malgré tous ces soins, je vous offenserai, je viendrai me jeter à vos pieds avec confiance, et je vous dirai : *Domine, tu nosti figmentum meum, quoniam pulvis sum..... Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine, nisi solus Deus ?* Seigneur, vous connaissez le limon dont j'ai été formé ; qui peut, si ce n'est vous seul, faire naître l'innocence d'une source si impure ? Remarquez combien les mauvaises compagnies sont dangereuses, on s'y corrompt insensiblement. Pour moi, si j'étais dans le monde, je ne voudrais avoir de commerce qu'avec les gens de bien : outre les avantages temporels qui n'en reviendraient, les gens vertueux sont fidèles, raisonnables, pacifiques, désintéressés. Mais quand je ne considérerais que vous, Seigneur, devrais-je consentir d'avoir pour ami un de vos ennemis ? pourrais-je me joindre avec des âmes dont vous avez horreur ? puis-je dire que je vous aime véritablement, tant que j'aimerai ceux qui méritent votre haine ? ne crains-je point d'être enveloppé avec eux dans les malheurs qui les menacent ? Aimer des âmes qui sont au démon, ce serait me ranger avec elles sous son

empire. Je veux peu d'amis, ô mon Dieu, parce que vous me suffirez; mais si j'en ai, ils seront les vôtres; ou je les choisirai tels, ou je les rendrai tels, si je puis; ou, si je n'en puis venir à bout, je les abandonnerai pour toujours.

Les raisons de la chute de saint Pierre du côté de Dieu, ce n'était pas simplement le dessein qu'il eut de le punir, mais encore de prévenir les scandales. Car qui s'étonnera de voir des chutes après que le premier des Apôtres est tombé? C'était pour donner du courage au pécheur, qui verrait que saint Pierre après son péché n'a été ni moins grand, ni moins chéri, qu'il n'a reçu aucun reproche, qu'il n'a pas laissé d'être le chef de l'Église. Saint Grégoire dit que c'était afin d'obliger saint Pierre, à qui le Fils de Dieu donnait les clefs du Ciel, de ne pas être trop sévère pour les pécheurs, de ne pas se rendre trop difficile. Comme il avait beaucoup d'amour pour Jésus-Christ, il eût été dangereux que son zèle ne lui eût inspiré trop de dureté pour les pénitens: il avait donné une marque de ce zèle austère, quand le Fils de Dieu lui ayant ordonné de remettre les péchés, il lui demanda combien de fois et avec quelle mesure il userait de son pouvoir: *Quoties? usque septies?* Mais après sa chute, combien devait-il avoir de compassion pour les pécheurs? après avoir reçu avec tant de facilité la rémission de son crime, comment à l'égard des autres aurait-il pu la refuser, aurait-il pu mettre des bornes à l'exercice de son autorité? Aussi jamais pécheur se présenta-t-il à lui, sans qu'il fût attendri, sans qu'il se ressouvint de sa propre faute, sans qu'il recommençât à la pleurer amèrement? Est-il donc vrai, ô mon Dieu, que vous voulez non-seulement nous pardonner, mais que vous voulez encore qu'on nous traite avec douceur dans notre péché? Mon Dieu, que nous sommes malheureux de vous avoir offensé, malheureux encore de ne pas retourner à vous plus promptement! D'ailleurs croyez-vous

que quelque présomptueux qu'eût été saint Pierre, le Fils de Dieu eût jamais permis sa chute, s'il n'eût su qu'elle lui devait être avantageuse ? Il aimait Jésus-Christ, cet amour devait lui rendre sa faute utile : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*. Le Seigneur prévoyait que Pierre, après avoir péché, serait plus humble, serait plus circonspect. Combien par son humilité s'est-il attiré de grâces qu'il n'aurait jamais eues ? combien par sa circonspection a-t-il évité de fautes où sans elle il serait tombé ? Il prévoyait que l'amour de son Apôtre serait plus ardent après une si grande indulgence. Oui, MM., pour vous dire naïvement ce que je pense, je ne doute point que saint Pierre n'ait été incomparablement plus saint que s'il n'avait jamais péché. O mon Dieu, si je pouvais faire cet usage de mes péchés ! Serait-il bien possible que je tirasse encore le plus solide avantage de mes plus grandes misères ? Il ne tiendra qu'à nous : faisons-nous des remèdes de nos propres maux, que notre pénitence compense tout avec usure ; rachetons par notre ferveur le temps que nous avons perdu, faisons servir nos propres péchés à l'exercice des plus précieuses vertus, à la pratique de l'humilité par l'humble et sincère aveu que nous ferons de nos crimes, à la pratique de la confiance, par l'espérance d'obtenir grace, malgré tant de sujets de désespérer, à la pratique de l'amour, en aimant d'autant plus le Seigneur qu'il nous a aimés dans le temps que nous l'outrageons, que nous le haïssions.

La pénitence de saint Pierre fut prompte, amère et continuelle. Saint Pierre ayant renoncé Jésus-Christ pour la troisième fois, le coq chanta ; et le Sauveur offensé regarda le coupable ; il n'en fallut pas davantage, il se ressouvint de la prédiction. Voilà un cœur brisé, son repentir éclate, cette ame est noyée dans l'amertume, deux fontaines de larmes coulent des yeux de Pierre, il se retire, il ne paraît plus, il va s'enfermer pour

donner plus de liberté à sa douleur. O vertu, ô force des regards de Jésus-Christ ! Mon Dieu, quand daignerez-vous jeter sur moi un pareil regard ? *Domine, quando respicies ?* Mais ne l'a-t-il pas déjà souvent jeté, ce regard salutaire ? hélas ! combien de fois vous a-t-il non-seulement regardé, mais touché intérieurement ? combien de fois vous a-t-il parlé au fond de l'âme ? n'est-ce point pour vous un sujet de confusion, un sujet de terreur ? Voilà la différence qu'on remarque entre les chutes des prédestinés, et les chutes des réprouvés. Les prédestinés tombent comme les autres, car quel est l'homme qui ne pèche point ? mais ce n'est que pour un moment ; à peine le mal est fait qu'ils s'en repentent, et qu'ils le réparent ; la première inspiration, la première grace, la première parole édifiante qu'on entend perce l'âme de douleur. Un réprouvé pèche, et il demeure dans son péché, il s'y plaît, il s'en glorifie ; on a beau prêcher, on a beau foudroyer, ce n'est pas pour lui qu'on foudroie, qu'on tonne. Ne sommes-nous point de ceux qui résistent ? Oui, mon Dieu, jusqu'ici j'ai été de ce nombre ; mais c'en est fait, je ne m'obstinerai plus dans mon péché : je voudrais bien pouvoir vous promettre que je ne vous offenserai plus, mais du moins ne m'endormirai-je point sur mes crimes, je ne les laisserai point croupir au fond de ma conscience, je les confesserai souvent ; et s'il arrivait que je perdisse votre amitié, ce que vous ne permettrez pas, Seigneur, je prévien-drai le temps que je me serai prescrit pour recourir au Sacrement de la réconciliation.

La pénitence de saint Pierre fut amère, ce ne fut pas de ces douleurs superficielles ; son cœur fut pénétré du plus vif regret. Il sort du lieu où il a péché, il a horreur de tout ce qui l'a porté au crime, il ne se montre plus ; il n'est pas nécessaire de lui dire de sortir de l'occasion. Comparons cette conduite à la nôtre, ce retour à tant de démarches, à tant de confessions que nous avons.

faites. Est-ce donc , ô mon Dieu , si peu de chose que de vous avoir déplu ? sais-je bien d'ailleurs quel mal je me suis fait à moi-même ? Hélas ! un faux pas , le moindre mal que je me fais , un rien , c'en est assez pour mettre en moi un désordre sensible ; mais mon ame est-elle blessée ? je ne daigne pas en considérer les plaies , je demeure dans la plus entière sécurité. Je ne voudrais pas avoir mécontenté un de mes amis , un misérable même que je ne connaîtrais point : si pour les personnes que j'aime , pour celles que je connais à peine , je sens se réveiller en moi des sentimens de tendresse , d'où vient à votre égard mon inflexible dureté ? serait-ce que je ne vous aime point ? Qui me donnera cet amour , ô mon Dieu , cette source inépuisable de larmes si propres à me laver à vos yeux ? *Quis det capiti meo aquam , et oculis meis fontem lacrymarum , et plorabo die ac nocte ?* Il n'y a que vous , ô mon Dieu , de qui je puisse espérer cette grace. A la vue de mes désordres les pleurs ont coulé de vos yeux , aux fontaines d'eau se sont mêlés les ruisseaux de votre sang ; par cette eau , par ce sang , par toute la douleur que vous ont causée mes péchés , je vous en conjure , faites que je les pleure à mon tour , et qu'ils soient effacés par l'amertume qu'ils verseront dans mon ame.

La pénitence de saint Pierre fut perpétuelle ; quelle plaie dans le cœur de cet Apôtre ! plaie qui ne cessa de saigner jusqu'à la mort ; toutes les nuits ses yeux étaient baignés de larmes , ses joues sillonnées le faisaient assez voir. Pour un seul péché , un péché où il avait demeuré si peu de temps , un péché où la fragilité avait eu tant de part , se versaient toutes ses pleurs ; et moi qui ne me confesse jamais que je ne me sente coupable de plusieurs infidélités , je m'imagine que ma pénitence a assez duré , lorsque j'ai récité quelques courtes prières ! Combien de damnés pleureront éternellement de moindres péchés , et un moindre

nombre de péchés ! Quel fonds de réflexions, Chrétiens auditeurs ! Oui, toute notre vie doit être une vie de pénitence : ainsi en usa Magdeleine aussi bien que Pierre. Ce n'est pas à dire qu'il faille se retirer dans la solitude, porter la haire, gémir sous le cilice et sous la cendre ; il y a une pénitence propre de toutes les conditions, et c'est l'unique pénitence que Dieu demande : se détacher du monde, se faire en soi-même une solitude, porter en quelque sorte un deuil continu, et dans les habits, par la modestie qu'on y observe, et dans le cœur, par la componction qu'on y nourrit ; fuir la vaine joie des gens du monde, avoir en horreur leurs plaisirs séducteurs ; voilà la règle de votre pénitence. O la triste vie ! Que savez-vous ? Demandez-le à ceux qui en ont l'expérience, cette tristesse apparente s'accorde avec une joie incroyable. Mais quand je n'y trouverais point d'autre avantage que de vous venger, ô mon Dieu, que de satisfaire à votre justice, que de punir mes sens, que de purifier mon âme, que de la rendre plus agréable à vos yeux, que de me préserver de nouvelles chutes, ne serait-ce pas assez pour me faire aimer la vie la plus triste en apparence ? Oui, je l'aimerais, cette vie pénitente, ne m'offrirait-elle que des rigueurs. Mais je le sais, sous les dehors les plus rebutans elle cache les plus pures délices, elle est elle-même comme un avant-goût des délices dont elle sera suivie dans l'éternité. Ainsi soit-il.

 SUR LA CONDUITE DE PILATE

DANS

 LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Ego nullam invenio in eo causam.

Je ne trouve en cet homme aucun sujet de condamnation.
(*Joan.* 18.)

LA conduite de Pilate dans la passion de Jésus-Christ a quelque chose de si singulier et de si instructif, que j'ai cru en devoir faire le sujet de l'une de nos considérations. Quelques-uns souhaiteraient sans doute que je m'attachasse aux circonstances de ces mystères qui regardent plus immédiatement Jésus-Christ, et qui paraissent plus propres à exciter des sentimens de dévotion ; mais je me suis imaginé que dans les commencemens il valait mieux prendre des sujets capables d'instruire, des sujets propres pour toutes sortes de personnes. Les douleurs de Jésus-Christ sont plutôt des sujets de contemplation qu'une matière de méditation, et ceux qui se sentent portés à les méditer n'ont, pour le faire avec succès, guères besoin de secours. D'ailleurs nous aurons peut-être occasion de traiter ce que la passion du Sauveur nous présente de plus propre à faire naître des sentimens tendres, et à exciter la compassion. Quoi qu'il en soit, travaillons à purifier notre ame, à détacher notre cœur : pureté de l'ame, détachement du cœur, dispositions nécessaires sans lesquelles on n'entre dans l'intelligence d'aucun mystère.

MM. , Pilate connut Jésus-Christ, il le voulut sauver, et cependant il le condamna. Voilà les trois points de cette méditation.

Pilate connut Jésus-Christ, il connut son innocence : *Quid enim mali fecit ?* Le silence , la patience , la modestie de l'homme Dieu le persuada que ce ne pouvait être un aussi méchant homme qu'on le publiait ; rien en lui n'annonçait un séducteur ; son visage , son procédé , démentaient toutes les accusations ; que manque-t-il à ce juge timide pour l'adorer, pour lui rendre les honneurs qui lui sont dus , pour se faire son disciple ? Qu'il y a de différence , ô mon Dieu , entre vous connaître et vous aimer ? Hélas ! presque tout le monde vous connaît, il est peu de personnes à qui vous ne présentiez , du moins quelquefois, je ne sais quelles lumières qui leur font parfaitement entendre ce que vous voulez qu'elles entendent ; mais la plupart des gens se contentent de voir ces lumières , ils les admirent , et ils ne font rien au-delà.

Lorsque Jésus commença à paraître dans la Judée , vit-on jamais rien de pareil aux mouvemens qu'il excita dans tous les esprits ? il n'y eut pas un cœur qui ne fût ému , on ne pouvait se rassasier de l'entendre , on le suivait dans le désert , sur les montagnes , jusque sur le bord de la mer. *Nunquam sic locutus est homo :* Jamais homme n'a parlé ainsi , disait-on. Quel est le fruit de cette admiration ? une Magdelène , un saint Matthieu , douze Apôtres , quelques disciples , quelques femmes se rendent sensibles au mystère de la rédemption. Que sert ce mystère à tout le reste ? Il devient une pierre de scandale , une occasion d'une plus sévère condamnation. *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum :* Cet homme est venu et pour la ruine et pour le salut de plusieurs. N'est-ce pas ce qu'on voit tous les jours ? on vient à la prédication , c'est la parole de Dieu qu'on y entend ; quel que soit le Prédicateur , il ne saurait affaiblir la vertu divine de cette parole ; elle est puissante , cette parole , elle est plus pénétrante qu'une épée à deux tranchans , elle passe jusqu'à la division

de l'ame et de l'esprit : *Vivus est enim sermo Dei et efficax , et penetrabilior omni gladio ancipiti , et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritûs , compagum quoque ac medullarum.* Malgré soi , pour ainsi dire , on est touché , quelques-uns , quatre ou cinq font de sérieuses réflexions , changent entièrement , tout le reste se contente d'admirer cette parole. On avoue franchement que le Prédicateur dit vrai , qu'il faudrait faire ce qu'il dit , qu'on est bien malheureux de ne se pas rendre , on voudrait mieux faire , cependant on ne fait rien. Saint Jacques compare cette sorte d'auditeurs à des gens qui se regardent dans un miroir , et qui s'en retirent ensuite sans réparer ce qui les défigure. Ce sont des gens qui croient qu'il suffit d'être touché , de goûter la prédication , de s'en entretenir même , et qui s'en tiennent à ces signes stériles de Religion ; cependant le temps des sermons se passe , et on oublie ce qu'on a entendu. Cela suffit-il pour les justifier ? au contraire , c'en est assez pour les rendre inexcusables. C'est sur quoi je trouve le sort des Prédicateurs bien malheureux , ils ne servent presque qu'à la condamnation des pécheurs , qu'à la manifestation de la justice divine. On disait de Jésus-Christ qu'il était dans le monde pour la ruine et pour le salut : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem* : on peut dire pour la ruine de plusieurs , et pour le salut d'un petit nombre : *In ruinam multorum , et in resurrectionem paucorum.* Voilà assez de considérations , venons maintenant à la réflexion. De quel nombre sommes-nous , Chrétiens auditeurs ? Quel fruit tirons-nous de la parole de Dieu ? ne nous contentons-nous point de l'admirer ? qu'avons-nous fait ? si nous avons profité , quel sujet de joie ! ce n'est pas une faveur légère. Bien des gens viennent au sermon , mais combien s'en retournent le cœur vide ? Si nous sommes toujours les mêmes , si nous voyons le bien sans le suivre , qu'en dois-je penser ? O mon ame , d'où vient

cette dureté ? que ce signe est funeste ! quel obstacle trouve en moi cette parole ! Ah ! du moins désormais il faut que je lui ouvre mon cœur. L'heure est venue où les morts entendront la parole de Dieu , où ceux qui l'auront entendue ressusciteront : *Venit hora in qua mortui audient verbum Dei , et qui audierint resurgent.* Après cette résurrection spirituelle , que ferons-nous ? nous fuirons les occasions , nous romprons les habitudes déréglées , nous renoncerons à la vanité , nous nous réconcilierons avec Dieu , nous nous occuperons dans les œuvres de charité , nous donnerons plus de temps aux exercices de la piété chrétienne.

Pilate ayant reconnu l'innocence de Jésus-Christ, l'ayant reconnu pour le fils de Dieu, quoiqu'il ne prît pas la résolution de le suivre, voulut du moins le sauver : que ne fit-il point pour y réussir ? il se donna des soins incroyables pour une affaire où tout était facile ; il l'envoie à Hérodes, il le propose avec Barrabas, il le condamne à la flagellation , il déclare qu'il ne se charge point de l'injustice qu'il y aurait de le faire mourir. A la place de tous ces détours il n'avait qu'à manifester sa volonté en faveur du fils de Dieu , il n'avait qu'à le retirer d'entre les mains des Prêtres , qu'à les menacer eux-mêmes de les faire châtier comme des imposteurs. Mais il voulait sauver Jésus-Christ, et en même temps ne pas perdre l'amitié de ces Prêtres ; il voulait contenter Dieu et le monde. Malheureuse politique , aveugle prudence des hommes , qui prétend allier deux extrémités aussi incompatibles que Dieu et le monde ! Que cette folle prétention est encore commune aujourd'hui ! Voilà une personne que Dieu éclaire , qu'il presse intérieurement de mieux vivre ; elle voit clairement et elle peut se dire à elle-même : Non je n'ai aucune piété , je ne vis point en Chrétien , tout en moi ressemble à la vie d'un Païen ; il faut changer , mais pour le faire il faut trouver un tempé-

rament ; je ne veux plus faire de mal dans les assemblées du monde , mais je continuerai de m'y trouver pour passer le temps ; pour ces habits , ces parures , je ne saurais m'en détacher , mais je veux toutes les semaines me présenter au tribunal de la pénitence ; je jouerai , mais dans ce que je hasarderai il y aura toujours quelque chose pour les pauvres ; je n'irai plus aux spectacles , au théâtre , mais tout ce qui s'y représente , je le lirai chez moi.

Chrétiens auditeurs , il aurait mieux valu et pour Jésus-Christ et pour Pilate , que la résolution d'opprimer l'innocence eût d'abord été prise ; car ces tempéramens , ces délais donnèrent occasion aux risées que le fils de Dieu souffrit chez Hérodes , à la préférence qu'on donna à Barrabas sur lui , enfin à cette cruelle flagellation ; et au bout de ces traitemens indignes il ne laissa pas d'être crucifié. C'est par cet endroit qu'il vaudrait mieux que les faux dévots n'eussent jamais eu la pensée d'aimer la dévotion ; ils lui font tort , ils se font tort à eux-mêmes , puisqu'ils ne sauraient persévérer dans leur entreprise ; tout ce qu'ils font pour le monde ne contente pas le monde , Dieu de son côté n'est pas content : si donc ils ne brisent entièrement leurs chaînes , ils sacrifieront enfin leur Dieu , et Dieu à son tour les abandonnera. Sur quoi je dis qu'à voir de quelle manière on débute , on peut presque juger de la persévérance ; non , on ne s'y trompe guères à cette marque : dès que vous voyez une ame qui n'use plus de réserve , qui est prête à tout , Dieu a pris possession de ce cœur , c'en est fait : mais tandis qu'on demande à traiter , rien encore n'est fait ; il ne faut pas perdre toute espérance , mais il ne faut pas faire grand fond sur le peu de bien qu'on pourrait faire.

Eh bien , MM. , parlons sans déguisement à notre Dieu , confessons notre misère en sa présence : voilà comme nous en avons agi avec lui jusqu'à présent , nous l'avons mis en comparaison avec le

monde ; nous avons voulu servir ces deux maîtres avec des soins égaux ; que dis-je , égaux ? de combien s'en est-il fallu ? quelle honte ! mais dans le projet de vie que je fais aujourd'hui , n'est-ce point là le plan que je me suis tracé ? Hélas ! il est vrai , mon Dieu , je m'imaginai que c'était prudence , discrétion , d'en user de la sorte ; mais , mon Dieu , je commence à découvrir le piège : non , je ne veux avoir qu'un maître ; quand je saurais que j'en puis contenter deux , je voudrais être à vous seul. Oui , le parti en est pris , plus de réserve pour notre Dieu : tout ce que je puis faire n'est rien , et ce rien je voudrais encore le partager ? En est-ce fait réellement ? la résolution en est-elle prise ? je prie notre Seigneur qu'il verse sur nous mille bénédictions : que dis-je ? avant que je l'en prie , il les a déjà répandues avec abondance ; c'est un torrent qu'aucune digue n'arrête plus , votre ame est arrosée par les eaux du Ciel , elle est inondée de délices spirituelles , et ses forces sont supérieures à tout.

Pilate voyant qu'il ne pouvait sauver Jésus-Christ et contenter le peuple , devait , selon toutes les règles , préférer la justice à l'injustice : mais il s'était rendu indigne de la grace qu'il lui fallait pour agir avec cette équité ; contre sa conscience il condamne le Sauveur : quel reproche pour toute sa vie ! Ce fut donc , MM. , ce fut dans le vrai le respect humain qui dicta cet arrêt inique ; on fit entendre au juge timide qu'on se plaindrait à César , il vit que d'ailleurs il s'attirerait toute la Synagogue , et par la crainte de cette disgrâce Jésus est condamné. Vous voilà donc , ô mon divin maître , vous voilà immolé à une considération humaine par un homme sage et éclairé , qui connaît votre innocence , votre sainteté : quelle injustice ! quelle faiblesse ! mais quelle folie de craindre Dieu moins que les hommes ! Mon Dieu , que vous souffrez souvent de notre part de pareilles injustices ! Car , il faut l'avouer , on trouve des personnes , et on

en voit tous les jours , qui sont tellement touchées de Dieu , tellement dégoûtées , désabusées des plaisirs et de la vanité , remplies de tant de ferveur , qu'elles ne se sentent plus de répugnance pour rien , que la solitude , que les mortifications mêmes ont des attraits pour elles : un seul point leur fait de la peine , les retient ; il faut se déclarer pour Dieu , et cette déclaration à combien de discours n'exposera-t-elle pas ?

Que dira le monde si j'en viens là ? Mais que dira Dieu si vous n'y venez pas , si au lieu de faire cette démarche généreuse , vous consentez de lui déplaire après tant d'inspirations ? Qu'a dit le monde de tant d'autres ? qu'en dit-il ? rien , ou chose qui mérite peu d'attention. Quand en effet on dirait quelque chose , est-ce qu'on ne dit rien de ceux qui continuent d'aimer la vanité ? Dieu permet qu'on parle beaucoup , qu'on parle d'une manière étrange contre une personne qui a craint de passer pour dévote ; mais que m'importe tout ce que peuvent dire les hommes ? sont-ce les hommes qui doivent me juger ? ces hommes , le monde entier résistera-t-il à votre puissance , ô mon Dieu ? ce monde me retirera-t-il de vos mains ? Il s'en va , il passe , ce monde ; quel gré d'ailleurs me saura-t-il des égards que j'aurai pour lui ? Mon Dieu , qu'il dise tout ce qu'il voudra ; on est indigne de vous servir , quand on craint d'être regardé , d'être traité comme le sont vos serviteurs. Vos ennemis osent se déclarer , et vos amis seront timides , seront lâches ! Non , je veux que tout le monde le sache ; je ne l'ai que trop servi , ce monde perfide , il faut que je commence à songer à mon Dieu , à ce Dieu par qui et pour qui j'ai été créé , à qui je me dois tout entier ; je veux que le monde le sache , afin qu'il perde toute espérance de me rengager dans ses vains amusemens : *Mihi mundus crucifixus est , et ego mundo*. Le plus grand mal que me puisse faire le monde , c'est de me mépriser , de me traiter comme il a traité Jésus-

Christ ; et c'est tout ce que je souhaite : je connais celui pour qui je m'expose à tous ces mépris , et cela me suffit ; soutenu par cette connaissance et par l'espérance qu'elle me donne , je ne veux rien ménager avec le monde : dans combien de circonstances mes ménagemens m'engageraient-ils à trahir mon vrai maître , mon créateur , mon tout ? Il l'est par lui-même mon tout , il le sera par mon amour , par mon attachement pour lui ; il le sera pour le temps , il le sera pour l'éternité. Ainsi soit-il.

SUR L'EMPRESSEMENT

DE SAINTE MAGDELÈNE

POUR ÊTRE AUX PIEDS DE JÉSUS.

Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus , et soror matris ejus Maria Cleophae , et Maria Magdalene.

La mère de Jésus et la sœur de sa mère , Marie femme de Cléophas , étaient auprès de la croix avec Marie Magdelène. (*Joan. 19.*)

APRÈS vous avoir fait méditer plusieurs évènements antérieurs au crucifiement du fils de Dieu , j'ai cherché sur le Calvaire un sujet pour notre dernière méditation , et je me suis attaché à ce que j'ai trouvé le plus près de la croix de Jésus-Christ , je me suis attaché à Magdelène , que j'ai trouvée elle-même attachée à cette croix ; en la considérant ainsi désolée aux pieds de Jésus crucifié , j'ai pensé qu'en effet , quelque part que l'on cherche cette sainte amante , on la trouve toujours aux pieds de son bien-aimé. Notre Évangile nous fit

hier le récit de sa pénitence. Elle commença et elle s'acheva dans la maison de Simon le Pharisien. Jésus dinait ce jour-là chez ce Pharisien, Marie y vint, et elle se tint aux pieds du fils de Dieu, elle les baisa, elle les arrosa de ses larmes, elle les essuya avec ses cheveux, elle prodigua à cette occasion les parfums les plus précieux. Quelque temps après Jésus vint dans la maison de Magdelène, à la prière de sainte Marthe; là je trouve encore Magdelène aux pieds de Jésus, tout occupée à le considérer et à l'écouter : *Quæ etiam sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius.* Enfin sur le Calvaire elle retient encore sa place. Je ne doute pas, MM., qu'il n'eût été plus régulier de me tenir précisément à ce qui regarde la passion; il s'est présenté à moi mille sujets que nous n'avons point touchés; mais il me semble voir qu'on m'entend assez volontiers parler de sainte Magdelène, et je vous avoue que j'ai moi-même quelque satisfaction de vous en entretenir. D'ailleurs, rien n'est plus touchant, rien n'est plus édifiant que les considérations que nous fournit la conduite de cette sainte pénitente.

Magdelène fit sa pénitence aux pieds de Jésus chez Simon le Pharisien; cette pénitence fut parfaite: aussi Magdelène obtint-elle tout ce qu'elle voulait, l'entière rémission de ses péchés. Ames pénitentes, je vous prie de la considérer et de l'imiter. Premièrement elle a une grande confusion de ses péchés : *Stans retrò.* Elle a bien des sujets de se confondre; et nous, en manquons-nous? ou plutôt comment osons-nous paraître devant Dieu, vu le mépris que nous avons fait de ses grâces? Secondement, elle montre un grand courage, elle paraît aussi hardie à faire pénitence, qu'elle l'a été à pécher; sa confusion n'est pas de paraître devant les hommes, mais devant Jésus-Christ. Elle n'avait aucune habitude dans la maison de Simon, on y était à table, il n'y avait que des hommes; elle y vient néanmoins: mais dans

quel état ? toute déparée , toute échevelée. Quoi ! dès le premier jour ? que dira-t-on ? ne vaudrait-il pas mieux n'en venir là que peu à peu ? Peut-être en conviendrais-je si vous me demandiez conseil ; mais si vous étiez rempli de l'esprit dont sainte Magdelène était animée , vous ne m'en croiriez pas , vous ne demanderiez pas même conseil sur ce point.

Le premier sentiment qu'inspire la grace de la pénitence , c'est une grande confusion. Mon Dieu , comment ai-je vécu jusqu'ici ? quelle ingratitude ! quelle vanité ! quelle inconstance ! quelle vie ! oserai-je m'offrir à vos yeux ? Mais autant qu'on a de honte de paraître devant Dieu , autant a-t-on de courage pour paraître devant les hommes ; on s'accuse de ses péchés avec une ardeur , avec une douleur mêlée de plaisir ; c'est une satisfaction pareille à celle qu'on goûte dans la vengeance. De plus , on a honte de ses péchés , mais on ne rougit point de la pénitence. N'ai-je point un sentiment tout contraire ? ne crains-je point les discours ? Je ne les ai pas crain en péchant , quelque crainte qu'ils dussent alors m'inspirer : si j'avais un véritable repentir , la confession ne me ferait pas tant peine. Voyez avec quel plaisir une personne affligée éclate , se répand en reproches contre l'auteur de son chagrin : voilà la disposition d'une ame vraiment pénitente. Mais elle ne se contente pas de renoncer à tout , en y renonçant elle fait un usage tout contraire des instrumens de sa vanité , ses yeux , ses cheveux , ses parfums , tout sert à sa pénitence. C'est ainsi qu'on donne aux pauvres l'argent qu'on consumait au jeu , à la débauche , qu'on revêt les autels des habits qui avaient servi au luxe.

Voilà pour notre exemple , voici pour notre consolation. Quel est le fruit d'une pénitence faite avec cette ferveur ? Voyez-le dans Magdelène , ce fruit consolant : sa pénitence la tire du nombre des pécheresses : *Remittuntur tibi peccata tua ;*

elle la met au nombre des amantes de Jésus-Christ, et au-dessus de la plupart des Saints les plus fervens. Simon ne le croyait pas, c'était toujours dans son idée une pécheresse, il murmurait, *quia peccatrix est*. Mais qu'en dit le fils de Dieu ? La voyez-vous, cette femme ? *Vides hanc mulierem ?* elle est plus pure que vous, elle aime plus Dieu que vous ne l'avez jamais aimé, elle a plus fait dans ce moment que vous n'avez fait dans toute votre vie. Quoi donc, ô mon Dieu ! avez-vous sitôt oublié nos péchés ? C'est l'amoureuse plainte que faisait sainte Thérèse. On voit tous les jours des pécheurs à qui dès le second jour de leur pénitence Dieu fait plus de graces qu'il n'en a fait aux ames les plus fidèles. Les personnes qui ne font pas de grandes fautes, mais qui ne sont pas assez ferventes, sont bien malheureuses de se laisser ainsi surmonter. *Erunt novissimi primi* : Les femmes prostituées vous devanceront au royaume de Dieu.

Voyez, ame chrétienne, voyez cet homme, cette femme, qui n'ont fait leur confession générale que depuis quatre jours ; vous les méprisez encore dans votre cœur, mais les Anges, Dieu même en juge tout autrement. Cet homme, cette femme, ont péché, il est vrai, mais à peine Dieu les a éclairés qu'ils lui ont fait des sacrifices que vous lui disputez depuis bien du temps ; ils ont tout quitté, ils ont brisé tous leurs liens, et peut-être que vous disputez encore avec Dieu sur un rien, peut-être que vous vous tenez dans je ne sais quel milieu dont il ne peut vous tirer par toutes ses graces. Ah ! Chrétiens auditeurs, à quoi songeons-nous ? Est-ce aimer notre Dieu, que le servir avec tiédeur, que de nous donner à lui qu'à demi ? Lorsque des soldats combattent sous les yeux de leur Prince, surtout si c'est un grand Prince, un Prince d'un mérite, d'une réputation extraordinaire, ils vont au péril tête baissée, ils ne trouvent rien de difficile, ils espèrent qu'ils

auront son estime, et que cette estime sera suivie de récompenses ; elles leur sont assurées s'ils ne succombent pas : mais nous qui pouvons nous assurer une victoire facile, nous servons avec lâcheté le plus grand de tous les maîtres, et sous ses yeux nous perdons les couronnes que mille autres ravissent. Faisons des résolutions selon l'état où nous nous trouvons ; quoi que nous ayons à faire, tâchons d'être fervens au service de Dieu : c'est le vrai moyen de lui plaire, le moyen de faire beaucoup, de le faire facilement et en peu de temps.

Jésus étant entré dans la maison de sainte Marthe, n'y eut pas plutôt pris place que Magdelène alla s'asseoir à ses pieds pour l'entendre et pour s'instruire. Voilà ce que doit faire une ame qui s'est purifiée par la pénitence, si elle veut sincèrement se conserver dans cet heureux état ; oui, il faut qu'elle se tienne le plus près de Jésus-Christ qu'il est possible, parce que sans cet appui il lui sera facile de retomber. Le démon conçoit le plus vif dépit lorsqu'il perd quelqu'un sur qui il comptait, et qu'il regardait déjà comme un des siens. D'ailleurs, quand on a été guéri récemment d'une plaie dangereuse, quand on relève d'une maladie mortelle, il reste encore bien de la faiblesse : il faut donc se tenir le plus près que l'on peut de Jésus-Christ par l'usage fréquent des Sacremens : cette précaution est nécessaire, et j'ose dire que sans elle on n'ira pas loin. Je ne suis pas digne de paraître si souvent à la table sacrée. Vous en serez encore moins digne après un mois. Vous n'en êtes pas digne ? personne n'en est digne, mais vous vous y êtes disposé par la pénitence, et vous vous y disposez encore par la lecture des livres saints, par un peu de méditation : c'est un moyen infailible pour assurer sa persévérance. Tant qu'on entend la parole de Dieu, on tire des forces de cette parole puissante ; mais quand on cessera de l'entendre, il faudra se tenir aux pieds du fils de Dieu, l'entendre parler lui-même, réfléchir sur

ce qu'il nous aura appris , sur ce qu'il nous aura dit au fond du cœur. Il faut de plus se tenir auprès du fils de Dieu , dans quelque'action qu'on fasse , dans la conversation parler de lui , dans la solitude penser à lui.

Marthe travaillait avec empressement pour faire au Seigneur un régal digne de lui , elle se plaint de ce que sa sœur ne l'aidait pas : Marthe , lui dit Jésus , vous montrez trop d'ardeur , votre zèle s'étend à trop de choses : *Martha , Martha , sollicita es et turbaris erga plurima*. Quel est le sens de ces paroles ? Faut-il abandonner les affaires temporelles , les œuvres même de piété , pour vaquer à la méditation ? Non , mais il faut modérer les occupations extérieures , si elles nous dissipent , quelque belle apparence qu'elles aient ; le meilleur parti c'est de les joindre. Marie et Marthe , dit saint Bernard , représentent l'action et la contemplation : il faut que l'une soutienne l'autre , d'où il arrive que tout se fait avec douceur et avec mérite. Chacun a ses affaires , il y faut donner des soins et du temps ; mais il faut , s'il est possible , s'y appliquer sans se détacher du fils de Dieu. Mon doux Jésus , que nous avons été jusqu'ici éloignés d'une si sainte pratique ! Premièrement , combien de choses ont dû donner à Jésus-Christ du dégoût pour moi ? secondement , dans les choses indifférentes , dans les exercices même les plus saints , avec quelle dissipation me suis-je comporté ? Aussi , avec si peu de règle , quelle a été ma vie ? Elle a été semblable à la course d'un inconsidéré et d'un insensé , qui se précipite , qui marche sans penser ni sans regarder où il va ; il n'avance point , il s'égaré ; il fait beaucoup de chemin , il prend beaucoup de peine , et ne fait rien , il tombe à chaque pas , et court mille périls dans une heure. Quelle perte ! Que j'aurais amassé de mérites , que je serais avant dans les bonnes grâces de Dieu , si j'avais vécu avec un peu plus de réflexion ! Mais soyez béni éternellement , ô mon Dieu , de ce que-

vous me donnez aujourd'hui des lumières que je n'avais jamais eues. Dès ce moment je prends une place à vos pieds ; c'est le parti le plus sage , le plus sûr , c'est la source d'un avantage stable , avantage qu'on ne peut ôter à quiconque le possède. J'espère que vous me souffrirez dans cette place que je choisis , que vous m'y retiendrez , que vous m'y attacherez de telle sorte que je ne l'abandonnerai jamais.

Vous savez , MM. , que la passion du fils de Dieu fit un grand changement dans la plupart de ceux qui étaient les plus attachés à sa personne. Dans Magdelène nul changement : suivez-la jusque sur le Calvaire ; là , comme partout ailleurs , vous la trouverez auprès de son bien-aimé , auprès de son amour crucifié. C'est un héroïsme plus grand que nous ne pensons , parce qu'aujourd'hui la foi nous donne l'idée la plus avantageuse de la croix , idée que n'avait pas Magdelène : cette action en elle était semblable au spectacle étonnant que donnerait de nos jours une femme du monde qui ne pourrait s'éloigner du gibet d'un homme que ferait périr l'autorité publique , et cela à la vue de toute la terre. Voilà la dernière preuve de l'amour parfait. On voudrait savoir si véritablement on aime Dieu , on croit que tout consiste à sentir des ardeurs , à soupirer ; nullement ; le vrai amour c'est de se voir aux pieds de Jésus-Christ un objet de risées , de mépris , c'est de se tenir même à sa croix , je veux dire de ne se contenter pas d'être régulier , d'honorer la vertu parmi des gens qui l'honorent , c'est en un mot de s'en faire gloire au milieu de ses plus grands ennemis , c'est de se tenir attaché à Dieu , non-seulement au festin , et lorsqu'il nous instruit , qu'il nous éclaire , mais dans les croix intérieures , dans les tentations , dans les sécheresses : jamais on n'est plus heureux qu'alors , jamais plus assuré qu'on plaît à Dieu , jamais on ne mérite tant ; et c'est pour lors qu'il faut le serrer étroitement , de peur que le démon ne nous arra-

che d'auprès de notre appui ; plus de fidélité alors , plus d'exactitude à ses devoirs , plus de mortification que dans toute autre circonstance ; dans les croix extérieures , aimer Jésus-Christ crucifié , s'attacher à sa croix , se faire un plaisir de l'y considérer , de la porter avec lui , cette croix salutaire , de se rendre semblable à lui dans cet état de souffrances. En sommes-nous encore venus là ? Non , mais ne perdons pas courage , efforçons-nous de faire ce dernier pas : la chose n'est pas impossible ; Magdelène nous a frayé le chemin , osons y marcher après elle : tout nous y porte dans la conjoncture présente , c'est la semaine sainte , c'est-à-dire une semaine où tous les Chrétiens doivent vivre saintement ; tâchons de le faire , rien ne sera plus propre que ce généreux essai pour nous animer à la persévérance.

Occupez-vous donc sur la croix avec Magdelène à recueillir les gouttes de sang qui y tombent , mettez-vous vous-même sous la croix , et recevez sur votre corps cette pluie précieuse , afin qu'elle vous lave , qu'elle vous purifie , qu'elle vous sanctifie. Considérez toutes les plaies de Jésus , entrez dans toutes ses plaies et jusque dans son cœur , voyez avec attention toutes les vertus qu'il pratique , et au moins durant ces huit jours appliquez-vous assidument à vous y exercer dans toutes les occasions , à vous exercer à l'humilité , à la patience , à l'oubli des injures , à l'obéissance , au zèle , à la charité , à la mortification. Crucifiez-vous en quelque sorte durant ces jours de salut , éloignez-vous des compagnies profanes , privez-vous des plaisirs permis , en quittant ces habits précieux dépouillez toute affection pour le luxe , imposez-vous chaque jour quelque pénitence ; dites à Jésus expirant sur la croix , dites-lui mille fois que vous voudriez pouvoir vous attacher à la même croix ; prosternez-vous quelquefois en sa présence , et les bras étendus en forme de croix témoignez-lui le désir que vous avez de l'imi-

ter. Enfin , s'il vous vient quelque croix extérieure , imaginez - vous que c'est Jésus - Christ qui vous l'envoie , recevez-la avec reconnaissance , avec joie , du moins portez-la de bonne grace et sans vous plaindre.

Mon Dieu , je ne vois personne ici qui ne soit disposé à tout cela ; mais comme c'est une route nouvelle pour quelques-uns , si vous ne leur tendez une main secourable , si vous ne leur servez de guide , quelles peines n'auront-ils pas , et quel fruit tireront-ils de leurs peines ? Mais je suis sûr , et votre bonté me donne cette confiance , je suis sûr que pour peu qu'ils fassent d'efforts , et qu'ils se disposent de leur côté , ils vous trouveront toujours prêt à les secourir , ils sentiront croître leurs forces dans les exercices les plus pénibles , ils les sentiront croître plus qu'ils ne l'avaient cru. Ainsi soit-il.

RÉFLEXIONS

ET

MÉDITATIONS

CONTENUES

DANS LE SIXIÈME VOLUME.

RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES.

<i>De la douceur de la Vertu.</i>	Page	1
<i>Dès Désirs.</i>		7
<i>Du Monde.</i>		15
<i>De l'Éducation des Enfans.</i>		22
<i>De la Conscience.</i>		27
<i>De la Confession.</i>		37
<i>De la Fuite du monde.</i>		42
<i>Du Respect humain.</i>		50
<i>Des Devoirs d'état.</i>		60
<i>Du Mariage.</i>		61
<i>De la Pénitence différée.</i>		65
<i>De la fréquente Communion.</i>		70
<i>De la Messe.</i>		77
<i>De l'irrévérence dans les Églises.</i>		86
<i>Du Scandale.</i>		93

<i>De la vaine Gloire.</i>	95
<i>Des Grands.</i>	105
<i>De l'État religieux.</i>	109
<i>De saint Jean, l'ami de JÉSUS-CHRIST.</i>	116
<i>De l'Établissement de notre Religion.</i>	119
<i>Des Richesses.</i>	125
<i>De la Miséricorde de Dieu envers les pé- cheurs.</i>	129
<i>De la Mort.</i>	133
<i>Du Paradis.</i>	140
<i>De l'Humilité.</i>	147
<i>Des Adversités.</i>	150
<i>De la Prospérité des méchans.</i>	155
<i>De la Foi.</i>	157
<i>De l'Athéisme.</i>	166
<i>De l'abandonnement de Dieu.</i>	173
<i>De l'Impureté.</i>	174
<i>De l'Enfer.</i>	176
<i>De l'amour du Prochain.</i>	183
<i>Du Pardon des ennemis.</i>	190
<i>Du bien d'autrui.</i>	202
<i>De l'Aumône.</i>	204
<i>De l'Ingratitude.</i>	211
<i>De l'Intempérance.</i>	214
<i>De la Soumission à la volonté de Dieu.</i>	217
<i>Des Élus.</i>	220

MÉDITATIONS SUR LA PASSION.

- 1^e. *Méditation sur la pénitence de JÉSUS souffrant.* 225
2. *Méditation sur la charité de JÉSUS souffrant.* 235
3. *Méditation sur la patience de JÉSUS souffrant.* 243
4. *Méditation sur le mépris que fait JÉSUS souffrant des lois, des sentimens et de la conduite du monde.* 251
5. *Méditation sur l'abnégation entière de la propre volonté dans JÉSUS souffrant.* 263
6. *Méditation sur le zèle de JÉSUS souffrant.* 274
7. *Méditation sur la trahison de Judas.* 285
8. *Méditation sur la chute de saint Pierre.* 294
9. *Méditation sur la conduite de Pilate dans la passion de JÉSUS-CHRIST.* 303
10. *Méditation sur l'empressement de Magdelène pour être aux pieds de JÉSUS.* 310

VIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.





